

NEW YORK TIMES BESTSELLING AUTHOR

SEANAN MCGUIRE

collection  
IMAGINAIRE

TANGO  
ENDIABLÉ

INCRYPTID #1

 Alter Real  
ÉDITIONS

- [Guide des Cryptides d'Amérique du nord par la famille Price](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Chapitre 20](#)
- [Chapitre 21](#)
- [Chapitre 22](#)
- [Chapitre 23](#)
- [Chapitre 24](#)
- [Chapitre 25](#)
- [Épilogue](#)
- [Playlist](#)
- [Remerciements](#)

NEW YORK TIMES BESTSELLING AUTHOR

SEANAN MCGUIRE

collection  
IMAGINAIRE

TANGO  
ENDIABLE  
INCRYPTID #1

 Alter Real  
ÉDITIONS

*Tango endiablé*  
*Incryptid tome 1*

Seanan McGuire

Traduction: Delhia Alby

Titre original : Discount Armageddon

Directrice de collection : Violaine Georgiadis

Les notes de bas de page sont le fait du traducteur et de l'éditeur

Tous droits réservés. Ce livre ne peut être reproduit, d'aucune manière sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

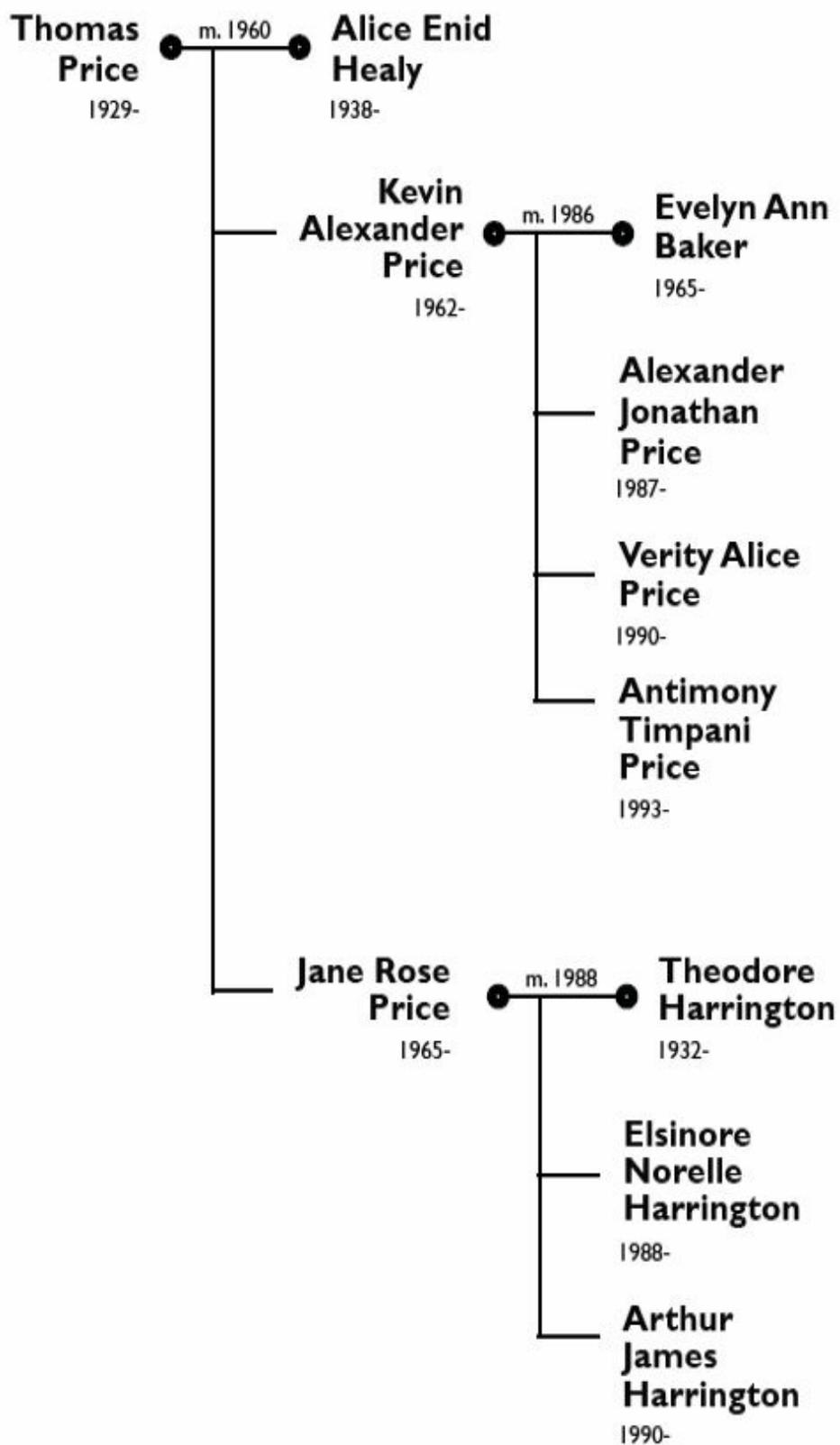
Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright©SeananMcGuire  
Translation copyright France © Éditions Alter Real 2019  
[www.editions-alter-real.com](http://www.editions-alter-real.com)  
Illustration : Erica Petit  
ISBN papier : 978-2-37812-139-6  
ISBN numérique : 978-2-37812-138-9  
Dépôt : septembre 2019

Tango endiablé

*Pour Phil,*

*Dansons.*



**Cryptide, nom :**

1. Toute créature dont l'existence a été suggérée sans être prouvée scientifiquement. Terme officiel utilisé par John E. Wall, cryptozoologue, en 1983.
2. Créature prête à vous dévorer la tête.
3. Voir aussi à « monstre ».

## Guide des Cryptides d'Amérique du nord par la famille Price

*Souris Aeslins (Apodemus sapiens)*. Cryptides sapiens semblables à des rongeurs et qui ressemblent presque parfaitement à des souris communes. Les souris Aeslins sont de grandes adeptes de religion et s'attachent à des « figures divines » choisies au hasard quand une nouvelle colonie est créée. Elles ont une très bonne mémoire ; chaque colonie conserve une histoire orale détaillée depuis sa création. Origine inconnue.

*Ahool (Acerodon achool)*. Grands cryptides de type chauves-souris avec des têtes de singe. Les ahools sont des chasseurs coopératifs et abritent des colonies bactériennes toxiques semblables à celles que l'on trouve chez les dragons de Komodo. Un ahool adulte peut avoir la taille d'un gros chien. Ils sont territoriaux, vicieux et toujours prêts à attaquer.

*Basilic (Procompsognathus basilisk)*. Sauriens venimeux à plumes de la taille d'un gros poulet. Grâce à un caprice de l'évolution, le regard d'un basilic provoque la pétrification, transformant la chair vivante en pierre. Le basilic n'est pas originaire d'Amérique du Nord, mais il a été importé pour servir de gibier. Par des idiots.

*Croquemitaine (Vestiarium sapiens)*. La chose tapie dans votre placard est probablement une personne très agréable qui a simplement des problèmes avec la lumière directe du soleil. Probablement. Les croquemitaines sont de proches parents de l'espèce humaine ; ils sont presque nocturnes, et ont une excellente vision et une prédilection pour les espaces clos. Ils kidnappent rarement de jeunes enfants, sauf pour s'amuser.

*Chupacabra (Chupacabra sapiens)*. Fidèle au folklore, le chupacabra est un suceur de sang, dont l'estomac ne supporte pas bien les solides. Ce sont aussi des métamorphes thérianthropes, capables de prendre forme humaine, ce qui explique pourquoi ils n'ont jamais été capturés. Une fois coincés, la plupart des chupacabras prendront leur forme bipède pour se défendre.

*Princesse dragon (Homo draconem)*. Les princesses dragons sont des cryptides humanoïdes qui ont évolué au contact des dragons maintenant éteints. Elles n'ont pas de pouvoir particulier, si ce n'est qu'elles supportent de très fortes chaleurs et gagnent facilement de l'argent. Il n'y a pas de mâles

dans leur espèce. On ne sait pas comment ça marche, non plus.

*Goule (Herophilus sapiens)*. Une goule est carnivore, incapable de digérer quoi que ce soit d'autre, et préfère les humains en raison de leur large éventail de nutriments alimentaires. La plupart des goules sont des mangeurs de charognes. Les goules peuvent être facilement identifiées par leurs dents, qu'elles perdront et repousseront remplacées à plusieurs reprises au cours d'une vie.

*Johrlac (Johrlac psychidolos)*. Communément appelés « cuckoos », les Johrlacs sont des chasseurs télépathes. Ils semblent humains, mais sont anatomiquement différents. Ils ont le sang froid, et possèdent un système sanguin décentralisé. Ce changement biologique signifie qu'on peut leur tirer plusieurs fois dessus sans les tuer. Extrêmement dangereux. Origine inconnue ; probablement une évolution d'un insecte.

*Lamia (Python lamia)*. Cryptides semi-humanoïdes dont la partie haute du corps est humaine, tandis que la basse est celle d'un serpent. Les lamias sont des membres de l'ordre synapséda, des reptiles mammifères, et sont considérés comme responsables d'un grand nombre des observations de « grands serpents » des légendes. Les observations qui sont attribuées à de grands serpents, en tout cas.

*Petite gorgone (Gorgos euryale)*. Une des trois espèces de gorgones. Jeter un regard à une petite gorgone provoque une paralysie à court terme suivie par la mort de tout ce qui pèse en dessous de 2,5 kg. La morsure des serpents qu'elles ont sur leur tête causera la paralysie suivie de la mort de tout ce qui est plus petit qu'un éléphant, si ce n'est pas traité avec le bon anti-venin. Les petites gorgones sont généralement très polies, surtout envers les gens qui aiment les serpents.

*Madhura (Homo madhurata)*. Cryptides humanoïdes qui ont une affinité pour le sucre sous toutes ses formes. Sa présence ralentit la décomposition de la matière organique et est généralement considérée comme une chance par tout le monde, sauf par le dentiste local. La famille est très importante pour les Madhuras et ils vivent rarement seuls. Originaire du sous-continent indien.

*Oréades (Nymphae silica)*. Cryptides humanoïdes dont l'épaisseur de peau ressemble à du granit. Leur anatomie est inconnue, comme personne n'a réussi à en disséquer une avec succès. Les Oréades sont très fortes et peuvent être dangereuses quand elles sont en colère. Elles semblent avoir évolué

indépendamment autour du globe ; leur nom commun vient du grec.

*Bigfoot (Gigantopithecus sesquac)*. Ces immenses habitants indigènes d'Amérique du Nord ont appris à utiliser les produits dépilatoires et les catalogues de chaussures vendues par correspondance. Un nombre surprenant d'entre eux gagnent leur vie comme chasseurs de Bigfoot (Bigfoot et Sasquatches sont des parents proches et aiment se tourmenter mutuellement). Ils sont principalement végétariens et apprécient la télévision canadienne.

*Tanuki (Nyctereutes sapiens)*. Métamorphe thérianthrope originaire du Japon, les tanukis sont en voie de disparition à cause du Covenant. Malgré cela, ils restent amicaux. Leur nature grégaire les oblige à utiliser les établissements humains. Les tanukis possèdent trois formes primaires : l'humain, le chien raton laveur et le monstre effrayant. Priez pour ne jamais voir la troisième forme.

*Fée des dents (Pyske dentin)*. Les Fées des dents sont petites – pas plus grandes que la taille d'une main d'homme – et possèdent deux ailes. Leurs habitudes alimentaires sont désagréables et il vaut mieux ne pas en parler. Ne pas laisser sans surveillance à proximité des enfants.

*Waheela (Waheela sapiens)*. Métamorphe thérianthrope originaire d'Amérique du Nord, les Waheelas sont une espèce solitaire, et revendiquent habituellement de vastes étendues de territoire et le défendent jusqu'à la mort. Le terme « bain de sang » décrit parfaitement la saison des amours des Waheelas. Les Waheelas se transforment en quelque chose qui ressemble à un ours sous stéroïdes. Ils ne sont généralement pas hostiles, mais il vaut mieux ne pas les énerver.

## Prologue

### **Seize ans auparavant, Oregon, dans un bunker à environ une heure de l'Est de Portland**

Verity dansait en virevoltant autour du salon. À chaque fois qu'elle tentait une pirouette ou un saut maladroit, la horde de souris Aeslins perchées sur le dos du canapé l'acclamait en exultant de joie. Leurs applaudissements atteignaient des sommets les rares fois où elle parvenait à sauter et à retomber sur ses pieds sans accroc. Son frère leva les yeux de son livre et renifla avec mépris, avant de retourner à ses études. À neuf ans, Alexander se considérait au-dessus de ses jeunes sœurs qui avaient tendance à se comporter comme de parfaites idiotes à la moindre occasion. Evelyn Price, leur mère, observait le spectacle. Elle était appuyée contre l'arche, qui séparait le salon du couloir, et tenait sa petite dernière en équilibre contre sa hanche. Une main se posa sur son épaule. Elle soupira sans se retourner.

— Kevin, je ne sais pas comment on va faire pour qu'elle prenne ses études plus au sérieux.

— Elle a six ans. Je n'étais pas non plus très sérieux à son âge.

Evelyn se mit à rire.

— Je demande aux souris de confirmer ce que tu viens de dire, ou tu avoues tout de suite que tu mens ? Ça m'éviterait de te faire un sermon.

— Tout ce que je dis, c'est qu'elle s'y mettra si on lui laisse un peu de temps. Je te le promets, Evie. Elle changera d'avis.

Kevin Price se plaça à côté de sa femme. Antimony, du haut de ses trois ans, leva les bras vers lui. Il la prit et la cala contre son épaule. Elle gloussa.

— Qu'est-ce que Verity a décidé de ne pas faire aujourd'hui ?

— Le cache-cache, dit Evelyn.

La plupart des enfants considéraient le cache-cache comme un jeu. Lorsque les enfants Price entraient à l'école primaire, ils étaient choqués et scandalisés par ce comportement étrange. Pour eux, ce jeu était une affaire sérieuse, centré sur la recherche d'embuscades probables, d'évasion et sur les

stratégies à mettre en œuvre pour retrouver quelqu'un. Alex avait eu sa première commotion cérébrale lors d'une partie de cache-cache. Il avait cinq ans à l'époque. Kevin n'avait jamais vu son fils être aussi fier de lui que ce jour-là. Mais c'était vrai qu'après tout, les enfants Price n'allaient à l'école que pour être sociabilisés.

Le fait que Verity refuse ces sessions était inquiétant, surtout qu'elle avait toujours été meilleure que son frère, et que ça lui donnait en général une motivation supplémentaire pour « jouer » aussi souvent que possible.

— Que voulait-elle faire à la place ?

— Elle dit qu'elle veut danser, dit Evelyn, en regardant Verity tourbillonner dans la pièce comme un petit derviche tourneur blond. C'est tout. Juste danser.

## Chapitre 1

« L'amour véritable vous atteint en plein cœur et vous tue »

– Alice Healy

### **Une boîte de nuit au centre de Manhattan, de nos jours**

Les haut-parleurs du club diffusaient une musique dont le son était tellement déformé qu'on n'entendait plus que le martèlement des basses avec un soupçon de notes en arrière-plan. C'était un rythme parfait pour danser, du genre qui donne envie de taper des pieds et de bouger. D'ailleurs mes pieds tapaient le sol. Je me forçai à arrêter. Ce serait bientôt mon tour, mais pour l'instant, il fallait attendre.

Je détestais attendre.

Sarah avait réussi à trouver un espace disponible, avec des canapés disposés en demi-cercle. Il n'y avait qu'elle pour réussir un tel tour de force, et je ne suis même pas sûre qu'elle se rende compte à quel point c'était incroyable. Je m'adossai à mon siège, essayant d'avoir l'air décontracté pendant que je scannais la piste de danse en sirotant mon Cosmopolitan sans alcool : club soda, grenadine, et une cerise au marasquin pour la touche finale.

— Alors, Verity, dis-moi... Tu cherches notre vilain copain, ou tu évalues la concurrence ?

Le ton de Sarah était doucereux, et j'identifiai clairement un avertissement dans sa question.

— Désolée, répondis-je, en détournant la tête.

— C'est trop facile de toujours s'excuser sans rien changer.

Sarah était assise au centre de l'espace, d'abord pour pouvoir s'allonger nonchalamment sur les coussins de vinyle bordeaux, mais aussi pour éviter de se trouver en travers de mon chemin si je sortais d'un bond. Cela présentait également l'avantage de garder la foule à distance, puisqu'une longue table barrait l'entrée de notre refuge. Sarah n'aimait pas être touchée, ce que la population masculine considérait comme une grande perte partout

où elle allait. Comme beaucoup de personnes aux ascendances irlandaises, elle avait les cheveux noirs et épais, le teint pâle, et ses yeux d'un bleu glacé frôlaient la perfection. Si on ajoutait à cela une silhouette svelte et des traits délicats, il y avait de quoi affoler les mecs.

Mais comment réagiraient-ils en apprenant que son sang était clair et que son cœur ne battait pas ? En même temps, qu'est-ce qu'un peu d'inhumanité entre amis ? Sarah faisait partie de la famille, même si elle avait été adoptée. Et puis, c'était quand même très pratique d'emmener une télépathe à la chasse aux cryptides renégats dans les endroits les plus branchés de Manhattan. Sans elle, je n'aurais jamais été autorisée à entrer ici.

Elle continuait de me dévisager.

— Je suis hyper concentrée sur la mission, me défendis-je en enlevant la cerise de ma boisson. Vraiment, je te le jure.

— Ouais, ouais, dit-elle en arquant un sourcil. Je t'ai déjà expliqué qu'on ne ment pas à une télépathe. Tu te rappelles, on a déjà eu cette conversation : je te dis « ne mens pas à une télépathe, ça ne marche jamais », tu me regardes, et puis tu t'en vas cogner sur quelque chose.

— C'est le plan, en effet.

Je mis la cerise dans ma bouche, c'était du colorant et du sucre, et observai la piste de danse avant de déclarer :

— Il va se montrer. Ses patrouilles ont été régulières jusqu'à présent et c'est la prochaine étape de son circuit.

— Eh bien, je ne sais pas si je pourrais t'être d'une grande aide. C'est très difficile de faire la différence entre un esprit humain et celui d'une goule, même dans les meilleures conditions. Avec autant d'ivrognes et d'excités rassemblés au même endroit, j'aurais déjà de la chance si j'arrive à détecter un serial killer, alors une goule ?

— Si tu trouves un serial killer, fais-le-moi savoir. Mes pieds me démangent à force de rester assise ici.

Mes chaussures faisaient pire que ça, c'était l'inconvénient de porter des talons de treize centimètres de haut. Ils avaient cependant une utilité : sans talons, je ne pouvais pas danser la salsa correctement. Ça ne les rendait pas plus confortables, mais au moins, quand je dansais, je ne pensais plus à la façon dont ils torturaient mes pieds.

Aucune de nous n'avait une tenue confortable. Sarah jouait à la pin-up blasée, ce qui l'obligeait à porter « l'uniforme » approprié : une jupe qui

aurait pu servir de ceinture, un dos-nu couleur argent et des cuissardes. La tentation de la prendre en photo avec mon téléphone et de les envoyer à notre cousin Artie était forte. Il en perdrait probablement la tête.

Sarah avait l'air triste. Mais peu importait à quel point elle était malheureuse, sa télépathie permettait de maintenir l'illusion. Elle décidait de la façon dont tout le monde nous voyait. Porter les vêtements appropriés et boire des cocktails renforçaient notre couverture et lui évitaient de faire trop d'efforts.

Ma jupe était légèrement plus longue que celle de ma cousine, mais seulement parce qu'il était impossible de mettre une arme sous une mini-jupe. J'avais contrebalancé cette touche de sagesse en optant pour un bustier de velours rouge sang tout à fait scandaleux – et mieux encore, il avait une ossature en acier dans laquelle je pouvais ranger cinq couteaux positionnés de façon stratégique. Entre les pointes d'acier dans mes talons et le flacon de parfum d'eau bénite dans mon sac à main, j'étais équipée pour une chasse à l'ours. Enfin, plutôt pour chasser une goule. Celle-ci opérait dans le centre-ville, ce qu'on ne pouvait tolérer, et si nos renseignements étaient exacts, elle avait déjà tué quinze filles. Au moins. Pas cool.

— S'il est là, il viendra sur la piste, dis-je, en essayant de paraître décontractée.

Vu son expression, il était clair que Sarah ne me croyait pas, mais elle ne l'admettrait jamais. Elle ne voulait pas me rappeler qu'elle était capable de lire dans mes pensées. Elle arqua de nouveau un sourcil, avant de soupirer et de montrer la piste d'un geste de la main.

— Vas-y. Tu te sentiras mieux. Je lancerai une fusée éclairante si je le trouve.

— Tu es la meilleure !

Je bondis sur mes pieds, abandonnant ma boisson sur la table pour me diriger vers la masse foisonnante des corps qui évoluaient sur la piste de danse. Des talons en acier aidaient à se frayer un chemin parmi les danseurs, surtout si on n'était pas contre le fait d'écraser « accidentellement » quelques orteils. L'odeur de sueur, d'alcool et d'une centaine de parfums différents assaillit mes narines, m'embrouillant la tête. Je plongeai dans la foule.

Le secret d'une bonne musique dans un club, c'est le tempo. Même le pire danseur du monde acquiert un semblant de rythme quand les basses sont assez fortes, et un bon DJ peut modeler une foule comme s'il s'agissait d'un

instrument de musique. Ce DJ n'était pas le meilleur, mais il n'était pas trop mauvais non plus, et c'était tout ce dont j'avais besoin. Je franchis les premiers rangs des danseurs – ceux qui étaient trop ivres, trop désintéressés ou à la recherche d'une « danse » différente pour défendre leur place au centre – et je livrai mon corps au rythme, le laissant me guider. Peu importait que je sois là à cause d'une créature qui tuait des jeunes dans la ville où je vivais pour l'instant. Peu importait que j'aie choisi mes vêtements pour éviter les taches de sang plutôt que de sueur. Peu importait qu'officiellement, je sois formée aux danses de salon. Je dansais, alors tout irait bien.

Le pouls naturel d'une bonne piste de danse permet de trier les danseurs : les meilleurs danseurs sont aspirés inexorablement vers le centre, passant au fur et à mesure devant les moins investis et les moins compétents. Dans les cinq premières minutes, j'avais eu une demi-douzaine de partenaires. Ils avaient tous essayé d'attirer mon attention en se secouant comme des diables. Ils connaissaient les règles de la piste et, quand ils n'arrivaient plus à suivre le tempo de mes pas, ils me laissaient partir.

Je finis par me retrouver là où les cercles de danseurs étaient complètement comprimés. Cet endroit était convoité et je le partageais avec trois personnes : deux autres femmes et un homme de mon âge qui dansait tout seul tout en évaluant ses options. Quand j'arrivai dans le cercle, son choix avait l'air de s'être porté sur l'une des femmes, une brune en jean de créateur. Il m'avisa et une lueur prédatrice s'alluma dans ses yeux.

Homme blanc célibataire cherche femme blanche célibataire pour... quoi, exactement ? Il s'approcha de moi, en dissimulant ses intentions par un clin d'œil charmeur. Il portait des vêtements sombres dont les tissus semblaient conçus pour résister aux taches. Pas de cicatrices, pas de tatouages, pas de bijoux ; assez mignon, dans le genre acteur de cinéma. Le type d'homme avec qui on aime danser un moment, et qu'on pourrait même suivre chez lui si on est d'humeur pour « plus si affinité ».

— Salut, dit-il, en haussant la voix pour que je l'entende par-dessus la musique. Je ne t'ai jamais vue ici avant. Tu es douée.

— Toi aussi, hurlai-je en retour.

— Tu veux danser ?

— Bien sûr !

C'en était fini des plaisanteries et mon homme mystérieux ne perdit pas de temps. Il fondit sur moi comme un missile qui a repéré sa cible et

m'enveloppa les hanches de ses mains tout en adaptant son rythme au mien. Un peu direct pour un premier rendez-vous, peut-être, mais normal pour une première danse. J'avais dansé des tangos avec des hommes qui pensaient que mon cul était un jouet couinant. Comparé à eux, monsieur Mystère était très poli.

Je l'observai un peu plus attentivement pendant que nos corps ondulaient autour du cercle central et je fronçai les sourcils. Ses dents étaient blanches, légèrement de travers, ce qui était à la fois adorable et normal. Il ne pouvait pas être notre goule. La chair humaine était dure à mâcher, or les goules l'arrachaient et rognaien les os, ce qui abîmait inévitablement leur dentition. Si mon partenaire de danse avait été une goule se faisant passer pour un humain, il aurait eu une dentition parfaite, achetée chez un dentiste, ou il aurait gardé la bouche fermée. Ce n'était pas notre homme. Je laissai mon corps repartir en pilote automatique et balayai la foule du regard.

Le flux et le reflux des danseurs se poursuivaient, les gens s'écartaient lorsqu'ils étaient fatigués ou étaient poussés vers l'avant alors qu'ils prenaient un deuxième souffle. Seul le cercle intérieur restait à peu près le même. « À peu près » étant le point important, parce qu'un des couples était en train de partir : la femme riait et l'homme souriait, la bouche fermée pour cacher ses dents.

Merde.

— Oups. J'ai bu trop de martinis. Je dois aller gerber, dis-je, en m'éloignant de monsieur Mystère qui ne comprenait rien au film.

Je me frayai un chemin pour retrouver la goule et la femme qui était sur le point de devenir sa prochaine victime. C'était plus facile de sortir du cercle que d'y entrer parce qu'il y avait de nombreux danseurs très heureux de prendre ma place, et de m'éjecter plus loin vers le bord de la piste de danse. Mon ancien partenaire de danse reporta son attention sur une rousse qui portait un haut étincelant. Il n'avait pas mis temps à m'oublier. Oh, eh bien. Il n'était pas si sexy que ça.

De qui je me moquais ? Il était incroyablement sexy, et je n'avais pas encore réussi à finir un tour de danse – ni une danse d'un autre genre, d'ailleurs – avec un mec depuis mon arrivée à New York. Mais vu qu'une femme était en danger de mort immédiat, ce n'était pas le moment de m'inquiéter pour ma vie amoureuse. Je continuai à avancer. Il y avait trop de monde autour de moi pour que Sarah puisse répondre à mon appel de détresse

mental, et de toute façon, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Sarah ne se battait pas. Tout son talent consistait à s'asseoir calmement et se camoufler jusqu'à ce que les ennuis s'évaporent.

Je parvins à m'extirper de la piste de danse et je m'arrêtai pour scanner le club à la recherche de ma proie. Je les aperçus finalement près de la porte d'entrée : il l'aidait à mettre son manteau, son sourire montait jusqu'à ses oreilles. Quel gentleman.

Mais, une fois qu'elle serait dehors et seule, il jetterait toutes ses bonnes manières par la fenêtre.

J'attrapai la serveuse la plus proche par l'épaule et haletai, essayant de paraître paniquée.

— Je suis serveuse au Dave's. J'ai dit que j'étais malade ce soir et l'assistant du boss, qui est un connard, vient juste d'entrer. Y a-t-il une autre sortie ?

Son irritation initiale disparut, je venais d'invoquer la solidarité des serveuses.

— La sortie de secours est derrière le DJ, m'indiqua-t-elle. S'il dit quoi que ce soit, dis-lui que Liz t'a envoyée.

— Merci, merci !

Je la lâchai et me tournai pour courir vers le DJ. En me dépêchant, je pouvais y arriver avant que la situation ne dégénère.

Si ça devenait gore, je voulais que ce soit selon mes conditions.

Le DJ était tellement absorbé par son groove qu'il ne leva même pas les yeux quand je lui passai sous le nez en courant. J'ouvris la porte de l'escalier de secours d'un coup d'épaule et me glissai dans la nuit chaude de Manhattan. Comme le club se trouvait en dessous du niveau de la rue, l'issue de secours était en fait un escalier en acier qui débouchait sur une rue derrière le club. Elle était assez étroite et sale pour être considérée comme une allée n'importe où ailleurs dans le monde. Manhattan n'est pas une ville qui a de l'espace à revendre.

Je m'agrippai à la rampe pour monter plus vite en prenant soin de ne pas heurter les marches avec mes talons. La discrétion n'était pas un de mes points forts, mais je n'en étais pas non plus dénuée. À vrai dire, je n'avais pas besoin de m'échiner à être silencieuse : la musique à l'intérieur était assez forte pour traverser les murs, et elle parvenait au monde extérieur avec un léger contretemps.

La ruelle derrière le club se trouvait entre deux autres rues plus larges. Alors que je scannais du regard les alentours, la goule arriva en marchant le long du trottoir, main dans la main avec son « rendez-vous – dîner ». Je me tendis, prête à leur courir après. Je n'en eu jamais l'occasion. La femme le tira par le bras, probablement en réaction à quelque chose qu'il avait dit, et s'approcha de la rue où j'attendais.

J'aimais bien quand ma proie se précipitait dans la gueule du loup. J'attendis qu'ils soient suffisamment près pour que la goule ne puisse plus s'enfuir avant que je ne l'attrape. Puis je remontai les marches en faisant un maximum de bruit. Maintenant, plus besoin de m'efforcer de passer inaperçue.

— Te voilà, espèce de porc ! hurlai-je, en pointant un doigt vers sa poitrine. Cindy m'a dit qu'elle t'avait vu ici, mais je pensais qu'elle se foutait de ma gueule encore une fois. Comment as-tu pu ?

Je jubilai en constatant que la goule me dévisageait avec surprise. Quant à sa commande à emporter du soir, elle s'éloigna de lui comme s'il venait de prendre feu. Tiens, c'était une idée intéressante, dommage, je n'avais pas d'allumettes.

— Tu as une petite amie ? demanda-t-elle, m'ignorant pour se focaliser sur lui.

— Petite amie ? répétai-je, en plantant mes mains sur mes hanches. Chérie, il est *marié*.

Je n'eus pas besoin d'en rajouter.

— Espèce de connard, jura-t-elle énervée, avant de le gifler violemment et de partir, ivre d'indignation. Elle serait de retour sur la piste de danse dans dix minutes, à la recherche d'un type qui ne trompe personne. Je connaissais ce genre de filles. Quand je ne travaillais pas, j'étais comme elle.

La goule la regarda partir, son expression choquée se transformant lentement en colère. Il tourna la tête vers moi, et ses yeux s'étrécirent.

— Tu viens de commettre une grave erreur, ma petite. Je n'étais pas d'humeur pour une blonde ce soir.

— Oh, dommage pour toi, miaulai-je en mettant les mains derrière le dos à la manière d'une petite fille sage, sauf que cette posture me permettait de tirer les couteaux du panneau arrière de mon bustier sans me faire remarquer. Tu vois, c'est comme ça que les choses vont se dérouler ce soir. Je vais te dire de dégager de la ville, aussi vite que possible, et tu accepteras. Ce n'est pas

sympa, ça ?

— J'ai une meilleure idée, dit la goule en souriant.

C'était horrible à voir. La plupart de ses dents étaient noires ou cassées, certaines jusqu'aux gencives. Il en aurait de nouvelles en très peu de temps. Les goules sont comme les requins, leurs dents se renouvellent sans cesse. Mais pour l'instant, il mâchouillait ses victimes jusqu'à la moelle. Ce n'était pas la meilleure des morts.

— Je m'assurerai qu'il reste juste ce qu'il faut de ton cadavre pour que ta famille puisse t'identifier.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles.

Ce n'était pas la répartie la plus originale au monde, mais l'originalité est secondaire quand on ne veut pas se faire bouffer sur le terrain. Je ramenai mes mains vers l'avant et pris une position détendue, les couteaux prêts à être lancés.

— Allez, mon gars. Dansons.

Une lueur de consternation traversa son visage lorsqu'il vit ma réaction. Puis elle s'évanouit et il s'élança.

On pourrait penser que les prédateurs à travers le monde finiraient par comprendre que charger une personne munie de couteaux dans un club de danse n'était pas une bonne idée. Mais s'ils étaient assez intelligents, ils sauraient aussi que manger des humains était une mauvaise idée. Vous avez besoin de viande, allez dans un *steak house*. Vous voulez qu'elle soit crue, prenez des sushis. Mais si vous prenez votre boîte de nuit locale pour un *fast food*, soyez prêt à en payer le prix. Mon premier couteau le toucha à l'avant-bras alors qu'il était à mi-course. Mon deuxième arrêta le peu d'élan qui lui restait en se fichant à l'intérieur de sa cuisse, juste au-dessus de son genou gauche.

Il heurta le sol brutalement.

Les Goules sont des chasseuses hors pair quand elles n'ont affaire qu'à des fêtardes saoules et désarmées, mais elles ne sont pas à la hauteur contre une personne avertie. Il hésitait encore entre se cramponner à son genou, son bras ou aux deux quand je lui donnai un coup de pied dans les côtes, en le faisant rouler sur le dos. Je posai tout de suite un pied sur son sternum, pour l'empêcher de bouger.

— Salut, dit-je, en sortant mon arme de son étui et en visant sa tête. Nous n'avons pas été présentés. Je suis Verity, et toi, tu t'en vas.

— Tu es quoi ? Du Covenant ? grogna-t-il.

— Pire, répliquai-je, en appuyant un peu plus fort sur sa poitrine.

Il gémit quand mon talon en acier perça sa peau.

— Je suis une Price. Tu interfères avec mon écosystème. Deux choix, mon pote. Hors de la ville et avec un régime alimentaire sans humains ou dans les égouts pour nourrir les taupes. Quelle est ta préférence ?

Naturellement, il choisit de vivre et jura qu'il ne toucherait plus jamais à la chair humaine vivante. On ne l'avait jamais croisé avant, alors le code de la famille préconisait de le laisser partir avec un avertissement sévère. Si nous entendions parler de lui à nouveau, on lui tomberait dessus si vite qu'il aurait à peine le temps de se chier dessus avant de disparaître. Je me sentais d'humeur généreuse, et il ne m'avait pas versé de sang dessus. Je lui expliquai qu'il avait 48 heures pour quitter New York.

Je m'appelle Verity Price. Je suis cryptozoologue. Et c'est pour ça que je ne peux jamais avoir de rencard le samedi soir.

## Chapitre 2

« Il n'existe pas de vies normales. Certaines vies sont juste plus intéressantes que d'autres, et on ne devrait pas juger les gens parce qu'ils sont ennuyeux. »

—Evelyn Baker

### **Une sous-location semi-légale à Greenwich Village, le lendemain matin**

Le son des acclamations filtrait à travers les murs de la chambre et les limites de ma conscience, dissipant un rêve vraiment agréable dans lequel j'apprenais à Christian Bale à danser la samba. Gémissant, je me retournai et pressai l'oreiller au-dessus de ma tête. Le bruit ne cessa pas.

— Oh, *allez*, grognai-je, en essayant de m'enfouir sous la couette.

Tout ce que je voulais c'était dix minutes de plus. Juste dix minutes de plus et une chance de finir d'expliquer à Christian Bale où je voulais qu'il pose ses mains...

Les acclamations s'élevèrent encore plus fort, devenant impossibles à ignorer. Je sortis ma tête de l'oreiller et, me relevant sur les coudes, je criai :

— Si je dois me lever, vous allez... le regretter.

Quelque chose se brisa.

Je me laissai retomber sur le matelas et m'aplatis complètement. Ne devenir qu'un avec le lit n'allait pas m'aider.

— Ça va aller, Very, dis-je en imitant le ton toujours optimiste de maman. C'est juste une petite colonie. Tu remarqueras à peine qu'ils sont dans l'appartement. Et puis, tu sais qu'ils t'aiment. Tu as pensé à ce qu'ils vont ressentir si tu t'en vas et que tu les abandonnes ?

Un autre fracas. Une autre acclamation. Je soupirai, repris une voix normale et ajoutai :

— Ça ne peut pas être pire que ce que je ressens quand ils cassent la vaisselle.

L'horloge sur la table de chevet affichait presque dix-neuf heures ; j'avais à peine dormi six heures, et le manque de sommeil se faisait sentir. Trois

heures au club, l'affrontement avec la goule et deux heures supplémentaires au club avant de me rendre au studio pour mon entraînement du matin et mon cours de rumba me faisaient payer un lourd tribut. J'avais juste envie de me bourrer les oreilles de coton pour essayer de grappiller quelques heures de sommeil en plus.

J'aurais pu le faire, si ça avait été utile. Il était presque sept heures ; je devais être au travail à neuf heures. Ça m'apprendra à échanger mes horaires avec Kitty.

Je glissai hors du lit et commençai à me diriger vers le couloir.

— Quelqu'un va payer pour ça, annonçai-je à qui voulait bien l'entendre.

Les acclamations dans l'autre pièce continuèrent. Personne ne m'écoutait.

Trouver un appartement décent à Greenwich Village avec le salaire d'une danseuse de salon et d'une serveuse était un rêve inaccessible jusqu'à ce que maman s'en mêle. Elle avait tiré quelques ficelles et avait trouvé un Bigfoot qui se préparait à partir en vacances pour un an avec des cousins canadiens. Le Bigfoot avait été d'accord pour sous-louer son appartement tant que je promettais de faire réparer la plomberie de la salle de bains et de ne pas toucher à sa collection de figurines Moment Précieux<sup>1</sup>. Comme si ça m'intéressait !

Pourtant, c'était un bel appartement avec une bonne localisation pour six cents dollars par mois plus les charges, et ce genre d'endroit est aussi facile à trouver à New York qu'un troupeau de licornes. Peut-être même encore plus difficile. Réparer la salle de bains n'avait pas été compliqué, même si mes nuits étaient encore hantées par les boules de poils que le plombier avait arrachées du drain de la douche. Pour protéger les objets fragiles, j'avais dû les mettre dans des boîtes et les ranger au fond du placard de la chambre à coucher, là où les menaces, les pots-de-vin et les supplications suffiraient, espérons-le, à les protéger de petites pattes.

*Tu aurais pu dire non*, me sermonnai-je en longeant le couloir qui menait à la cuisine.

Une autre grande acclamation s'éleva.

— SALUONS LA VENUE DE LA PRÊTRESSE ARBOREALE !

Je grognai pour au moins la dixième fois depuis le début des acclamations.

Un étranger entrant dans la minuscule cuisine de l'appartement aurait probablement fait un pas en arrière. Un étranger atteint de musophobie aurait probablement sauté cette étape et prit ses jambes à son cou en hurlant : le

plan de travail des deux côtés de la pièce grouillait d'une mer foisonnante de corps poilus et multicolores. Des souris.

Techniquement, c'était bien des souris, en tout cas pour un taxonomiste. Bien sûr, la plupart des rongeurs domestiques ne portaient pas de vêtements tribaux usés fabriqués à partir de morceaux de fourrure et de tissu. Et la plupart des rongeurs domestiques ne brandissaient pas leurs armes au-dessus de leur tête en jubilant quand les gens entraient dans une pièce. En ce qui me concernait, tout ce que cela prouvait, c'était que la plupart des rongeurs domestiques manquaient d'imagination.

Même une mer de souris qui se réjouissait ne m'empêcha pas de remarquer le verre brisé et les oursons en guimauve qui recouvraient le sol de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'on avait dit ?

— SALUTATION !

— Ce n'est pas une réponse, grondai-je en plaçant les mains sur les hanches. Quelle est votre excuse pour avoir fait tomber les ours en guimauve du comptoir ? Ils étaient suicidaires ? En réfléchissant, dis-je en levant une main, la paume en avant, ne répondez pas. Si les bonbons parlent, je préfère ne pas le savoir.

— Le récipient bloquait la Route Sacrée de la Célébration ! annonça un des plus jeunes prêtres.

Les stries bleu vif qui parsemaient la fourrure de sa tête le désignaient comme un moderniste, un membre de la classe des prêtres qui croyaient en l'actualisation des enseignements pour les adapter à la nouvelle génération. Malheureusement, cela se traduisait souvent par « casser des choses ».

— Il a fallu s'adapter ! renchérit-il.

— Ouais, eh bien, « s'adapter » n'est pas supposé me réveiller.

Une mer de verre brisé s'étalait sur le sol, me séparant du frigo que je regardai avec envie, et je ne savais pas où j'avais laissé mes chaussures. *Probablement sous le lit encore une fois...*

— Je pensais qu'il n'y avait aucune célébration aujourd'hui.

— Il n'y a pas de célébration *annuelle*, aujourd'hui, prêtresse, répondit une femelle à fourrure fauve en costume d'apparat.

Au moins, elle avait la bonne grâce d'avoir l'air désolé.

— La célébration aujourd'hui se tient tous les huit ans, pour marquer l'union entre la Prêtresse Bruyante et le Dieu Des Choses Dont Il Vaut Mieux Ne Rien Savoir.

— Oh, merde.

Je m'affalai contre l'encadrement de la porte, les mains plaquées devant les yeux. Ça ne fit pas taire les souris.

— Vous célébrez l'union de mami et papi, c'est ça ?

— SALUTATION ! confirma la souris.

— Génial.

À la maison, maman tenait un calendrier des pratiques religieuses des souris Aeslins. Chaque fête, festival, célébration et jour de deuil y était soigneusement noté. Je n'avais jamais compris pourquoi elle faisait ça jusqu'à ce que je vive avec ma propre colonie. Maman ne remplissait pas ce calendrier pour meubler le temps, mais par instinct de survie.

Les souris Aeslins transforment tout et n'importe quoi en pratique religieuse et, une fois qu'elles l'ont fait, c'est inscrit dans le marbre pour toute la durée de vie de la colonie. Le plus gros de la colonie actuelle suivait ma famille depuis sept générations. Les Aeslins vont et viennent, mais la mémoire de la colonie est très, très longue.

— Combien de temps dure cette célébration particulière ? demandai-je, en craignant déjà la réponse.

— Le temps d'aller de la maison de famille au cimetière, Prêtresse, dit la souris fauve.

— Tu veux parler de la maison de famille dans le Michigan ?

— Oui, Prêtresse.

— Mon Dieu.

Ça voulait dire entre « une heure » et « trois jours ». Tout ce qui durait au-delà de trois jours était généralement considéré comme un festival plutôt qu'une célébration mais ce n'est pas une règle immuable. Je me redressai.

— Voilà ce qu'on va faire...

Les Aeslins me fixaient avec une attention toute particulière, une petite congrégation de corps poilus suspendus à chacune de mes paroles. Ça aurait été flippant si je n'avais pas été aussi habituée.

— Je vais prendre une douche.

— SALUTATION la douche !

— À mon retour, vous aurez nettoyé la cuisine, parce que si je ne mange pas quelque chose avant d'aller travailler, je vais envisager de trouver un chat. Et pas, précisai-je en levant la main, parce que je veux vous procurer de la viande pour les prochains festins. Compris ?

— Oui, Prêtresse, acquiesça la souris bleue, en faisant écho à une douzaine d'autres.

Ça devrait suffire. J'étais impuissante face à une célébration – rien, sauf une guerre nucléaire, ne pouvait arrêter les pratiques religieuses des Aeslins une fois qu'elles avaient commencé – mais ils comprenaient la nécessité de contenter leur prêtresse. Le sol de la cuisine serait propre à mon retour.

Impossible de s'ennuyer quand on était la figure religieuse d'une colonie de souris cryptides.

La salle de bains de l'appartement donnait l'impression que la cuisine était spacieuse. Une chance que mes années d'entraînements intensifs m'aient permis d'acquérir une très grande souplesse. J'étais probablement l'une des rares personnes au monde à pouvoir me doucher debout sur une jambe en pointant les orteils de l'autre jambe vers le plafond. Me sécher m'obligeait à me mettre à cheval sur le bord de la baignoire en priant pour ne pas glisser. L'ensemble du processus donnerait envie à n'importe quelle fille de tenter le nettoyage à sec pour humain. Et je me demandai comment diable l'habituel occupant de l'appartement – qui était gigantesque – pouvait bien tenir là-dedans.

La vapeur m'évita d'avoir à affronter les poches que j'avais sous les yeux jusqu'à ce que j'applique suffisamment de fond de teint pour éviter d'avoir l'air d'une morte. J'avais le teint d'une laitière : je bronçais vite et je perdais mes couleurs encore plus vite. En clair, mes horaires nocturnes actuels me donnaient l'impression d'être tout le temps à côté de la plaque. Tout cela faisait partie de l'héritage génétique familial standard, avec les souris cryptides et la querelle de sang qui s'étendait sur plusieurs générations. Fille Price version douze, mais très douée en salsa. Je faisais 1 m 60, j'avais les yeux bleus, les cheveux blonds blancs et un sourire de pom-pom girl – juste une fille ordinaire, en supposant qu'elle connaisse dix-sept façons de tuer un homme. Ce qui impliquait d'habiter un quartier assez intéressant que la plupart des gens n'avaient pas vraiment envie de visiter.

Dix-sept façons de tuer un homme, c'est une moyenne, en fait. Je ne connaissais que six façons de tuer un homme en sortant de la douche, et je n'étais pas la plus douée. Antimony en maîtrisait vingt-six, du moins c'était le cas la dernière fois que j'avais vérifié.

Ma petite sœur était spéciale.

Le temps que je finisse de m'habiller, de me maquiller et de mettre assez de

gel dans mes cheveux pour qu'ils ne bougent pas, le verre et les oursons avaient disparu. Même coupés courts, mes cheveux étaient rebelles, probablement parce que je les plaquais sous une perruque chaque fois que je participais à une compétition de danse. Mais c'était le marché que j'avais passé avec mes parents : Verity Price n'aurait jamais une carrière de danseuse. Valerie Pryor, elle, pouvait danser autant qu'elle le voulait, tant que le vrai travail continuait d'être fait. S'il fallait choisir entre les cryptides et le French cancan, les cryptides l'emportaient ou je retournais en Oregon.

Les souris avaient disparu, tout comme le désordre. J'espérais que cela signifiait qu'elles prenaient leurs vacances religieuses dans le placard du couloir, là où elles devaient être. Quel était l'intérêt de convertir la Maison de Rêve de Barbie en habitat pour souris si elles ne l'utilisaient même pas ? Ce truc stupide occupait la plus grande partie du placard, ce qui m'obligeait à accrocher mon manteau et la moitié de mes costumes de scène sur une étagère qui n'était pas plus grande que le reste de l'appartement. J'aurais supporté ce désagrément si la Maison de Rêve gardait les souris à l'écart comme elle était censée le faire.

Les acclamations étouffées venaient du placard. Je soupirai de soulagement. La colonie resterait occupée le temps de sa fête, j'avais donc le loisir de m'inquiéter de la nourriture au lieu de m'inquiéter des souris.

Le frigo était divisé en deux parties distinctes : la mienne et la leur. Mes étagères étaient pratiquement désertes, avec une bouteille de Coca Cola à moitié vide, un paquet de tortillas périmées, deux cartons de chinois à emporter de la semaine précédente et du beurre que j'étais presque sûre d'avoir trouvé à mon arrivée. Les souris, par contre, avaient un assortiment de fromages importés, plusieurs pots de confiture maison de maman et, – summum de la tentation –, la moitié d'un gâteau au chocolat de la boulangerie du coin. Gâteau au chocolat *sans farine*, avec glaçage au caramel beurre salé.

Je regardai le gâteau avec envie avant de jurer entre mes dents, d'attraper les tortillas, la nourriture chinoise et le beurre, et de claquer la porte du réfrigérateur. Les souris ont un sixième sens quand il s'agit de gâteaux. Elles se mettraient à fourmiller si je touchais ne serait-ce qu'à cette assiette, et elles seraient prises d'une soudaine frénésie de viennoiseries et de gâteaux, oubliant temporairement leurs pratiques religieuses.

Rien, pas même une once de gâteau, ne valait la peine de déclencher ce

genre de chaos si peu de temps après s'être levée.

Je beurrerai les tortillas avant de les remplir de vieilles nouilles au sésame et de poulet aigre-doux pour leur donner une forme de fajita passable, quoique bizarre. Je me promis de manger quelque chose de sain pour le repas, sachant très bien qu'au moment où je pourrais faire une « pause repas », un peu après minuit et avant deux heures, selon le trafic piétonnier au travail, je me contenterais d'un plateau de pommes de terre et de quelques ailes de poulet.

— C'est y penser qui compte, dis-je, en fourrant la deuxième moitié de ma « fajita » dans un sac en plastique supposé empêcher la sauce aigre-douce de tacher ma veste.

Je fourrai le sac dans ma poche.

Si c'était l'idée qui comptait, je devrais peut-être penser à faire des courses. La nourriture était plus facile à la maison, où maman faisait les courses et papa faisait la plus grande partie de la cuisine. Vivre à la maison m'avait apporté beaucoup d'avantages qui n'avaient été visibles qu'après le déménagement. Les acclamations dans le placard reprirent de l'ampleur. Je grimaçai. Des avantages comme le fait que les souris avaient leur propre grenier insonorisé.

— Je vais travailler, criai-je en déverrouillant la fenêtre de la cuisine.

Après une semaine d'huilage minutieux et avec le bon système de contrepoids, j'avais réussi à faire en sorte qu'elle se referme toute seule, ce qu'elle ferait dès j'aurais lâché prise.

— Essayez de ne rien casser d'autre aujourd'hui, d'accord ?

Des acclamations distantes me répondirent.

La discrétion étant sûrement la meilleure solution, je me hissai sur le rebord de la fenêtre en prenant soin de maintenir une prise ferme sur le mur. Ce n'était qu'une chute de trois étages dans une cour non éclairée, mais je savais, après l'avoir étudiée à la lumière du jour, qu'elle était étroite et encombrée d'une grande variété de choses qui pouvaient me blesser, allant des poubelles à la très populaire « clôture rouillée ».

Il faisait tellement sombre que je ne parvenais même pas à distinguer la fenêtre de l'appartement en face de moi. La lueur ambiante des lumières de la ville illuminait le ciel, mais rien de tout cela ne semblait vouloir pénétrer l'espace entre les bâtiments.

Je glissai les jambes par la fenêtre, passai par-dessus le rebord de la fenêtre et plongeai dans le noir.

---

[1](#) Figures en porcelaine.

Chapitre 3  
« Passe-moi la dynamite »  
—Frances Brown

### **Juste sous la fenêtre d'une sous-location semi-légale à Greenwich Village, lors d'une chute spectaculaire**

Il ne m'avait fallu qu'un après-midi pour mémoriser l'agencement de la cour. Bon, d'accord, pour y arriver, j'avais rebondi deux fois sur l'escalier de secours et j'avais presque raté une de mes prises, ce qui aurait pu me valoir quelques fractures. Retenir l'aménagement du quartier m'avait pris un peu plus de temps. Il m'avait fallu presque trois semaines avant de pouvoir faire un tour complet du bloc sans avoir besoin d'enlever mes lunettes de protection au moins une fois, et je n'étais toujours pas prête à traverser les rues sans regarder les feux.

Cela viendrait plus tard.

— Rappelle-toi, Very, disait mon père quand je me plaignais des lunettes, si ton adversaire a une vision nocturne et que tu n'as jamais pris la peine de te repérer grâce à autre chose que ta vision, tu seras légèrement dans le pétrin au moment d'éviter de te faire éventrer.

Il n'y avait rien de plus vrai. Tout ce qui se disait dans notre foyer avait un rapport avec comment causer des blessures corporelles graves, ou comment y survivre. Les autres enfants écopaient de tâches ménagères et d'ours en peluche ; nous avions des cours sur la sécurité et les armes à feu, ainsi que sur l'armement lourd. La normalité est très relative.

Je tombais d'environ un mètre vingt de haut et j'attrapai le bas de l'escalier de secours juste avant de ne plus pouvoir maîtriser ma chute. En me balançant, je frappai l'angle du bâtiment avec les deux pieds et je poussai, transformant l'énergie de l'impact en un saut qui m'envoya à un mètre cinquante sur le bâtiment en face. Je me mis à courir, laissant derrière moi les rituels sacrés des souris et ma sous-location semi-légale, alors que j'accélérais pour me rendre au travail. Je pourrais être à l'heure si je

réussissais à éviter les embouteillages sur les toits.

Aucun de mes professeurs à l'école primaire ou au lycée n'avait trouvé étrange que je rentre chez moi en courant après les cours pour mes « leçons ». La plupart des enfants que je connaissais en avaient aussi, mais ils acceptaient de raconter ce qu'ils apprenaient. C'était probablement une bonne chose que personne ne m'ait posé de questions. Certains cours pouvaient sembler normaux : beaucoup de petites filles font de la gymnastique et de la danse classique, mais c'était juste pour découvrir quelles aptitudes j'avais. Les cours plus sérieux avaient commencé quand j'avais douze ans : combat au corps à corps, Krav maga et course.

(Le Krav maga est un style de combat israélien, centré sur l'idée que, quand on met l'adversaire au tapis, il ne doit plus se relever. C'était rapide, brutal et j'adorais ça. C'était un peu comme danser dans un club, sauf qu'on pouvait arracher des yeux et qu'il y avait moins de boulot.)

J'excellais dans toutes mes leçons, mais celle que j'appréciais par-dessus tout, c'était la course. C'est une discipline similaire au parkour : elle vous enseigne que la ville entière est un grand parcours d'obstacles. C'est aussi un peu une forme de danse : l'environnement dans lequel vous vous trouvez devient votre partenaire. La course rassemble le meilleur du tumbling, de la gymnastique et du statut de super-héros professionnel, et le tout est incroyablement gratifiant et *fun*. C'était difficile à expliquer. « Bonjour, je m'appelle Verity Price et j'aime emprunter les toits chaque fois que c'est possible » n'était pas le genre de chose à mettre dans une annonce. Ça avait beaucoup troublé ma propriétaire. Quand j'avais essayé de lui expliquer l'importance d'avoir des escaliers de service solides et des ouvertures pour accéder au toit, elle m'avait regardée d'un drôle d'air et m'avait demandé : « Pour qui tu te prends, Batgirl ? »

La réponse la plus facile aurait été « oui ». Un « oui » m'aurait évité de lui faire une leçon d'histoire ou de lui montrer l'arbre généalogique de ma famille. Pourtant, j'aurais cru qu'un Bigfoot comprenne l'importance de savoir sur combien de sorties de secours on pouvait compter. Après tout, il n'existait pas de meilleure façon d'étudier la population cryptide urbaine qu'en les rencontrant sur leur terrain. À savoir, la moitié du temps, en hauteur. L'autre moitié se trouvait généralement en sous-sol. Les cryptides aiment vivre là où il n'y a pas d'humains, mais ils aiment aussi être assez proches pour voler le câble.

Sur les toits, nulle obscurité. La lumière jaillissait de la rue et des fenêtres d'une centaine de hauts immeubles, et elle éclairait la nuit crépusculaire. J'essayai de me concentrer sur le terrain, plutôt que de m'attarder sur le coucher du soleil et la façon dont il altérait la ville. Dave était un incondtionnel de la ponctualité, et l'excuse « Je me suis laissée distraire en chemin » ne m'apporterait rien d'autre qu'une énième leçon de morale sur la nécessité de prendre un taxi de temps en temps. Il avait abandonné ses vaines tentatives de me faire prendre le métro. Désolée, mais ce moyen de transport m'évoque les débuts d'un film d'horreur, quand on redoute la scène d'épouvante.

Je détestais les taxis new-yorkais presque autant que les chauffeurs de taxi new-yorkais. Aucun cryptide qui se respecte n'en conduirait un, détail qui plaçait donc les chauffeurs de taxi en dehors de mon domaine d'études. J'étais officiellement à New York pour me documenter et aider la communauté cryptide de la ville, ce qui me permettait d'éviter tout ce qui n'avait pas vraiment d'impact sur ma mission. Comme les taxis, les stands de hot-dogs au coin des rues et Times Square.

Times Square était une preuve tangible que les touristes constituaient une espèce complètement à part. C'était une théorie que je ne présenterais *jamais* lors d'une réunion de famille, merci beaucoup. Le tourisme étant une activité urbaine, il faudrait alors que je mène toute une série d'études sur le sujet. Non merci.

Touristes et chauffeurs de taxi fous mis à part, New York est une ville étonnante. J'avais passé deux mois à Los Angeles pour le tournage de *Dance or Die* – la compétition de danse télévisée la plus connue aux États-Unis – et c'était un grand changement par rapport à Portland, mais New York ! New York avait pratiquement été *conçue* pour les aspirants danseurs de salon en quête d'opportunités.

Elle avait été également conçue pour les cryptides. C'était suffisant pour justifier ma décision de passer une année entière loin du reste de ma famille, et les convaincre que je ne le faisais pas seulement pour la danse. Surtout pour la danse, bien sûr, mais pas seulement. De plus, maman et papa savaient que j'avais besoin de temps pour réfléchir à ce que je voulais faire de ma vie. Je pourrais réussir à être cryptozoologue ou danseuse de salon de classe mondiale. Mais pas les deux en même temps. Peut-être que ça fonctionnerait un moment, mais pas éternellement.

Après trois mois loin de chez moi, je ne savais toujours pas quelle voie choisir. Au moins, New York m'offrait plein de distractions. Tous les grands centres urbains attiraient une population de cryptides dépourvue de conscience. Ils étaient semblables à des animaux attirés par la facilité : les nombreux humains à portée de main constituaient une réserve de nourriture. Ce truc qui renverse ta poubelle tous les soirs ? Ouais, il y a de fortes chances que ce ne soit pas un raton laveur. New York abritait également l'une des populations les plus importantes de cryptides intelligents jamais enregistrées, et personne n'avait vraiment essayé d'entrer en contact avec la communauté depuis la dernière fois que le Covenant était passé pour tout détruire et incendier. Il était temps de refaire une tentative d'approche et d'apprendre à connaître les gens du coin, parfois en échangeant des tirs de balles. Littéralement. Puisqu'aucun Price digne de ce nom ne serait retrouvé mort sans porter d'armes, ce n'était pas un problème.

Arriver à l'heure au boulot... Ça, c'était un problème.

La porte du toit de Dave's Fish and Strips était ouverte. Bien. Dave n'avait pas oublié que j'avais échangé mes quarts de travail avec Kitty pour le reste de la semaine. J'étais le seul membre du personnel qui n'avait pas d'ailes et qui entraît par le toit. S'il avait attendu Kitty, il se serait assuré que l'équipe de jour laisse la porte de la cave ouverte.

Kitty ne viendrait pas travailler pendant au moins quelques jours. Elle allait jouer la fille sexy sur scène pour le groupe de son petit ami, une imitation de Rob Zombie sur le thème peu inspirant des « créatures de la nuit ». Le seul point fort de ce show, c'était l'authenticité des « créatures de la nuit » en question, mais comme ils ne pouvaient pas le dire, ils ne pouvaient compter que sur leur talent pour faire fortune. Je m'attendais à ce que Kitty reprenne son service de neuf à trois avant la fin du mois.

Même si ce n'était pas le cas, j'avais été très claire : pas question d'échanger de façon permanente, non merci, pas moyen, jamais de la vie. Dave devrait se trouver une autre serveuse de nuit ; j'étais venu à New York pour une bonne raison, et entre les compétitions de danse de salon et la chasse aux cryptides, mes nuits étaient déjà bien remplies.

Notre vestiaire était réservé aux serveuses ; les « talents » avaient leur propre endroit pour se changer, un endroit qui ne sentait probablement pas les nachos rassis et la bière. Ou peut-être que si. Chez Dave, tout avait tendance à prendre cette odeur sèche et graisseuse après un certain temps. Quelques-

unes des autres filles rôdaient à l'intérieur, tuant le temps et faisant de vagues ajustements à leur uniforme avant de retourner dans le club. Je leur fis signe en entrant. Elles ne me saluèrent pas et je ne m'en vexais pas. Agiter la main était une habitude humaine, et les humains étaient en minorité chez Dave.

— Bonsoir, Carol, Marcy.

J'avais un casier à mon nom, mais il n'avait pas de serrure. Les serrures coûtaient cher et Dave ne dépensait pas un seul penny sans raison valable.

— Comment sont les gens ce soir ?

— Complètement fous, répondit Carol, sans lâcher le miroir des yeux.

Elle essayait de mettre sa perruque en place et ses cheveux lui résistaient. Les petits serpents sifflaient et claquaient entre ses doigts pendant qu'elle les poussait sous le tissage. Elle avait été embauchée une semaine après moi et la plupart des filles avaient offert de l'aider à se changer pendant ses premiers jours. Elles avaient renoncé lorsqu'il était devenu évident qu'être trop près de sa tête avant que la perruque ne soit en place les exposait à des morsures certaines. Et les serpents qui lui servaient de cheveux étaient venimeux.

— Fous comment ? Fous sympas ou fous dangereux ? Fous du genre à s'enfuir en courant et en hurlant ?

J'enlevai mon T-shirt et le jetai au fond de mon casier.

— Quelqu'un nous a encore cités sur un site touristique et ça grouille d'hommes d'affaires en sueur qui s'amuse à peloter les fesses de tout ce qui porte une jupe courte.

Marcy remonta une de ses chaussettes blanches jusqu'au genou tout en faisant une bulle avec son chewing-gum.

— Candice est rentrée chez elle. Elle a dit qu'on ne lui donnait pas assez de pourboires pour supporter ça.

Marcy semblait indifférente, même si le départ de Candy avait de quoi nous inquiéter. Candy était une princesse dragon et elle courait après l'argent avec la même assiduité qu'un flic après les doughnuts dans un film d'action. C'était sans doute parce que Marcy avait la sensibilité émotionnelle et physique d'une pierre. Non, vraiment, toutes les recherches sur les Oréades concordait : ces créatures sont aussi solides et résilientes que du quartz, en supposant que le quartz décide d'aller se promener en prenant l'apparence d'une jeune bipède sexy. Se faire peloter ne lui causerait guère plus qu'une fugace contrariété.

— Qui prend les tables de Candy ? demandai-je en essayant d'ignorer la

sensation nauséuse dans mon ventre alors que je rangeais mes armes dans le casier.

— Toi.

Nausée, officiellement impossible à ignorer.

— Génial.

Je m'emparai de mon uniforme.

— Juste ce qu'il me fallait. Plus de tables.

— Avec du pelotage en extra, ajouta Marcy.

— J'aimerais que tu arrêtes de remuer le couteau dans la plaie.

— Et moi, j'aimerais avoir un poney.

Marcy ajusta ses chaussettes une dernière fois et sortit des vestiaires, me laissant seule avec Carol.

— Tu mangerais probablement le poney, marmonnai-je.

Carol me lança un regard compatissant dans le miroir.

— Tu n'es pas contente de travailler le soir pour Kitty ?

— Je suis aux anges, dis-je, en déboutonnant mon pantalon.

Depuis la nuit des temps, chaque profession possédait son propre uniforme, un ensemble de signes extérieurs qui permettaient de l'identifier aux yeux du monde. Malheureusement, l'uniforme du cryptozoologue se résumait à « tout ce qui peut vous aider à vous fondre dans la masse ». Ce besoin m'avait conduite, de façon détournée, au Dave's Fish and Strips, le seul club de gentlemen de New York dont le personnel était presque exclusivement composé de cryptides.

J'avais le plus grand respect pour les quelques humains qui travaillaient là. Ils n'avaient pas eu la chance de recevoir ma formation précoce en interaction humain/cryptide, mais ils s'en sortaient bien. Enfin « tous » signifiaient « tous les trois ». Dave ne faisait pas de discrimination dans son recrutement, mais la plupart des humains étaient pris d'une envie irrésistible de s'enfuir en courant dès les premières minutes de leur entretien d'embauche... et ce n'était pourtant pas lui le plus inquiétant du groupe !

Les strip-teaseuses n'avaient pas d'uniforme officiel, puisqu'elles l'enlevaient, et les barmains avaient le droit de porter des jeans ou des jupes assortis d'un T-shirt avec le logo du bar. Les serveuses n'avaient pas cette chance. Dave avait l'impression, profondément erronée et profondément regrettable, que des mini-jupes plissées écossaises à carreaux, des chaussettes, des talons noirs et des chemises blanches avec le logo du club

nous donnaient de la « classe ». Ou peut-être qu'il voulait juste qu'on soit labellisées « cul & sexy »... dans ce cas, il avait réussi son coup !

J'enfilai mes talons et m'approchai du miroir. Carol se déplaça pour me laisser la place de me regarder pendant qu'elle poursuivait sa bataille épique de gorgone contre les serpents. Finalement, je soupirai et dis :

— Peu importe combien de fois j'ai mis cette tenue, je ne m'habitue pas à avoir l'air d'une pute.

— Rassure-toi, ma chérie, tu n'es pas une pute, elles ont de meilleurs pourboires, ironisa Carol.

Avec un dernier gémississement, j'attrapai un tablier sur le haut de la pile – c'était plus comme une ceinture, mais au moins il me permettait de ranger mes pourboires ainsi que mon carnet de commandes – et je l'attachai autour de ma taille avant de me diriger vers la porte.

Les balles coûtent cher. Les chaussures de danse aussi, et pour avoir le droit de rester un an à New York, j'avais accepté de subvenir à mes propres besoins autant que possible. Les finances familiales étaient solides, grâce à de bons investissements, à une dose d'alchimie et à la gratitude de la communauté cryptide. Mais elles n'étaient pas extensibles au point de nous financer pour toujours. Dave's n'était peut-être pas l'endroit idéal pour travailler, mais le patron comprenait que je doive m'absenter de temps en temps pour chasser de vilaines créatures sur les toits de la ville. Pour résumer, eh bien... il était temps de commencer mon service.

Dans l'Oregon, si vous m'aviez demandé si j'étais prude, j'aurais répondu par un « absolument pas » offensé. Je menais une vie étrange, mes passe-temps l'étaient encore plus, et quand on faisait des compétitions de danse de salon latine, il valait mieux se débarrasser de ses tabous sur la nudité et l'invasion de son espace personnel. Je me considérais comme une femme tolérante et éclairée. Toujours en quête de cryptides urbains insaisissables, je croyais avoir déjà tout vu en termes de perversité.

C'était avant de commencer à travailler chez Dave's Fish and Strips, un endroit qui apportait une réponse à une question vieille comme le monde : « Que fait le croquemitaine quand il ne traîne pas sous votre lit ? » Si on considérait que le croquemitaine en question était Dave, un individu avec peu de tact et encore moins de goût, on répondrait : « il ouvre un bar à nichons de mauvais goût ». Si on considérait que le croquemitaine était Kitty, la réponse était : « elle se dégote un boulot ici ».

Le nom « croquemitaine », tout comme le mot « humain », est neutre, il n'a de genre. Si vous voulez faire rire un croquemitaine aux éclats, appelez-la « croquefille », ou mieux encore « croquefemme ». La dernière fois que quelqu'un avait commis cette erreur avec Kitty, elle avait tellement ri que j'avais eu peur qu'elle s'en fasse exploser la cervelle.

La décoration de la salle principale était un mélange bâtard de boîte de nuit et de tente de spectacle : elle mêlait patriotisme et profonde nostalgie du Royaume-Uni, un pays qui pourtant la renierait sans doute. Des estrades avec des chaises avaient été installées à des endroits stratégiques de la salle et chaque espace bénéficiait d'une isolation acoustique. La musique d'ambiance provenait de la scène principale, ainsi que le pourcentage le plus élevé de pourboires et de « pelotages de cul ». C'était censé être le territoire de Candy. Maintenant qu'elle nous avait lâchement abandonnées, c'était moi qui en écopais.

Bon, en même temps, je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. Les princesses dragons sont avides et fières, mais pas courageuses. Quand on est élevée pour soutenir et servir des lézards carnivores géants, il n'y avait pas besoin d'être courageuse. Les lézards géants l'étaient pour vous.

Après un arrêt au bar pour récupérer les boissons en attente réparties sur deux plateaux – ce qui était un mauvais signe pour mon service à venir –, je me faufilai dans la foule. Marcy était à quelques tables de là, distribuant des paniers de poisson frit et ignorant joyeusement les mains baladeuses. Plusieurs tâtonneurs potentiels suçaient leurs doigts meurtris et semblaient confus. C'était le prix à payer pour avoir osé toucher une Oréade.

Je n'avais pas cette chance. J'avais à peine débarrassé trois tables qu'une main s'accrochait déjà à ma fesse gauche et la serrait. Je sursautai et faillis renverser le reste de mes verres. Un rire général salua cette réaction, avant qu'un homme ne dise :

— Merde, chérie, tu es beaucoup plus jolie que la dernière !

— Oh, merci, répondis-je en me retournant vers le gars.

Il avait les joues rouges à cause de l'alcool ou de l'excitation, et il me matait sans vergogne.

— Vous savez, nous avons des strip-teaseuses ici. Les serveuses sont là pour vous servir, mais pas de cette façon. Alors, rangez vos mains, d'accord ?

— Je ne suis pas sûre que tu aies bien saisi en quoi consiste ton job, dit-il, en devenant encore plus rouge quand ses amis émirent un « ooh » sans

équivoque pour lui signifier « tu t'es fait casser ».

En se levant, il ajouta :

— Ton travail, c'est de *servir* les clients.

Il avait deux mains. J'avais deux seins. J'étais sûre qu'il était en train d'additionner A et B. Ça aurait pu marcher pour lui si je n'avais pas suivi des cours d'autodéfense depuis mes sept ans et des cours de danse de salon dès mes huit ans. L'autodéfense vous apprend à botter des culs. La danse de salon vous apprend à le faire avec des talons.

Je laissai tomber mon plateau avant qu'il n'ait eu le temps de finir de me peloter, je l'attrapai juste au-dessus des coudes et m'appuyai sur lui le temps de reporter mon poids sur une jambe et de lui balayer les pieds de l'autre. Il s'affala brutalement et atterrit avec fracas sur le sol recouvert de boissons éparpillées.

Haletant et encore plus rouge, mon aspirant assaillant me fixa. Ses amis firent la même chose.

Je souris.

— Merci de prendre vos boissons au comptoir pour le restant de la nuit, messieurs. Le service à table est suspendu, annonçai-je avant de retourner au bar.

Il fallait que je remplace les boissons. Ryan, l'un des videurs, un type plutôt mignon si vous avez un faible pour les thérianthropes – ce qui n'est pas mon cas – m'attendait à côté de la caisse. Il arborait une expression sinistre.

— Very...

— Laisse-moi deviner. Je dois aller voir Dave ?

Ryan hocha la tête d'un air triste.

— Tu sais qu'il n'aime pas que tu te battes avec les clients.

— Et il sait que mes seins sont une zone interdite. Voyons voir qui de nous deux a raison.

Je laissai tomber les commandes que j'avais réussi à prendre avant que la soirée ne prenne des allures de Fight Club et me dirigeai vers le hall d'entrée. C'était parti pour une énième discussion sur mes « tendances violentes ».

C'était plus amusant de sauter du toit.

## Chapitre 4

« Bien sûr, tu peux te comporter en héros et affronter les forces du mal. Ou tu peux éviter de mourir. C'est toi qui vois »

—Evelyn Baker

### **Le bureau du gérant au Dave's Fish and Strips, un club pour gentlemen avertis**

La pièce était plongée dans l'obscurité. Une obscurité si épaisse qu'elle défiait les lois de la nature humaine et envahissait de quelques centimètres le couloir. Je m'arrêtai à l'entrée.

— Dave ? Tu sais que je ne rentrerai pas si tu utilises ton obscurité. Mets des putains de lunettes de soleil et allume la lumière.

La voix éraillée du gérant traversa les ténèbres.

— Quoi, une Price qui a peur d'un peu d'obscurité ? Qu'est-ce que ton père dirait ?

Chaque mot était prononcé d'un ton menaçant et sépulcral.

— Mon père dirait qu'un Price qui ne pénètre pas dans la tanière d'un croquemitaine qui utilise ses ténèbres est un Price qui prévoit de vivre assez longtemps pour perpétuer la lignée familiale, rétorquai-je en roulant des yeux. Tu connais les règles. Je ne tue pas les clients, tu n'essaies pas de m'attirer dans tes griffes, et tout le monde est content.

— Et comment tu appelles ce qui vient de se passer, hein ?

— Du harcèlement sexuel, protestai-je en essayant de percer l'obscurité. Arrête ça ou laisse-moi retourner travailler. Je ne rentre pas là-dedans.

Un profond soupir me répondit, suivi d'un grognement.

— Je n'ai jamais le droit de m'amuser.

Les ombres se dissipèrent quand il inversa l'interrupteur qui contrôlait ses ténèbres, permettant ainsi à la lumière de s'infiltrer dans le bureau. Je restai dans le couloir et attendis patiemment. Dave grogna et appuya sur un autre interrupteur pour allumer les lumières.

— Ce n'était pas si dur, si ? demandai-je, en entrant.

Dave ne tolérait pas d'utiliser autre chose que des ampoules à faible consommation d'énergie, et leur efficacité était limitée : elles peinaient à dissiper les ombres naturelles nichées dans l'espace exigü et encombré qui lui servait de bureau. C'était tout de même beaucoup mieux que les ténèbres.

Les ténèbres avaient été inventées par une sorcière ingénieuse : elle avait étudié tous les croquemitaines, les goules et les bestioles qui cherchaient à ne pas être repérées par les humains. Elle avait compris qu'il y avait une niche à exploiter. Les ampoules qui permettent de produire les ténèbres s'adaptent à la plupart des prises standards et sont alimentées par le courant électrique comme presque tout ce qui se branche. Elles sont aussi très chères. Mais il y en a pour tous les besoins : la gamme varie de « double lumière » à « fosse la plus profonde de la damnation éternelle », et ça fonctionne. C'est suffisant pour inciter la plupart des créatures autoproclamées de la nuit à serrer les dents et à passer outre le prix.

— Tu parles comme une vraie citadine, marmonna Dave.

En posant ses coudes sur le bureau, il demanda :

— Pourquoi est-ce que je ne te vire pas ?

— Parce que je suis ta meilleure serveuse, que Kitty est indisponible jusqu'à ce que son projet de « groupe » finisse dans le mur et en miettes, et que je n'ai rien fait de grave : le client est juste tombé. S'il avait peloté n'importe qui d'autre, il aurait fini mort ou pire encore.

— Je serai plus enclin à t'écouter si tu acceptais de danser pour moi.

— Je serai moins encline à vouloir t'enfoncer mon talon dans le cul si tu arrêtais de me le demander, répondis-je gaiement. La réponse est « non », Dave. Qu'est-ce que dirait ma grand-mère ?

Dave se tut quelques instants.

— Elle est sortie des Enfers cette semaine ? s'enquit-il avec prudence.

— Pas avant le Solstice, mais quand même. Elle ne comprendrait pas.

Il se détendit.

— Elle comprendrait que tu avais besoin de garder ton boulot.

— Je pense plutôt qu'elle comprendrait qu'on peut tuer un croquemitaine de nombreuses manières et qu'elle viendrait venger mon honneur.

Dave brilla. Je réprimai une envie de rire et repris mon souffle.

Une personne qui croiserait Dave dans une ruelle sombre – ou pire, le trouverait sous son lit – aurait probablement besoin de plusieurs années de thérapie avant de pouvoir l'oublier. Sa grande carcasse squelettique mesurait

près de deux mètres de haut et était affublée de bras assez longs pour lui donner un air un peu simiesque. Ses mains étaient trop grandes pour son corps et tous ses doigts avaient au moins une articulation supplémentaire. (Les doigts les plus longs en avaient deux de plus.) Son teint gris semblait proclamer « je suis mort depuis une semaine ». Et si on ajoutait à tout cela la légère difformité de son visage, on obtenait une vision cauchemardesque aux yeux de n'importe qui, même du plus courageux.

Heureusement pour moi, je ne suis pas n'importe qui, et l'une de mes premières baby-sitters était un croquemitaine. De plus, Dave portait une chemise hawaïenne bleue, violette, jaune et magenta aux motifs voyants, ce qui atténuait son aspect menaçant. Il y avait peut-être un monde dans lequel les perroquets incroyablement colorés étaient considérés comme effrayants. Ce n'était pas le cas dans celui-ci.

Dave fut le premier à détourner le regard.

— Tu sais que je te payerais plus si tu dansais.

— Je serai aussi reniée.

— Pour avoir dansé ?

Il avait réussi à prononcer cette phrase d'un ton innocent. Un exploit pour un homme qui ressemblait à un joueur de basket-ball transformé en zombie, et encore plus pour un homme qui dirigeait un club de striptease.

— Tu sais que je te laisserai utiliser ton nom de scène, celui que tu donnes à la télévision.

— Pour danser dans un établissement où les vêtements sont en option et où je finirais ma danse en tenue d'Ève, dis-je en haussant les épaules. Parents conservateurs. Que veux-tu...

Dave renifla.

— Si ta famille est conservatrice, alors je suis le Lapin de Pâques.

Toute mon envie de prendre la situation à la légère disparut.

— Ne rigole pas avec ça, menaçai-je d'une voix complètement plate. On ne plaisante pas avec le Lapin de Pâques.

— Désolé, désolé ! s'excusa Dave sur la défensive. Je ne savais pas que c'était un sujet délicat pour toi.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores. On a fini ?

— Ah, ajouta Dave en pinçant ses lèvres, j'ai un souci. Le garçon à qui tu as décidé de faire un croche-pied...

— Je ne lui ai pas fait de croche-pied !

— ... lui et ses amis sont toujours là et j'aimerais éviter un nouvel esclandre. Alors je vais donner leur table à Marcy.

— C'est la première chose intelligente que tu dis de la soirée.

— Et tu rentres chez toi.

Je m'arrêtais, ne sachant pas si j'avais bien entendu.

— Excuse-moi ?

— Je te paierai pour la nuit, sans les pourboires, bien sûr. Tu peux revenir demain.

— Tu es déjà en sous-effectif, et j'ai besoin d'argent, protestai-je. Candy est hors-jeu et Kitty est en tournée.

— Ça ne sera pas la première fois que je sortirai Angel du bar. Ryan peut faire un Agneau Abattu aussi bien que quiconque.

— Un Agneau Abattu ? demandai-je, curieuse.

— Jus de tomate, vodka, rhum, tequila et menthe écrasée. À moins que tu ne sois une goule. Alors on enlève le jus de tomate et on le remplace par...

— Je ne veux pas savoir.

Je levai les mains pour l'arrêter. Dave se tut.

— D'accord. Tu veux me donner une nuit de congé parce que j'ai attaqué des clients. Je ne vais pas me disputer avec toi.

— Bien, approuva Dave en éteignant les lumières.

Il était temps de partir.

Je m'arrêtais sur le pas de la porte, et jetai un regard par-dessus mon épaule.

— C'est parce que je refuse de danser pour toi, c'est ça ?

— Bonne nuit, Verity, dit Dave.

Les ténèbres m'escortèrent hors de la pièce.

J'avais rencontré Dave le soir où j'étais entrée dans son club à la recherche d'un emploi à mi-temps, mais il savait déjà qui j'étais depuis un certain temps. Pas à cause de ma famille, même si c'était probablement un facteur. Dave me connaissait grâce à *Dance or Die*.

Ma famille se cachait depuis quatre générations maintenant, depuis que mes arrière-arrière-grands-parents avaient envoyé balader le Covenant et refusé d'exterminer d'innocents cryptides sans égard pour leur place dans un écosystème viable. Selon les souris, l'arrière-arrière-grand-père Alexander avait dit exactement : « Vous pouvez prendre cette campagne impie et vous l'enfoncer dans le cul, espèces de bâtards ! » Puisque les souris étaient moralement incapables d'altérer des propos assimilés à des Écritures Sacrées,

et que le Festival « Partons, Enid, Avant Que Ces Bâtards Nous Obligent à Tuer Une Autre Créature » était l'un des plus sacrés de leurs nombreux, nombreux jours saints, j'étais presque sûre qu'elles le citaient correctement.

Vivre « caché » n'était pas si mal... sauf que ça limitait nos possibilités d'entraînement.

Maman et papa étaient fermes au sujet de la formation : en grandissant, nous avions le droit de partir et de devenir comptables si c'était vraiment ce que nous voulions, mais on devait d'abord tout connaître de l'entreprise familiale. La plupart des créatures qui rêvaient de se vanter de la façon dont ils avaient éviscéré un Price n'allaient pas reculer parce que leur cible disait : « Je suis désolée, monsieur, je ne fais pas ce genre de choses, mais je peux m'occuper de vos comptes. »

Certains aspects de l'entraînement pouvaient être gérés à la maison. À cinq ans, je savais déjà manier une arme à feu, poser un piège et panser une plaie. Je me souviens d'être arrivée à l'école primaire et d'avoir été étonnée de découvrir que la plupart des enfants jouaient à des versions aseptisées des jeux que je connaissais ; ils me faisaient penser à des chats à qui on aurait retiré les griffes et qui feulaient sans pouvoir mordre. Quel était l'intérêt de jouer à cache-cache si vous n'aviez pas le droit de creuser des pièges dans des fosses ou d'attaquer vos adversaires par derrière ? C'était la première fois que je réalisais à quel point notre vie à la maison était différente de celle des autres. Tout le monde n'apprenait pas à faire la guerre.

Nos parents avaient planifié notre éducation aussi soigneusement qu'ils auraient planifié l'invasion de la France. Pour préserver notre motivation, ils nous laissaient choisir notre spécialité. Mon frère avait jeté son dévolu sur les armes. Plus d'armes, de plus grosses armes, encore et toujours des armes. Antimony s'était concentrée sur les pièges et les poisons afin d'éviter le combat autant que possible. J'avais appris à tirer, à me battre et, quand le temps était venu de choisir à quoi je voulais consacrer mes études, j'avais choisi ce qui me passionnait le plus : la danse de salon.

J'avais plaidé ma cause avec brio. La danse a beaucoup de points communs avec un nombre étonnamment élevé de styles de combat. La vitesse, la souplesse et le fait de pouvoir donner des coups de pied en levant la jambe au-dessus de votre tête sont très utiles quand on se bat pour sa vie. La plupart des danseurs professionnels vivent pour danser. Se montrer passionné est important en danse, et aussi pour mes autres activités : cela permet à des gens

comme nous de survivre assez longtemps pour devenir vraiment bons.

Nous n'avions pas le droit de participer à un sport ou à une activité susceptible d'être surveillée par le Covenant. Antimony avait obtenu sa ceinture noire de karaté, mais n'avait jamais été autorisée à aller à aucune épreuve nationale. Alex avait dû abandonner le football à son arrivée à l'université, au cas où il ferait la une des journaux. Mais moi, avec mon obsession bizarre pour les danses de salon latines ? Avec mon goût pour la salsa, la rumba et le chachacha ? J'avais eu le droit de porter une perruque rouge, d'obtenir une fausse identité auprès de notre cousin fou Artie et d'auditioner pour *Dance or Die*. Et quand les producteurs m'avaient annoncé que j'avais décroché une place dans le top 20, j'avais été autorisée à concourir.

L'émission était populaire dans le pays auprès des téléspectateurs qui ne regardaient ni PBS<sup>1</sup> ni de porno : dix filles, dix gars, un trophée en argent massif. Chaque semaine, deux danseurs étaient éliminés, jusqu'à ce que les quatre finalistes dansent pour la victoire en évitant de faire une crise cardiaque. Ma saison s'était mieux passée que les précédentes ; nous n'avions perdu qu'un seul candidat à cause de problèmes de santé, et c'était un idiot qui avait cessé de dormir et avait contracté une pneumonie. Je n'avais pas gagné, ce qui ne m'avait pas étonnée, mais j'étais quand même arrivée en seconde position.

Deux des juges réguliers du show étaient des cryptides, de même que trois des autres concurrents. Mon expérience avec eux et les liens que j'avais réussi à tisser au sein de la communauté cryptide de Los Angeles avaient penché en ma faveur et j'avais obtenu l'autorisation de poursuivre mes études à New York. Pas étonnant que Dave veuille que je danse pour lui. Il pourrait se faire beaucoup d'argent en mettant mon nom de scène sur sa liste de strip-teaseuses.

Dans les compétitions de danse de salon, on a la réputation de porter des robes moulantes et des talons hauts, mais au moins les sequins n'étaient pas transparents. Je disais « merci, mais non » à Dave depuis des mois. J'étais là pour servir des boissons et me faire des contacts, pas pour sacrifier le peu de dignité qui me restait.

Bien sûr, je ne donnais pas cher de mes bonnes résolutions d'ici quelques mois, quand j'en aurais marre de m'échiner à payer les courses avec le salaire et les pourboires d'une serveuse. Tout ce qu'il avait à faire, c'était attendre.

Quand je regagnai les vestiaires, Carol avait toujours sa perruque dans les mains. Ses serpents sifflaient joyeusement, heureux d'être libérés de leur confinement, tandis qu'elle se regardait tristement dans le miroir.

— Hé, Carol, dis-je en me dirigeant vers mon casier. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne peux pas y retourner sans remettre la perruque et j'ai vraiment besoin des pourboires, m'expliqua-t-elle en me fixant. J'ai dû les nourrir la semaine dernière.

— Aïe, grimaçai-je.

Les cheveux des gorgones avaient besoin de nourriture vivante et Carol avait au moins trente serpents sur la tête. Il fallait leur donner une souris chacun, peut-être même deux ou trois pour les plus gros.

— Tu n'arrives toujours pas à les calmer ?

— Je ne peux pas porter mes lentilles tout le temps. Je n'arrête pas de les regarder par accident.

— Je vois le problème.

J'enlevai mon tablier et ajoutai :

— Je peux demander à ma mère si tu veux. Elle aura peut-être une solution pour les endormir sans les blesser.

— C'est vrai ?

Carol se retourna pour me faire face, sa perruque serrée contre sa poitrine, elle me regardait comme si j'avais la réponse à toutes ses prières.

— Je ne voulais pas demander, mais...

— Pas de soucis. Vraiment.

Voici un fait amusant : il y a plus de neuf cents races de cryptides sur la planète, et peut-être quatre-vingts d'entre elles ressemblent à peu près aux humains, allant des Bigfoot, gorgones aux princesses dragons et cuckoos. Voici un autre fait amusant : la plupart de ces races n'ont commencé à entrer en contact intentionnellement avec les humains qu'au cours des cent cinquante dernières années, lorsque nos tendances expansionnistes nous ont amenés à nous rapprocher d'eux. Beaucoup d'entre eux n'ont que peu ou pas de connaissances sur leur propre biologie et pratiquent encore une forme de médecine populaire que la race humaine a abandonnée depuis des siècles.

C'était là que ma mère intervenait. Evelyn Price, anciennement Evelyn Baker, était ce qu'on pourrait appeler un médecin cryptide. Elle faisait même des visites à domicile si on lui trouvait un téléport et elle pratiquait des tarifs

plus que raisonnables.

Carol murmura une série de remerciements, avant de se remettre à essayer d'entasser ses serpents dans la perruque. Je profitai de sa distraction et sortis mes armes du casier. Je me sentais toujours mieux avec un couteau, et encore mieux avec une arme à feu ou deux. Je ne portais qu'un simple holster, mais il présentait l'avantage d'être facile à cacher. Attrapant un coupe-vent, je pris mon sac à dos d'urgence, y enfournai mes vêtements de ville et me dirigeai vers le hall. Je ne voyais pas l'intérêt de me changer. Après toutes ces mésaventures, l'incident avec les souris, le pelotage de sein par un trou du cul et la conversation privée avec Dave, j'étais plus que prête à sortir sur les toits. Courir en jupe était peut-être un peu indécent, mais ça ne me dérangeait pas tant que je n'avais pas besoin de parler à des humains.

La nuit était avancée, les bruits ambiants avaient changé : on était passé des acclamations insensées du début de soirée à quelque chose de plus profond et de plus classique. Une sirène gémit au loin ; des klaxons sifflaient dans la rue en contrebas ; les pleurs d'un bébé s'échappaient de la fenêtre d'un appartement. Il suffisait d'un saxophone ou peut-être d'une musique légère et agréable pour compléter le stéréotype.

J'inspirai profondément pour m'imprégner de l'air nocturne, me débarrassant de la tension qui nouait mes épaules avant de reculer, d'appuyer le dos contre la porte du toit et de me mettre à courir. Si je ne pouvais pas me défouler sur les clients de Dave, je ferais un circuit rapide, je rentrerais chez moi et j'appellerais Sarah avant de sortir en boîte.

Il doit exister une loi dans l'univers qui fait systématiquement capoter les bons plans.

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les pigeons se reproduisent si vite, alors qu'ils vivent dans un environnement entièrement artificiel qui leur offre tout le confort et les commodités qu'une boule de plumes et de peste sans cervelle peut désirer ? Logiquement, ils devraient écraser les villes et nous jeter tous dans les abîmes d'un remake d'Hitchcock.

Ce que la plupart des gens ne réalisent pas – ce que la plupart des gens ne *veulent* pas réaliser – c'est que la population urbaine cryptide nous fait l'énorme faveur de réguler la population de pigeons : ils les mangent. Plus une ville est grande, plus elle a de pigeons, et plus ils attirent de cryptides. La nature travaille de façon mystérieuse. Parfois, il s'agit de raies mantas volantes qui se camouflent pour se fondre dans les murs de béton et respirer

de l'oxygène.

Je m'arrêtai d'abord au dernier étage d'un immeuble à six pâtés de maisons du Dave's, où une famille de harpies offrit de partager son ragoût de pigeons. Elles essayèrent de me soudoyer pour que j'accepte de continuer à prendre leur courrier. Les ailes de la plus jeune fille étaient en train de pousser. Pendant six ans, elle ne pourrait plus entrer en contact avec les habitants de la ville, ce qui obligeait les membres de la famille à rester chez eux jusqu'à ce qu'elle ait terminé les étapes dangereuses de sa mue. J'acceptai pour le courrier, mais j'évitai le dîner. Sans un bézoard pour purifier le matériel, j'aurais probablement réussi à attraper une nouvelle et intéressante variété de peste.

Normalement, j'aurais pu aller rendre visite à plus de créatures pendant ma ronde, mais on m'avait signalé qu'un ahoool vivait quelque part sur les toits de Midtown. Les ahoools sont comme des chauves-souris géantes avec des têtes de singe et de méchantes griffes. Ces chasseurs abattaient leurs proies grâce à l'essaim de bactéries qui fourmillait dans leur sale petite bouche. Un ahoool prélevait un gros morceau sur votre corps et attendait que vous mouriez. Si l'ahoool n'avait pas faim, il se servait quand même, juste au cas où un de ses copains ait envie d'une collation. Si les rapports étaient exacts et qu'on ne trouvait pas cette charmante bestiole, nous aurions bientôt un troupeau à Manhattan. Ce qui éveillerait à coup sûr l'intérêt du Covenant.

La plupart de mon temps libre était consacré à travailler au bar, à étudier et à soutenir la communauté cryptide. Parfois, la seule façon de les aider était de les empêcher d'attirer trop l'attention sur eux. Avec les espèces prédatrices non pensantes, je devais appliquer la deuxième partie de la description de mon job. Pas « cryptozoologue », mais chasseur de monstres. J'essayais d'abord de les faire déménager, et si ça ne marchait pas...La plupart du temps, j'évitais d'en arriver là.

Je n'avais pas mieux à offrir.

Il fallait rester très concentré quand on courait, surtout de nuit en terrain inconnu. Courir en scannant le ciel et en cherchant des endroits où pourraient se cacher des chauves-souris carnivores géantes monopolisait mon attention. J'avais passé des années à m'entraîner à repérer les pièges et les impasses. J'avais même réussi à battre Antimony à plusieurs reprises lors de jeux de cache-cache, ce qui était un exploit. J'étais distraite et me montrais négligente : je ne voyais pas d'autre excuse pour expliquer comment j'avais

pu foncer tête baissée dans ce piège sans m'en rendre compte.

La corde se tendit, la boucle se referma autour de ma cheville, et avant qu'un poids mort ne me heurte la tête violemment, j'eus tout juste le temps de penser qu'Alex allait bien se moquer de moi.

Puis le poids me frappa, le collet se desserra, et je perdis connaissance.

---

<sup>1</sup> [Public Broadcasting Service](#) est un réseau de télévision public aux États-Unis.

## Chapitre 5

« En cas de doute, fais le mort. Enfin, à moins que tu n'aies affaire à une goule, un basilic, ou quoi que ce soit qui aime sa viande un peu affinée. En fait, en cas de doute, tire le premier »

— Alice Healy

### **À l'envers, dans une jupe très courte, quelque part sur les toits de Manhattan**

Il n'y avait aucune honte à s'évanouir lorsqu'on était tirée d'un coup dans les airs, surtout si on était fauchée en pleine course. Sinon, Alex et moi serions morts de honte depuis longtemps : notre petite sœur Antimony s'amusait à poser des pièges avant même d'avoir neuf ans, et on était tombés dans le panneau assez souvent pour être vaccinés contre le ridicule. Quand quelqu'un tendait un piège dont on pouvait s'échapper, il ne cherchait pas à vous tuer. Pas tout de suite, en tout cas.

En me frottant la tête, j'ouvris les yeux et je me retrouvai suspendue à environ deux mètres cinquante au-dessus du toit sur lequel j'avais couru. C'était embarrassant. Une vérification rapide me montra que j'étais toujours en possession de tous mes membres et de toutes mes armes ; Dieu merci pour les holsters personnalisés.

— Papa sera content d'apprendre que j'ai trouvé un nouveau moyen de tester la résistance des boutons pression pour ces trucs, dis-je en essayant de me redresser pour attraper mes genoux.

La corde se mit rapidement à osciller, transformant ce qui aurait dû être un simple exercice en figure acrobatique digne d'un numéro de cirque.

D'accord, j'allais devoir improviser. La corde grinçait, mais rien n'indiquait qu'elle pourrait céder. Tant mieux. Règle numéro un pour sortir d'un collet sans se rompre les os : s'assurer que c'était vous qui contrôliez l'endroit où vous alliez retomber, et pas la corde. Je commençai à me balancer avec plus de vigueur, jusqu'à ce que j'aie assez d'élan pour me plier en deux malgré le mouvement de balancier. J'enroulai mes bras autour de

mes jambes, et pris un moment pour respirer avant de jeter un coup d'œil en arrière pour évaluer la situation.

Ma cheville gauche était retenue par un nœud coulant complexe.

— Euh, dis-je en glissant mes mains vers le haut pour saisir mes mollets et me rapprocher du nœud.

C'était une manœuvre plus facile à décrire qu'à exécuter et elle me donna l'impression d'être un ver de terre géant.

— Qui t'a attachée ?

La corde, sans surprise, ne répondit pas. La position commençait à être franchement inconfortable. Si je n'avais pas passé autant de temps à danser en me balançant sur une jambe, j'aurais eu beaucoup plus mal. J'allais par contre bientôt déguster si je ne trouvais pas le moyen de me détacher en toute sécurité, et rapidement.

Mon uniforme de travail, pas assez rembourré, ne m'était d'aucune aide, et le toit en dessous n'était pas ce que j'appellerais un endroit sûr pour atterrir. Je pouvais couper la corde – je ne sortais jamais sans un couteau sous peine d'être reniée ou au minimum réprimandée –, mais les chances que j'arrive à sauter en retombant sur mes pieds étaient faibles. En fait, elles étaient quasi nulles. La seule option viable consistait à grimper à la corde, à m'agripper au mâât auquel elle était attachée, et faire le point ensuite.

— Je n'aurais jamais dû arrêter la gymnastique, grognai-je, en me balançant d'avant en arrière pour prendre de l'élan et attraper la corde.

Au troisième essai, je réussis à m'élancer assez haut pour avoir une bonne prise. Je relâchai la corde aussitôt : elle était recouverte d'une substance qui me brûla les paumes et les doigts. Je jurai haut et fort et retombai en arrière. Une douleur fulgurante me traversa la cheville et descendit jusqu'à ma cuisse.

Au moins, je n'avais pas perdu connaissance, cette fois.

La corde continua à osciller, même après que j'ai cessé de l'y inciter, créant un effet de balancier qui me fit tourner la tête. Je m'essuyai les mains sur ma jupe avant de les enfoncer dans mes cheveux, me permettant le luxe de jurer en attendant que ma cheville cesse de palpiter et que mes paumes cessent de picoter. Le mal était fait, et j'attendis que la douleur se calme avant de refaire une tentative. Je remuai les orteils. Rien de cassé. Maigre consolation, mais tout est bon à prendre quand on est coincée dans un piège.

Cette pensée me fit réfléchir. Avant, je m'efforçais de m'en sortir. La Doctrine de grand-mère Alice, prêchée par les souris et par ma mère,

préconisait : « En cas de doute, fuis. Inquiète-toi de ce qui pourrait essayer de te manger plus tard ». Maintenant que j'étais contrainte à l'oisiveté temporaire, je réalisais à quel point ma situation était précaire.

Aucun cryptide du coin n'était du genre à installer ce type de pièges. Cela signifiait que j'avais affaire à quelqu'un qui n'était pas sur son territoire, à quelqu'un qui ne m'était pas du tout familier ou, pire scénario, à quelqu'un qui connaissait mes faits et gestes et était décidé à m'intercepter.

Certains membres de la communauté cryptide n'aimaient pas ma famille, ce que nous faisons ou ce que nous défendions. Des membres qui aimeraient bien que les cryptides ne se mêlent plus aux humains, cessent d'essayer de s'intégrer et recommencent à rôder dans l'ombre et parfois à manger les gens. Même des individus qui nous considéraient encore comme des membres du Covenant. C'était à cause d'eux qu'aucun Price qui tenait à garder une bonne espérance de vie n'allait nulle part sans armes.

Il y a des leçons qu'une famille n'a besoin d'apprendre qu'une seule fois.

Laissant mes mains tomber librement, je fis de mon mieux pour imiter l'opossum pendant que je comptabilisais les armes à ma disposition. Un couteau, attaché à ma cuisse gauche, et le pistolet sous mon coupe-vent. Je pouvais les atteindre tous les deux. Si nécessaire, je pourrais commencer à tirer, couper la corde et me laisser tomber. Entre tomber sur le toit et me retrouver nez à nez avec un cryptide mal intentionné, je préférais le toit.

Des bruits de pas résonnèrent sur le gravier. Ils provenaient de l'autre côté du toit et se rapprochaient. En me déplaçant prudemment, pour ne pas me remettre à me balancer, je saisis le pistolet sous mon coupe-vent et visai en direction du bruit. À en juger par le crissement, ce qui arrivait était solitaire, de taille humaine, et pas trop pressé. Un bon point pour moi. J'ai toujours été douée pour tirer de nuit, mais parfois il valait mieux ne pas trop s'en remettre à la chance. Mieux valait laisser mon invité s'approcher assez pour que chacune de mes balles comptent.

Un jour, je prendrais un travail qui me permette de porter des vêtements sous lesquels je pourrais dissimuler une quantité décente d'armes. Vous avez déjà essayé de glisser une arme dans un costume de compétition de rumba ? Ça n'a rien de facile ni d'amusant. Personne n'a encore inventé un holster de cuisse qui ne crée pas d'irritation sur la peau : ni un homme, ni une bête, ni un cryptide, ni même un Price.

La créature sur le toit était assez proche maintenant pour m'apercevoir ;

quoi que ce soit, elle comprit qu'elle avait fait une prise. Elle accéléra le pas, devenant ainsi de plus en plus visible. C'était un humanoïde qui traînait quelque chose derrière lui. Difficile d'estimer sa taille dans ma position, mais si j'avais dû deviner, j'aurais dit qu'elle mesurait peut-être quinze centimètres de plus que moi. Elle tendit un bras, essayant d'attraper un objet attaché à sa hanche. Je stabilisai mon arme.

La créature – qui était sans nul doute un homme humain – sortit une lampe de poche et l'alluma. La lumière m'aveugla à moitié. Je plissai les yeux pour ne pas être éblouie, en gardant mon arme pointée vers l'endroit où j'avais localisé sa tête avant qu'il allume sa lampe. Pendant ce temps, l'homme retenait son souffle. Je suppose qu'en partant chasser de nuit sur les toits de Manhattan, il ne s'attendait pas à attraper une serveuse de club de strip-tease.

— Salut, dis-je joyeusement. On t'a déjà tiré dans la tête ? Parce que je ne pense pas que tu apprécies beaucoup. La plupart des gens n'aiment pas ça.

Mon nouveau copain anonyme jura, la lampe toujours braquée sur mon visage. Il laissa tomber ce qu'il traînait, fouilla dans sa poche et en retira un petit objet. Un liquide éclaboussa ma poitrine et mon cou, coulant le long de mon menton, dans ma bouche et dans mon nez. Surprise, je bafouillai, écarquillant les yeux avec indignation.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? m'indignai-je.

— Tu as dit que tu allais me tirer dessus ! répondit-il.

Il tenait toujours la lampe d'une main. De l'autre, il brandissait une fiole ancienne en argent.

— J'ai un scoop pour toi, mon pote : menacer quelqu'un ne passe pas par un concours de T-shirt mouillé.

Du liquide atterrit dans ma bouche pendant que je parlai. Je le recrachai, mais pas avant d'avoir eu le temps de le goûter : de l'eau, mélangée avec du sel, et une herbe que je reconnus comme étant de l'aconit. C'était un mélange standard pour bannir les incubes et les succubes. Les pauvres créatures y étaient mortellement allergiques.

Je lui jetai un regard noir.

— Tu viens de m'asperger avec de l'eau bénite ?

— Tu es tombée dans mon piège ! protesta-t-il.

Il commençait à douter. Je ne savais pas ce qu'il attendait de cette rencontre, mais je refusais de rentrer dans son jeu. Et je le sentais perplexe. Le pauvre.

— Ton piège se trouve sur mon toit, rétorquai-je, comme si c'était la chose la plus normale du monde. Je suis aussi humaine que toi. Maintenant, est-ce que tu vas me dire à quoi tu joues et me faire descendre de ce truc avant que je perde mon sang froid et que j'ouvre le feu ?

Ça sembla le ramener sur un terrain familier. Se redressant, il gonfla la poitrine et m'annonça :

— Je suis le bras armé de la justice.

— Est-ce que la justice te protège des balles de petit calibre ?

Il hésita.

— Tu es sûre que tu es humaine ?

— Mes deux parents le jurent.

— Je vais te faire descendre.

Je souris sans changer ma ligne de tir.

— Bonne idée.

Le collet était retenu par un boulon de fer enfoncé dans un morceau de maçonnerie. Mon ravisseur disparut dans cette direction, me laissant plantée là. J'eus juste le temps de me demander s'il avait décidé de couper la corde et de s'enfuir quand je sentis un coup sec. Je descendis lentement, en douceur, jusqu'au sol. Je remis le pistolet dans ma ceinture, puis étirai mes mains au-dessus de ma tête pour m'aider à transformer la fin de ma descente en un modeste saut périlleux.

Tirer sur les manches de mon coupe-vent pour qu'elles me recouvrent les mains entrava mes gestes, mais ne m'empêcha pas de défaire le nœud, et m'évita d'entrer en contact avec le gel qui provoquait des brûlures. Je venais de finir de retirer le collet quand l'homme revint. Il pointa sa lampe de poche vers ma cheville et je sifflai entre mes dents. Ma chaussette m'avait protégée du plus gros des dégâts, mais le coton blanc était taché de sang à plusieurs endroits. Les jambes humaines n'étaient pas destinées à être utilisées comme mécanisme d'accrochage à long terme.

— Ton sang est rouge, constata-t-il, soulagé.

— Mon sang est rouge et les chaussettes sont déduites de mon salaire, grognai-je en enlevant la corde de mon pied. Tu as déjà essayé de laver du coton blanc taché de sang ?

— J'avais peur que tu ne saignes pas du tout. Hum, pardon, que vous ne saigniez pas, mademoiselle, dit-il.

Tout à coup formel, il s'approcha et me tendit la main.

— Je suis sûr que vous comprenez ma méfiance. Je ne m’attendais certainement pas à une prise comme celle-là.

Je lui jetai un regard noir. Comme je ne prenais pas sa main, il se dépêcha d’ajouter :

— Dominic De Luca, à votre service. Je vous promets que je suis là pour vous aider.

— La prochaine fois, aide-moi en évitant de poser des pièges sur les toits, d’accord ?

J’ignorai sa main et me redressai, essayant de m’appuyer sur ma cheville gauche. Le résultat n’était pas brillant. J’avais écopé de blessures plus graves sur le terrain et sur la piste de danse, mais se tordre la cheville n’était jamais une sinécure.

— Aïe.

— Je vous assure, madame, que je n’avais pas l’intention de vous capturer.

— Quelle était ton intention ? Cette chose est trop grosse pour les pigeons et tu n’attraperas pas beaucoup de rats par ici.

Une expression de dégoût se peignit sur son visage. Il était assez séduisant quand il ne grimaçait pas ; il était bien bâti et avait des yeux sombres et des cheveux qui oscillaient entre le noir et le brun en fonction de la lumière. Il me dépassait de quinze centimètres, ce qui faisait de lui un homme de taille moyenne selon le standard américain, mais ça me convenait parfaitement, et il était taillé comme mes partenaires de danse : élancé et baraqué. Je devinais qu’il avait de la force. Il avait réussi à ne pas me lâcher quand il avait détaché le collet.

— En fait, je pense qu’il vaut mieux que vous ne sachiez rien.

— Attends, dis-je en l’observant.

Le langage formel. Le piège. L’eau bénite. L’uniforme stéréotype du « chasseur de monstres » du monde.

— Des choses qu’il vaudrait mieux que je ne sache pas ?

— Il y a plus de choses sur terre comme au ciel...

Je levai une main pour l’interrompre.

— Premièrement, évite de citer Shakespeare. Ma grand-mère m’en rebat assez les oreilles. Deuxièmement, que fais-tu ici ?

J’entraperçus ses yeux s’étrécir dans la semi-obscurité. Sa lampe était toujours pointée vers moi.

— Je ne crois pas devoir répondre aux questions d’une femme étrange qui

tombe dans mes pièges et qui refuse de me donner son nom.

Je regardai en arrière, vers la chose qu'il traînait en arrivant. Avant qu'il n'ait eu la chance de m'arrêter, j'allai à moitié à cloche-pied jusqu'à l'endroit où il l'avait lâchée. De loin, ça ressemblait à un vieux sac brun, jusqu'à ce que je le retourne avec mon pied et que je vois le visage caractéristique et apathique de l'ahool. Ses yeux étaient glacés par la mort.

— Mademoiselle...

— Tu l'as tué, dis-je bêtement. Tu as tué l'ahool.

— Vous... connaissez cette bête ?

Ses pas ralentirent, il semblait à nouveau méfiant.

— Vous m'avez demandé ce que je faisais ici. À mon tour de vous poser la question.

— Tu l'as tué. C'était juste... un ahool, qui vivait sa propre vie, et tu l'as tué ! Je veux dire, bien sûr qu'il était susceptible de mordre des gens et il aurait eu besoin d'être relocalisé ou exterminé, mais tu n'avais pas à le tuer ! Pas sans l'avoir observé pour t'assurer qu'il n'avait pas une horde de copains qui sortirait pour nous manger tous les deux.

— Mademoiselle.

Les pas de Dominic s'arrêtèrent. Sa voix se fit dure.

— Qui êtes-vous ?

— Tu l'as tué.

L'envie de lui tirer dessus me démangeait. Seuls une vie entière de leçons d'étiquette et le gilet pare-balles qu'il portait probablement – détail irritant d'ailleurs – m'arrêtèrent. Je me tournai vers lui.

— Tu es avec le Covenant, c'est ça ?

Vu la façon dont il me dévisagea, j'aurais tout aussi bien pu lui tirer dessus. Il fit un pas en arrière, une main se posa sur sa hanche et il tira un couteau de chasse.

— Comment le savez-vous ?

— C'est simple, dis-je en lui offrant un sourire doux, lumineux et complètement hypocrite, tout en essayant de faire comme si je n'étais pas debout devant un cryptide qui avait trouvé inutilement la mort dans ma ville. Mon nom est Verity Price. Qu'est-ce que tu fais à Manhattan ?

Personne ne savait exactement quand l'organisation qu'était devenue le Covenant avait été fondée. Leurs rangs comprenaient beaucoup d'érudits et de scribes, mais les documents avaient tendance à se perdre, et les

bibliothèques à brûler – surtout lorsque lesdites bibliothèques appartenaient à une société secrète qui se permettait de haïr les dragons – et si on donnait assez de temps à l’histoire, elle avait une tendance désagréable à se transformer en mythes. Nous savions que le Covenant existait depuis des siècles. Nous savions qu’il avait des ramifications partout dans le monde, parfois sous des noms différents, mais toujours avec la même mission : si une chose ne correspondait pas à ce qui était défini comme « naturelle », elle devait mourir. Pas d’argument, pas de discussion, pas de pitié. Des goules et des fantômes, des bêtes aux longues jambes et des créatures nocturnes, le Covenant était là pour nous en délivrer. Que nous le voulions ou non.

Sympathiques, ces membres du Covenant, surtout qu’aux dernières nouvelles, ils étaient déterminés à arrêter toute ma famille et à nous traîner à leur quartier général pour crimes contre l’humanité. Il suffisait d’être né Price pour être qualifié de traître à la race humaine ; marrant, non ? Jugés coupables de naissance. Et comment avions-nous gagné l’inimitié d’une fraternité mondiale de chasseurs de monstres fanatiques ? De la façon la plus simple : en démissionnant.

Mes arrière-arrière-grands-parents paternels, Alexander et Enid Healy, étaient nés au Covenant. Ils en avaient été des membres éminents pendant des années, avant de commencer à remettre leurs actes en question. Puis l’arrière-arrière-grand-père Healy avait fait le lien entre l’anéantissement des licornes en Angleterre et l’épidémie du choléra et ça avait été le début de la fin : après moult récriminations, ils avaient émigré en Amérique. Peut-être que le Covenant aurait pu leur pardonner leur désertion, mais deux générations plus tard, ma grand-mère épousa Thomas Price, un représentant du Covenant qui avait été envoyé pour s’assurer que les Healy étaient sans danger. Partir constituait déjà un affront, mais convaincre les autres de désertir avait déclenché une querelle de sang.

Et je n’avais même pas encore évoqué la famille de maman.

Le Covenant : une organisation de trouduc génocidaires. L’un de ces connards était dans ma ville, avec un couteau pointé vers moi, comme si j’avais écrasé son chien. Et il tuait des cryptides. La soirée s’annonçait vraiment très bien.

— Price... dit-il avec un soin presque exagéré. Comme dans ... ?

— Je suis la petite-fille de Thomas Price.

Inutile de mentionner mes parents. D’une part, ils n’étaient pas sur le toit.

D'autre part, invoquer les Baker serait probablement suffisant pour lui faire péter les plombs. Il avait déjà tué une fois. Je ne voulais pas l'encourager à recommencer.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma ville ?

Il se redressa un peu plus, essayant de paraître imposant. Je dansais le tango avec des hommes bien plus grands que lui depuis que j'avais quatorze ans. Il ne m'impressionnait pas le moins du monde.

— Je ne savais pas que vous aviez l'autorité de revendiquer des villes. Comme c'est pittoresque. Qui vous soutient ?

— Moi, dis-je en haussant les épaules. Le reste de la famille. Oh, et la plupart des cryptides de la ville qui se trouvent être de grands fans, notamment de ma tendance à ne pas les tuer. Ils ne seront pas contents si tu essaies de m'arrêter. Ou même de savoir qu'il y a un chasseur en ville.

— La ville aurait bien besoin d'une purge, on dirait.

— Cette ville se passe très bien d'une purge, merci beaucoup. Les serial killers ne sont pas les bienvenus, affirmai-je en regardant une fois de plus le cadavre de l'ahool. Personne ne t'a demandé de venir ici.

Dominic sembla offensé.

— Est-ce que vous sous-entendez que je... ?

Sa question resta en suspens, mais l'intonation était claire.

— Tu poses des pièges qui visent à attraper des créatures potentiellement intelligentes pour les tuer, seulement parce que leur tronche ne te revient pas.

Les ahools n'étaient pas très futés, mais ils ne se laisseraient pas prendre à un tel piège. Les poser sur les toits signifiait que cet homme chassait une autre variété de proies.

— Je pense que la situation parle d'elle-même, pas toi ?

Il fit un pas en avant, le couteau toujours dans la main. Je sortis mon arme et la pointai sur lui avant qu'il ne finisse son geste.

— Tu es sûr de toi ? demandai-je. Réfléchis bien. J'ai passé une mauvaise nuit, et crois-moi, je ne suis pas une proie facile.

Les harpies étaient probablement trop loin pour m'entendre si je criais. Pas de bol. Nous étions, cependant, assez près d'un asile de nuit que je savais fréquenté par beaucoup de croquemitaines. Les croquemitaines sont attirés par les cris et la plupart me connaissaient. Même si Dominic portait un gilet pare-balles, je n'étais pas trop mauvaise au corps à corps et j'aurais du renfort avant qu'il n'ait eu le temps de faire beaucoup de dégâts. Je l'espérais en tout

cas.

Dominic hésita.

— Non, admit-il finalement. Je pensais que vous aviez été anéantis.

— Anéantir c'est *ton* hobby, mais non, ce n'est pas le cas.

— Ils nous ont parlé de vous. De votre désertion.

— Quelle jolie façon de présenter les choses. Il faudra que je l'écrive dans mon journal.

— Votre lignée était glorieuse avant que vous ne deveniez des traîtres.

Ça commençait à m'énerver sérieusement. Je déplaçai autant de poids que possible sur ma jambe droite, en le regardant toujours.

— On se bat ou pas ? Parce que si ce n'est pas le cas, je veux que tu dégages de Manhattan et de mon chemin.

— Je suppose que tu as ta réponse alors, dit Dominic avec regret, avant de se jeter sur moi.

Je dois bien admettre que les membres du Covenant savaient se battre. Dominic se déplaça avec grâce et à une vitesse démentielle : il me chargea, et en une fraction de seconde, sa course se transforma en attaque. Tout en gardant le couteau légèrement derrière lui, il serra son poing et visa l'endroit où ma tête aurait dû se trouver.

Il la rata d'un kilomètre, comme aurait dit ma mère. J'étais déjà en train de me baisser pour atterrir en équilibre sur le bout des doigts de la main gauche et le bout du pied droit, le genou fléchi, ce qui me permit de m'accroupir à moitié. Lançant mon pied gauche en hauteur dans une manœuvre que j'allais certainement regretter le lendemain matin, je heurtai son poignet avec mon talon, projetant le couteau hors de sa main et l'envoyant se perdre dans l'obscurité des toits.

Il était bon. Il aurait sûrement été meilleur s'il avait attaqué pour tuer et non pour capturer. Je n'avais pas de tels scrupules. Se battre comme un gentleman est le genre de luxe réservé aux gens qui peuvent se permettre de perdre.

Dominic ne tarda pas à se rétablir et m'administra un coup de pied dans les reins. Je roulai, entraînée sur plusieurs mètres par la force de l'impact, puis je sautai sur mes pieds et secouai le pistolet sous son nez.

— Tu vas m'écouter, oui ? dis-je en essayant de cacher à quel point ce coup de pied m'avait fait mal, et combien le sang congelé de l'ahool qui tachait mon coupe-vent me dégoûtait.

De son côté, Dominic ressemblait à un homme qui venait juste d'apprendre

que le monde n'est pas parfait.

— Espèce de petite...

— Termine ta phrase et je presse la détente, le menaçai-je en reculant. Juste un conseil : ne te pointe pas à une fusillade avec un couteau. Et un autre : arrête de tuer mes cryptides et dégage de ma ville. Si j'apprends que tu harcèles les gens qui vivent ici, ou si je te revois, je ne me battrais pas à la loyale.

— Le Covenant en entendra parler !

— De quoi ? Que tu as rencontré une inconnue sur un toit qui t'a dit qu'elle appartenait à une famille que vous aviez éradiquée il y a des années et qu'elle t'a botté le cul ? Même si ta fierté l'acceptait, ils ne te croiraient pas.

Je reculai encore d'un pas. Le bord du toit n'était plus qu'à quelques mètres.

— Dégage de ma ville, De Luca. La prochaine fois, je ne serai pas aussi clément.

— La prochaine fois, moi non plus, siffla-t-il.

Il tira un autre couteau de sa veste et le lança vers ma poitrine. Il me manqua de peu.

Quand il finit sa course, j'étais déjà au bord du toit et je me laissai tomber comme une pierre dans l'obscurité.

## Chapitre 6

« Garde toujours à l'esprit deux règles au sujet du Covenant : tirer le premier et continuer à tirer le plus longtemps possible. On ne peut pas faire entendre raison à des fanatiques. La seule solution, c'est d'être aussi fanatique qu'eux, à notre façon.

— Enid Healy

### **Grincheuse et endolorie dans une petite sous-location semi-légale à Greenwich Village**

Prendre la fuite en passant par les toits aurait été trop difficile, surtout que je sentais les bleus se former au fur et à mesure que je courais. Piquer un sprint s'annonçait compromis à cause de ma cheville gauche qui palpait. L'une des premières règles en course à pied concerne le fait de courir avec une blessure à la cheville, au poignet, aux genoux ou à la hanche. Cette règle est simple : s'abstenir. C'est le meilleur moyen de causer des dommages permanents et, à moins d'être poursuivi par un wendigo affamé, ça n'en vaut la peine.

Je trouvai un escalier de secours à trois pâtés de maison de là, il était assez près du sol pour me permettre de terminer ma descente. Je fis le reste du voyage à pied. La nuit était déjà bien avancée et les seules personnes que je croisais étaient saoules, sans abri, ou saoules *et* sans abri, ou même en train de passer d'une discothèque à une autre. Aucune d'entre elles ne jeta un coup d'œil à ma tenue, ni au sang qui la recouvrait.

Soit les souris avaient terminé leur cérémonie religieuse, soit elles étaient passées à une étape plus calme de leur liturgie. À mon arrivée, le silence régnait dans l'appartement et il n'y eut aucun bruit lorsque je sortis mon téléphone de mon sac à dos avant de récupérer la trousse de premiers secours dans l'armoire à pharmacie. Je laissai tomber mon coupe-vent dans la baignoire. Je ne savais pas si le sang d'ahool était acide, mais je le saurais bientôt. Il y avait un peu de sang sur ma jupe. Je l'enlevai et la jetai dans la baignoire par-dessus le coupe-vent. Puis je me retournai et boitai jusqu'au

salon.

Des vêtements lavés la semaine dernière étaient éparpillés sur le canapé. Je les poussai par terre en m'asseyant, et ne pus retenir un gémissement quand mes bleus frôlèrent les coussins. Quand la douleur fut supportable, j'enlevai ma chaussure gauche et roulai ma chaussette vers le bas.

La blessure était à la fois moins grave que je le craignais, et pire que ce que j'avais espéré ; ce qui arrivait souvent lorsque j'étais blessée. Je n'étais pas douillette, mais je n'appréciai pas ça pour autant. Au moins, il ne s'agissait que de dommages superficiels ; le collet m'avait écorché la peau bien comme il fallait à travers la chaussette, mais la corde ne m'avait pas touchée. J'étais généreusement de la crème antibiotique sur les égratignures, avant de rajouter de la gaze, puis j'enroulai une bande tout autour. Tant que je n'aurais pas besoin de gagner des courses à pied ou de danser des Paso Dobles pendant les prochains jours, ça irait.

Je m'allongeai sur le canapé en grimaçant, et allumai mon téléphone. Si le Covenant était à Manhattan, il n'y avait qu'une seule chose à faire : appeler la maison.

Comment ma famille avait atterri dans une vaste ferme à l'extérieur d'Odell, en Oregon, était une histoire simple, même s'il fallait trois jours aux souris pour la raconter. Mes arrière-arrière-grands-parents avaient quitté l'Angleterre pour s'installer en Pennsylvanie ; le Covenant avait tout de suite envoyé un homme pour les surveiller.

Ma famille l'avait renvoyé, puis avait bouclé ses valises pour déménager à l'intérieur des terres, dans le Michigan. Le Covenant avait envoyé un autre homme pour les surveiller. Celui-là n'avait pas été renvoyé. Au lieu de ça, ma grand-mère l'avait épousé.

La famille était restée là pendant quelques années, en grande partie à cause d'un contrat avec un démon, d'une brèche dimensionnelle ouverte et d'une école maternelle, mais, une fois le démon neutralisé, les survivants avaient eu envie de changer d'air. Ils avaient alors déménagé dans l'Oregon. Selon les souris, toute la famille avait d'abord vécu dans la maison où j'avais grandi et qui avait été choisie parce qu'elle était isolée et facile à défendre. Je trouvais ce concept horrible. Mettre papa et tante Jane dans la même pièce pendant les vacances était déjà une gageure. Leur faire partager une maison entière aurait dû entraîner un homicide. Papa était parti à Cleveland, avait rencontré maman et l'avait ramenée à la maison ; tante Jane était partie à Portland, avait

rencontré oncle Ted et s'était installée assez près pour nous enquiquiner, mais assez loin pour que personne ne soit tué.

Nous n'avions pas vraiment d'arbre généalogique ; c'était plutôt comme une branche familiale, étant donnée la façon dont les gens continuaient de se faire tuer ou d'être aspirés dans des dimensions parallèles. Dimensions dans lesquelles l'être humain pouvait survivre, ou pas. Les délibérations n'étaient pas closes au sujet du sort de grand-père Thomas : grand-mère Alice restait persuadée qu'il était encore en vie, et l'éducation que j'avais reçue de ma mère m'interdisait de contredire une personne qui avait l'habitude de se promener avec des grenades.

On avait toujours supposé que mes frères et sœurs et moi nous installerions dans le Pacifique Nord-Ouest. Pas à cause du syndrome du nid vide, mais parce que c'était pratique. Nous avons perdu beaucoup de membres de notre famille depuis qu'Alexander et Enid Healy avaient décidé de déménager en Amérique, et sur aucune de leurs pierres tombales n'était inscrit : « Est morte paisiblement dans son sommeil » ou « A eu une vie longue et paisible ». On avait peu de chances de s'en sortir si on s'éloignait trop du nid.

Et les gens à l'école se demandaient pourquoi je riais quand ils essayaient de me dire à quel point leur famille était bizarre !

— Puis-je vous aider ?

C'était tout. Pas de bonjour, pas de « Résidence Price, Antimony à l'appareil », rien qui puisse encourager la personne à l'autre bout du fil à continuer à parler. Ma petite sœur n'était pas malpolie ; on nous avait appris à répondre aux appels inattendus comme ça. Après tout, l'appel pouvait toujours provenir du Covenant. La paranoïa était une tradition familiale : ce n'était peut-être pas la meilleure des traditions, mais c'était la nôtre et on y tenait.

Sarah m'avait un jour demandé pourquoi nous ne changions simplement pas notre nom de famille pour mieux nous cacher, au lieu de faire profil bas et de galérer avec des numéros en liste rouge. Sarah était une cryptide, il était difficile de lui expliquer qu'on ne voulait pas laisser ces bâtards gagner. Elle comprenait qu'on se cache. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était qu'on laisse des traces et qu'on accepte d'être retrouvés tant qu'on contrôlait la situation et qu'on restait sur notre territoire.

— Salut Timmy. Est-ce que maman est là ?

— Ne m'appelle pas Timmy, dit Antimony par réflexe. Maman n'est pas à

la maison.

— Elle est où ? Elle rentre bientôt ?

— Hmm, non.

Antimony avait trois ans de moins que moi mais, ce qu'elle perdait en âge, elle l'utilisait pour insulter constamment mon intelligence.

— Est-ce que tu as oublié qu'il y a un alignement planétaire important ? Cette semaine, c'est une des seules fois de l'année qu'on peut entrer, eh bien tu sais, en *Enfer*.

Je grognai.

— Maman fait de la spéléologie avec grand-mère dans le Monde Souterrain, c'est ça ?

— Maman fait de la spéléologie avec grand-mère dans le Monde Souterrain, confirma Antimony.

— Merde.

Les dimensions s'alignaient entre six et quinze fois par an, selon la position des étoiles, que la marmotte ait vu ou non son ombre, et bien d'autres conneries mystiques que je n'avais jamais essayé de comprendre. Quand cela se produisait, il y avait de fortes probabilités pour que ma grand-mère arrive avec des munitions, des grenades supplémentaires et qu'elle ait besoin d'une douche. Grâce à la dilatation du temps qui se produisait dans la plupart des couches du Monde Souterrain, elle avait l'air d'avoir à peu près mon âge, ce qui devenait un peu plus bizarre chaque année et signifiait qu'elle continuerait à venir sporadiquement quand la maison appartiendrait à mes petits-enfants.

Les compétences uniques de ma mère pouvaient s'avérer utiles dans les différentes couches du Monde Souterrain, et elles étaient d'autant plus nécessaires lorsqu'il s'agissait de naviguer dans l'Autre Monde, un sous-développement au nom déroutant qui, selon grand-mère Alice, frôlait la version chrétienne de l'Enfer. Elle avait essayé de se frayer un chemin dans cette dimension pendant les vingt dernières années. Aucun réseau cellulaire ne s'étendait au-delà des trois premiers niveaux du Monde Souterrain. Maman serait déconnectée jusqu'à son retour.

Au moins, les sorties éducatives de grand-mère étaient généralement divertissantes. Mais après, l'odeur de soufre me collait aux cheveux pendant des semaines.

— Eh bien, si maman est dans le Monde Souterrain, je peux parler à papa ?

Antimony marqua une pause.

— Verity ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Tout. Je ne sais pas. Est-ce que papa est là ?

— Est-ce que tu veux que je vienne ? Je peux prendre le prochain avion.

L'idée qu'Antimony débarque à Manhattan m'horrifia et suffit à me faire bégayer. Elle considérait les pièges et les explosifs de grande puissance comme la solution appropriée à la plupart des problèmes. Il n'y avait aucun scénario dans lequel je la voyais améliorer la situation avec le Covenant. L'élever à de nouveaux sommets explosifs, peut-être, mais l'améliorer, non.

— C'est bon pour le moment, mais j'ai vraiment besoin de parler à papa.

— Mais...

— Papa.

— Oh, d'accord, concéda Antimony.

Elle avait prononcé ces paroles avec tout le mépris dont elle était capable. Posant la main sur le récepteur, elle cria :

— Papa ! C'est ton autre fille !

Il y eut un clic quand mon père décrocha.

— Merci, Annie. Tu peux raccrocher maintenant.

— Mais je veux savoir pourquoi elle appelle.

— Je te brieferais plus tard. Raccroche maintenant.

Il se tut. Une vieille astuce : il attendait d'entendre Antimony raccrocher de son côté. Après quelques secondes, le clic signala qu'elle l'avait fait et il s'enquit, un peu inquiet :

— Dis-moi, maintenant, qu'est-ce qui se passe, Very ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que je ne t'appelle pas pour me prélasser dans la chaleur aimante de ma famille ?

Le silence répondit à ma question. Je me mis à rire, plus de fatigue que de quoi que ce soit d'autre et dis :

— D'accord, tu as gagné. Papa, est-ce qu'on sait quelque chose de la famille « De Luca » ?

— Covenant, branche espagnole, les a rejoints trois cents ans après les Healy, récita-t-il sans hésitation.

Un des avantages à avoir un père fou d'histoire : si ça concerne le monde surnaturel, il en a probablement entendu parler.

— La dernière rencontre répertoriée par un membre de la famille a été avec ton arrière-grand-mère, Fran. Elle a rencontré Jacinta De Luca lors d'un

passage de routine des aires de reproduction des nagas près d'Albuquerque. Jacinta était en train de détruire plusieurs nids quand...

— Papa ?

— ... elle a été localisée et qu'on lui a demandé d'...

— *Papa !*

— ... arrêter avec... quoi ?

Un des inconvénients à avoir un père fou d'histoire : parfois, il a du mal à rester concentré sur le présent.

— Ce n'est pas la dernière rencontre répertoriée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je pouvais pratiquement l'entendre froncer les sourcils.

— C'est dans son journal et, comme personne ne les mentionne dans les autres volumes, alors...

— La dernière rencontre s'est déroulée il y a une demi-heure, sur un toit à Manhattan, entre Verity Price et Dominic De Luca.

Silence.

— Il posait des pièges sur ma route. Il continue peut-être à en poser, mais s'il a une once de bon sens, un tant soit peu d'intelligence, il doit être rentré chez lui pour lécher ses blessures et écrire « ici, dragons » sur sa carte de métro. Il a tué un ahoool ! Dans *ma* ville ! Une créature qui ne faisait rien de mal ! Je veux dire, pas encore, bien sûr, mais il ne lui a laissé aucune chance !

Le silence s'alourdit.

— Je ne l'ai pas tué.

— Eh bien, merci mon Dieu pour ça. Est-ce qu'il sait qui tu es ?

— J'en ai bien peur, avouai-je, en m'allongeant un peu plus. J'ai perdu mon sang froid. C'est difficile de se rappeler de feindre l'innocence quand tu es suspendue la tête en bas par une cheville à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la rue.

— Est-ce qu'il t'a dit ce qu'il venait faire ici ?

— Le Covenant a décidé de faire une purge à Manhattan. Je pense que De Luca est seul en ville, du moins pour le moment, mais il n'y a pas aucune garantie qu'il le reste. Avant que tu ne poses la question, non, je ne suis pas prête à partir. Je n'ai pas terminé mon étude, Sarah vient juste de s'installer dans son nouvel hôtel, et j'ai promis à Dave de lui accorder un préavis de deux semaines avant de partir.

Et puis j'avais une compétition de tango argentin dans trois semaines, ce

qui pourrait me qualifier pour les Nationales, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Je n'ai pas l'intention de te demander de partir.

J'hésitai.

— C'est vrai ?

— Tu es déjà impliquée. Je ne vais pas te demander de rentrer juste parce qu'un membre du Covenant est en ville. Je vais, par contre, prévenir tout le monde que tu pourrais avoir besoin de renfort et je vais t'envoyer tout ce que je trouve sur la famille De Luca, leurs méthodes et sur les précédentes purges à Manhattan.

— Tu es le meilleur, papa.

Il se mit à rire.

— On en reparlera quand tu seras assaillie par les assassins du Covenant et les conquistadors en herbe.

— À ce moment-là, je te nominerai pour le trophée du Père de l'Année. Dis à maman que je pense à elle quand elle reviendra du Monde Souterrain.

— Elle me frapperait si je ne le faisais pas.

Nous échangeâmes les civilités d'usage, et quand je raccrochai, je me sentais beaucoup mieux. Bien sûr, j'étais en première ligne, mais si le Covenant m'éliminait, la famille débarquerait en masse à New York, armée jusqu'aux dents, et très en colère. Rien de tout cela ne me ramènerait à la vie, mais ça me ferait me sentir mieux. De plus, si je mourais, je pourrais être la première personne depuis trente ans à savoir si grand-père Thomas était vivant ou non.

Après m'être assurée que ma cheville était prête à supporter mon poids, je me levai et me dirigeai vers la chambre à coucher. Les choses devraient s'améliorer après quelques heures de sommeil. Comme souvent.

J'étais sur le point de m'endormir quand je me souvins de ma bonne résolution de manger quelque chose de sain. Me lever aurait été trop dur. Je me retournai, tirai les couvertures sur ma tête et glissai dans la simplicité reconfortante du sommeil.

\*\*\*

Mon réveil, qui imitait une sirène d'incendie, retentit joyeusement dans la pièce. J'ouvris les yeux et me retournai pour l'éteindre, ce qui déclencha un cri extatique de « Salutation à la conscience renouvelée de la Prêtresse

Arboréale ! » Les souris Aeslins entouraient mon lit. Aucune d'entre elles n'était *sur* le lit, une prudence que j'attribuais moins à la politesse qu'à leur instinct de conservation. Même les Aeslins n'étaient pas assez bêtes pour s'approcher trop près de quelqu'un qui dormait avec autant d'armes à portée de main.

— La Prêtresse Arboréale n'est pas assez réveillée pour vos salutations, informai-je la congrégation.

Elles réagirent avec des acclamations sourdes. Me redressant, je me frottai les yeux et je regardai l'heure affichée sur le réveil. 9 h 30 du matin. Ces doubles services allaient me tuer s'ils duraient encore longtemps.

— Oh, merde ! Les chaussettes de mon uniforme sont bonnes à jeter ! me lamentai-je en me rappelant mes mésaventures de la nuit dernière.

Ça voulait dire que je devais en racheter. Dave nous recommandait d'avoir une paire de secours, mais comme les chaussettes semblaient se déchirer dès que je les achetais, suivre son conseil ne faisait que doubler mes frais.

— Salutation à l'achat de chaussettes ! crièrent les souris avant de se disperser dans la joie générale.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Il y avait très peu de choses qui n'inspiraient pas les souris Aeslins à l'extase religieuse, raison pour laquelle nous les gardions depuis si longtemps. Avoir une petite chorale d'église qui chantait les louanges de la réparation du broyeur d'ordures aidait à rendre la vie plus tolérable. De plus, elles étaient trop mignonnes pour être tuées et la curiosité écologique supprimait généralement toute pulsion meurtrière de notre parte. On se contentait généralement d'un « arghhh ». Elles vivaient avec nous depuis sept générations, et nous n'avions toujours pas trouvé à quoi elles servaient.

— D'accord les gars, dis-je en posant les pieds au sol. Pourquoi est-ce que j'ai droit à une salutation matinale ? Encore une fois, je sais que ce n'est pas un jour férié important.

— C'est le sixième jour du Mois de Ne Mets Pas Ça Dans Ta Bouche ! proclama un des prêtres, incroyablement heureux.

Il me fallut un moment pour comprendre de quoi il parlait. Les Aeslins programmaient leurs célébrations en fonction du calendrier humain standard, mais conservaient leur propre calendrier pour un usage privé. Je ne comprendrai jamais comment ils gardaient tout cela en tête, d'autant plus qu'ils célébraient environ trente-deux mois chaque année. (C'était vraiment

une approximation. Plusieurs mois étaient intermittents et pouvaient sauter un an ou plus avant de réapparaître. Les souris religieuses étaient bizarres).

— Vous voulez du fromage et du gâteau, c'est ça ?

C'était la bonne réponse : une série d'acclamations jubilatoires accueillit ma proposition.

J'allais devoir me lever tôt ou tard. Probablement plus tôt que tard, si je voulais être à l'heure. J'étais moins encline à arpenter les toits en plein jour – être prise pour une cambrioleuse ou une justicière masquée et devoir me justifier ? Non merci – et je n'avais pas encore assez confiance en ma cheville. J'aurais accepté de prendre en taxi avec au moins deux rotules cassées et peut-être d'une hanche disloquée. Là, c'était hors de question, j'irai à pied, même si ça prenait du temps.

Je me mis debout, en prenant soin de rester au milieu du lit pour tomber sur quelque chose de mou si ma cheville se dérobaît. Un pincement de douleur m'assaillit et le bandage qui frottait contre ma peau à vif m'arracha quelques protestations, mais c'était tout. Je pouvais me lever, marcher et même probablement danser, tant que je ne m'attendais pas à être à la hauteur des normes de compétition. Je n'en espérais pas tant.

— C'est bon, dis-je, à haute voix.

Les souris saluèrent la bonne nouvelle avec un regain d'acclamations.

Un autre avantage avec les souris Aeslins : un rien (même inepte) les rendait heureuses. Il suffisait de les laisser vous vénérer inconditionnellement, emménager dans le grenier (ou dans le placard), et parfois vous harceler pour la manne des Cieux. Ce qui, étant donné qu'il s'agissait de souris, consistait en produits laitiers et en viennoiseries. C'est très bien ainsi.

Une fois dans la cuisine, je préparai des assiettes de gâteau au chocolat sans farine, des tranches de fromage et des biscuits au soda. Je me coupai un morceau de gâteau et m'appuyai contre le rebord de la fenêtre pendant que je mangeais. Les souris firent un numéro de production pour le petit-déjeuner qui aurait sûrement beaucoup inspiré Disney. Leur danse avec les biscuits au soda était notamment du plus bel effet.

Les souris disparurent après avoir fini de manger, se précipitant pour faire ce qu'elles font toute la journée. La plupart du temps, lorsqu'elles n'étaient pas dans mes pattes ou qu'elles ne dressaient pas des tableaux religieux bizarres sur le comptoir de la cuisine, elles vivaient leur vie et moi la mienne.

C'était mieux pour tout le monde. Je mis mon assiette dans l'évier, je m'étirai et soupirai. Il était temps d'aller vérifier mes mails et de voir quelle sorte d'apocalypse le Covenant était en train de me préparer.

Je ne sais pas comment les gens faisaient avant les mails. Lorsque je me connectai à mon compte, je vis que j'avais reçu trois messages de papa, un de tante Jane et un de Sarah. Sarah voulait confirmer que nous allions dîner ; je lui envoyai un message pour lui confirmer que je serais là à huit heures et je l'avertis de rester à l'écart des ruelles sombres et des tunnels du métro. Sarah n'était pas le genre de cryptide à traîner dans les endroits fréquentés par les chasseurs de monstres, mais on n'était jamais trop prudent.

Les messages de papa étaient à la fois utiles et inquiétants. Il m'informait que le Covenant avait mené trois « purges » dans la région de Manhattan, ainsi que deux dans le New Jersey. Et probablement encore six autres qui n'avaient pas été vérifiées. Ils semblaient venir tous les cinquante ans environ et passaient l'été à massacrer tout ce qui leur tombait sous la main, avant de rentrer chez eux, sereins, persuadés de mener une croisade divine.

Vous me direz que j'avais des préjugés à l'encontre du Covenant, et vous aurez raison. Cette société d'envergure détenait des ressources presque illimitées et avait accès à des documents de recherche dont je ne pouvais que rêver. Et que faisaient-ils de tout ce pouvoir et de tout ce potentiel ? Ils chassaient d'innocents cryptides simplement parce qu'ils ne faisaient pas partie de la liste des espèces « approuvées ». Des centaines de groupes de défense des animaux se seraient insurgés et auraient entrepris de les écraser s'ils avaient chassé les pandas et les dauphins. Comme ils chassent les croquemitaines et les basilics, on leur décernerait probablement une médaille si on savait qu'ils existaient.

Les notes de papa continuaient en disant que les De Luca comptaient parmi les pires fanatiques, puisqu'ils avaient embrassé l'idée que l'extermination des cryptides était la volonté de Dieu. Comment raisonner quelqu'un qui pensait répondre à une vocation sacrée ? La violence est parfois la seule réponse, même si je déteste tuer des gens. Ce n'est pas beau à voir, pas pratique, et bien que se débarrasser d'un corps soit étonnamment facile, il y a de plus agréables façons de passer une soirée. Apparemment, la plupart des membres de la famille De Luca avait déjà pratiqué l'extinction. Papa avait rassemblé des rapports sur tout un tas de De Luca, y compris « Christabelle et Antonio De Luca ». Leur fils unique, Dominic, leur avait survécu. Le pauvre

devait avoir été élevé par le Covenant. Ça le rendait juste encore plus ennuyeux.

La lettre de tante Jane apportait une sorte de complément d'information. Si papa était l'historien de la famille, elle en était la rapporteuse de ragots, une fonction plus utile qu'on ne croit. Le fait que mon oncle Ted soit un incubé aidait, car cela donnait à ma tante un lien direct avec la communauté cryptide. Elle bénéficiait du titre de succube honorifique et elle était sur toutes les listes de diffusion.

Selon tante Jane, lorsqu'elle avait envoyé un message à ses contacts pour leur demander « Quelqu'un sait ce qui se passe à New York ? », elle avait reçu en retour un déluge d'informations. Toutes renvoyaient à une conclusion dangereuse : personne ne savait ce qui se passait et tout le monde pensait que ce serait énorme, sans savoir de quoi il retournait. Ce qui expliquait pourquoi les locaux n'étaient pas en train d'évacuer. Jusqu'à ce qu'ils soient sûrs qu'il y avait un problème, ils ne voudraient pas risquer de perdre leur lieu de nidification ou de payer les frais d'annulation de leur téléphone et de faire suivre leur courrier.

J'imprimai les messages et les mis dans mon sac à dos avant d'aller dans la salle de bains. Il était temps de me préparer pour mon deuxième quart de travail en vingt-quatre heures. Au moins, une fois sur place, je pourrais discuter avec mon patron des raisons pour lesquelles il ne m'avait pas mise au courant des ragots qui pourraient avoir une incidence sur mes chances de survie.

Waouh, toute cette excitation et ce salaire minimum, plus les pourboires. Qui a dit qu'on ne pouvait pas gagner sa vie à New York ?

## Chapitre 7

« Une vraie lady devrait être capable de sourire poliment, de porter des sequins et de botter le cul d'un homme de neuf façons différentes en talons aiguilles. Si elle ne peut pas faire ça, elle ne fait pas assez d'efforts »

— Frances Brown

### **Tout juste arrivée au Dave's Fish and Strips, un club pour gentlemen exigeants**

Le temps que j'arrive chez Dave, j'étais trempée de sueur. J'avais l'impression que l'univers m'en voulait et j'étais hors de moi. Comment était-il possible que le simple fait de marcher dans la rue cause plus de dégâts à ma coupe de cheveux, qui nécessitait pourtant peu d'entretien, que de courir sur les toits ? Le gel que j'avais utilisé pour éviter de ressembler à un coq effrayé avait fondu dans l'air chaud de Manhattan. À tel point que ma coiffure était à mi-chemin entre « épi » et « serpillière ».

J'entrai dans la loge, m'arrêtai et améliorai rapidement mon opinion sur l'injustice de l'univers. Candy était assise devant le miroir et mettait la touche finale à son maquillage. Elle avait l'air aussi fraîche et couverte de rosée qu'une concurrente de Miss Amérique qui se prépare pour la compétition de maillots de bain. Même l'uniforme à poils durs que Dave nous forçait à porter rendait bien au contact de sa peau, devenant en quelque sorte un vêtement taillé pour une princesse. Et c'en était une, de princesse, issue d'une lignée royale cryptide. Comme toute vraie princesse, elle n'avait pas besoin de fourrure ou de bijoux pour laisser transparaître sa noblesse intrinsèque. Ses cheveux étaient longs, lisses et parfaits, tout comme sa silhouette de sablier et son visage de mannequin. Rien d'humain ne devrait être aussi beau. Ce qui était une bonne chose, parce que Candy était loin d'être humaine.

— Candice, la saluai-je en me dirigeant vers mon casier.

Son regard ne se détourna pas de son reflet dans le miroir quand elle m'offrit un « Verity » en retour. De toutes les filles qui travaillaient au Dave's, Candy était celle qui m'aimait le moins.

Je ne pouvais lui en vouloir. Si elle en était réduite au métier de serveuse, c'était en partie à cause de ma famille. Enfin, à cause de nous et du reste du Covenant.

Les princesses dragons ressemblaient à de superbes femmes humaines ; comme leur nom l'indiquait, leur rang ne comptait pas de mâles et personne ne savait exactement comment elles se reproduisaient. Pas par manque de recherche terrain, j'avais honte de l'admettre. Les cryptozoologues essayaient de déterminer l'origine des princesses dragons depuis des siècles. C'était l'un de nos Saints Graals, comme trouver une licorne vivante ou, le Saint Graal. Les gens pensaient que les princesses dragons étaient issues de cadavres de dragons. Les gens pensaient aussi que la viande pourrie générerait spontanément des mouches, ce qui n'était pas systématique. Cela dépendait du type de viande.

Comme chacun sait, les princesses dragons sont nées pour servir les dragons. Elles naissent avec une soif d'or et passent leur vie à rechercher la richesse et, si elles l'obtiennent, elles l'utilisent pour acquérir plus d'or. Elles se rassemblent dans des Nids, dorment dans des harems, enchevêtrées sur des lits de vingt-quatre carats. Plutôt sympa, comme boulot. Il n'y avait vraiment qu'un seul problème avec elles : les dragons avaient disparu depuis des siècles. Ainsi, leurs animaux de compagnie symbiotiques recueillaient de l'or sans avoir personne à qui le donner, et pire, elles étaient démunies dans le monde cryptide, car elles n'avaient pas d'armes naturelles à proprement parler.

Les princesses dragons n'avaient ni crocs, ni griffes, ni poison.

Elles n'étaient pas taillées pour survivre dans des conditions extrêmes et ne vivaient que dans des endroits confortables. On ne pouvait pas les brûler – tenter l'expérience avec un chalumeau ne servirait qu'à les énerver – mais qui voudrait brûler une fille comme Candy ?

En réalité, les dragons n'étaient pas éteints. Ils avaient été exterminés par le Covenant, car personne n'avait vraiment envie de partager son espace de vie avec un lézard géant cracheur de feu. C'était bien avant que les Healy ou les Price ne quittent le Covenant, mais les princesses dragons s'avéraient aussi rancunières que leurs maîtres dragons. Peut-être plus encore. Quarante-vingt-dix pour cent de la population cryptide mondiale avait pardonné à notre famille, et se concentrait plutôt sur ce que nous étions devenus : des défenseurs, des alliés et parfois les seuls humains prêts à se mettre en danger

pour sauver une vie cryptide. Les princesses dragons ne voyaient que ce que nous étions avant.

Des tueurs.

Je jetai mon sac à dos dans mon casier et pris mon uniforme de rechange sur l'étagère du haut. J'entendis Candy bouger, sans doute pour suivre mon reflet dans le miroir. Elle n'aimait pas être seule dans une pièce avec moi : elle semblait convaincue que j'allais flipper et essayer de la tuer à tout moment. Parfois, j'étais tentée, surtout quand elle débarrassait une de mes tables et que les personnes avaient « mystérieusement » oublié de laisser un pourboire, mais mes parents m'avaient appris à tolérer les bizarreries raciales de nos voisins cryptides. Candy devrait faire bien pire avant que j'envisage de gaspiller une balle pour elle.

Après avoir gonflé les plis de ma jupe pour lui donner l'aspect approprié, je me retournai et demandai :

— Est-ce que Dave est dans son bureau ?

— À ton avis ? Comme s'il le quittait pendant la journée... Pourquoi ? répondit Candy en me regardant avec méfiance.

Il y avait plusieurs façons de répondre à cette question, à commencer par « comme si j'allais te le dire » et tourner les talons. Malheureusement, protéger la population cryptide de Manhattan était le cœur de ma mission et il fallait donc que je m'inquiète un minimum du bien-être de Candy. Même si je n'en avais pas envie.

— Je suis tombée sur un homme du Covenant la nuit dernière, en faisant mes rondes. Il semble vouloir traîner dans le coin pendant un moment encore. Je pensais en parler avec Dave, pour voir s'il savait quelque chose au sujet de notre nouveau voisin.

Le teint d'ordinaire laiteux et rosé de Candy devint cireux et ses yeux s'élargirent au point de donner l'impression qu'ils allaient lui sortir des orbites. Elle fit un effort visible pour reprendre contenance, se lécha les lèvres et dit :

— Tu... tu mens.

— Désolée. J'aurais préféré, répliquai-je au haussant les épaules. Son nom est Dominic De Luca. J'ai déjà appelé ma famille et papa m'a envoyé des infos sur les De Luca. Ce sont des anciens du Covenant. C'est du sérieux, ce type.

Elle se leva et fit tomber ses produits de beauté alors qu'elle s'appuyait

contre le comptoir du vestiaire.

— Je... non. Non, ce n'est pas possible, balbutia-t-elle. Le Covenant ne vient plus ici.

— Le Covenant vient quand il est temps de faire une purge, comme partout où ils vont.

Ses yeux s'écarquillèrent encore, mais seulement pendant quelques secondes ; puis ils s'étrécirent, et son visage irradia de haine.

— Tout est de ta faute, cracha-t-elle. Toi et ta putain de famille, vous ne pouviez pas rester sur la côte Ouest jusqu'à ce qu'ils vous exterminent, non ? Et maintenant, ils vous ont suivis jusqu'ici. Eh bien, j'espère que tu es contente, Verity. J'espère juste que tu es contente.

— Candy...

Elle ne me laissa pas le temps de finir ma phrase. Elle arracha son tablier, le jeta par terre entre nous et se retourna pour sortir de la pièce. Je soupirai. Au moins, elle ne manquerait pas d'avertir le reste de son Nid que le Covenant était en ville. Par contre, sur les trois douzaines de princesses dragons que comptait la ville, c'était avec elle que j'entretenais les meilleures relations... Les autres ne se contenteraient pas de blâmer ma famille, elles me blâmeraient personnellement.

Cette journée n'en finissait pas de s'améliorer, et il n'était même pas encore midi. Qu'allait me réserver l'après-midi ? Laisant le tablier de Candy sur le sol, je pivotai et repartis vers l'entrée. Il était temps d'avoir une petite discussion avec mon patron.

Les ténèbres de Dave étaient de nouveau allumées : impossible de savoir s'il était dans son bureau. Je décidai de prendre le risque de croire Candy et fonçai dans l'obscurité, le menton haut et les épaules en arrière, comme si j'entrais en scène avant un tango lors d'une compétition. Toujours impressionner les gens que vous affrontez avec confiance, c'était la devise de la famille. Ça et « comptez toujours vos munitions avant de vous engager dans une fusillade ».

Entrer dans un bureau sombre susceptible d'abriter un croquemitaine n'entrait certainement pas dans la catégorie du « top ten de mes plus brillantes idées ». Peut-être dans le top 30, si on prenait en compte mon adolescence atypique. On aurait pu me taxer de stupide bravache, ce qui était un peu vrai, mais pas entièrement. Je tenais un couteau dans chaque main lorsque je franchis la porte, et j'étais prête à m'en servir à la moindre

provocation.

Il était normalement possible de faire huit pas dans le bureau de Dave sans rien heurter. Je m'arrêtai au bout de six ; assez loin pour prouver que je ne bluffais pas, mais pas assez pour ne pas risquer de me cogner un genou dans le bureau et ruiner ainsi mon entrée.

— Dave ? Il faut qu'on parle.

Il y eut une brève pause avant que Dave ne siffle entre ses dents et me réponde, d'un ton à la fois perplexe et légèrement excité.

— Pourquoi, Verity Price ? Comme c'est... aimable à toi. Tu t'es enfin décidée à jouer ?

— Enlève les ténèbres, Dave. Il faut qu'on parle.

— C'est ce que tu dis, mais tu entres dans ma tanière sans exiger que je te ménage un espace lumineux et sécurisé. Intéressant pour une fille qui prétend se moquer des ombres.

Je bâillai de manière ostentatoire.

— Bla, bla, bla, tu fais très peur, oh, je tremble. Je suis entrée sans te demander d'éteindre les ténèbres parce que je voulais que tu me prennes au sérieux. Nous avons un deal qui implique notamment que je ne te pourchasse pas.

— Et ?

La méfiance perçait maintenant sous l'excitation, et la raison reprenait le dessus sur ses instincts.

Je lançai un couteau dans l'obscurité, visant quelques centimètres à gauche de l'endroit où la tête de Dave devrait être. Je l'entendis se ficher dans le mur.

— Si tu persistes à céder à tes instincts et à me faire peur, je vais devoir faire pareil et te prendre en chasse. Les ténèbres, Dave. On va parler, Dave. Tout de suite.

Les ténèbres s'éteignirent et les lumières s'allumèrent, révélant la silhouette terne et grise de mon patron assis derrière son bureau. Il boudait comme un enfant.

— Qu'est-ce qui est si important pour justifier ton comportement ?

— Candy est rentrée chez elle.

Dave hésita, essayant visiblement de comprendre où je voulais en venir.

— Alors quoi, tu veux ses tables ?

— Elle est partie pour convenance personnelle. Une urgence.

— Quel genre d'urgence personnelle pourrait pousser une princesse dragon à abandonner ses pourboires pour la deuxième fois ? Je m'attendais à ce que ses sœurs la frappent parce qu'elle a raté une occasion de gagner de l'argent, et à ce qu'elle revienne couverte de bleus.

Les princesses dragons mettent leurs revenus en commun, et elles avaient tendance à s'énerver quand une source de revenus leur échappait.

En scrutant les réactions de Dave, je déclarai :

— Elle est allée prévenir le Nid qu'un représentant du Covenant réside en ce moment à Manhattan.

Je dus bien reconnaître que Dave se montra à la hauteur : il parvint à conserver une expression presque impassible. « Presque », parce que j'avais quand même réussi à apercevoir un pli se former au coin de sa bouche. Subtil, mais suffisant.

— Vraiment ? demanda-t-il. Quelle merde. On ferait mieux de s'assurer que le reste du personnel est au courant. Comment l'as-tu su, Very ? Ce type t'a embêtée ?

— Si on était dans un vieux film policier, c'est à ce moment que je dirais que je ne t'ai jamais dit qu'il s'agissait d'un homme, mais comme les agents du Covenant sont à 90 % masculins, je vais laisser couler, le sermonnai-je.

Je m'avançai pour poser les mains sur le bureau et repris :

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit qu'il était en ville, Dave ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Non, non. Re commençons. Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit qu'il était en ville, Dave ?

Dave croisa les bras en grognant.

— Je suis bien ton patron ? Tu as conscience que je peux virer ton petit cul si tu m'accuses de quoi que ce soit.

— Tu oublies que je gagnerais le double d'ici si je commençais à enseigner la danse au lieu de bosser pour toi, répliquai-je en souriant. Je pourrais aussi aller au bar et dire à tout le monde que tu as caché des informations qui mettent tout le monde danger... Je n'aurai plus à m'inquiéter d'être virée une fois que tes employés t'auront massacré.

Le silence retomba. Dave me jugeait, essayant de déterminer si j'étais sérieuse. Je le laissai prendre tout le temps dont il avait besoin. J'aurais peut-être été plus encline à le presser si j'avais bluffé, mais ce n'était pas le cas. Si le Covenant était en ville, les gens du coin devaient le savoir. À Dave de

choisir s'il voulait que les autres soient au courant qu'il avait eu connaissance de cette information avant eux.

Finalement, il se carra dans son siège et me dévisagea d'un air blessé.

— Comment l'as-tu appris ?

— Tu parles du Covenant ou du fait que tu le savais ?

— Les deux.

— Je suis au courant pour le Covenant parce qu'il me faut une nouvelle paire de chaussettes. D'ailleurs, puisque tu savais, tu seras gentil de m'en donner une gratuitement. Je suis tombée dans un joli petit piège sur un toit la nuit dernière. Je ne sais pas si notre garçon chassait des diables de Jersey, des harpies, ou tout ce qui lui passait sous la main, mais il a récupéré une cryptozoologue. J'ai failli lui mettre une balle dans la tête. Il a déjà tué au moins un ahoool. Qui sait le mal qu'il a pu causer ?

— Qu'est-ce qui t'a empêchée de lui tirer dessus ? demanda Dave en levant ses sourcils.

— Je ne voulais pas gâcher mes munitions, dis-je toujours en souriant. Quant à « comment je sais que tu sais », c'est simple. Tu es un croquemitaine et tu diriges un club de striptease. Si quelqu'un avait eu vent de quelque chose, ça ne pouvait être que toi. Et tu as laissé Kitty partir avec le groupe de son petit-ami en tournée.

— Vouloir que ses employés réussissent fait de moi un méchant maintenant ?

— Kitty est une des seules filles qui est toujours d'accord pour travailler de nuit, qui ne se plaint pas de notre minuscule uniforme et qui te supporte. Si tu le pouvais, tu l'attacherais au bar. Si tu l'as laissée partir, c'est pour l'éloigner. Que sais-tu d'autre ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Dave me fixa du regard perçant et lourd de menaces typique des croquemitaines ; le genre qui vous promettait des terreurs nocturnes à cause de créatures surnaturelles tapies au fond de vos placards. Je lui répondis avec un sourire encore plus doux.

Dave savait quand il était vaincu. Il s'affaissa et dit :

— Il est arrivé il y a une semaine et demie. Le garçon est discret. Je ne l'aurais même pas su si son vol n'était pas passé par JFK.

Je levai les sourcils.

— Quel est le rapport ? demandai-je.

— J'ai des amis à la TSA<sup>1</sup>. La plupart des agents passent leur temps à

traquer les activités terroristes. Ces gens-là recherchent une sorte différente de terroristes. Le genre qui amidonne ses chaussettes et garde des fioles d'argent pleines d'eau bénite dans ses sacs, dit Dave en haussant les épaules, l'air légèrement suffisant. Ils l'ont attrapé et me l'ont dit, j'ai fait quelques recherches, et bingo, nous avons un gagnant.

— Eh bien, c'est génial et tout, mais quand est-ce que tu prévoyais de me faire entrer dans ton petit cercle de confiance ? Avant ou après qu'il m'ait tuée parce que je suis une sympathisante à la cause cryptide ?

Levant les mains, Dave se défendit :

— Hey, Verity, nous n'avons passé aucun accord, il me semble ? Je ne te rencarde pas. Un homme doit manger, et je te paie en monnaie sonnante et trébuchante, pas en rumeurs.

Un sourire éclaira son visage.

— Bien sûr, si tu voulais ajouter quelques extras à ton contrat, par exemple de la danse ...

— Va te faire foutre, Dave, rétorquai-je gentiment. Je vais parler aux videurs. Si tu entends quoi que ce soit d'autre à propos de ce type, je veux en être informée. Tu m'as bien comprise ?

— Ou quoi ?

Je retirai mes mains du bureau et me redressai toujours en souriant.

— Ou ce sera mon tour de venir hanter l'espace sous ton lit.

Je me détournai sans lui laisser une chance de répondre et sortis du bureau ; mon couteau resta planté dans son mur. J'avais des avertissements à transmettre, une paire de chaussettes à récupérer dans la réserve et mon service à assurer. Pas de repos pour les méchants.

Au moment où j'entrai dans la salle, mon tablier en place et mes nouvelles chaussettes remontées au-dessus du genou, le rush du déjeuner était déjà passé. Les autres filles qui assuraient le service flânaient parmi les clients, prenaient des commandes et montraient de temps en temps leurs dessous dans le but d'obtenir des pourboires. Elles avaient l'air de s'ennuyer ferme. Même sans Candy, elles avaient les choses plus que sous contrôle. Je m'approchai du bar où Ista préparait une tournée de cocktails pour l'une des rares tables occupées. Je lui adressai un signe de tête respectueux, qu'elle me retourna sans rien dire. Comme la plupart des Waheelas, elle n'était pas particulièrement à l'aise avec l'interaction interpersonnelle, mais elle faisait plus d'efforts que la plupart de ses semblables. Je la respectais pour ça, même

si je n'arrivais pas à comprendre ce qui avait bien pu pousser un membre d'une espèce solitaire et en semi-liberté à accepter un emploi dans un bar à nichons de Manhattan.

Ryan s'appuya contre le bar pour s'occuper d'une tasse de laquelle s'échappait une drôle d'odeur de cornichon. Il me sourit, attendant que je sois assez près pour l'entendre malgré la musique bruyante pour m'adresser la parole :

— Salut, Verity. Ce sont de nouvelles chaussettes ? Qu'est-ce qui s'est passé cette fois-ci ?

— J'ai croisé un représentant du Covenant en faisant mes rondes sur les toits et mes chaussettes se sont retrouvées maculées de sang. Dis donc, ta capacité à flairer le coton neuf est franchement flippante ! Je t'interdis d'approcher de mon tiroir à sous-vêtements, annonçai-je en m'installant sur un tabouret. Salut Daisy, est-ce que je peux avoir une assiette de wings ? Je meurs de faim.

— Je te prépare ça, chérie, cria la barmaid en se dirigeant vers la cuisine.

Ryan, pendant ce temps-là, me dévisageait comme si je venais de lui dire que je voulais me saouler et attraper une maladie sexuellement transmissible.

— Tu peux répéter ?

Je me tournai vers lui.

— Le Covenant est en ville. Dave ne t'a pas prévenu ?

Ryan répondit par un grognement. Il retroussa les lèvres et dénuda des incisives beaucoup plus pointues et acérées que celles d'un homme normal. Il n'avait pas seulement hérité de sa mère japonaise des cheveux noirs et des traits exotiques qui attiraient les touristes comme des mouches.

Je hochai la tête.

— Ouais, je me doutais.

— Combien ?

— D'après ce que je sais, un seul, de mon âge, bon au corps à corps, mais pas assez futé dans le choix de ses armes, expliquai-je en levant une main. Passe le mot et dis à tout le monde de faire attention, mais dis-leur aussi de ne rien faire de stupide comme d'essayer de le tuer.

Ryan me regarda.

— Il est du *Covenant*, Verity, s'indigna-t-il, comme s'il avait tout dit.

Du point de vue de Ryan, c'était le cas. Le Covenant avait fait de nombreuses « purges » au Japon, et l'espèce de Ryan en avait

particulièrement été affectée. Les tanukis sont des thérianthropes : des métamorphes qui le sont devenus par magie et non parce qu'ils ont contracté le virus de la lycanthropie. Ils ont beaucoup de mal à se reproduire et ils seraient probablement tous déjà morts sans leur farouche détermination. Depuis plusieurs générations, ils recherchaient des espèces avec lesquelles se reproduire et avoir des enfants viables. Ma famille avait de nombreuses raisons de détester le Covenant. Celle de Ryan, encore plus.

— Oui, il est du Covenant et, si on lui cherche des noises, le reste du Covenant sera alerté. Si tout le monde fait profil bas, reste en dehors de son chemin, et passe le mot, on arrivera peut-être à gérer la situation sans que ça tourne à la catastrophe. Ou on peut le défier et le Covenant enverra une légion pour nous faire tomber.

Daisy plaça mes wings sur le bar. Je lui fis un signe de tête pour la remercier.

— D'après moi, tout dépend de nous.

— Je n'aime pas ça, grogna Ryan.

Sa voix s'approfondissait au fur et à mesure que ses cordes vocales se rétrécissaient et prenaient une tonalité plus animale. Il allait se reprendre dans une minute, il serait donc impoli de lui signaler ce changement. C'était un sujet sensible pour la plupart des thérianthropes et Ryan ne faisait pas exception à la règle.

— Tu n'as pas à aimer ça. Tu dois juste m'aider à passer le mot.

Je m'emparai d'une aile de poulet et la plongeai dans la sauce au bleu avant de lui offrir un sourire.

— Et puis, peut-être que si nous investissons les souterrains, il en aura marre et il partira. Des choses plus improbables se sont déjà produites, non ?

— Plus improbable que le Covenant renonçant à une purge sans avoir arraché la peau de quelqu'un ? dit Ryan d'un air de doute. Je ne suis pas sûr que quelque chose d'aussi improbable puisse jamais arriver.

Je haussai mes épaules.

— Il y a une première à tout.

— Pas pour ça.

— Nous verrons.

Ryan soupira, sa gorge se modifia tandis que ses cordes vocales redevenaient humaines.

— Je suppose.

---

[1](#) Agence Nationale de la Sécurité dans les Transports

## Chapitre 8

« Rappelle-toi que la plupart des gens, humains ou cryptides, n'aiment pas ce qu'ils ne comprennent pas. Ils ne sont pas taillés pour ressentir ce genre de compassion. Sois désolée pour eux, à moins qu'ils ne forment une foule en colère et marchent sur ta maison. Si ça arrive, lâche les chiens »

— Evelyn Baker

### **Toits de Manhattan, un peu après minuit, trois semaines plus tard**

En cette fin juin, la chaleur estivale s'était intensifiée, passant de « désagréable » à « insoutenable » et toute la ville baignait dans une odeur légère mais caractéristique de corps en sueur, de nourriture avariée et de parfums chimiques. L'odeur était surtout perceptible au niveau du sol. Après avoir passé une heure sur les toits, retourner dans la rue était insupportable. Manque de chance, la formation que j'avais suivie sur l'intégration parmi les autochtones était explicite au sujet des masques à gaz : ils étaient formellement interdits.

Paradoxalement, plus l'odeur de la ville devenait nauséabonde, plus les populations de lycanthropes et de thérianthropes semblaient à l'aise. Comme Ryan l'avait expliqué, ils n'aimaient pas la nouvelle tendance qui consistait à porter du parfum en toute occasion, mais tant que personne ne les en aspergeait, ils s'en accommodaient.

Les métamorphes sous forme humaine étaient plus faciles à repérer durant les journées brumeuses et moites de l'été. Ils se montraient aussi plus calmes lorsqu'ils étaient entourés d'humains. L'été en ville pour un métamorphe, c'était comme allumer les lumières dans une pièce sombre. Intéressant. Bon à savoir. Définitivement pertinent pour mon dossier d'étude. Mais ça ne me donnait pas envie pour autant de redescendre des toits...

Ma dernière et unique rencontre avec Dominic De Luca, plus connu sous le nom de « l'enfoiré du Covenant », remontait à presque un mois. Ryan, Candy, et tous les autres chez Dave avaient refusé de lui faire l'honneur de

l'appeler par son véritable nom. Je ne pouvais pas leur en vouloir. Nous manquions de personnel depuis que les gens avaient appris qu'il était en ville. Tout le monde avait une bonne raison, soudaine et pressante, de se mettre à l'abri du danger. La plupart utilisait les excuses basiques : parent malade, funérailles familiales, accouchement imminent, mise bas, ponte ou autres choses normales. Marcy avait été la seule à enlever son tablier et à dire : « Je m'en vais jusqu'à ce qu'il soit parti, mort, ou les deux ». Son franc-parler était rafraîchissant, mais ne nous était d'aucune aide pour combler son absence au club. Au moins, sa date de retour était claire.

Je commençais à en avoir marre des gens qui s'enfuyaient la queue entre les jambes, même si je ne pouvais pas leur en vouloir. J'étais sympathisante cryptides sans faire partie de leur groupe, après tout, et cela signifiait que j'avais beaucoup moins à perdre qu'eux. Même Sarah et les souris étaient relativement en sécurité. Les Aeslins pouvaient se fondre au milieu d'autres rongeurs normaux en un clin d'œil et Sarah serait la dernière personne qu'un représentant du Covenant étiquetterait comme étant hors norme. Son camouflage était assez bon pour lui permettre de passer à travers une attaque nucléaire. La plupart des cryptides de la ville ne pouvaient pas en dire autant.

Les déserteurs ne m'inquiétaient pas outre mesure. En revanche, je me rongais les sangs pour les disparus dont le nombre croissait sans cesse. Ça avait commencé de manière anodine, avec juste quelques départs, des gens que personne ne surveillait vraiment de très près de toute façon. L'existence des goules, des bugaboos et des wendigos avait son importance pour l'équilibre écologique. Ça ne voulait pas dire qu'une personne saine d'esprit voudrait les avoir comme voisins. Il n'y avait aucun moyen d'estimer le nombre exact de disparus parmi les cryptides, mais je savais qu'il était anormalement élevé. Les membres des diverses espèces qui restaient en ville avaient appelé des parents et des informateurs, mais si quelqu'un savait quelque chose, ils ne le partageaient pas avec moi.

Les quelques informations que j'avais pu glaner sur les disparus ne concernaient que les cryptides humanoïdes. Personne ne savait combien il y avait d'animaux cryptides à Manhattan et, sans recensement initial, je ne pouvais pas dire combien étaient partis. Tous ceux à qui j'avais parlé étaient d'accord : la population cryptide était en baisse. Pas encourageant, surtout quand je ne pouvais pas leur assurer que la situation allait s'améliorer.

Blâmer De Luca pour toutes les disparitions était tentant. Il n'y avait qu'un

seul problème : les corps que j'avais retrouvés sur les toits appartenaient tous à des « monstres » cryptides manifestement hostiles, comme l'ahool. Je me fichais de savoir si ce connard était un bon chasseur. S'il était responsable de toutes les disparitions récentes, il y aurait eu plus de cadavres. Je n'avais pourtant pas de meilleure piste.

Je retournai donc sur les toits après avoir soudoyé Candy pour qu'elle rameute deux de ses « sœurs » afin de couvrir mon service de nuit. Je chassais un chasseur. Le meilleur endroit pour le faire, c'était sur les lieux du crime.

Toute ma vie, j'avais été traitée comme une brebis galeuse, une dilettante qui préférait danser plutôt que de faire face aux réalités de l'entreprise familiale. Alex avait obtenu son diplôme d'études secondaires deux ans avant ses pairs, un diplôme en médecine vétérinaire, et s'était envolé pour l'Amérique du Sud afin de passer une année à chasser les dinosaures – une longue histoire – avant de s'installer au zoo de Columbus avec sa ménagerie. Antimony vivait encore à la maison, mais elle suivait aussi des cours au collège local, tout en aidant ma mère à soigner les cryptides et mon père dans ses recherches. Moi, de mon côté ? J'étais passée dans une télé-réalité nationale. Quel moyen de faire avancer la cause cryptide, Verity...

Mais si on y réfléchissait bien, c'était réellement le meilleur moyen de faire avancer cette cause. J'étais spécialisée dans les cryptides humanoïdes et, en me donnant en spectacle, j'avais donné l'impression d'être inoffensive. Les Price avaient fait partie du Covenant pendant trop longtemps pour être acceptés sans réserve du jour au lendemain. Quand les cryptides qui regardaient la télévision m'avaient découverte – et plus précisément, quand ils avaient compris que j'étais sous couverture pour participer à une émission de télé-réalité – ils avaient cessé de me cataloguer comme une menace. Ils avaient fait passer le mot au reste de la communauté. Les gens avaient associé mon image au foxtrot ou à la valse, ce qui leur inspirait bien plus confiance que de penser aux dommages collatéraux causés par les activités de ma famille. Tout est dans l'image.

Mais l'image ne change pas la réalité. Sous les paillettes, les maquillages tape-à-l'œil et les chaussures de créateur, je suis une Price. Je connais mon travail. J'aimerais juste ne pas avoir à le faire la veille d'une compétition de danse.

Je rôdais sur les toits tous les soirs depuis des semaines et les seuls signes

de De Luca étaient les cadavres qu'il laissait dans son sillage. Dave avait insisté sur le fait que ses contacts ignoraient où était Dominic, mais pouvais-je lui faire confiance ? Ce n'est jamais une bonne idée de croire un croquemitaine si on ne le menace pas d'une arme à feu et, même là, il y avait une chance pour qu'il se joue de vous avant que vous n'ayez appuyé sur la détente.

Au moins, cette fois, j'étais prête à me battre. Je portais un body gris moulant qui me rendait quasiment invisible quand je marchais dans l'ombre, et les semelles de mes bottes avaient été traitées avec un produit issu d'un des projets scientifiques étranges d'Antimony : elles me fournissaient ainsi une bonne traction sur pratiquement toutes les surfaces. Elles ne laissaient même pas d'empreintes à moins que je ne sois assez bête pour marcher dans une flaque. Mon visage était visible, mes cheveux semblaient presque blancs dans la nuit, mais je ne voulais pas porter de masque. Ce n'était pas ni par fierté ni par vanité ; je voulais juste éviter de donner l'impression aux gargouilles que je les défiais et que je cherchais à empiéter sur leur territoire. Pas question de subir leurs attaques en piqué !

J'étais sur le point de rentrer pour dormir un peu avant l'ouverture des inscriptions le lendemain matin lorsque j'entendis des bruits de pas derrière moi. Je continuai à marcher sans laisser transparaître la moindre tension dans ma posture. Je passai en revue ce que j'avais fait durant les dernières minutes. J'étais certaine de n'avoir croisé aucun cryptide local : ils auraient fait en sorte que je les voie, car ils savent que ce n'est jamais une bonne idée de surprendre un Price en pleine patrouille. Ce qui voulait dire que la créature qui me suivait n'avait pas que de bonnes intentions. Au choix, j'avais affaire soit à un monstre, soit à un membre du Covenant.

Compte tenu de mon état de frustration et des blessures que j'avais récoltées dernièrement, j'aurais préféré un monstre. Rien de mieux pour se remonter le moral qu'un bon bain de sang à l'ancienne. J'espérais quand même que c'était De Luca, parce qu'on avait des comptes à régler. Je me penchai en avant comme si j'allais étirer mes ischio-jambiers, et j'attrapai les pistolets à ma ceinture. Au moyen d'une pirouette pleine de souplesse, je brandis mes armes en me retournant.

De Luca se tenait à trois mètres derrière moi, une arbalète pointée sur ma poitrine, en plein cœur.

Je me figeai, sans abaisser mes armes.

— Je ne sais pas lequel de nous deux tirera en premier, dit-il, presque désolé, mais il y a de grandes chances pour que celui qui ne le fera pas ait quand même le temps de tirer avant que le missile n'atteigne sa cible.

Il me fallut un moment pour comprendre sa phrase. Je haussai les sourcils et demandai :

— Donc, peu importe qui tire, on mourra tous les deux ?

— Exactement, acquiesça-t-il, toujours désolé. Je propose qu'on baisse nos armes, au moins pour l'instant.

J'hésitai. Une partie de moi me soufflait « Tu peux l'avoir ». Cette petite voix n'était cependant pas assez forte pour faire taire ma raison : je n'allais quand même pas mourir aussi bêtement ! Si la devise principale de la famille Price était « Meurs en tirant », nous avons aussi un principe fondamental : « Ne meurs pas bêtement ». Je levai les mains et tournai mes pistolets pour que De Luca puisse les voir, puis je réenclenchai les dispositifs de sécurité et remis les armes dans leur étui.

Dominic hésita. Le doute se lisait sur son visage. Après tout, j'étais la petite-fille d'Alice Healy et de Thomas Price, deux des plus grands traîtres du Covenant. S'il appuyait sur la gâchette, il pourrait probablement me tuer avant que j'aie le temps de dégainer à nouveau. Il pouvait rentrer chez lui en héros, en sachant que toutes les portes du Covenant lui seraient ouvertes. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de presser la gâchette et le monde était à lui. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de tuer une femme qui s'était rendue.

Après ce qui sembla durer une éternité, mais qui n'avait probablement duré que quelques secondes, il abaissa son arbalète.

— Merci, dit-il.

— Tu en as mis, du temps, répliquai-je. Ça fait des jours que je te cherche. Ce n'est pas gentil de faire attendre une dame.

Il arqua les sourcils à son tour, les traits maintenant empreints de confusion.

— Attendre ? Me chercher ? Je pensais que notre rencontre était fortuite. Je savais que tu n'avais pas quitté la ville, mais j'aurais préféré que tu évites les toits pour te concentrer sur ta révolte.

— Révolte ? De quoi est-ce que tu parles ? Je te cherchais pour savoir à quoi tu joues. Je t'ai dit de rentrer chez toi.

Sa confusion s'accrut.

— Ce que moi je fais ? Je ne suis pas celle qui protège des monstres

inhumains en organisant leur évacuation.

Je clignai des yeux.

— Tu te fous de moi ? Bien sûr que les gens partent, mais ce n'est pas comparable à une évacuation.

— Je ne m'attendais pas du tout à ça, la population est très différente de ce qu'on m'avait décrit.

Une lente et troublante certitude s'infiltra dans mon esprit et j'avais une foule de nouvelles questions à poser.

— Attends.

Il m'encouragea à continuer d'un regard poli.

— Oui ?

— Combien de cryptides as-tu tués depuis notre rencontre ?

— Pas assez, et rien qui soit doué de parole, avoua-t-il en secouant la tête, clairement frustré. Quelques chauves-souris géantes. Un gros reptile derrière une benne. Après ça, rien.

Le reste du troupeau de l'ahool et un ver de terre. Cela ne correspondait pas à ma liste de disparus, et les deux espèces étaient des prédateurs qui se nourrissaient d'humains...

— D'accord.

Je tendis la main pour me pincer l'arête du nez, luttant contre l'envie presque irrésistible de crier.

— Il faut qu'on parle. Est-ce que tu aimes le café ?

Dominic aimait le café, mais pas les enseignes qui en vendaient, même celles qui n'appartenaient pas à de grandes chaînes nationales. Il s'était mis à jeter des coups d'œil anxieux autour de lui avant même que nous ayons passé commande, et sa tête lorsque je m'étais emparée des tasses et des muffins et que j'étais partie à la recherche d'une table avait valu le détour ! Son expression était presque comique. Seulement presque. Si ce n'était pas lui le responsable des disparitions de cryptides, et étant donné que je n'avais pas commandité d'évacuation souterraine, alors...

Il y avait plusieurs alternatives, et aucune d'entre elles n'était réjouissante.

Carrée dans mon siège, j'étudiais Dominic tout en coupant un morceau de muffin. Maintenant que je le voyais au grand jour, je devais reconnaître qu'il était plaisant à regarder. En plus d'une sacrée carrure, il avait la peau brune et un teint uniforme. Ses mains étaient couvertes de petites cicatrices, mais on ne grandit pas dans une famille de cryptozoologues sans apprendre à

respecter la beauté d'une bonne cicatrice. Elles prouvent que vous avez survécu. Dommage qu'il soit un salaud de meurtrier, vraiment. À part ça, il était très mignon.

Dominic était trop distrait pour remarquer que je l'étudiais. Il ne savait plus où donner de la tête : il essayait de surveiller tous les clients du café et de garder un œil méfiant sur moi en même temps. En vain, c'était mission impossible. J'aurais pu le lui dire et lui donner quelques tuyaux sur la façon de trier l'inoffensif du potentiellement dangereux, mais il était plus intéressant de le voir faire sa propre évaluation.

Chaque fois que son regard se déplaçait, j'en apprenais un peu plus sur les méthodes d'entraînement du Covenant. Je ne peux pas dire que j'étais impressionnée. Avait-il plus l'habitude d'être confronté à des Européens qu'à des Américains ? S'il était à ce point déstabilisé par les trublions qui fréquentaient les bars après minuit, comment pourrait-il suivre une goule à travers une gare bondée ? Pour couronner le tout, il essayait de me surveiller aussi, et j'aurais pu empoisonner son café six fois pendant que son attention était dirigée ailleurs. C'était du travail bâclé.

— Alors, dis-je.

Il sursauta sur sa chaise, se tournant pour me faire face. Je ravalai mon envie de sourire et continuai :

— Si tu n'es pas responsable de la disparition de la plupart des cryptides, et que moi non plus, qui l'est ? Je suppose que tu es seul en ville. Sinon, tu aurais fait plus d'efforts pour dissimuler l'info.

Il devint livide, aussi pâle que possible pour quelqu'un avec une peau comme la sienne.

— Chut, siffla-t-il de ce chuchotement bas que les gens trouvent subtil, mais qui est plus susceptible d'attirer l'attention que lorsqu'on parle normalement. Tu veux que les gens t'entendent ?

— Euh... pas particulièrement, mais ça ne me dérangerait pas outre mesure. Pourquoi ?

— La population humaine ne doit pas entendre parler de ça, ils doivent être protégés. C'est un blasphème !

— Quoi, « est-ce que tu travailles seul » est blasphématoire, maintenant ? Sans vouloir te vexer, tu devrais sortir plus souvent.

— Pas ça, non. Ils ne doivent pas savoir au sujet des... monstres, s'indignait-il d'une voix réduite à un murmure.

— Waouh.

Il cligna des yeux.

— Waouh ?

— Ouais. Waouh. Je ne savais pas que les gens laissaient traîner leurs oreilles pour écouter une conversation au hasard. Écoute, tu n'as pas à t'inquiéter.

— Je ne sais pas en quoi consiste ton entraînement, mais je peux t'assurer que ma méfiance est plus légitime que ton insouciance, affirma-t-il en se reculant dans son siège et en me regardant avec dédain. C'est clair que tu manques cruellement d'expérience dans ce domaine.

Je ne sais pas ce qui m'énerva le plus, ses sous-entendus sur la mauvaise qualité de ma formation, ou le mépris affiché pour mon expérience sur le terrain. Je me raidis, les muscles de ma mâchoire se contractèrent au point que j'eus l'impression de forcer un mur de béton pour réussir à parler.

— Ah bon, dis-je comme si je faisais un constat.

— Les choses sont peut-être différentes ici, mais, s'il te plaît, crois-moi, le principe de précaution est universel.

— Bien, dis-je en levant une main. C'est ce qu'on va voir.

Avant qu'il ait eu l'occasion de réagir, je me levai et donnai un coup de pied en arrière dans ma chaise. Je l'attrapai de la main droite pour l'empêcher de basculer, et je la retournai pour la transformer en plateforme de fortune avant de monter dessus et de prendre une pose dramatique. Des clients du bar se tournèrent vers moi. Quelqu'un émit un sifflement admiratif. Lorsque vous cherchez à attirer l'attention à la hâte, il y a pire que d'être une femme et de porter du spandex gris étanche dans un café rempli de jeunes mâles.

— Citoyens de Manhattan, haranguai-je, en bougeant les bras pour avoir plus d'impact.

D'autres clients se tournèrent vers nous. Dominic avait encore pâli – un exploit !

— Puis-je avoir votre attention ?

— Tu l'as, chérie, cria le siffleur. Je peux avoir ton numéro ?

Ses copains se mirent à rire et se donnèrent des coups de coude comme le font les membres de fraternité à moitié éméchés qui cherchent à rester suffisamment sobres pour se rappeler où ils ont laissé la voiture.

— Peut-être plus tard, dis-je.

Je m'adressai à l'assemblée et ajoutai :

— Mon ami et moi appartenons à deux sectes rivales de chasseurs de monstres dont la mission, depuis des siècles, est de pourchasser des créatures mystérieuses et surnaturelles. Il croit en l’extermination. Je crois en la préservation. Maintenant, on vous le demande : qui a raison ?

— Celui qui enlève son haut ! cria un autre des étudiants.

Un nouveau rire s’éleva.

Les autres clients secouèrent la tête et retournèrent à leur table, mettant mon coup d’éclat sur le compte de l’alcool, d’une publicité pour une émission de télévision dont ils n’avaient pas encore entendu parler, ou les deux. Je descendis de la chaise et me mis à califourchon dessus en adressant un large sourire à Dominic.

— Eh bien ? dis-je. À ton avis, ces gens se comportent comme si je venais de blasphémer ?

— Je... Tu... Ils...

— Les pronoms ne sont utiles que lorsqu’on les combine avec d’autres mots. J’en ai quelques-uns en stock si tu es en manque.

— Je n’arrive pas à y croire, tu as osé !

Il était passé de « embarrassé » à « horrifié ». Le sang afflua à ses joues qui prirent une teinte écarlate.

— Pourquoi ? dis-je en haussant les épaules et en laissant tomber mon menton sur mes mains croisées. Regarde, ces gens sont blasés à force de voir des films d’horreur et de lire des thrillers. Si je voulais vraiment leur faire entendre la vérité sur les cryptides, il faudrait que je fasse un striptease debout sur une table.

Sa colère s’effaça, toute couleur déserta ses joues et il blêmit à nouveau.

— Je te donnerai cinq cents dollars pour ne pas le faire, m’annonça-t-il.

— Marché conclu. Pense aussi à faire vérifier ta tension. Tu changes de couleur un peu trop souvent, ce n’est pas bon signe.

Dominic secoua la tête.

— Je n’ai jamais pris au sérieux les histoires qu’on raconte sur ta famille. Je pensais qu’elles étaient exagérées. Maintenant, je commence à penser qu’elles étaient en dessous de la vérité.

— Oh ? demandai-je, curieuse malgré moi. Qu’est-ce qu’elles disent ?

— Que vous êtes tous fous.

Je me redressai en souriant.

— Ah, ce n’est pas faux. Nous sommes tous un peu fous. Mais la folie a ses

avantages.

— Et lesquels ? s'enquit-il avec méfiance.

— Quand on est fous, on porte des couteaux.

Vingt minutes plus tard, Dominic avait enfin arrêté de bafouiller d'indignation, les étudiants étaient rentrés chez eux en titubant, et la serveuse était partie pour appeler son petit-ami. On entendait l'écho de son rire à travers le système de ventilation, une bonne façon détournée de suivre ses déplacements. J'en étais à ma deuxième tasse de café serré, et j'envisageais d'en boire une troisième. Je n'étais pas accro à la caféine, mais les inscriptions à la compétition de tango débutaient à sept heures du matin et j'avais besoin de toute l'aide possible.

— Alors tu es seul ici pour démontrer que tu es digne de confiance. Ce n'est pas un cercle vicieux ?

— Mes ordres sont clairs. Je viens en éclaireur, je prends des notes sur les créatures que je croise et je fais mon rapport. Grâce à mon travail, ils détermineront la taille de la purge. En même temps, je leur démontre que j'ai les nerfs assez solides pour le travail de terrain, que je suis prêt.

— Euh... Et si tu n'es pas prêt ?

— J'aurai un blâme.

— Dur.

Dominic secoua la tête.

— Tu n'imagines même pas.

J'avais lu les journaux de grand-père Thomas : j'avais une petite idée. Il me parut cependant plus prudent de garder ce détail pour moi.

— Il y a un point que je ne comprends pas, dis-je, une main sous le menton. Tu es là pour tuer les gens que je protège. Pourquoi est-ce que leur disparition t'inquiète, surtout maintenant que tu sais que ce n'est pas moi qui les évacue ? Soit ils sont sur le territoire de quelqu'un d'autre, ce qui est le problème de tes supérieurs, soit ils sont morts, ce qui est mon problème, mais je ne vois pas en quoi c'est un problème pour *toi*.

— Une épidémie peut arrêter une guerre, mais cela n'amène-t-il pas aussi plus de destruction sur la terre ? demanda Dominic d'un ton doux et philosophe.

Je le regardai.

— Si tu n'arrêtes pas avec tes formulations toutes faites, je me tire.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Tu vas me dire que tu as trouvé ça tout seul ? Là, maintenant ?

Il hésita.

— En fait, non.

— Donc, c'était bien une citation.

— Oui.

— Je ne veux pas de citations. Je veux des réponses. Pourquoi est-ce que la disparition des cryptides t'inquiète ? Ce n'est pas ton problème. Et si tu ne les as pas tués, tu n'es plus mon problème. Alors quel est ton objectif ?

— Je...

Il hésita à nouveau, clairement incertain du tour qu'il devait donner à la conversation. Finalement, il me fixa d'un air sérieux et dit :

— Tu es la femme la plus énervante que j'ai rencontrée.

— On nous sélectionne pour ça. Est-ce que tu vas répondre à ma question ?

Dominic soupira.

— Je ne m'inquiétera pas si les monstres étaient en fuite. J'en aurais parlé à mes supérieurs et j'aurais continué à chasser ceux qui restaient. Mais il n'y a aucun signe d'eux sur les territoires voisins, et certains devraient voyager à pied. Comme tu es ici, j'ai pensé qu'il y avait une chance que ta famille ait mis en place une sorte de chemin de fer souterrain.

— Ouais, eh bien non. Je serais au courant.

— Je suppose que tu aurais eu vent de ce genre de projets s'il avait existé, et que tu n'aurais pas continué à te promener sur les toits en espérant me trouver.

Je hochai la tête et il continua :

— C'est mon « objectif », comme tu le dis si gentiment. Trouver la solution à ce mystère, en espérant que la montagne accouche d'une souris et pas d'un serpent.

Je grognai.

— J'aurais préféré que tu ne dises pas ça. Tu penses qu'on a un serpent ?

Dominic hocha la tête.

— Oui.

— Merde ! m'exclamai-je avec ferveur.

Que dire d'autre ?

Dominic hocha la tête et se frotta le front d'une main en ajoutant d'un ton las :

— Comme tu dis.

## Chapitre 9

« Thomas ? Je pense que je vais avoir besoin d'un plus gros pistolet »

— Alice Healy

### **Le Davidson-Morrissey Memorial Dance Hall, trois jours plus tard, bien trop tôt le matin**

Après deux jours à fouiller la ville pour trouver notre « serpent », je n'en savais pas plus sur l'endroit où allaient les cryptides, ni sur comment joindre Dominic De Luca, alias « le connard qui se prenait pour Batman et disparaissait sans laisser de numéro pendant que j'étais aux toilettes ». Il abusait, franchement ! Je passais peut-être plus de temps à courir sur les toits qu'une fille lambda, mais je n'étais pas du genre à me cacher dans l'ombre pour éviter qu'on me voie. J'étais un peu trop facile à dénicher, d'ailleurs. Pour me trouver, il suffisait à De Luca de demander à n'importe quel cryptide de Manhattan qui lui indiquerait le bar de Dave en un clin d'œil – en supposant qu'il le laisse vivre aussi longtemps.

Une chose était sûre : il y avait de moins en moins de cryptides et le phénomène prenait de l'ampleur au fil des jours. Les harpies qui nichaient près de chez Dave avaient disparu. Elles étaient là lundi soir quand j'étais passée avec le courrier, et elles n'avaient montré aucune volonté de partir, et mardi soir, il n'y avait plus personne. Le nid était détruit et il était impossible de déterminer, en fouillant dans les décombres, si elles étaient parties de leur plein gré ou non.

Je ne trouvais pas de sang en dehors de la cuisine. Et, même là, il maculait une planche à découper et un « évier » improvisé sous forme de seau en plastique. Rien d'anormal, donc, surtout que la disposition des taches de sang laissait penser qu'on y avait décapité un pigeon. Je me raccrochai à cette idée pour me convaincre que les harpies étaient encore en vie, et que Dominic ne m'avait pas menti. Je n'aimais pas beaucoup ce type – et encore moins les gens pour qui il travaillait – mais ne pas aimer quelqu'un et vouloir le tuer sont deux choses différentes. L'une implique de s'arracher les cheveux et

d'établir une surveillance rapprochée. L'autre nécessite de la chaux vive, un matériau étonnamment difficile à trouver à Manhattan.

Je passai une deuxième nuit dans le nouvel hôtel de Sarah, à dormir sur le canapé dans sa suite. Je n'avais pas trouvé d'autre moyen pour me lever à temps pour mon rendez-vous du matin. Je n'aurais suspendu mes rondes pour rien d'autre au monde, et je voulais être fraîche et dispose. Je devais me tenir prête.

Le lendemain matin, ça allait être l'enfer sur terre. Parce que deux jours auparavant, j'avais auditionné pour l'Open de tango argentin de l'État de New York. Et participer à une compétition de danse de salon était encore plus stressant que d'affronter le Covenant.

\*\*\*

Le hall d'entrée de la salle louée pour l'Open de tango argentin de l'État de New York était plein à craquer. Des hommes en pantalon matador moulant côtoyaient des femmes dont les robes semblaient entièrement composées de franges, de sequins, de bandes de dentelle et de ruban double-face placé à des endroits stratégiques. La danse est une forme de combat. Si vous n'en êtes pas convaincu, je vous invite à prêter attention aux danseuses les plus douées et à la façon dont elles luttent pour maintenir leur poitrine en place avec de l'adhésif et une bonne dose de charisme. Il y a des jours où je suis vraiment reconnaissante à grand-mère Alice d'avoir tiré sur la Fée des Seins pour l'empêcher de s'approcher des femmes de la famille.

Les gens ne me prenaient jamais au sérieux quand je racontais ce genre d'histoires. Ils pensaient aussi que je plaisantais au sujet de la petite souris, mais j'avais des preuves, grâce à la passion de mon arrière-arrière-grand-père pour la taxidermie et à la politique anti-gaspillage de ma famille. Incroyable comme un spécimen empaillé pouvait rapidement faire taire les incrédules.

D'après l'horloge sur le mur, il était presque neuf heures et demie du matin, ce qui signifiait que nous étions dans le hall depuis environ deux heures et demie. D'après la chair de poule sur mes bras, il aurait fallu monter le chauffage deux heures et demie plus tôt. Peut-être que l'éclairage de la scène était assez puissant pour compenser le manque de chauffage dans la salle, mais dans ce cas, il devenait urgent que je monte sur scène, sous peine d'être transformée en glaçon.

Ma robe, que grand-mère Baker aurait qualifiée « d'échantillon », ne

m'aidait pas à me réchauffer. L'ensemble se composait d'une frange perlée attachée à une couche de tissus en coton. Les lacets dans le dos servaient à faire joli et donnaient l'illusion que la robe était travaillée. Les vraies attaches étaient dissimulées sur le devant, sous des couches de franges. Je l'avais faite faire spécialement, comme la plupart des danseurs – avoir un costume sur mesure peut faire la différence entre la première et la deuxième place lorsque les scores sont assez serrés – mais la plupart n'essayait pas de glisser des armes sous une tenue qui ferait rougir une prostituée. J'avais un pistolet attaché dans le bas du dos et un couteau si haut sur ma cuisse gauche que je ne pouvais pas le saisir sans montrer toute mon anatomie. Ma perruque était constituée de vrais cheveux humains coiffés en un chignon et épinglés avec des barrettes « décoratives » sculptées dans du bois en merisier, trempées dans l'eau bénite pendant trois mois et recouvertes d'argent. On n'est jamais trop prudent.

— Salut, Valerie, m'apostropha un homme que je reconnus vaguement.

Il faisait partie des danseurs locaux. Il essayait de se frayer un chemin et d'entrer dans le vestiaire des hommes. Au numéro épinglé sur sa veste, je supposais qu'il faisait partie du groupe qui sortait juste de scène.

— Salut, répondis-je en espérant qu'il ne remarque pas que je n'avais pas prononcé son nom.

Il ne le remarqua pas.

— À plus tard, dit-il en me dépassant.

Il disparut par la porte. Je m'éloignai du mur et me dirigeai de l'autre côté du hall. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'être coincée et qu'on s'offusque que j'aie pu oublier le nom d'un danseur comme lui. C'était l'un des inconvénients inattendus de vivre une double vie : ma mémoire n'était pas assez bonne pour que je me rappelle à la fois de tous les cryptides du Grand Manhattan Metro Area *et* de chaque membre de la communauté de danseurs de New York. Si j'avais eu le talent particulier de Sarah, peut-être que j'y serais parvenue ; mais peut-être pas.

Mener une double vie n'aidait pas. Verity Price n'avait jamais gagné un concours de danse. Elle n'y avait même jamais participé. Valerie Pryor, par contre, s'en tirait très bien, excusez-moi du peu. Elle pouvait se vanter de s'être distinguée dans plusieurs événements de danse locaux, d'avoir étudié sous la direction d'excellents professeurs et d'avoir attiré l'attention de la nation lors de sa participation à *Dance or Die*, où elle était restée favorite la

majeure partie de la saison.

Je la détesterais probablement si elle n'était pas mon identité secrète.

Quoi qu'il en soit, j'étais tout simplement jalouse.

Et si je prouvais un jour que j'avais un avenir dans le monde de la danse de salon, je deviendrais Valerie pour de bon. Aucun Price ne pourrait jamais devenir un personnage public. Ce serait une invitation au meurtre. Donc, pour l'instant, je pouvais utiliser cette excuse pour ne pas connaître le nom de tous les danseurs que je croisais : eux ne se souvenaient pas du mien. Même si, en théorie, ils ne l'avaient jamais appris.

« Le groupe dix-sept est attendu sur scène » hurla l'interphone, avec un son étonnamment clair. On se les gelait dans cette salle, mais elle était mieux entretenue que la plupart des endroits qui accueillait des compétitions d'entrée de gamme. « La première danse commence dans cinq minutes ».

Je me redressai et tendis les bras pour vérifier que ma perruque était en place. Je le fis de telle façon que les gens pensent que je me recoiffais, comme si mes cheveux étaient naturels. Toutes les épingles tenaient. « Dansons », me dis-je à voix basse, avant de me diriger vers les portes de la scène principale.

Expliquer les règles de la danse de salon professionnelle prendrait une semaine, et cela, sans entrer dans des détails tels que la différence entre la danse professionnelle et la danse amateur, la façon dont les pas sont classés et qui paie quels frais pour participer à une compétition. Voici donc un résumé de ce qu'il faut vraiment savoir :

Il existe deux grandes écoles de danse de salon. L'école International est la référence pour la plupart des pays du monde et met l'accent sur la rigueur, la précision et la justesse des pas. Il y a des danseurs de l'International des États-Unis, mais ils ne sont pas très appréciés par le reste du monde, en grande partie à cause de l'existence de l'école American Ballroom. L'enseignement de l'American est plus souple, plus tourné vers le show et les danseurs sont beaucoup plus amusants à regarder à la télévision. Les films et les émissions de danse de télé-réalité font le plus souvent appel à des danseurs de l'American Ballroom. L'International est magnifique si on s'y connaît en technique et qu'on peut reconnaître les pas avec précision. Pour apprécier les danseurs de L'American, par contre, vous n'avez pas besoin d'être connaisseur. Il faut juste garder les yeux ouverts.

Une fois passé ce clivage entre l'International et l'American, vous entrez

dans les deux grands courants de la danse de salon : les danses classiques contre les danses latines. Dans l'International, les styles classiques sont la valse lente, le tango, la valse viennoise, le foxtrot lent et le quickstep, tandis que les styles latins sont le cha-cha, la samba, la rumba, le paso doble, le jive. Dans la danse American, les styles classiques sont la valse, le tango, le foxtrot et la valse viennoise, tandis que les styles latins sont le cha-cha, la rumba, le boléro et le east coast swing.

Déjà perdus ? Maintenant, juste pour compliquer un peu la donne, veuillez noter que le tango argentin n'apparaît sur aucune de ces listes. Le tango argentin est à part. Il n'appartient ni à l'International ni à l'American Ballroom, et ne s'intègre dans aucun style spécifique. Le tango argentin est une danse avec laquelle on ne plaisante pas. Le tango argentin est là pour séduire vos femmes, bouleverser vos vies, et se faufiler par la fenêtre de votre chambre au milieu de la nuit. C'est la discipline reine, entre charisme et séduction animale, et elle procure un pied pas possible. Pas étonnant que les danseurs de tout bord se présentent aux compétitions, vêtus de pantalons bariolés et de lingerie sexy aux allures de robes, tous prêts à laisser s'exprimer leur instinct bestial. Enfin, en respectant le règlement, bien sûr.

Le tango argentin. Ou Dirty dancing avec des règles.

Le groupe dix-sept se composait de dix couples. Nous étions tous des danseurs professionnels, mais seuls quatre d'entre nous étaient rémunérés, ce qui était un nombre très faible pour un groupe de cette taille. D'après les listes, nous étions tous arrivés à 8 h du matin. Je n'avais rencontré que cinq personnes du groupe, et je n'avais vu mon partenaire qu'une seule fois, dans le hall bondé. Il était en pleine conversation avec son petit ami du moment, et j'avais décidé de ne pas les déranger. S'inscrire sans être préparés était de la folie.

Au moins, c'était l'une des compétitions les plus abordables : l'adhésion n'avait été que de deux cents dollars pour les professionnels, non remboursable en toutes circonstances, y compris en cas de décès. Seuls les trois premiers couples obtiendraient de l'argent, mais les vingt premiers participeraient au concours de la division régionale. C'était ce que je visais. Si je montais en régionale, je pourrais prétendre à plus d'heures de pratique, même si ça signifiait moins de temps pour me préoccuper du sort des cryptides.

La salle dans laquelle nous allions danser présentait des zones d'ombre et

de lumière très contrastées. Des lumières de bureau éclairaient les espaces de travail des juges et des projecteurs éclairaient la scène, tandis que les gradins où étaient installés les spectateurs gelés étaient plongés dans la pénombre. Je trouvais le silence du public effrayant. Les spectateurs qui assistent à des compétitions de danse de salon sont un peu comme ceux qui assistent à des matchs de tennis de très haut niveau : complètement silencieux. Ils ne parlent pas, n'applaudissent jamais et ne donnent presque aucun signe de vie. Je n'ai jamais compris l'intérêt. Être sur scène est extraordinaire, et regarder des compétitions de danse télévisées peut être très amusant s'il y a de l'alcool en jeu. Mais rester assis à jouer au mannequin de cire pendant des heures ? Où est le fun ?

Je scannai la foule des danseurs à la recherche de James alors que nous nous dirigeons vers la scène. Quand je l'avais vu tout à l'heure, il portait un pantalon moulant standard, et un haut vert pour être coordonné à ma robe et faire ressortir mes cheveux. Des trois partenaires professionnels avec lesquels j'avais travaillé avant de venir à New York, James était le seul à s'être rendu compte que je n'étais pas une rousse naturelle. Ce n'était pas un problème pour nous, puisque j'étais la seule partenaire avec qui il avait travaillé qui avait réalisé qu'il n'était pas humain. Un chupacabra n'était peut-être pas bon pour le bétail, mais bon sang, ces gars savaient danser.

— En position, s'il vous plaît, dit un des juges.

Sa voix amplifiée explosa à travers les haut-parleurs. Comme ils étaient tous dans l'obscurité, il était impossible de déterminer qui parlait. Des couples commencèrent à s'apparier tout autour de moi, et il n'y avait toujours aucun signe de James. Je commençais à m'inquiéter. Les couples s'inscrivent *en tant que* couple, et aucune substitution n'est permise une fois que le programme de l'événement a été imprimé. Et encore moins après être monté sur scène.

Les neuf autres couples étaient en position, et je me détachais encore plus, seule au milieu de la scène. Je réprimais à grand-peine l'envie de cligner des yeux quand les haut-parleurs se remirent à parler.

— Numéro 184, s'il vous plaît, rejoignez votre partenaire.

Je scannai encore la scène du regard à la recherche de James. Si je ne le trouvais pas dans les prochaines secondes, je serais disqualifiée. Je ne pouvais pas me permettre de perdre le droit d'entrée. Plus important encore, je ne pouvais pas me permettre de perdre la chance de participer à la

compétition régionale. J'avais besoin de ce titre.

Toujours pas de James. Je fis un pas en arrière, anticipant l'instruction de quitter la scène et je m'arrêtai lorsque mes épaules heurtèrent la poitrine d'un homme.

— James, soupirai-je, soulagée.

Mes bras se levèrent automatiquement comme pour démarrer un enchaînement lorsque je me tournai.

— Si tu veux, répondit Dominic, en prenant ma main droite et m'attirant à lui dans une position de tango.

Je le dévisageai, mais n'eus pas le temps de discuter. La musique démarrait déjà. D'instinct, mes épaules se détendirent lorsque mon dos se redressa et j'adoptai la bonne posture.

Sans plus de cérémonie, la danse commença. On ne garde pas ses distances avec son partenaire de tango argentin comme dans les autres danses. Le tango est propice au rapprochement, au frottement des corps. Dominic était un danseur de tango passable, et je le laissai me guider. Je m'efforçai de glisser quelques pas plus élaborés tout en lui sifflant à l'oreille :

— Que fais-tu ici ?

— Je te cherchais, répondit-il.

Il me fit faire une demi-pirouette avant de me ramener vers lui. Il ne risquait pas de me faire gagner des points en technique s'il continuait à me balancer de la sorte. Au moins, il portait une tenue réglementaire : jeans noirs moulants, probablement renforcés de doublures en Kevlar, chemise en soie rouge boutonnée et veste noire qui devait être horrible quand il faisait chaud, mais qui lui dessinait une silhouette d'enfer et lui permettaient de cacher bien plus d'armes que mon costume. C'était toujours mieux que son trench-coat de chasseur de monstres.

— Ça m'a paru un bon moyen de rattraper le temps perdu.

— Tu aurais pu appeler, rétorquai-je.

Un peu trop fort. Un des couples voisins nous lança un drôle de regard, ce qui m'incita à me serrer contre Dominic pour murmurer :

— Tu avais mon numéro. Dis-moi, où est passé mon partenaire ?

— Le gentleman avec qui tu te préparais à faire cette parodie de danse est, pour le moment, indisposé.

La façon dont il avait dit « gentleman » montrait clairement qu'il savait que James n'était pas humain.

Je m'écartai d'un léger coup de reins non dénué de grâce et le fixai.

— Tu as tué mon partenaire ? demandai-je d'une voix posée et calme tandis que j'essayai de déterminer à quelle vitesse je pourrais atteindre mes armes.

— Tué ? Non. J'ai supposé que tu n'apprécierais pas et je ne voulais pas mettre en danger nos relations de travail.

Dominic baissa les yeux sur moi. Pas si facile en tournoyant autour de la piste de danse.

— Il se réveillera dans une heure environ.

Je pouvais dire adieu à ma qualification. Corrompre les juges et prétendre que James avait dû s'absenter à cause d'une urgence médicale intempestive (qui se serait mystérieusement résolue à temps pour que nous puissions nous joindre au dernier groupe) ne fonctionnerait pas, puisque je dansais sur scène avec un autre homme. On m'accuserait de lui avoir tendu un piège pour faire un échange. Même si c'était avec un moins bon partenaire. À en juger par sa posture et son jeu de pieds, Dominic n'était pas mauvais, mais il n'avait clairement jamais dansé le tango argentin de sa vie. Ses pas étaient mécaniques alors que je caracolais autour de lui, dans une tentative désespérée de faire illusion. Ça aurait pu passer en soirée, mais ici ? C'était du suicide.

— Tu aurais pu appeler, sifflai-je encore. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Tu voudrais que je discute d'affaires sérieuses sur une ligne téléphonique non sécurisée ?

— Ça suffit, grognai-je.

Je reculai et amorçai le début d'une vrille, comme si mon partenaire l'avait initiée, puis m'écroulai en agrippant ma cheville gauche. Je poussai un cri pour mieux feindre la douleur. Les autres danseurs se tournèrent vers nous. Certains nous jetèrent des regards emplis d'empathie, d'autres étaient empreints d'une joie non dissimulée. De la pure logique, mais comme Sarah aimait tellement à me le dire, les chiffres ne mentent pas. Tout le reste oui, mais les chiffres ? Jamais.

Dominic me fixa, l'air inquiet alors qu'il se penchait et s'agenouillait au sol.

— Tu t'es tordu la cheville ? Les chaussures que tu portes...

— Sont appropriées pour l'occasion, sifflai-je entre mes dents. Maintenant, aide-moi à sortir d'ici.

Accepter l'aide, même factice, d'un membre du Covenant était difficile, mais c'était nécessaire si je voulais que ma « blessure » paraisse réaliste. En m'appuyant lourdement sur le bras qu'il m'offrit, je quittai la compétition en boitant, la tête haute et des larmes bien réelles dans les yeux.

Tant pis pour les Régionales.

La nature de mon déguisement m'empêchait de passer de Valerie à Verity dans le hall de la salle de danse. Je boitai jusqu'au vestiaire, où je récupérai mon sac de sport et mon manteau. Dominic me suivait à la trace, l'air perplexe. Il sembla encore plus étonné lorsque, à chaque pas qui m'emmenait loin des portes de la salle de danse, il se rendit compte que je boitais de moins en moins.

— Tu faisais semblant ? s'enquit-il.

— Tu ne pouvais pas utiliser ton putain de téléphone ?

— Comment peux-tu faire semblant ?

— Tu pensais que remplacer mon partenaire et le foutre... Tu l'as *mis* où d'ailleurs ?

Dominic détourna les yeux.

— Dans un placard.

— Ben voyons ! Tu pensais que remplacer mon partenaire et le foutre dans un placard avant de pourrir ma compétition de danse était moins risqué que d'utiliser un putain de téléphone et de dire « Salut, je voudrais te parler des morts en ville ? ». Tu es taré !

J'accélérai le pas.

— Complètement taré. Et tu dois me rembourser l'entrée, en plus des cinq cents dollars que tu me dois pour avoir gardé mon T-shirt la dernière fois.

— Désolé d'avoir estimé que la menace à laquelle on est confrontés est plus importante que ton loisir du dimanche.

Quelque chose se brisa en moi. Pendant des années, j'avais supporté les regards distants et les commentaires subtilement désapprobateurs de ma famille. Le mépris total d'un membre du Covenant de St George était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Je me tournai vers lui, un doigt pointé vers sa poitrine.

— Écoute, connard... Danser n'est pas « un loisir du dimanche ». C'est toute ma vie, tu comprends, ça ? Tu n'avais aucun droit de me traquer comme ça, et tu n'avais vraiment aucun droit de t'imposer. Tu n'acceptes pas ma vie ? Eh bien, va te faire foutre. Au moins, j'en ai une.

Il cligna des yeux, mais sembla mécontent.

— Je...

— Oublie, et suis-moi.

— Quoi ?

La méfiance se peignit sur son visage, et avec raison. J'étais à deux doigts de le jeter dans la première benne à ordures venue, en pariant sur le fait qu'un citoyen consciencieux le trouve avant les goules locales.

— Tu as ruiné ma journée, tu as ruiné mes chances de qualifications pour la prochaine grosse compétition, et tu as peut-être ruiné ma couverture. Tu ne partiras pas d'ici sans me dire ce pour quoi tu es venu. Maintenant, viens.

Je commençais à réaliser que je courais un réel danger. Il m'avait démasquée. Un membre du Covenant savait que Valerie Pryor était en fait Verity Price, habillée avec du tissu léger qui ne dissimulait pas grand-chose. La suite des événements me dirait s'il venait de ruiner un simple concours ou l'ensemble de ma carrière.

Mon Dieu, Dominic De Luca avait le pouvoir de m'empêcher de danser à haut niveau. Je n'avais aucune envie de le tuer, mais aurais-je le choix ?

Il fallait bien lui reconnaître au moins ça : Dominic m'avait suivie sans se plaindre, malgré la chaleur qui régnait dehors et le fait qu'il devait étouffer dans ses vêtements. Nous descendîmes jusqu'au coin de la rue et pénétrâmes à l'arrière d'un restaurant. La porte d'entrée des cuisines était incrustée de graisse et puait la friture. Dominic marqua un temps d'arrêt en découvrant l'endroit et je le saisis par la manche de sa veste pour l'entraîner plus loin. Le cuistot de service, qui portait un tablier blanc sale, avait le dos tourné. Il était occupé à tailler des morceaux de viande non identifiables en morceaux de plus en plus petits.

— Salut, Nigel, le saluai-je.

Il grogna en nous faisant un signe de la main.

Dominic accéléra légèrement le rythme, s'approchant assez près pour me souffler à l'oreille :

— Est-ce que c'est...

— Tu aimerais bien le savoir, hein ?

La porte arrière de la cuisine s'ouvrait sur une volée d'escaliers rachitiques menant aux pièces de rangement au-dessus. Je montai les marches deux par deux et me concentrai pour éviter de transpercer le bois à moitié pourri avec mes talons de treize centimètres. Cela m'aida un peu à canaliser ma colère.

Pendant que je m’efforçais de ne pas trouver le plancher avec mes chaussures, j’oubliais à quel point il serait facile d’empaler Dominic avec.

Il réussit à rester silencieux jusqu’à ce que nous atteignîmes le deuxième étage. Le couloir était encombré par des cartons remplis de vieux journaux et des piles de vaisselle remisées car trop ébréchées, même pour un établissement comme celui-ci. Je me faufilai entre les obstacles en prenant soin de ne pas déclencher d’avalanche.

Dominic n’eut pas cette chance. Il y eut une chute fracassante, suivie par un chapelet de jurons prononcés dans un italien haut en couleur.

— Continue d’avancer, lui intimai-je, d’un ton chantant.

— Qu’est-ce qu’on fout ici ? s’énerva-t-il.

— Il faut que je me change.

Je lui lançai un coup d’œil par-dessus mon épaule et lui offris un sourire innocent.

— Si tu avais appelé, tu n’aurais pas eu à me suivre dans un endroit où les plats sont mortels. Penses-y la prochaine fois qu’il te prend l’envie de t’incruster à l’une de mes compétitions.

— Que Dieu nous préserve que quelque chose t’empêche de danser, renifla-t-il.

— Putain, ouais, dis-je, en poussant la porte la plus proche avant de m’engouffrer dans le débarras presque vide de l’autre côté.

D’autres chutes et chocs ponctuèrent la progression de Dominic, qui me suivait toujours à la trace.

Encore une chose à laquelle il fallait renoncer dans le monde glamour et épuisant de la danse de salon professionnelle, et encore plus dans le monde glamour et épuisant de la cryptozoologie professionnelle : la pudeur. Bien sûr, je pousserais des hauts cris comme n’importe quelle autre fille si quelqu’un me surprenait dans le vestiaire de Victoria’s Secret – juste avant de lui asséner un coup de pied dans la tête – mais je pourrais troquer mes vêtements de danse contre une tenue de ville en plein milieu de la 5ème Avenue. Je sus que Dominic était entré dans la pièce quand je l’entendis retenir son souffle, et je me tordis le cou pour le regarder par-dessus mon épaule, les sourcils levés dans une question silencieuse.

— Tu... Ah... bégaya-t-il.

Il ne savait plus où poser les yeux et il avait l’air hagard.

Il faut dire qu’il y avait de quoi regarder. Après tout, j’avais jeté mon

costume au sol et j'étais là, debout en petite culotte à lanières vert émeraude, avec des bas transparents, des talons aiguilles et un assortiment de holsters.

Si je retirais le bras qui cachait ma poitrine, il allait faire une crise cardiaque. Ce n'était peut-être pas une façon classique de tuer un homme, mais on n'avait pas toujours le choix.

— Oui ? lui dis-je.

Dominic déglutit.

— Tu dances avec une arme dans le dos ?

— Tu ferais quoi à ma place ?

Je m'accroupis pour fouiller dans mon sac de sport et en sortis un sac en plastique rempli de bandes extensibles avant de me redresser. J'avais l'habitude de me faire un strapping après une compétition, ce qui limitait le risque de blessure lorsque j'allais courir sur les toits pour me délester du stress. De plus, porter une bonne couche de bandes équivalait à porter une armure légère, ce qui était appréciable.

Normalement, je serais restée baissée pendant que je m'enveloppais les chevilles et les genoux, mais je n'avais pas envie de faire cette faveur à Dominic. Je tendis plutôt la jambe gauche en l'air, en restai en équilibre sur la droite tout en enroulant les bandages autour de mon genou.

— Le problème, avec le tango argentin, c'est qu'on ne peut pas mettre beaucoup d'armes sous son costume sans se faire repérer. La valse est plus pratique de ce point de vue là. Une machette rentre sous un costume de valse.

— Euh, oui. Bien sûr.

Il n'avait toujours pas décidé où poser les yeux.

— Je suppose que tu aimerais savoir pourquoi je te cherchais, reprit-il en se raclant la gorge.

— Parce que tu es un connard pompeux qui n'a pas de téléphone digne de ce nom ? Mets-moi dans tes contacts, tu pourras m'appeler gratuitement.

Je pliai la jambe en arrière pour faciliter l'accès à ma cheville et je répétai le processus d'emballage.

— Oui, Dominic. J'aimerais savoir pourquoi tu as décidé de ruiner ma journée et d'endommager ma carrière. S'il te plaît, explique-moi.

— Je crois que j'ai découvert ce qui provoque les disparitions de cryptides.

Sa voix était plus assurée, il avait en partie recouvré son arrogance. Il avait compris qu'il devait aller droit au but. Il était plus à l'aise avec les discussions sérieuses qu'avec les femmes à demi nues et très souples. Le

pauvre type avait dû mener une vie *très* ennuyeuse.

— Et c'est quoi ? demandai-je.

Mon genou gauche et ma cheville gauche étaient enveloppés et prêts à supporter une pression supplémentaire sans dommages. J'attachai mon holster de cheville gauche sur le bandage et je changeai de jambe.

— J'ai étudié les archives du Covenant sur cet endroit et je suis remonté sur plusieurs centaines d'années...

L'aiguillon de la jalousie me poignarda la poitrine. Les archives familiales remontaient au mieux à l'arrivée de mes arrière-arrière-grands-parents en Amérique.

— Tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, murmurai-je.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

J'entrepris d'envelopper ma cheville droite en essayant de réprimer mon irritation pour ne pas bâcler le travail.

— Qu'as-tu trouvé dans les archives ?

Dominic s'interrompit puis déclara :

— Je crois qu'il y a un dragon endormi sous cette ville.

Je tombai sur le cul.

## Chapitre 10

« Une vraie lady n'est jamais prise en défaut. Et si ça arrive, elle a la présence d'esprit de ne pas laisser de survivants. »

— Evelyn Baker

### **L'espace de rangement à l'étage d'un restaurant anonyme à la réputation douteuse**

Cinq minutes, un travail de bandage fini à la hâte et une paire de jeans plus tard, j'étais assise sur une vieille cuisinière et je vérifiais mes armes tout en observant Dominic du coin de l'œil. Il arpentait la pièce d'un pas lourd, presque martial. La régularité de son allure avait quelque chose de vaguement apaisant, et je guettais avec intérêt le moment où son pied heurterait une planche pourrie, car il y avait de grandes chances pour qu'il passe à travers le plafond du restaurant juste en dessous de nous. On s'amuse comme on peut !

— Il y a un problème majeur dans ton explication, dis-je. Les dragons sont éteints. Le Covenant les a éradiqués il y a des siècles.

Dominic m'adressa un regard plein de dédain – quel honneur !

— Vraiment ?

— Hé, ho, ce n'est pas moi qui écris la propagande, tu te rappelles ? Mais d'après ce que j'ai lu et selon mes sources, humaines ou cryptides, oui, ils l'ont fait.

Si les dragons étaient toujours en vie, les princesses dragons devraient le savoir – elles *devaient* le savoir, puisque tous les anciens bestiaires affirmaient que les deux espèces vivaient en symbiose. S'il y avait encore des dragons, les princesses dragons ne travailleraient probablement pas dans des clubs de striptease et ne vivraient pas dans des quartiers de seconde zone.

— Quoi qu'il en soit, il semblerait que quelques-uns aient échappé à l'extermination.

Je levai les yeux de mon holster de cheville pour le fixer, dégoûtée.

— Voilà le truc : effacer une espèce dotée d'une conscience n'est pas une « extermination ». C'est un génocide. Utilise la bonne terminologie.

— Les dragons se nourrissaient d’humains.

— Quand les humains entraient par effraction dans leur caverne pour leur voler leurs affaires ! Ils avaient bien raison ! Si les dragons avaient vécu au Texas, ils auraient été récompensés par l’association des propriétaires, au lieu d’être pourchassés par une bande de super-héros médiévaux qui voulaient leur arracher la peau du cul.

Dominic me dévisagea, confus.

— Qu’est-ce que le Texas a à voir là-dedans ?

— Waouh, toi, tu n’as pas eu droit à des cours d’intégration culturelle avant de débarquer ici ! Le Covenant veut que tu te fasses manger ou quoi ? dis-je en glissant du haut de la cuisinière. D’accord, très bien, supposons que tu aies raison, que tout ce que nous pensions savoir est faux et qu’il y a un dragon qui dort quelque part sous la ville de New York.

Je fis une pause avant de reprendre :

— Il ne s’étendrait pas sous toute la ville, ni même sous un quartier, on est bien d’accord ? Juste sous quelques pâtés de maisons ou quelque chose comme ça ? Parce que je ne suis pas équipée pour affronter un dragon de la taille de New York.

Un dragon de la taille de Manhattan était inimaginable, surtout si on partait du principe qu’il était hostile. Une vieille histoire de famille raconte que grand-mère s’était un jour emparée d’une ruche entière de guêpes Apraxis armée de simples grenades à portée limitée. La morale de cette histoire, c’est qu’il ne faut jamais s’engager dans un combat perdu d’avance si on peut l’éviter.

— Il ne serait pas de la taille de New York, confirma Dominic.

Il se tut, l’air un peu déconfit. Ça lui donnait une expression étrangement attrayante qui gommait la sempiternelle arrogance qui lui durcissait les traits. Il ressemblait ainsi à un homme qu’une fille verrait bien, disons, en face d’elle pendant le petit-déjeuner.

— Du moins, je ne crois pas. Le plus grand dragon jamais enregistré n’était pas plus grand qu’une baleine bleue.

— Je ne devrais probablement pas trouver ça aussi rassurant, dis-je en m’emparant de mon sac. Alors OK, on part du principe qu’il y a un dragon. Je préfère que tu n’appelles pas les renforts, puisqu’ils extermineraient les cryptides que j’essaie de protéger, et je parie que tu ne souhaites pas non plus que j’appelle les renforts de mon côté.

— Pas vraiment, en effet, je suis déjà assez en minorité comme ça.

Son masque d'arrogance réapparut sur son visage comme le givre qui recouvre une fenêtre par une froide matinée.

— Moi et mon armée de cryptides qui n'écoutent rien à ce que je leur dis, on fait peur, confirmai-je. Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y a un dragon ?

— Je préférerais ne rien dire pour le moment, répondit Dominic fermement.

— Génial, soupirai-je. Disons que je te crois. Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On commence par vérifier mon hypothèse, et ensuite on prend une décision.

Je le scrutai avec attention. Quelque chose dans la façon dont il se tenait...

— Tu ne *veux* pas avoir raison, on dirait ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi pas ? Si c'est un dragon, rien ne t'empêchera de le tuer, même pas moi. Pas à moins que ce dragon ne parle anglais et aime suffisamment les blondes pour en écouter une et, même là, il faudrait qu'il soit d'humeur à te transformer en barbecue.

Dominic émit un bref sourire en haussant les sourcils.

— Tes plans pour moi incluent l'immolation, c'est bon à savoir.

— Je m'adapte. Je peux changer d'avis, dis-je en haussant les épaules. Je serai ravie de me débarrasser de ton corps d'une manière non draconique, une fois qu'on saura ce qui se passe.

— Très bien. Pourquoi je ne serais pas ravi d'avoir raison ? Eh bien, c'est ma première fois sur le terrain. Je préférerais ne pas commencer ma carrière en échouant à tuer un dragon.

Une ombre passa dans ses yeux. Il y avait quelque chose d'autre – quelque chose dont il ne voulait pas me parler, mais je n'insistai pas.

— Parfait. Je n'ai pas envie d'appeler ma famille.

— Alors, on a un accord. Je suppose qu'une fois qu'on aura déterminé la véritable nature de la menace, on...

Il laissa sa phrase en suspens. Sa bouche continuait à bouger, mais il n'émettait plus aucun son.

Il me fit de la peine. Bien sûr, c'était un meurtrier, mais il avait été élevé pour ça et on ne reproche pas à un serpent de mordre. Il avait l'habitude de marcher sur des rails, par comme nous autres.

— Tu ne sais pas comment gérer ça, hein ?

Clairement frustré, Dominic secoua la tête.

— Je ne sais pas comment m’y prendre sans plan d’action.

— Ce n’est pas grave, dis-je en avec une moue ironique. Je suis une Price. Le mot « improvisation » a été inventé pour nous.

— Alors, je suppose que je vais rester avec toi.

— Ça ne veut pas dire que je ne suis plus en colère contre toi : tu as ruiné mon concours, ajoutai-je. Maintenant, suis-moi. Allons chasser le dragon.

Pour collecter des informations, je procédais toujours de la même façon : je frappais aux portes et j’allais interroger les cryptides locaux dotés d’intelligence sur leur lieu de travail pour leur demander s’ils avaient eu vent d’activités anormales. Ce n’était pas une option avec Dominic. Pas plus que courir sur les toits. Il était plutôt à l’aise là-haut, sauf qu’il refusait de se jeter dans le vide.

— Oh, allez... le cajolai-je, alors que nous marchions dans une allée obscure saturée d’odeurs d’urine humaine et de graisse recyclée en provenance de la grille d’aération d’un restaurant chinois.

On sentait aussi un fumet sucré et légèrement épicé de pain d’épices. Il se dégageait de l’endroit où un Madhura stockait ses réserves de nourriture. C’était réconfortant. Je ne savais pas qu’il nous restait un Madhura en ville. S’ils n’avaient pas tous fui, la situation n’était peut-être pas si mauvaise.

Dominic balayait l’espace autour de nous pendant que nous marchions, passant d’un mur à l’autre. Il plissa le nez quand la puanteur nous environna, mais il n’avait pas dit un mot sur le Madhura. Le manque d’expérience pratique était vraiment handicapant pour les nouveaux agents de terrain du Covenant.

— J’ai dit non. La gravité n’est pas un jeu.

— Ce n’est pas comme si je te demandais de me laisser te lancer un sort.

Il me jeta un regard noir. Je levai les mains.

— Je n’ai pas dit que je *pouvais* jeter un sort pour léviter, crétin. Je ne suis pas une sorcière. Je dis juste que nous irions plus vite si on n’était pas restreints par la vitesse de nos pieds.

— Encore une fois, non. Tu aimes peut-être tenter les lois de la physique, mais je préfère frôler la mort seulement quand c’est nécessaire.

— Tu parles comme mon père.

Dominic renifla.

— J’espère bien que non.

Je m’arrêtai de marcher, et plantai mon regard dans le sien.

— Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire exactement ?

Dominic pivota pour me faire face, en croisant les bras sur sa poitrine.

— Est-ce que tu veux vraiment avoir cette conversation ici et maintenant, alors que je suis peut-être ta seule chance de retrouver cette créature avant qu’elle ne crée de réels problèmes dans ta précieuse ville ?

— Ouais, c’est ce que je veux. Qu’est-ce que c’était censé vouloir dire, exactement ?

— Juste qu’aucun membre respectable du Covenant n’aime être comparé à un traître.

— Hum, d’abord, monsieur, mon père n’est pas un traître. Il n’a jamais fait partie de ton Covenant débile. Aucun de nous d’ailleurs. Si tu veux des traîtres, tu devras remonter à deux générations, et si tu demandes leur avis aux souris, ce n’était même pas des traîtres.

Dominic, mécontent, cligna des yeux.

— Que je demande à quoi ?

Je commençais juste à m’échauffer.

— En plus, qu’est-ce qui fait de toi le Dieu de la cryptozoologie ? Pourquoi est-ce que tu serais le seul à pouvoir trouver quelque chose qui serait « seulement » de la taille d’une baleine bleue ? Je suis une Price, je ne suis pas idiote. Je suis presque sûre de pouvoir trouver quelque chose d’aussi gros sans ton aide. Tout ce que tu fais, c’est m’empêcher de monter sur les toits, faire peur aux cryptides locaux et me ralentir.

— Et quel effet tu penses avoir sur l’état de mes recherches, au juste ? Est-ce que tu as prévu de danser un tango endiablé sur la route en briques jaunes de la victoire ? Tu es une traîtresse, issue d’une famille de traîtres et il n’y a rien que tu puisses faire que je ne puisse pas faire sans toi !

— Ah ouais ?

— Oui !

J’étais en plein dans une violente dispute, qui menaçait de tourner à la bagarre, dans une ruelle déserte avec un membre du Covenant de St George qui m’avait vue m’habiller et qui savait donc où se trouvaient toutes mes armes. Je surveillais les issues de secours depuis le début et les perspectives étaient plutôt sombres ; s’il n’avait rien à portée de main, je pourrais peut-être atteindre la benne à ordures et m’en servir pour passer dans les conduits

d'évacuation de l'épicerie. Après, je devrais improviser.

Comme j'hésitais, Dominic s'approcha, sentant qu'il avait l'avantage. Son menton était légèrement surélevé, ce qui me donnait une excellente vue sur ses traits arrogants et irritants. Ma poitrine se serra alors que mon pouls, qui avait déjà accéléré, battait la chamade. J'étais coincée. M'enfuir ou me battre ? Si la vie m'avait appris quelque chose, c'était qu'il y avait plus d'une façon de faire la guerre.

— Essaie de faire ça sans moi, dis-je.

En me mettant sur la pointe des pieds avec aisance – merci aux centaines de rumbas que j'avais dansées avec des hommes plus grands que moi –, je posai une main à l'arrière de sa tête et pressai mes lèvres sur les siennes.

Embrasser un homme, c'est un peu comme danser un tango : il y a un leader et un suiveur, et la tradition veut que ce soit l'homme qui mène la danse. Je n'ai jamais été du genre à respecter la tradition, sauf en cas de nécessité. Ce qui s'avéra être une bonne chose, parce que ce baiser était, eh bien... J'ai connu mieux. D'après la façon dont Dominic me rendait mon baiser, je me demandais si ce n'était pas sa première fois.

J'avais beaucoup pratiqué avec des danseurs amateurs. Je l'embrassai avec plus d'ardeur, attendant que son instinct lui donne un coup de pied au cul et lui rappelle les étapes que son cerveau connaissait certainement. Dominic, perplexe, eut un moment d'hésitation, comme s'il ne comprenait pas bien ce que je faisais. Puis ses bras m'emprisonnèrent pour m'écraser contre sa poitrine. Je flottai soudain dans les fragrances chaudes et masculines du cuir et de propreté. Il n'y a rien de plus doux que l'odeur d'un homme qui prend soin de lui et sent le gel douche. Cela déclenche une réaction susceptible de conduire à autre sorte d'alchimie, disons, plus physique. Mon corps réagit et je me pressai plus fort contre lui. La boucle de mon holster me mordit le ventre assez fort pour y laisser un bleu. Lui aussi en aurait un, à en juger par l'angle de nos corps. Mais j'avais des choses plus importantes en tête.

Il m'embrassait avec une urgence qui ne correspondait pas du tout à son comportement professionnel, peut-être parce qu'on ne l'embrassait pas souvent. Comme je m'y attendais, les muscles de son torse étaient durs. Une autre partie de son corps durcissait contre ma cuisse – je n'avais plus de doute sur l'enthousiasme avec lequel il répondait à mes avances.

D'un coup, il me repoussa brusquement. Je titubai jusqu'à heurter le mur de l'allée.

— Hé, protestai-je.

— C'était quoi, ça ?

Il me fixa. Ses joues retrouvaient des couleurs au fur et à mesure que son sang affluait. Dommage. J'aimais mieux quand son sang était concentré dans une autre partie de son anatomie.

— Tu as dit que tu pouvais tout faire sans moi.

J'étais si énervée d'avoir été repoussée que je décidai de retourner le couteau dans la plaie en lui lançant un baiser moqueur.

— Si tu peux faire ça tout seul, trouve-toi une place dans un cirque.

— Tu es une connasse insolente, irresponsable et immature !

— Et toi, tu es un connard arrogant ! Mais il se pourrait bien qu'il y ait un dragon sous cette ville. On peut arrêter de chercher à savoir qui a la plus grosse et commencer à réfléchir à ce qu'on va faire ? Ou je dois encore t'embrasser ?

Dominic hésita. Pendant un bref instant, je me demandai s'il avait autant envie que moi de reprendre notre baiser. Puis il secoua la tête et reprit ses esprits.

— Bien, dit-il d'une voix maussade. Que suggères-tu ?

— Pour commencer ? Je suggère que nous allions trouver le Madhura qui vit dans cette zone. Il sait peut-être quelque chose.

— Le quoi ?

Il me dévisagea, perdu.

Je faillis rire.

— Oh, mon gars. Pour un grand et méchant chasseur de dragon, tu as beaucoup à apprendre. Allez, viens...

Notre Madhura se trouvait derrière le comptoir d'un petit café appelé « [Gingerbread](#)1 Pudding ». C'était une petite femme d'origine indienne, attirante, vêtue d'un T-shirt bleu saphir et d'un tablier rouge vif sur lequel était brodé « Viens m'attraper ! Deviens fan de pain d'épices ! » Ses épais cheveux noirs étaient attachés en deux longues tresses qui pendaient sur ses épaules, et elle servait un morceau de pain d'épices brun foncé et une tasse de chocolat chaud à un client en souriant. Les Madhuras étaient attirés par les sucreries. Ils s'épanouissaient au contact du miel comme les princesses dragons s'épanouissaient au contact de l'or, ou les croquemitaines en détenant des informations. Travailler dans un endroit spécialisé dans les desserts ressemblait probablement à l'idée qu'elle se faisait du Paradis.

Dominic regarda le Madhura avec un étonnement évident. Nous attendions notre tour dans la file d'attente pour nous approcher du comptoir quand ses narines s'évasèrent légèrement. Il venait de détecter les phéromones spécifiques de cette femme. Une Madhura heureuse était presque irrésistible, ce qui leur permettait de rester en vie si longtemps.

— Qu'est-elle ? demanda-t-il à voix basse.

— Madhura. Ils sont originaires du sous-continent indien. On les vénérât comme des dieux et des déesses de l'abondance, parce qu'ils savaient toujours où trouver du miel.

La file avançait et nous fîmes un autre pas en avant

— Ils sont inoffensifs, amicaux et souvent au courant de plein de choses.

Son visage s'assombrit.

— Je ne crois pas que nous partagions la même définition d'inoffensif.

Je lui enfonçai un coude dans le ventre.

— Tais-toi et laisse-moi parler.

Il me lança un regard lourd de sens, mais se tut. Le dernier client récupéra ses achats et alla s'asseoir, nous laissant la place. Le Madhura nous adressa un sourire.

— Bienvenue au Gingerbread Pudding. Je suis Piyusha. Qu'est-ce que je vous sers aujourd'hui ? nous dit-elle.

— Tout ce que tu voudras, et quelques informations.

Je fis de mon mieux pour paraître inoffensive en lui retournant son sourire, et déclarai :

— Mon nom est Verity Price. Voici mon... ami... mon ami... Dominic. Nous voudrions vous parler, si c'est possible.

Le sourire de Piyusha se figea et son regard passa de moi à Dominic plusieurs fois.

— Verity Price ? Comme dans... demanda-t-elle.

— Oui. J'essaie de comprendre ce qui se passe. S'il vous plaît ?

Dominic me dévisageait toujours. Je lui renfonçai mon coude dans le ventre. Il grimaça.

— Je vous promets que ça ne durera pas longtemps.

— D'accord.

Piyusha hocha la tête et désigna une porte sur laquelle était inscrit « Employés seulement ».

— Suivez-moi. Je vais demander à l'une des filles de me remplacer et

j'arrive tout de suite.

— Merci beaucoup, dis-je en prenant la main de Dominic et en l'entraînant à ma suite.

Les gens qui faisaient la queue derrière nous ronchonnaient alors qu'elle s'en allait en les laissant temporairement sans serveur. La porte entre nous et le café se referma, et nous fûmes seuls.

Piyusha tint parole : elle entra dans la petite salle de repos des employés environ huit minutes plus tard, portant un plateau rempli de deux tranches de pain d'épices givré, deux grandes tasses de lait au chocolat, une petite assiette de biscuits Graham et du miel. Elle s'assit en face de nous à la table de jeu qui trônait au milieu de la salle de repos, et posa le plateau de façon à nous présenter le pain d'épices et à garder les biscuits et le miel au plus près d'elle. Elle concentra son attention sur moi.

— Que me vaut l'honneur d'avoir attiré l'attention de votre famille ?

— Nous cherchons des informations au sujet d'un dragon, déclara Dominic d'un ton presque rude.

Piyusha, qui s'apprêtait à saisir un biscuit, se figea tout en le fixant. Finalement, elle laissa retomber sa main sur ses genoux et me scruta une fois de plus en me demandant poliment :

— Il fait partie de votre famille, ou c'est un membre du Covenant ?

— Covenant.

En lisant un début de panique dans ses yeux, j'ajoutai :

— Mais il a promis de ne pas s'attaquer à ceux qui nous aideront dans notre enquête, à moins qu'ils ne deviennent une menace pour la communauté humaine locale.

Tout cryptide menaçant les humains devenait une proie pour ma famille, ainsi que pour le Covenant. Peu importait à quel point nous aimions les cryptides, s'ils chassaient les gens, nous les abattions. Réguler le biosystème des endroits où nous vivions faisait partie de notre mission.

Dominic fronça les sourcils en me jetant un coup d'œil. Je lui donnai un coup de pied sous la table. Nous discutons de promesses qu'il n'avait pas faites, mais qu'il allait tenir plus tard, une fois notre sympathique voisine Madhura rassurée.

— Je... vois, dit Piyusha en se détendant.

Elle prit un de ses biscuits et le trempa dans le miel.

— Je ne suis pas la mieux informée dans cette ville. Je travaille dans un

café à desserts, vous savez ? Mais j'entends des choses, parfois. Des choses qui ne sont pas toujours sympas.

Son regard passa de moi à Dominic pendant qu'elle tournait son biscuit dans le miel.

— Vous me promettez qu'il ne va pas revenir ici et me chasser ?

— Je le jure. S'il le fait, c'est lui qui met en danger l'écosystème, pas vous.

Piyusha se détendit davantage.

— Vous devriez essayer le pain d'épices. Il est vraiment bon. Recette secrète du café, les gens en commandent de partout, parce qu'on ne le trouve nulle part ailleurs.

— Cool. Merci.

Je pris ma fourchette et l'utilisai pour couper une tranche de pain d'épices. Dominic m'imita à contrecœur.

C'était la dernière preuve dont Piyusha avait besoin pour être convaincue que nous n'avions pas l'intention de la brûler.

— Comme je l'ai dit, je ne suis pas la mieux informée, mais ce que j'ai entendu, c'est que tous ceux qui partent ne partent pas vraiment, vous savez. Certains d'entre eux disparaissent tout simplement. Pas de mots, pas de nouvelle adresse, rien.

— Eh bien, ça arrive, surtout quand on sait que le Covenant est en ville, répliquai-je.

— Même aux lamias ?

Je marquai un temps d'arrêt. Les lamias étaient un peu comme des centaures, du moins en élargissant la définition traditionnelle de « centaure » pour inclure « le corps du plus gros serpent au monde ». Elles avaient encore plus de raison d'être claniques que les princesses dragons. Elles ne pouvaient pas se fondre dans la société humaine, et leur métabolisme endothermique les rendait faibles et désorientées par temps trop froid. Le credo des lamias était « Restez groupées », et aucune n'abandonnerait son nid sans une foutue bonne raison.

Voyant mon trouble, Piyusha ajouta :

— Et les hidebehinds ? Quatre d'entre eux ont disparu.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demandai-je par réflexe.

Puis je secouai la tête avant de m'excuser :

— Désolée. C'était irréfléchi et spéciste. J'ai juste... Pourquoi personne ne m'en a parlé ?

— Peut-être parce qu'il y a un membre du Covenant en ville ? Je veux dire, vous l'avez amené ici. Vous l'avez *conduit* jusqu'à moi.

Piyusha, inquiète, se mordilla la lèvre inférieure avant d'ajouter :

— Ça me fout les jetons.

— Madame, je vous assure que j'aurais pu vous trouver tout seul, se défendit Dominic froidement.

Piyusha le regarda droit dans les yeux, en redressant ses épaules.

— Vous voulez parier là-dessus ?

— C'est amusant, mais ça n'aide pas, intervins-je. Y a-t-il un lien entre les disparus ? Espèce, emplacement géographique, quelque chose ?

— C'étaient toutes des femmes et elles étaient toutes célibataires ou sans compagnon, expliqua Piyusha.

Elle se remordit la lèvre, puis elle ajouta :

— Certaines ont disparu pendant la journée et d'autres de nuit. Quelques-unes étaient des clientes régulières. J'ai pensé à quitter la ville.

— C'est peut-être une bonne idée.

Je sortis mon portefeuille de mon sac et lui tendis une carte de visite que je plaçai sur le plateau à côté de ses biscuits et de son miel.

— Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit ou si vous trouvez autre chose qui pourrait nous aider à comprendre ce qu'il se passe. Si c'est vraiment un dragon...

— J'appellerai, affirma Piyusha.

En observant son expression, j'étais presque convaincue qu'elle le pensait. Elle prit la carte, rit nerveusement et la glissa dans sa poche.

— Mes frères ne me croiront jamais quand je leur raconterai que j'ai rencontré une vraie Price. Sunil est convaincu que vous êtes un personnage de conte de fées.

— Il n'y a pas de « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants » chez nous, ironisai-je.

L'expression de Piyusha s'assombrit.

— Non, je suppose que non.

Elle jeta un coup d'œil à Dominic.

— C'est tout ce que je sais. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider davantage.

Ce n'était pas difficile de voir où elle voulait en venir.

— Ne vous inquiétez pas. Vous avez été d'une grande aide. N'est-ce pas ?

— Oui, confirma Dominic.

Il réussit à avoir l'air peiné.

Je me mis debout.

— Nous ne vous retenons pas plus longtemps. Vous m'appellerez ?

— J'appellerai, dit fermement Piyusha.

Nous échangeâmes des adieux polis pendant que Dominic se levait, et elle nous raccompagna tous les deux à la porte, balayant mon offre de paiement avec un rire qui n'avait l'air que légèrement forcé. Je l'appréciais de plus en plus. De l'autre côté de la vitre, je la vis retourner derrière son comptoir. Puis nous partîmes et je ne la revis plus jamais vivante.

---

<sup>1</sup> Pain d'épices.

## Chapitre 11

« Si j'avais la chance de pouvoir tout recommencer, sachant ce que je sais maintenant, après les choses que j'ai vues... je te mettrais une balle dans la tête. Ce n'est pas le genre de choses qu'on demande à une dame. »

Frances Brown

### **Sur le trottoir à l'extérieur du Gingerbread Pudding, un café à desserts qui a bon goût en matière de serveuses**

La retenue de Dominic me surprit ; il attendit qu'on ne puisse plus nous voir de la fenêtre du café pour m'attraper par le coude et me pousser dans l'allée la plus proche. La manœuvre avait été assez soudaine pour me déséquilibrer temporairement et je trébuchai, lui donnant le levier dont il avait besoin pour s'emparer de mes bras. Ses doigts s'enfoncèrent suffisamment pour m'épingler les bras sur le côté, sans me tenir assez fort pour me faire mal. J'appréciai. Je n'étais pas vraiment d'humeur à lui casser la mâchoire.

— Tu as du culot, femme, siffla-t-il en rétrécissant les yeux. Comment as-tu osé ? Cette chose inhumaine...

— Son nom est Piyusha, répliquai-je en m'efforçant de garder un ton calme et raisonné. C'est un Madhura. Elle vit aussi longtemps qu'un humain. Elle n'a aucun talent physique particulier. Ce n'est pas un prédateur. Comme elle n'est pas mariée, elle vit probablement avec ses parents ou frères et sœurs, et elle travaille dans un café parce qu'elle y trouve assez de sucre pour la garder en bonne santé. Elle se mariera quand elle rencontrera un homme qui sent bon. Où qu'ils vivent, c'est tout le quartier qui en bénéficiera, car le lait ne se gâtera pas, le pain ne sera pas rassis... Bon sang, vivre près d'une Madhura retarde même la détérioration dentaire.

Ses doigts se relâchèrent, la confusion se peignit sur son visage.

— Sorcière ! cracha-t-il. Tu essaies de manipuler mon esprit avec ta propagande.

C'était le doute qui s'exprimait.

Quand ma famille avait quitté le Covenant, ils nous avaient dit que nous avions tort, que nous n'avions aucune idée de ce que nous faisons, que nous étions des traîtres non seulement envers « la cause », mais envers toute la race humaine. À aucun moment, rien n'avait été teinté de doute : ni les récits que j'avais lus, ni les reconstitutions des souris Aeslins. Les membres du Covenant étaient absolument convaincus de détenir la vérité, à chaque étape du processus. Mais Dominic... il n'était peut-être pas d'accord avec moi, il ne le serait peut-être jamais, mais la confusion que je voyais parfois sur son visage me soufflait qu'il y avait une chance. Et s'il y avait une chance, j'allais la saisir.

— Propagande ? Quoi, tu veux dire que j'essaie de te faire entendre raison avec des arguments valables pour t'empêcher de tuer des gens dans ma ville ?

Il commençait à me couper la circulation dans les bras. Je me tortillai.

— OK, d'abord, lâche-moi ou je te donne un coup de genou dans les couilles.

Dominic me relâcha.

Je me reculai d'un pas, lissant les plis imaginaires de ma chemise avec la paume de mes mains avant de croiser les bras et d'adopter une position décontractée. Les mecs détestent quand les filles les regardent comme s'ils n'avaient pas d'importance. Dominic ne dérogeait pas à la règle : il grogna encore plus fort.

— Écoute, je sais qu'on joue pour deux équipes rivales, mais on était d'accord pour dire qu'avoir un dragon en liberté à New York serait terrible pour tout le monde. Tu dois te mettre dans la tête que tous les cryptides ne sont pas mauvais. Nombre d'entre eux sont importants pour l'écosystème.

— Conn...

— Mes arrière-arrière-grands-parents ont quitté le Covenant parce que Dr John Snow avait découvert le mécanisme qui permettait de répandre le choléra à travers l'Angleterre.

Le changement de sujet semblait l'avoir complètement déconcerté. Ça pouvait se comprendre ; c'était un peu étrange si vous ne connaissez pas l'histoire de la famille, et je pariais que le Covenant n'avait jamais cherché à comprendre pourquoi l'arrière-arrière-grand-père Healy était parti.

— Quoi ?

— Le choléra est une infection bactérienne qui se répand via l'eau polluée, expliquai-je en faisant un pas vers lui, les bras toujours croisés. Ça a

commencé à mal tourner dans les années 1800, ce que beaucoup de gens expliquent par une augmentation de la population mondiale. Il y eut un pic de la maladie en 1832 et un grand nombre de personnes moururent à Londres et Paris.

Il semblait toujours confus. J'eus pitié de lui.

— La dernière licorne connue en France a été tuée en 1831.

Dominic était à nouveau sur un terrain familier.

— Les licornes sont des bêtes sauvages. Elles tuent...

— Je connais les statistiques sur les attaques de licornes.

Un pas de plus referma la distance entre nous. Il ne m'attrapa pas. Je ne lui lançai pas mon genou dans les couilles.

— Les licornes nettoient l'eau des lieux où elles vivent. Le choléra prolifère dans l'eau polluée. Une licorne à l'état sauvage tuera une, peut-être deux personnes par an. L'épidémie du choléra en a tué des milliers. Alors, ouais, quand les recherches de John Snow ont été publiées, ma famille se posait des questions légitimes et quand on leur a répondu « Ça n'a pas d'importance, on fait le travail de Dieu », ils sont partis. Tu penses toujours que c'est de la propagande ?

— Je... essaya Dominic avant de s'interrompre. Ce sont des monstres.

— Certains d'entre eux, oui. Mais si on reste objectif, c'est pareil pour les lions, les tigres et les ours. Que crois-tu que les cryptides dotés d'une conscience, comme la famille de Piyusha, pensent de toi ?

Il marqua une longue pause avant de répondre.

— Je ne sais pas.

— C'est peut-être la première fois que tu es honnête avec moi, dis-je en décroisant les bras et en tendant une main. Salut. Je suis Verity Price. Je te pardonne pour le piège sur le toit, les achools morts et le problème d'attitude. En échange, si tu chasses quelqu'un qui ne représente pas une menace pour ma ville, ne viens pas te plaindre si je te botte le cul. Marché conclu ?

Un peu amusé, Dominic prit ma main et la pressa deux fois.

— Marché conclu. Je ne me plaindrai pas si tu essaies. Je ne suis pas certain que tu y arrives.

— C'est équitable, dis-je en retirant ma main pour sortir de son espace personnel. Alors tu as accès à des archives. Y a-t-il quoi que ce soit dedans sur les dragons et les femmes célibataires ?

— À part un village qui tentait d'apaiser un dragon en lui proposant des

vierges comme plat principal, dit Dominic en secouant la tête. Je ne sais pas s'il en avait fait la demande ...

— ... ou si les anciens du village pensaient que quelques vierges ne manqueraient à personne. Compris. Je vais interroger mon père. Il le sait peut-être.

Et puis j'en parlerai aux princesses dragons. J'étais prête à présenter Dominic à des membres de la communauté cryptides en attendant, mais si je l'amenaï auprès des princesses, elles disparaîtraient en un battement d'ailes. S'il y avait un dragon en ville, ce serait la dernière chose que nous voulions.

— En attendant, nous avons besoin de plus d'informations.

— Je peux contacter mes supérieurs et leur demander de m'envoyer tout ce qu'ils ont sur les dragons, y compris ce qui n'apparaît pas des archives officielles. Ça peut prendre quelques jours.

Je lui jetai un coup d'œil de côté.

— Ça ne va pas les rendre suspicieux ?

— Les dragons ont disparu, tu te souviens ?

— Je te jure, si tu essaies de me la faire à l'envers et de déclencher une attaque aérienne...

— Aurais-je pris la peine de t'en parler ? dit Dominic en fourrant ses mains dans ses poches, tout en étudiant le mur de l'allée. Je ne veux pas déclencher une guerre à moins d'y être obligé.

— Pourquoi pas ? Je croyais que c'était pour ça que tu avais été formé ?

— Il y a... des complications.

— Quel genre de complications ?

Il me lança un long regard.

— En combien de temps pouvez-vous partir, toi et tous ceux que tu protèges ?

Je me figeai. Jusqu'à présent, je n'avais jamais imaginé que Dominic – si énervant et imposant, lui qui avait ruiné mes chances aux Régionales – puisse réellement essayer de m'aider.

— Qu'est-ce que tu y gagnes ?

— Je ne veux pas rater ma première mission en solo pour le Covenant, dit Dominic en haussant les épaules. Ils nous poussent à prendre des initiatives, mais ils sont aussi champions pour revendiquer une victoire. S'il y a un dragon, je veux être celui qui l'aura trouvé, pas celui qui aura passé l'information et finit avec une note dans les archives officielles.

— Et cette histoire de « Je ne veux pas commencer comme tueur de dragon raté » ?

— J'ai dit que je voulais le trouver. Je n'ai pas nécessairement dit que je voulais l'embrocher.

J'aurais pu l'embrasser pour ça.

— Tu vois, je serai juste contente de ne pas finir dévorée.

Je pris le temps de la réflexion avant de lui demander :

— Est-ce que tu veux bien admettre que tous les cryptides ne sont pas mauvais ?

— Pour l'instant, oui.

— D'accord. Alors je dois aller parler à quelqu'un.

Dominic arqua un sourcil.

— Oh ? Et qui est-ce ?

— Ma cousine.

\*\*\*

Les yeux désapprobateurs du concierge nous suivirent dans le hall du Plaza Athénée, un établissement cinq étoiles dont les suites coûtaient plus cher par nuit que ce que je gagnais en un mois en tant que serveuse chez Dave. C'était le genre d'endroit où l'on pourrait tourner des films, si la direction ne considérait pas les équipes de tournage hollywoodiennes trop déclassées pour fouler leur sol en marbre. Même l'air sentait l'argent, un mélange délicat de parfums coûteux et de produits de nettoyage entièrement naturels et discrets.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? siffla Dominic.

— Je te l'ai dit, on rend visite à ma cousine.

Je m'arrêtai devant les ascenseurs, souriant à l'opérateur – oui, le vrai opérateur d'ascenseur – celui dont le rôle consistait à empêcher que gens salissent les boutons avec leurs doigts.

— Le Penthouse, s'il vous plaît. Sarah m'attend.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Je ne l'avais pas prévenue de ma visite, mais une fois qu'un cuckoo était lié télépathiquement à quelqu'un, il pouvait « l'entendre » arriver à des kilomètres. Depuis mes onze ans, il m'était impossible de m'approcher en cachette de Sarah.

Dominic jeta un autre regard méfiant dans le hall d'entrée, lorsque l'opérateur d'ascenseur appuya sur le bouton du penthouse.

— Ta cousine habite ici ? s'étonna-t-il.

— N'aie pas l'air si sceptique, dis-je.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Souriant à l'opérateur, je saisis le bras de Dominic et le tirai avec moi dans l'ascenseur, qui était aussi luxueux et somptueusement aménagé que le hall. Les portes se refermèrent. Je relâchai son coude.

— Elle aime les hôtels.

Dominic me dévisagea avec une expression figée, et resta muet. Son malaise m'amusait, mais je le comprenais. J'avais toujours l'impression d'être une malpropre quand je rendais visite à Sarah « chez elle », même si je m'habillais bien. Les échantillons Prada et les vêtements d'occasion Alexander McQueen n'étaient pas tout à fait à la hauteur des normes fixées par le type d'hôtels qu'elle fréquentait. Le pauvre Dominic devait se croire projeté en plein milieu d'un film de James Bond sans avoir eu le temps d'enfiler un smoking.

Avec le temps, j'avais appris qu'une fois que Sarah était durablement installée, le personnel de l'hôtel ne se souciait plus vraiment de la façon dont je m'habillais. J'étais là pour rendre visite à Sarah Zellaby, et ça leur suffisait. Et puis, ce n'était pas comme si elle faisait des efforts pour soigner son apparence, à moins que je ne lui force la main. Quatre-vingt-dix pour cent de sa garde-robe ne ressemblait à rien, le genre de pulls encombrants et de jupes aux genoux que les gens portaient quand ils n'étaient pas très tendance. J'avais bien essayé de la convaincre d'être plus branchée, en vain.

Les cuckoos sont voleurs par nature. Quand ils veulent quelque chose, ils le prennent. On avait appris à Sarah à jouer gentiment avec les autres enfants et à éviter de s'attaquer aux cibles habituelles des cuckoos : comptes bancaires, maisons, maris, tout ce qui pouvait détruire votre vie. Elle se contentait d'arnaquer les chaînes hôtelières et les grandes entreprises, là où on ne la remarquerait pas et où elle ne faisait de mal à personne. Elle avait raison, après tout. Elle était aussi la preuve vivante que les fraudes à la carte bleue ne cesseraient jamais. Mais elle laissait toujours un bon pourboire aux grooms et aux femmes de chambre. Ceux qui se souvenaient de son séjour la regrettaient toujours.

L'ascenseur montait en silence, rodé comme une horloge. Je n'aurais même pas su qu'on bougeait sans les chiffres au-dessus de la porte.

— Au sujet de Sarah... dis-je.

— Oui ?

— C'est ma cousine par adoption, mais c'est quand même ma cousine. Alors, l'embêter, c'est embêter la famille, et on n'aime pas trop ça.

Il haussa un sourcil.

— Et pourquoi je voudrais embêter ta cousine ?

— Sois simplement sympa.

Un « ding » résonna quand l'ascenseur s'immobilisa et les portes s'ouvrirent sur le penthouse. Je sortis, Dominic sur les talons.

S'il y avait bien une race de cryptides qui pouvait presque justifier le credo « tuer à vue » du Covenant, c'était bien le Johrlac, communément appelé « cuckoo ». C'était le prédateur parfait, capable de se fondre dans n'importe quelle foule sans laisser la moindre trace. Ils avaient une apparence humaine, et leur camouflage télépathique très particulier leur permettait de ne montrer d'eux que ce qu'ils voulaient, même si vous les découpiez en morceaux. Ils ne perdaient leur camouflage que quand ils ne respiraient plus. Leur sang était clair, ils n'avaient pas de cœur et leur système circulatoire décentralisé ressemblait à un patchwork raté. Rien à voir avec un être humain... Mais les gens tombaient dans le panneau depuis des siècles, parce qu'il n'y avait que deux moyens de voir un cuckoo sous son vrai visage : qu'il vous en donne la permission ou qu'il soit mort.

Si les cuckoos se contentaient de prendre apparence humaine, ce ne serait pas si grave. Beaucoup de cryptides possédaient cette compétence, et la plupart étaient des voisins très acceptables. Mais les cuckoos étaient aussi des télépathes, des prédateurs... et ils étaient méchants. Le cuckoo moyen n'avait aucun scrupule à détruire la vie d'une personne simplement parce qu'il l'avait décidé. Et ils étaient aussi doués que les envahisseurs extraterrestres du film *Body Snatchers*.

Le Covenant de St George suspectait leur existence sans n'avoir jamais pu la prouver. Comment débusquer une créature dont le déguisement était parfait ?

Autant essayer de trouver une aiguille dans une botte de foin.

L'arrière-arrière-grand-père Healy avait commencé à chasser les cuckoos peu de temps après le déménagement de sa famille en Amérique du Nord. Des anomalies dans le procès des Sorcières de Salem l'avaient mis sur la piste : le comportement de certaines personnes clés changeait constamment. Il avait creusé. Et creusé encore, même quand il avait cru en avoir fait le tour. Il avait trouvé une série de remplacements, de changements de personnalité

soudains et d'horribles atrocités qui remontaient à Mathusalem.

Ça et des disparitions parmi les guêpes Apraxis.

Les guêpes Apraxis n'ont peur de rien. Ce sont des guêpes parasites de trente-trois centimètres de long qui se regroupent pour former une ruche télépathique et elles ont été conçues pour faire peur, pas pour avoir peur. Normalement, lorsqu'une ruche s'installe, elles restent et massacrent les locaux jusqu'au dernier ou jusqu'à tomber d'épuisement. De temps en temps, elles déguerpissent, souvent juste avant qu'une de leur proie ne pique une crise et ne commence à tout gâcher. L'arrière-arrière-grand-père avait commencé à traquer les guêpes Apraxis et, lorsqu'il avait trouvé une ruche établie au Colorado, il avait envoyé mon arrière-grand-père en éclaireur. L'arrière-grand-père Healy était rentré à la maison avec une fiancée, un casier judiciaire et la preuve que les cuckoos existaient. C'était de bonnes vacances.

Je ne dirais pas que les cuckoos étaient les ennemis jurés de notre famille, d'abord parce que nous étions apparentés à au moins deux d'entre eux, mais nous les gardions à l'œil. Des télépathes invisibles qui aimaient tuer des gens pour le plaisir n'aidaient pas la cause des cryptides. Vraiment pas du tout.

Le penthouse du Plaza Athénée était palatial à la limite de l'ostentatoire. Le tapis était moelleux au point de ralentir la marche et le papier peint était doré à la feuille d'or véritable. Le rembourrage du canapé était d'un blanc ivoire, le genre de chose qui ne reste propre que si vous avez une armée de servantes qui le nettoient à la vapeur presque tous les jours. Il y avait même un lustre de cristal accroché dans le hall, car chaque chambre d'hôtel avait besoin d'un hall.

C'était aussi un bordel sans nom.

Les plats du service d'étage recouvraient la table de la salle à manger et des sacs de restauration rapide encombraient l'espace autour du canapé, qui était presque entièrement enseveli sous les manuels scolaires, des livres, et des feuilles. La table basse avait été transformée en mini-laboratoire informatique, y trônaient trois ordinateurs portables en train de mouliner. Le chemin qui menait à la chambre à coucher était parsemé de sous-vêtements féminins, comme les miettes de pain d'Hansel en plus sexy.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Dominic, un peu surpris par l'ampleur du désordre.

— Sarah.

Sarah n'était pas une personne désordonnée, surtout comparée aux autres

membres de son espèce. Elle était juste distraite. Rester concentrée lui demandait tellement d'efforts qu'elle en oubliait de faire sa lessive et de nettoyer. Grand-mère Baker était pareille. Les télépathes qui vivent au milieu de gens normaux doivent faire face à un brouhaha constant, et très peu d'entre eux savent comment ériger un bouclier efficace contre l'invasion mentale. Pour un télépathe, être distrait est une forme d'autodéfense.

Les yeux de Dominic s'étrécirent.

— C'est la Sarah que je ne dois pas « embêter », c'est ça ?

— Exact.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi je voudrais faire ça.

— Parce que tu es un membre du Covenant de St George, que tu te sens moralement et éthiquement obligé de m'exterminer, car je ne faisais pas partie des élus qui sont montés dans l'Arche. Même si, en théorie, personne ne pourrait dire si mon espèce y était ou pas, étant donné nos dons particuliers, dit Sarah.

Elle sortit de sa chambre et nous lança un sourire.

— Salut, Very. Salut l'ami de Very du Covenant. Dis-moi, est-ce que je dois me cacher ?

— Non, il a promis d'être gentil, répondis-je en faisant un geste vers Sarah. Dominic De Luca, je te présente ma cousine Sarah Zellaby. Sarah, je te présente Dominic. On cherche des informations et j'espérais que tu pourrais nous aider.

— Le rêve de toute fille cryptide : avoir un membre du Covenant dans sa chambre d'hôtel, ironisa Sarah en haussant les épaules et en se dirigeant vers la cuisine. Je ferai ce que je peux. Venez. Je pense qu'il y a quelques chaises par ici.

Je la suivis. Dominic m'emboîta le pas en grognant à moitié tout en étudiant Sarah pour essayer de déterminer à quelle espèce elle appartenait. Il n'y arriverait pas. Je l'observai en disant :

— Rappelle-toi, on n'embête pas ma cousine et on ne chasse pas les cryptides qui nous aident dans notre quête.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je vais tenir parole ? murmura-t-il.

— Mes nombreux couteaux et le fait que tu es en sous-nombre, dis-je. De plus, tu n'as pas tué Piyusha. Je ne vois pas pourquoi tu commencerais avec Sarah. C'est une geek très forte en maths.

Sarah me tira la langue.

— Mais qu'est-elle ? demanda-t-il.

— Le nom technique pour mon espèce est « Johrlac », mais plus familièrement, je suis un cuckoo.

Sarah retira les papiers de la causeuse qui se trouvait dans le coin-repas – mon appartement n'avait même pas de foutu coin-repas – avant de faire la même chose avec la chaise assortie et de s'y glisser sans cérémonie.

— Comme Verity te l'a expliqué avec délicatesse, je me définis comme mathématicienne. Ce n'est pas avec ça ni en dévoilant ma vraie nature que je vais trouver des rencards.

Dominic eut la bonne grâce d'avoir l'air un peu gêné lorsqu'il s'assit à côté de moi sur la causeuse, veillant à ce que son genou ne touche pas le mien.

— Je suis désolé, mademoiselle. Je ne crois pas avoir déjà rencontré quelqu'un de votre espèce.

— Oh, le contraire m'étonnerait, dit Sarah, avec la petite grimace qu'elle faisait toujours lorsqu'elle mentionnait les cuckoos. Tu as juste eu de la chance : tu ne t'en es pas rendu compte.

Dominic essaya encore une fois de l'évaluer. J'avoue qu'elle n'était pas du tout menaçante : elle portait un jean usé aux genoux, un T-shirt vert deux fois trop grand pour elle, et des chaussettes blanches qui lui arrivaient à la cheville. Ses épais cheveux noirs étaient rassemblés dans une queue de cheval négligée et n'avaient pas l'air d'avoir été brossés depuis la dernière fois que je l'avais vue. Si elle postulait pour entrer dans la ligue des « gros cryptides effrayants », elle n'intégrerait même pas l'équipe junior. Dominic déciderait sans doute de la disqualifier, car il la jugerait inoffensive. Grossière erreur, mais je me garderais bien de le lui dire.

— Je suppose que je n'ai plus qu'à te croire sur parole, finit-il par déclarer.

— Merci, dit Sarah, avant de se concentrer sur moi.

— Qu'est-ce que tu cherches et pourquoi tu viens me voir, moi ?

— Dominic pense qu'il y a un dragon quelque part sous la ville.

Sarah me scruta.

— S'il a raison, il doit être endormi, sinon on aurait entendu parler d'un grand-frère de Godzilla sillonnant Central Park.

Sarah continuait de me fixer.

— Nous avons rencontré un Madhura qui prétend qu'il y a eu de nombreuses disparitions dans la communauté locale cryptide. Du genre « est-ce que quelqu'un a vu Mary ? » et pas juste des gens qui quittent la ville à

cause de notre Joyeux Luron, expliquai-je en pointant Dominic du doigt. Ce sont toutes des femelles, toutes célibataires.

— Des vierges, en langage archaïque, dit Sarah en hochant la tête doucement. Tu as appelé oncle Kevin ?

— Pas encore, c'est le prochain sur ma liste. Je voulais voir si tu pouvais scanner les créatures hostiles des souterrains et nous dire si un gros iguane s'apprête à émerger des profondeurs pour manger des gens.

— Scanner ? s'étonna Dominic.

— Je suis télépathe, répondit Sarah d'un ton distrait.

Ignorant le regard de Dominic, elle continua :

— Tu réalises qu'avec une ville de cette taille, tu me demandes en gros d'acheter deux tickets en première classe pour Migraine Express ?

— Je sais. Mais si on descend pour vérifier...

— Tu aimerais t'assurer que tu ne seras pas mangée. Bien, soupira Sarah en sortant un téléphone de la poche de son jean.

Dominic l'observait tandis qu'elle composait un numéro et attendait que son interlocuteur décroche pour lui laisser un message :

— Salut Professeur Hines, c'est Sarah. Je voulais juste vous prévenir que j'ai mangé des sushis avariés et que je ne pourrai pas venir à la session de lecture ce soir. Je suis vraiment désolée et je ferai en sorte de récupérer les notes de Tanya avant le prochain cours.

Elle raccrocha.

— Voilà. Maintenant je peux me rendre malade pour te faire plaisir.

— Elle est *télépathe* ? demanda Dominic.

— Tiens, on dirait qu'il suit, me moquai-je en lui tapotant le genou. Oui, elle est télépathe. Sarah lit dans les pensées. Ne t'inquiète pas, elle ne lit pas dans les tiennes.

— Ce serait impoli, renchérit Sarah.

Elle posa son téléphone et se carra confortablement dans son siège.

— L'éthique télépathique stipule qu'on ne doit jamais lire dans l'esprit d'une créature à moins d'avoir sa permission, d'avoir été provoqué ou en cas de légitime défense.

— Les télépathes ont une éthique ?

Les yeux de Dominique s'étrécirent. Son ton et sa posture illustraient son incrédulité.

— Ma mère et moi, oui, affirma Sarah, en laissant sa tête reposer contre le

dossier de la chaise. Elle nous vient surtout de *Babylon 5*, mais ça fonctionne.

— C'est une longue histoire, dis-je, en coupant Dominic avant qu'il ne réplique. Tout ce que tu pourras trouver sera d'une grande aide, Sarah, vraiment.

— J'y travaille, dit-elle.

Son corps devint mou, ses yeux restèrent braqués sur le plafond, vides de vie.

Les exercices simples de télépathie, comme sonder un club bondé à la recherche d'un tueur connu, n'étaient pas simples, mais Sarah parvenait quand même à les mener de front avec une conversation. Les exercices compliqués étaient plus dangereux. Ils réclamaient toute son attention, car ils lui demandaient beaucoup d'efforts et de concentration. Un cuckoo dans cet état était totalement sans défense. C'est pour cette raison que ma main était restée sur le genou de Dominic, l'empêchant de se lever. Il avait été contraint de promettre de la laisser tranquille, et je ne voulais prendre aucun risque. Je voulais juste qu'il voie un cryptide être une aide, plutôt qu'une menace.

En plus, il ne la retrouverait jamais si elle ne le souhaitait pas.

La respiration de Sarah devint de plus en plus profonde, ses yeux écarquillèrent, comme si elle était effrayée. Elle ne cligna pas des paupières. Au bout d'une trentaine de secondes, ses iris changèrent de couleur, passant d'un bleu glacial à un blanc laiteux et craquelé. Dominic se raidit.

— Ce n'est pas naturel, siffla-t-il.

— Pour nous, non. Pour elle, si.

Je lui serrai le genou en gardant un œil sur Sarah.

— C'est on ne peut plus normal pour elle.

Si Sarah restait près de notre famille, c'était aussi pour avoir un garde-fou : si jamais son instinct de tueur resurgissait, il y aurait toujours quelqu'un pour la ramener sur le droit chemin.

— Mais...

— Il y a quelque chose, dit Sarah, d'une voix d'outre-tombe.

Dominic s'interrompit.

— C'est grand. C'est vieux. Et ça a faim.

— Où est-il, Sarah ? demandai-je, en gardant mon calme.

La plupart des télépathes réagissaient mieux lorsque les gens agissaient de manière détachée et ne prêtaient pas attention à leur état de transe. Je ne comprenais rien à la psychologie, mais je n'étais pas télépathe.

— Je ne sais pas. Tout près. Il y a trop de terre entre lui et nous, et le réseau de métro interfère ; je ne le vois pas clairement. Mais il est énorme.

Elle hésita.

— J'ai déjà dit qu'il était énorme ?

— Oui, dis-je d'un ton apaisant. À quel point ? Plus gros qu'un bulldozer ?

— Il a de grandes pensées. Il a de grands rêves, énonça Sarah en se tortillant. Il est endormi. Il dort depuis longtemps. Je pense que... Je crois qu'il hiberne. Il attend un changement avant de se réveiller.

— Est-ce un dragon ? l'interrogea Dominic.

Je lui lançai un regard d'avertissement. Son attention était concentrée sur Sarah, il était tendu à craquer, dans une posture que je reconnus, car moi aussi, je l'adoptais parfois : il avait hâte de combattre.

— Je ne sais pas, dit Sarah, une note d'irritation grinçante dans la voix. Comment pense un dragon ? Si tu me l'expliques, je te répondrai.

— Elle ne peut pas vraiment faire ça, précisai-je, avant qu'il intervienne à nouveau. Sarah, peux-tu nous donner une piste ? Un indice ? La direction qu'on doit prendre ?

— Dessous.

Elle cligna des paupières, ses yeux redevinrent bleus alors qu'elle s'asseyait sur la chaise et nous adressait un regard grave.

— Tu dois aller très, très bas, Very. Et tu dois partir maintenant, parce que je crois que quelqu'un essaie de le réveiller.

## Chapitre 12

« Le problème avec les personnes qui prétendent que les monstres n'existent pas, c'est qu'elles ne le disent jamais aux monstres. »

— Alice Healy

### **Central Park, à un pâté de maisons et demi du Plaza Athénée, se préparant à faire quelque chose de stupide**

La première plaque d'égout à l'écart que nous trouvâmes était en bordure de Central Park, à environ un pâté de maisons et demi de l'hôtel. Elle était cachée au milieu d'un de ces emplacements aménagés pour que les promeneurs puissent s'asseoir – ces endroits poussaient autour de la ville comme des champignons après une pluie battante. Les quelques personnes qui passèrent par là nous ignorèrent.

— J'aime la vie dans les grandes villes, dis-je tranquillement.

— Quoi ?

— Rien.

Dominic avait enlevé sa veste et sa chemise avant de prendre le pied-de-biche que Sarah avait réussi à extorquer au gérant de l'hôtel – quand un cuckoo s'en mêle, il vaut mieux ne pas savoir exactement comment il procède – et se mit au travail. Sarah était remontée dans sa suite, elle engloutissait des cachets de Doliprane en gardant un œil télépathique sur la zone. Elle nous préviendrait en cas de danger.

En attendant, j'étais absorbée par la vérification de mes armes – une tâche primordiale – y compris les couteaux à lancer d'urgence et les grenades fumigènes que j'avais récupérées dans le placard de Sarah. Enfin... J'admirais aussi la façon dont les muscles du dos de Dominic roulaient à chaque fois qu'il changeait d'angle pour obtenir un meilleur effet levier afin de soulever la plaque. Bien sûr, il était du Covenant et je devrais peut-être l'assassiner avant la fin de cette aventure, mais un athlète professionnel tuerait pour avoir un corps comme le sien, du moins au sens figuré. Dominic, lui, avait déjà tué. Au sens propre. Aucune formation ne remplacera jamais l'expérience sur le

terrain et on hésite moins à tuer quand on sait que la moindre erreur peut nous coûter la vie. Et si Dominic était déjà un homme mort ? Pour l'instant, il était encore bien vivant, et moi aussi, à en juger par la façon dont mes hormones s'agitaient.

Dominic releva la tête, comme s'il pouvait sentir mon regard sur lui, et grogna.

— Tu peux venir aider, tu sais, dit-il de façon acerbe.

— Il n'y a qu'un seul pied de biche et je suis occupée à m'assurer qu'on reviendra en un seul morceau de notre chasse au lézard, répliquai-je en rangeant un autre couteau dans son étui. Ne t'inquiète pas. Ce sera bientôt à mon tour de transpirer.

Marmonnant quelque chose dans une langue qui ressemblait étrangement à du latin, Dominic secoua la tête et se remit au travail.

*Tu réalises que tu transmets ?* demanda Sarah d'une « voix » mentale rieuse.

Je faillis me planter un couteau dans la cuisse. La première fois que Sarah avait réalisé ce tour, je m'étais vraiment poignardée. Les cuckoos deviennent matures en projection télépathique à l'adolescence et développent alors des facultés à la « X-Men », comme Antimony et Sarah les appellent (ma sœur et ma cousine : toutes deux d'énormes intellos). Avant ça, elle s'était limitée à transmettre des sentiments ou de vagues impressions.

*Tais-toi et sors de ma tête,* ripostai-je.

Je n'étais pas télépathe, mais j'avais appris à communiquer avec eux, ne serait-ce qu'en légitime défense.

*Alors, est-ce que tu vas lui sauter dessus ? Je demande seulement par intérêt académique et parce que si tu ramènes quelqu'un de grincheux, sombre et désagréable à la maison, je ne prendrai plus de cours près de chez toi pendant une semaine.*

— Mon Dieu, Sarah, marmonnai-je.

Dominic me fusilla du regard et je lui offris un sourire éclatant à l'américaine.

*Tu n'as rien d'autre à faire ?*

*Pas tant que tu n'es pas revenue. Et en un seul morceau, s'il te plaît.*

*Je ferai de mon mieux,* répondis-je.

Dominic souleva la bouche d'égout et une puanteur caractéristique s'en échappa. Je plissai le nez.

Écoute, on est prêts à descendre dans le *terrier du lapin*. *Merci pour ton aide.*

*Appelle-moi quand tu reviens*, conclut-elle.

Le bruit de fond d'une connexion télépathique active s'interrompit lorsque Sarah concentra son attention ailleurs, me laissant seule avec un membre à moitié nu du Covenant de St George, une bouche d'égout ouverte et un plan qui se résumait à « chercher quelque chose à tuer ».

— En avant pour une visite souterraine de l'île de Manhattan, dis-je en rangeant mon dernier couteau avant de descendre de la benne sur laquelle je m'étais perchée.

Je trottais pour aller aider Dominic à se préparer à descendre dans les ténèbres. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour empêcher des monstres censés avoir disparu de manger la race humaine, je vous jure...

Le métro de New York est en grande partie à l'origine de l'importante population cryptide de la ville. De nombreuses espèces préfèrent vivre dans l'obscurité, d'où le succès des vieilles maisons effrayantes, des forêts prétendument hantées et des caves souterraines avec plein de ramifications. Si les cryptides n'arrivent pas à trouver de tels habitats, un réseau de métro vaste et complexe fait parfaitement l'affaire. Cerise sur le gâteau, les métros sont souvent couplés à des systèmes d'eau et d'électricité faciles à exploiter, et ils permettent aux cryptides de vivre dans un certain confort, sans se sentir trop privés des commodités modernes. D'ailleurs, un nombre important de bugbears apprécient cette vie.

En raison de la tendance des cryptides à se retirer sous la ville à la moindre occasion, je n'allais jamais nulle part sans lumière, sans insecticide et sans bouteille d'eau. Juste au cas où.

La plaque s'ouvrit sur une échelle métallique rouillée boulonnée dans le béton et qui descendait tout droit dans le réseau d'égout souterrain. Dominic insista pour passer en premier. Il voulait sans doute avoir la primeur du combat en cas de mauvaise rencontre. Ça ne me dérangeait pas. S'il voulait servir de nourriture aux monstres, grand bien lui fasse, ça m'éviterait de me faire manger et d'arrêter de me prendre la tête : tuer ou ne pas tuer Dominic ? Il me permettait de faire d'une pierre deux coups.

Le tunnel était étroit. En calant mes pieds contre une des parois et mes épaules contre l'autre, je pus à peine manœuvrer pour remettre en place le couvercle de la bouche d'égout. La plus grande partie de la lumière disparut

une fois l'ouverture scellée, ne nous laissant que quelques minces rayons pour éclairer notre descente.

— Dans les égouts, dans le noir, avec un membre du Covenant, marmonnai-je. Est-ce que cette journée peut encore empirer ?

Nous descendîmes sur environ quatre mètres, puis mon pied heurta une couche d'eau à moitié gelée. En grimaçant, je me laissai tomber de l'échelle, laissai l'eau s'infiltrer dans mes chaussettes, et sortis ma lampe de poche de mon sac. Je l'accrochai à ma ceinture avant de dire :

— Ferme les yeux. Je vais allumer.

— Quoi ? demanda Dominic.

J'actionnai la lumière, une lampe halogène miniature conçue pour la spéléologie profonde et la chasse aux basilics dans les bois. Lors d'une nuit sans lune. Le grognement de douleur de Dominic m'indiqua qu'il ne m'avait pas écoutée.

— Je t'avais averti, soupirai-je en me tournant pour scanner les environs.

Ce tunnel avait tout du tunnel d'égout new-yorkais standard. Les murs d'une teinte gris béton sale étaient recouverts d'une légère couche de mousse ; le revêtement de sol avait juste la bonne profondeur, avec une texture douteuse. Je jetai un coup d'œil et hochai la tête, satisfaite.

— C'est bien ce que je pensais.

— De quoi est-ce que tu parles, femme insupportable ? bougonna Dominic.

Il se frottait toujours les paupières, pas encore remis d'avoir regardé la lampe halogène de trop près.

Le geste était mi-étrange, mi-amusant à cause de la courte épée qu'il tenait dans une main – mais où donc l'avait-il cachée ?

— Regarde.

Je désignai le plafond du doigt pour mieux illustrer mon propos. Il leva la tête, grogna et fronça les sourcils.

— Regarde quoi ?

Je décidai d'avoir pitié de lui. Si je ne le faisais pas, on passerait notre après-midi dans ce faux tunnel, et j'avais autre chose à faire avant de prendre mon service.

— Les ampoules.

— Je ne vois pas de quoi tu parles... Oh.

— Ouais.

Les ampoules suspendues au plafond de béton étaient destinées au

personnel d'entretien de la ville. Ce qui aurait été parfait, si elles avaient été en état de marche. Je pointai ma lampe vers les ampoules. De loin, elles faisaient illusion, mais de près, on voyait bien qu'il s'agissait de vulgaires boules de verre soufflé recouvertes de toiles d'araignée. Des jouets pour Halloween. Les fils pendaient à l'emplacement prévu pour les filaments. Rien ni personne ne pourrait jamais les allumer.

— Monstrueuse tromperie, grogna Dominic.

Je pivotai pour lui faire face en faisant attention à garder ma lampe dirigée vers le sol, puis lui lançai un regard soupçonneux.

— Quoi ? Pour toi, échanger une ampoule contre un leurre est une monstrueuse tromperie ? Rappelle-moi de ne pas manger le dernier Thin Mint<sup>1</sup>.

— C'est quoi un Thin Mint ?

— C'est bon : après avoir sauvé le monde, on trouvera des « Girl Scouts » et on t'achètera des gâteaux.

Je ralentis et examinai l'embranchement devant nous. Il y avait trois branches de tunnel. Deux d'entre elles semblaient en mauvais état et n'étaient pas très attrayantes, tandis que la troisième aurait eu sa place dans un film d'horreur.

— Par là.

— Comment tu le sais ?

— Parce que c'est le chemin le plus repoussant, celui à l'entrée duquel il est écrit « danger de mort ». Viens.

Je me frayai un chemin avec précaution dans la boue. Elle était peut-être là pour les apparences, mais ce n'était pas une raison pour en recouvrir mes chaussures.

— Je ne comprends pas, dit Dominic.

Ça ne l'empêcha pas de jouer des muscles pour se placer à côté de moi. Avec sa large carrure, il remplissait tout l'espace et me donnait l'impression que le tunnel était plus étroit qu'il ne l'était. On aurait mieux fait de rester en file indienne.

— Écoute, on ne va pas rentrer dans le salon de quelqu'un.

Il ne valait mieux pas, car les cryptides ne me le pardonneraient jamais. Je poursuivis :

— Mais on va sûrement rentrer sur le territoire de quelqu'un d'autre. La plupart des tunnels et des réseaux du métro sont habités, et pas par des sans-

abris, même si les humains constituent une partie importante de la population totale. Je ne connais pas leur nombre, je ne les ai pas recensés. Par contre, je garde un œil sur les cryptides locaux, et cette mise en scène, du genre « ne regarde pas ici, booh, c'est sinistre » est typique des bugbears.

— Sans doute que tu négliges les sans-abris humains parce qu'ils complètent l'alimentation de tes précieux bugbears.

Je levai les yeux au ciel. Grâce à l'obscurité, il ne vit pas mon geste.

— Les bugbears ne mangent pas les gens. Qu'est-ce qu'on enseigne aux enfants du Covenant ?

— Alors qu'est-ce qu'ils mangent ?

— Généralement ? Des déchets, de la viande à moitié pourrie, tout ce qu'ils peuvent trouver d'intéressant et qui n'est pas vivant. Ils ne sont pas trop du type à manger des choses vivantes. Ou à chasser. Ou à cuisiner.

Le bugbear standard peut incendier un appartement en essayant de réchauffer du popcorn au micro-ondes. Soit c'est lié à leur pouvoir, soit ils sont vraiment, vraiment nuls en technologie. Peut-être un peu des deux.

— Ils ne sont pas inoffensifs, mais ce ne sont pas de grands adeptes du « je vous emmerde ».

La boue sur le sol diminuait au fur et à mesure de notre progression, laissant place à du béton lisse et usé. Le tunnel s'inclina vers le bas peu de temps après, ce qui nous permit de nous enfoncer plus profondément dans les entrailles de Manhattan. Je jetai un coup d'œil à Dominic, essayant d'évaluer s'il avait senti l'odeur. À en juger par la façon dont il avait pincé les lèvres, je dirais que oui.

Les murs commençaient à moins ressembler à ceux qu'on aurait pu voir dans un film d'horreur du genre « Abandonnez tout espoir », leur érosion était plus naturelle maintenant. Plus nous descendions, moins les habitants avaient besoin de faire d'efforts pour détourner l'attention des autorités des transports en commun.

— Les couches supérieures, c'est le territoire des bugbears et *peut-être* du diable de Jersey. En dessous, on aura les hidebehinds et encore en dessous, les croquemitaines souterrains.

On pouvait croiser d'autres races souterraines, mais c'étaient les plus probables : ceux qui avaient suffisamment d'influence pour avoir leur mot à dire sur l'organisation locale, et assez d'intelligence pour ne pas nous embêter, à moins que nous les menacions.

— Et en dessous ? s'enquit Dominic.

— En dessous, selon Sarah, il y a notre dragon.

Un rat cria devant nous, alertant ses semblables de notre présence, avant de déguerpir dans l'ombre. Sa présence était bon signe. S'il y avait eu des basilics, il n'y aurait pas eu de rats. Je préférais courir le risque d'attraper la peste bubonique. Me transformer en granit ? Non, merci.

— Je ne suis pas équipé pour tuer un dragon. Je ne suis même pas sûr de savoir par où commencer, s'inquiéta Dominic d'un ton incertain et légèrement irrité.

— Moi non plus, mais nous n'allons pas le tuer, tu te rappelles ? On évalue juste la situation et, si quelqu'un est assez stupide pour essayer de réveiller ce putain de truc, on l'arrête.

Le tunnel devant nous se divisait en deux parties, toutes les deux s'enfonçant dans l'obscurité. Je m'arrêtai en fronçant les sourcils.

— Sympa.

— Et, bien sûr, tu es spécialisée dans l'exploration des égouts ? demanda Dominic.

Je lui jetai un regard noir et il me répondit par un sourire ironique. Il continua :

— Comme tu sembles tout savoir sur tout, j'ai cru que, peut-être, tu me cachais un passé de spéléologie et que tu attendais le bon moment pour me le révéler.

— Non. Ça, c'est le passe-temps de ma grand-mère, pas le mien.

Je fouillai mon sac à la recherche d'une paire de balles en caoutchouc que j'avais achetées plus tôt au supermarché. Je les montrai à Dominic.

— On peut toutefois consulter l'oracle.

Il eut une expression consternée.

— Ton oracle est une paire de balles en caoutchouc ?

— Des balles *rondes*, rectifiai-je.

Je m'avançai et m'accroupis pour placer soigneusement les balles à l'embouchure des deux tunnels.

— OK, regarde les balles, pas mon cul, ajoutai-je.

— Je t'assure, que ton, euh, cul, ne présente aucun intérêt pour moi de toute façon.

Je souris dans l'obscurité.

— Bien sûr que non, dis-je, en lâchant les balles.

N'importe quel enfant vous dira qu'une balle, une fois relâchée, va immédiatement rouler, même si vous la déposez sur une surface plane. Or, les tunnels d'égouts étaient loin d'être plats. Les deux balles commencèrent à rouler de concert, mais la balle de gauche se mit à prendre de la vitesse presque aussitôt, accélérant tandis que sa sœur mordait la poussière. Je me redressai.

— On va de ce côté, déclarai-je en pointant l'embranchement de gauche.

Je m'attendais à devoir argumenter, mais, à ma grande surprise, Dominic hocha la tête.

— On essaie de descendre plus bas, alors c'est logique. Et sinon, tu comptais me laisser avancer à l'aveugle pendant combien de temps ?

— Ça ne te posait pas de problème quand on a décidé de venir ici, rétorquai-je, en me dirigeant vers le tunnel.

Dominic, qui ne voulait pas être abandonné dans l'obscurité, loin des rues de New York, me suivit en parlant :

— Comme je ne pense pas qu'il existe une carte de ce genre d'endroits, c'est la meilleure solution. Mais y a-t-il un moyen de réduire le champ des possibilités ?

— Détrompe-toi, il y a des cartes du réseau des lignes de métro new-yorkaises, mais elles ne couvrent probablement pas la zone où nous allons, soupirai-je. Je ne m'attendais pas à descendre ici sans avoir le temps de me préparer. Cette journée est très loin de ce à quoi je m'attendais.

— Je suppose que c'est ma faute, dit Dominic.

Il continua sur un ton plus sec :

— Je ne sais pas ce que j'essayais de prouver. Je voulais peut-être te démontrer que tu n'étais pas si bien cachée que ça. Je ne comprends toujours pas pourquoi c'est si important pour toi. La danse, je veux dire. Mais je suis désolé d'avoir fait ce que j'ai fait.

— Merci. Je n'irai pas aux Régionales, mais... merci.

La pente était plus prononcée dans ce tunnel. Nous descendions à un rythme plus rapide maintenant, et nous contournâmes au moins une ligne majeure de transport en commun en cours de route.

— Pour répondre à ta première question, nous allons aller aussi loin que possible, et ensuite j'irai trouver les gens du coin. S'il y a un dragon ici – et il n'y a pas vraiment de doute à ce sujet, pas si Sarah a pu le repérer – les habitants qui vivent à proximité devraient ressentir sa présence. Peu importe

ce que c'est. Donc on va juste descendre au maximum, puis demander notre chemin.

— Comme c'est civilisé.

— J'essaie de l'être, en général.

— Tu as dit que c'était ma première question. Quelle était la seconde ?

— La danse, répondis-je en souriant dans l'obscurité. Pourquoi c'est important pour moi.

— C'est... bizarre, je dois dire, avoua-t-il un peu embarrassé. Tu as déjà un but dans la vie, et pourtant, tu choisis de passer ton temps à faire quelque chose d'autre.

Je percevais dans les paroles qu'il ravala un condensé de toutes les insultes et les accusations que j'avais essayées sur ma carrière de danseuse. J'appréciai, non pas les insultes, mais le fait qu'il avait réussi à ne pas les formuler à voix haute.

— Tu te souviens de cette histoire de trahison ?

— C'est difficile à oublier.

— Eh bien, après que papa et grand-mère ont convaincu le Covenant que nous étions tous morts, nous nous sommes cachés. Entre parenthèses, j'ignore ce qui va se passer maintenant que tu sais que nous sommes toujours en vie. Bref, comme on ne peut pas vraiment quitter les affaires familiales – il y a trop de gens qui nous détestent, et je ne parle pas que des cryptides – nous devons continuer à nous former au combat. Mais on ne peut pas le faire par la voie classique. Pas si on veut être aussi performants que nécessaire.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il d'une voix dans laquelle perçait un étonnement sincère.

Peut-être que nous devrions passer plus de temps dans les égouts. Il me plaisait mieux depuis qu'on était sous terre.

— Parce que la plupart des clubs d'arts martiaux et de sports publient leurs classements passé un certain niveau de compétition, expliquai-je. Mon... L'un d'entre nous n'a pas pu faire de l'escrime à l'université, parce que le Club d'Escrime était dans le journal local...

Alex était vert quand Papa avait découvert ça et qu'il lui avait interdit de continuer l'escrime. Il avait fini par se joindre à un groupe de reconstitution historique pour apprendre à manier un sabre, puisque personne ne surveille ce type d'associations dans le but de « repérer une présence ennemie ». Depuis, on n'arrêtait pas de le charrier avec les Reconstructions de la Renaissance.

— Oh, dit Dominic.

Je me tournai vers lui et vis l'horreur sur son visage.

Il n'avait clairement pas réfléchi à ce qu'impliquait le fait de se cacher d'une organisation mondiale qui surveillait les nouvelles en quête d'activité cryptide.

— Alors tu as choisi la danse parce que... ?

— C'est une façon discrète de travailler les mêmes muscles que les arts martiaux et la gymnastique, sans être contrôlée. Comme ce n'est pas « dangereux », c'est une activité que l'on peut pratiquer sous un faux nom.

— Et ça te plaisait ?

— J'adorais ça, et c'est toujours le cas.

Je ne pus empêcher ma voix de devenir mélancolique.

— Quand je suis sur scène, rien d'autre n'a d'importance. Personne n'essaie de te tuer ; personne n'évalue tes qualifications ou n'a besoin que tu rapportes du venin anti-gorgone. C'est juste toi, la musique et le tempo. J'ai toujours voulu danser. Je suis ici en partie pour prouver que je peux en faire une carrière, avant de devenir cryptozoologue à part entière. Quoi que je fasse, ça sera mon choix.

— En supposant que tu survives assez longtemps au dragon pour faire des choix...

— Oui, c'est à prendre en considération.

On marchait toujours. À ce rythme, on allait quitter le territoire des bugbears avant d'en croiser, ce qui me convenait très bien. Les bugbears ne sont pas très utiles lorsqu'on les interrompt et nous aurions de meilleurs résultats avec les hidebehinds ou les croquemitaines.

— En supposant aussi que je ne te balance pas au Covenant en rentrant à la maison.

Dominic secoua la tête, ce qui fit vaciller son ombre sur le mur. Je lui jetai un regard surpris. Il sourit et poursuivit.

— Enfin, *si* je rentre. Je sais que tu y penses. Je suis peut-être un connard arrogant, mais je ne suis pas stupide.

— Me débarrasser de toi m'a traversé l'esprit, admis-je doucement.

— Étant donné les circonstances, j'aimerais te proposer une trêve. Je ne révèle ton existence à personne, et en échange, tu n'essaies pas de me tuer, au moins jusqu'à ce qu'on ait géré notre problème actuel.

Est-ce que je lui faisais confiance ? Eh bien, j'étais sous les rues de la ville,

seule, dans un tunnel étroit qui ne laissait que très peu de possibilités d'évasion, et faire feu était au mieux une option discutable. J'avais déjà plus confiance en lui que je ne l'aurais cru. À ce stade, lui faire un peu plus confiance ne ferait pas vraiment une grande différence, si ?

Probablement pas.

— Marché conclu, acceptai-je avec soulagement.

Mes épaules se déchargèrent d'un poids. Je n'étais pas pressée de le tuer. D'une part, je n'aurais plus personne pour déplacer les plaques d'égout pour moi. D'autre part, même s'il était énervant et impossible, j'appréciais de passer du temps avec un homme humain qui n'était pas de ma famille et qui ne me regardait pas comme si j'étais folle si j'utilisais par inadvertance le mot « Bigfoot » dans une conversation informelle. Non pas que nous ayons eu beaucoup d'occasions d'avoir une conversation normale – jusqu'à présent, on s'adressait la parole pour éviter de nous entretuer ou pour essayer de ne pas nous faire tuer ou de ne pas tuer quelqu'un d'autre. Il n'était simplement pas du genre à penser que Bigfoot était synonyme de « dingue ».

— Excellent, dit-il.

Derrière nous, dans l'obscurité, j'entendis distinctement le frottement du métal contre du métal. Désolé, Dominic continua :

— Maintenant, pour ce qui est de la situation actuelle...

— Putain de fantastique, grognai-je.

Nous nous retrouvâmes dos à dos, Dominic brandit sa dague, et ma lumière halogène baigna les parois du tunnel. Je sortis le bâton télescopique de ma ceinture, l'ouvris et le verrouillai dans cette position. Il n'y avait aucun signe de qui que ce soit, ou de quoi que ce soit portant un couteau, mais j'entendais le bruit de griffes sur le béton, trop grandes et trop lourdes pour appartenir à des rats.

— On peut s'enfuir par où ? demanda Dominic d'un ton sec.

— Devant et derrière, murmurai-je.

Plus fort, je dis :

— D'accord, tout le monde. Si vous voulez parler, nous sommes prêts à parler. Et si vous vous voulez danser...

Un bruit de métal qu'on heurte résonna à nouveau, mais il provenait d'une autre direction cette fois. Eh bien. J'avais ma réponse.

— D'accord. Dansons.

---

## 1 Gâteaux à la menthe

## Chapitre 13

« Rien ne dure jamais. C'est la tragédie et le miracle de l'existence : toute chose est éphémère. Tout change. Tout ce qu'on peut faire, c'est profiter au mieux du temps qui nous est accordé. Et mourir en faisant feu, naturellement. »

— Enid Healy

### **Loin en dessous des rues de Manhattan, sur le point d'être attaqués**

Il y eut une pause après mon dernier commentaire bravache, qui dura assez longtemps pour que je commence à me sentir un peu bête, debout dans un égout en position défensive, le dos appuyé contre un membre du Covenant de St George, attendant d'être attaquée comme une étudiante dans un film d'horreur. J'étais sur le point de suggérer qu'on se remette en mouvement quand les murs autour de nous se mirent à gonfler et à transmuter en rochers bosselés et inégaux. Plusieurs formes humanoïdes revêtues de lambeaux mal assortis émergèrent des murs.

Un cri de surprise m'échappa. Réaction stupide et typiquement féminine, mais je n'avais pas pu m'en empêcher. J'étudiais les cryptides avant même de maîtriser l'alphabet et je m'étais spécialisée dans les cryptides humanoïdes en CE1. Mais ces... quoi qu'ils soient, m'étaient complètement inconnus. Il y avait de quoi avoir peur. D'autant que nous étions piégés.

Les formes continuaient à se séparer des murs qui nous entouraient ; j'en comptais au moins dix, peut-être plus, impossible à déterminer avec précision étant donné la façon dont leurs contours se déplaçaient et se confondaient. Ils étaient glabres, mesuraient environ un mètre quatre-vingt de haut et étaient recouverts de petites écailles vertes et brunes de la tête aux pieds. Aucun d'entre eux ne portait de pistolet, Dieu merci, mais ils avaient tous au moins une arme à la main ou à portée de bras. Des couteaux et des tuyaux en plomb tuent aussi bien que des balles. Leur pantalon était troué derrière afin de laisser échapper une longue queue mince avec laquelle certains d'entre eux

tenaient une arme. Ils agitaient armes et queues en guise de menace.

— Oh merde, des tueurs Sleestaks.

Je me pressai encore plus contre le dos de Dominic. Ils étaient plus nombreux que nous et, s'ils avaient sûrement déjà combattu contre des humains auparavant, moi, je ne les avais jamais combattus. Je voulais observer leurs mouvements le plus longtemps possible.

— Tu sais ce qu'ils sont ? Comment on fait pour les battre ? s'enquit-il à voix basse.

— Je n'ai pas vraiment le temps de te parler de *Land of the Lost*<sup>1</sup>, là.

Je déplaçai mon poids sur la plante de mes pieds, en prenant la position que j'utiliserais pour commencer une samba. Samba ou combat de rue, c'était pareil quand on trouvait le rythme. Je m'adressai aux hommes-lézards d'une voix forte :

— Je suis Verity Price. Mon compagnon et moi ne vous voulons aucun mal. On veut juste passer pour régler une affaire importante.

Trois hommes-lézards de plus sortirent des couteaux de leurs T-shirts en lambeaux. Super tactique.

Il était temps d'essayer une approche différente.

— Je travaille pour Dave Smith, tentai-je. La communauté locale des croquemitaines se porte garante pour moi.

Vu leur réaction, ils avaient compris : deux d'entre émirent un sifflement maléfique, et l'un d'eux sortit une scie à métaux effrayante de l'intérieur de sa veste.

J'avais dit « différente » pas « meilleure ».

— Je ne crois pas qu'on puisse parlementer avec eux, constata Dominic.

Malgré la précarité de notre situation, il avait parlé sur le ton de la plaisanterie.

Génial. Cet homme découvrait le sens de l'humour juste avant de mourir.

— C'est le moment de revenir aux fondamentaux.

L'homme-lézard avec la scie à métaux siffla. Un signal. Les autres cessèrent de nous fixer et commencèrent à avancer, leurs griffes traînant sur le sol du tunnel.

— On fait quoi, maintenant ?

— On va se faire du lézard.

Avec un cri sauvage, mi-reptile, mi-humain et cent pour cent

cauchemardesque, les créatures s'élancèrent. J'étais encore contre Dominic, j'en profitais pour m'adosser à lui une fraction de seconde, le temps de frapper le premier assaillant au menton avec mon pied. Ses mâchoires se refermèrent sur sa langue serpentine et il émit un son que j'interprétais comme un « aïe ». Mon talon l'atteignit ensuite en plein front avant de redescendre vers le sol. Puis Dominic se lança à la poursuite d'une autre cible, me laissant mener la bataille en solo de mon côté.

Dix lézards, un stagiaire du Covenant et une Price : le combat était loin d'être équitable. L'homme-lézard que j'avais frappé à la tête était tombé à genoux et du sang coulait des coins de sa bouche. Je le frappai une troisième fois, l'envoyant valser en arrière avant de sauter en l'air et de me percher sur sa poitrine pour me surélever. Sans ce trépied providentiel, les hommes-lézards me dépassaient de quinze bons centimètres.

Six d'entre eux étaient engagés dans un combat avec Dominic. Leur queue tournoyait autour de lui pour l'atteindre au dos et aux épaules pendant qu'il tentait de sortir de la mêlée en grimaçant. J'en avais autant à combattre, car, même avec mon nouveau tabouret qui gémissait, immobile sous mon poids, six autres monstres se rapprochaient de moi. On était dans de beaux draps.

— J'ai toujours aimé les challenges, criai-je, surtout par bravache et défi.

En réalité, je n'en menais pas large.

Puis, l'arme brandie, je sautai sur l'homme-lézard le plus proche.

Dans les films, quand des assaillants encerclent le héros, ils ont la politesse d'engager le combat un par un. En général, ils ne font ainsi pas le poids contre un héros surentraîné à la répartie dévastatrice. Nos hommes-lézards n'avaient manifestement pas vu beaucoup de films, parce que leur devise était plutôt « se précipiter sur l'ennemi jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Cette tactique se comprenait – se respectait, même – mais j'aurais préféré être du bon côté de la barrière.

Mon premier homme-lézard ne bougea même pas lorsque je rebondis sur sa poitrine pour sauter sur l'attaquant suivant. Le son caractéristique d'un larynx qui se brise résonna lorsque je lui enfonçai mon bâton dans la gorge. Il s'écroula, les deux mains sur la gorge. Avec deux hommes-lézards à terre et cinq autres debout, je n'étais plus en aussi grande infériorité numérique, la situation était passée d'apocalyptique à juste horrible. Heureusement que j'étais équipée pour y faire face !

Je balançai mon bâton sur l'homme-lézard suivant, visant ses reins au

dernier moment. Dommage pour moi, ce fut le moment que choisit un de ses copains pour m'attraper l'arrière des cuisses et me déséquilibrer. L'homme-lézard que j'avais frappé m'arracha le bâton des mains avec sa queue avant de le jeter dans les ténèbres.

— Hé, protestai-je sous le coup de la colère plus que de la surprise.

Ce bâton était un cadeau de mon frère. Je n'appréciai pas qu'un cryptide taré avec des problèmes de territoire me le prenne.

Comme je titubai déjà, je me laissai tomber au sol et m'accroupis pour tirer les couteaux de l'étui attaché autour de ma cheville gauche. Il était difficile de déterminer l'emplacement exact des lézards, car la distorsion des murs de la grotte créait un brouhaha confus. Impossible de distinguer les bruits les uns des autres, mais la respiration de Dominic se détachait assez pour que je sache où je ne devais pas viser. Me redressant pour faire face aux agresseurs qui arrivaient derrière moi, je me levai à moitié et lançai les poignets pour réaliser un mouvement que j'avais passé trois ans à étudier en compagnie d'Antimony, avec le cirque local.

On avait peut-être rendu l'Incroyable Christopher fou à cause du temps qu'il nous avait fallu pour apprendre l'art fin du lancer de couteaux, mais il aurait été fier de moi à ce moment-là, en supposant qu'il passe outre le fait que j'utilisais ses leçons pour me battre contre une race non identifiée d'hommes-lézards. Les couteaux volèrent vers leurs cibles, un s'enfonça dans la gorge du troisième, tandis que l'autre se planta dans l'épaule du quatrième. Celui que j'avais touché à la gorge tomba comme un sac de patates. Celui qui restait debout couina, relâchant sa prise sur le plus gros de ses deux couteaux.

Une tête vola de la direction de Dominic, le dernier de ses opposants n'était plus un problème. Nos chances d'en sortir vivants remontaient.

Mon troupeau d'hommes-lézards avança de nouveau, plus vite cette fois. Leur queue était agitée de soubresauts furieux, leur sifflement sauvage s'intensifiait et s'accompagnait de grincements de dents explicites. Ils étaient fâchés.

— Dominic ? hurlai-je, esquivant de peu un coup de tuyau en plomb serré dans une queue écailleuse. Quelle est la situation de ton côté ?

Il émit un grognement entre deux halètements.

— Suis un peu occupé ! bougonna-t-il.

— Je sais !

J'esquivai un autre coup en attrapant un petit couteau de ma manche pour

poignarder la queue de l'homme-lézard avant qu'il ne puisse l'utiliser. Il cria en la ramenant vers lui, prenant mon couteau par la même occasion. Les combats dans des endroits aussi exigus entraînaient la perte d'un nombre étonnamment élevé d'armes.

— Combien il t'en reste ?

— Trois ! Toi ?

— Deux et demi !

Un des lézards se remit sur pied.

— Trois et demi ! me corrigeai-je.

L'homme-lézard le plus proche plongea vers moi. Je bondis sur le côté, plaçai ma main à la ceinture de mon jean pendant que mon épaule gauche percutait le mur. Je heurtai la pierre, pas d'homme-lézard caché à cet endroit-là. Tant mieux, c'était une complication possible.

— Nous devons battre en retraite !

— Je sais !

Je sortis le calibre 32 de mon holster de hanche, enlevai la sécurité et ouvris le feu.

Le problème avec notre amie l'arme à feu, c'est qu'elle n'est pas toujours une amie. Une fois que Mme Balle quitte M. Pistolet, elle devient une ennemie. Tirer dans un endroit exigu est dangereux, parce que plus les murs sont proches, plus vous avez de chances que les balles ricochent. Même si vos balles ne vous reviennent pas dessus, il y a de grandes chances pour que vous receviez des éclats de mur. Or, de la pierre projetée à toute vitesse peut faire très mal.

Je tirai d'abord sur mes deux lézards les plus intacts : j'en atteignis un à la tête et l'autre à la gorge. Ils tombèrent. Je mis deux balles de plus dans le troisième attaquant. L'écho des tirs me résonna dans oreilles, je n'entendais presque plus les cris autour de moi.

Les lézards devaient être plus sensibles aux sons que les humains. Ils cessèrent d'attaquer et tous se tournèrent vers moi en sifflant à travers leurs dents.

Les petits pistolets étaient conçus pour l'auto-défense et pour être faciles à dissimuler sous des vêtements de ville ; ils ne contenaient pas un grand nombre de balles. Je gardai mon .32 devant moi, essayant d'avoir l'air cool et imperturbable, malgré le sang que je sentais couler sur ma joue à cause d'une coupure au front. J'allais douiller le lendemain, en supposant qu'on survive à

cette nuit.

— Je sais que vous comprenez l'anglais, dis-je, en me concentrant sur le lézard avec la scie à métaux.

Il était toujours debout, et je l'identifiai comme le leader du groupe.

— Voyons voir si vous comprenez ça : reculez et laissez-nous partir ou je recommence à tirer.

S'ils s'y connaissaient en pistolets, ils sauraient que je bluffe. Et s'ils s'y connaissaient en pistolets, ils en avaient probablement sur eux.

Doucement, les hommes-lézards commencèrent à reculer. Ils ne partaient pas vraiment : le tunnel était trop étroit pour ça, mais ils créaient un passage pour que Dominic puisse me rejoindre. Il brandissait toujours sa dague d'une main et tenait une longue épée dans l'autre. Ça expliquait comment il avait réussi à les empêcher de l'étriper pendant qu'il leur coupait les membres ; il pouvait attaquer et se défendre en même temps.

— Maintenant, on fait quoi ? marmonna-t-il.

— Maintenant tu vas nous guider hors d'ici pour que je puisse garder un œil, ou même deux, sur nos nouveaux amis, expliquai-je.

Je pointai toujours mon arme sur la tête du leader.

— D'accord, acquiesça Dominic.

Il sortit de mon champ de vision, puis je sentis sa main se poser sur mon épaule et me tirer vers où nous étions arrivés.

Même avec Dominic pour s'assurer que je ne me cogne pas partout, marcher s'avéra difficile. Le sol, auparavant sec, était désormais jonché de sang et de morceaux de lézard, un mélange glissant dans lequel je m'empêtrais et qui menaçait de me faire tomber à chaque pas. J'étais heureuse de porter des chaussures confortables pour changer et doublement heureuse d'avoir enveloppé mes chevilles avant de partir.

Les hommes-lézards ne bougèrent pas pendant qu'on s'éloignait, ils se contentèrent de sortir de la langue à la manière des serpents, pour goûter l'air.

Après avoir atteint le premier virage dans le tunnel, je me retournai, baissai mon arme et regardai Dominic.

— Maintenant, on court, dis-je.

Il hocha la tête, attrapa ma main libre et la garda dans la sienne en remontant la pente vers notre point d'entrée.

Le bruit des griffes raclant la pierre nous suivit jusqu'à l'échelle qui menait à la surface. Les hommes-lézards étaient à six mètres derrière nous au départ,

et ils gagnaient peu à peu du terrain. La panique est la meilleure des motivations lorsqu'il s'agit de sprinter. Au bas de l'échelle, je m'arrêtai et poussai Dominic en criant :

— Vas-y ! Je serai juste derrière toi.

— Verity...

— Ne soit pas idiot, inutile de jouer les preux chevaliers, c'est moi qui ai le pistolet !

Il monta.

La lumière inonda le tunnel alors qu'il poussait le couvercle de la bouche d'égout. Des cris d'angoisse reptiliens montèrent jusqu'à moi. Nos imitations souterraines de Sleestaks ne supportaient pas la lumière du soleil. Je sortis mon fusil et tirai une fois dans les ténèbres, juste au cas où, avant de rejoindre Dominic du côté de la lumière.

Dès que j'atteignis la terre ferme, je ressentis un fourmillement, signe familier que Sarah était connectée à mon esprit. Dominic me saisit les mains et me tira de l'échelon supérieur de l'échelle, m'aidant à me mettre debout avant de s'atteler à refermer l'accès aux tunnels. Un frisson momentané me submergea lorsque je réalisais que j'avais laissé à un membre du Covenant l'opportunité de m'enterrer.

Mais il ne fit rien de tel. Et à en juger par le coup d'œil inquiet et rapide qu'il me jeta avant de peser de tout son poids sur le pied-de-biche et de forcer le couvercle de la bouche d'égout à bouger, il n'en avait pas l'intention. En temps normal, j'aurais grimacé en entendant le métal racler le sol. À cet instant, ce bruit sonnait comme de la musique à mes oreilles.

Plus on est éloignés de la personne avec laquelle on veut communiquer, plus la télépathie devient difficile. J'étais trop fatiguée pour une gymnastique interne, trop fatiguée pour crier sans utiliser ma bouche et Sarah devait être aussi consciente de ma présence que je l'étais de la sienne. Être télépathe, c'est ne jamais avoir besoin de dire : « Je me sens seule ». En récupérant mon téléphone de mon sac à main, je m'appuyai contre le lampadaire le plus proche et composai son numéro.

Elle décrocha avant que la fin de la première sonnerie.

— Quelle est la gravité de tes blessures ? demanda-t-elle.

— Je ne jouerais plus jamais de piano, mais mes blessures sont surtout superficielles. Je vais avoir des mégas bleus.

Je pouvais les sentir se former à l'arrière de mes cuisses, là où l'homme-

lézard m'avait attrapée.

— Je ne suis pas sûre pour Dominic. On se battait à l'aveugle.

— Reviens à l'hôtel. Je te retrouverai dans l'entrée pour t'amener jusqu'à ma chambre. Et ne discute pas !

La férocité de son ton aurait été comique dans d'autres circonstances.

— Tante Evelyn va me tirer les oreilles si je te laisse partir sans vérifier que tu vas bien, renchérit-elle.

— Techniquement, c'est ta sœur.

Rappeler à Sarah, même pour plaisanter, que ses parents adoptifs – mes grands-parents – étaient aussi les parents adoptifs de maman était plutôt nul.

Cela sembla quand même la rassurer : si j'étais capable de répartie, cela signifiait que je n'étais pas sur le point de me vider de mon sang.

— Viens, m'enjoignit-elle avec moins de véhémence.

Elle raccrocha. Je fermai mon téléphone et le fourrai dans mon sac avant de me redresser. Dominic avait réussi à remettre le couvercle en place. Il se tenait à moitié plié, les mains appuyées sur les genoux et les pieds écartés. Il avait l'air épuisé. Je partageais cette sensation.

— Ça va ? m'enquis-je en m'approchant et en lui posant une main sur l'épaule.

Il releva la tête et son expression passa rapidement de la surprise à l'inquiétude.

— Tu saignes, dit-il en regardant la blessure sur son front.

— Superficiel, répétai-je.

Réconforter un cryptide et un membre du Covenant en l'espace de cinq minutes... Qui disait que les miracles n'existaient plus ?

— Et toi ?

Ses traits s'assombrirent.

— Quelques bleus, des coupures et une probable luxation de l'épaule gauche. On aurait pu être tués en bas. Tu trouves toujours que faire « ami – ami » avec des monstres est une bonne idée ?

— Pas avec tous. Juste avec ceux qui sont assez intelligents pour avoir un compte Facebook.

Je repérai une tache luisante qui ne plaisait pas du tout sur le tissu de la manche droite de sa veste. Je tendis la main pour le toucher : c'était liquide et poisseux.

— C'est ton sang ou celui de quelqu'un d'autre ?

— Les deux ? répliqua Dominic en observant la bouche d'égout. J'ai donné autant de coups que j'en ai reçus.

— Alors tu as plus que quelques coupures, rétorquai-je. Sarah va nous retrouver à l'hôtel. Elle peut nous aider avant qu'on reparte.

Il arqua un sourcil.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je vais laisser un cryptide examiner mes blessures ?

— Le fait que tu ne peux pas te rendre aux urgences de New York sans être arrêté.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il pourrait se contenter de déclarer avoir été agressé : comme il n'avait pas de blessures par balle, il n'y aurait pas de rapport de police. Mais il n'avait pas besoin de le savoir.

Dominic soupira.

— Je vois ce que tu veux dire. Mais si elle devient hostile, alors...

— Hé, après les Sleestaks, je suis sur les nerfs aussi. Ne t'inquiète pas. Elle fera attention.

— Maintenant que je me rappelle...

— Quoi ?

— C'est quoi, au juste, un « Sleestak » ?

\*\*\*

J'avais raconté la moitié de *Land of the Lost* à Dominic quand nous atteignîmes le Plaza Athénée. Sarah nous attendait à l'extérieur, sur le trottoir. Ses yeux écarquillés étaient passés de leur bleu glacial normal à un bleu-blanc. Ses boucliers télépathiques étaient désactivés, ce qui faisait d'elle un récepteur ouvert pour tout ce qui était à portée. C'était terriblement dangereux, et c'était un risque qu'elle ne prenait pas très souvent, mais j'admire son sens tactique. Si un des hommes-lézards avait réussi à nous suivre hors des égouts, elle « l'entendrait » avant qu'il puisse nous attaquer.

— Salut, Sarah, dis-je, en agitant une main blessée et ensanglantée.

Son soulagement était visible. Une petite lueur traversa ses yeux, comme de l'encre se répandant sur du papier buvard.

— Je ne peux pas vous laisser cinq minutes seuls sans que vous fassiez des bêtises, c'est ça ? Suivez-moi, tous les deux. J'ai fait en sorte que tout le monde dans l'entrée nous ignore, mais je ne peux pas maintenir l'illusion trop longtemps.

— C’est toi qui nous as envoyés trouver un dragon, soulignai-je tout en la suivant et en faisant un geste à Dominic pour qu’il en fasse de même.

Il nous emboîta le pas d’une démarche raide.

Sarah avait dit vrai : bien que le hall d’entrée soit plein de gens, personne ne jeta le moindre coup d’œil dans notre direction lorsque nous passâmes devant eux pour atteindre les ascenseurs. En temps ordinaire, on dénotait dans un endroit aussi chic que le Plaza Athénée avec notre dégaine négligée, alors en étant couverts de la tête aux pieds d’un délicieux mélange d’eaux usées, de sang et de boue... Quelqu’un aurait appelé les flics dès qu’on aurait franchi le seuil !

Dominic observa les occupants de l’hôtel, les épaules raides sous sa veste, avec un air renfrogné. Je me rendis compte, non sans tristesse, que la petite astuce Jedi de Sarah n’aidait pas à le convaincre qu’elle ne représentait pas un danger pour la race humaine. Au moins, après notre départ, il ne pourrait pas la retrouver, du moins pas sans que je le guide. Mais quand même... Il fallait que je lui conseille de changer d’hôtel le plus vite possible.

L’ascenseur arriva et nous montâmes à bord sans incident.

De l’appartement-terrace à l’égout et vice-versa en un seul après-midi... et la journée était encore loin d’être terminée.

Les yeux de Sarah retrouvèrent leur teinte normale, bleu alien, dès que les portes de l’ascenseur se refermèrent derrière nous. Quand nous atteignîmes le penthouse, elle se dirigea droit vers la cuisine en disant :

— Je vais prendre la trousse de secours. À vous de me dire lequel des deux a les blessures les plus sérieuses, que je sache par qui commencer.

Dominic la scruta pendant qu’elle s’éloignait, et dès qu’elle fut hors de sa vue, il se tourna vers moi et me demanda sèchement :

— Elle a contrôlé l’esprit de tous ces gens. Comment peux-tu...

— Si elle avait voulu leur faire du mal, elle aurait fait autrement. Les cuckoos sont des chasseurs qui se tapissent dans l’ombre. Ce genre d’attaque directe n’est pas leur genre.

Ce n’était pas entièrement vrai, Sarah aurait très bien pu, par exemple, empoisonner les boissons, mais il n’avait pas besoin de le savoir. Je m’accroupis en grimaçant et entrepris de défaire les lacets de mes chaussures.

— Enlève ta veste. Sarah voudra ton bras.

*Waouh, quel adorable petit-ami tu t’es trouvé !*

La voix mentale de Sarah était feutrée.

*Tu devrais le garder, Very. C'est un vrai bijou.*

*Arrête d'écouter si tu ne veux pas entendre,* la réprimandai-je.

— Je suis toujours mal à l'aise avec ça, ajouta Dominic.

Pourtant, il enleva sa veste et releva sa manche droite complètement déchiquetée. Il laissa échapper un sifflement aigu pendant qu'il étudiait ses blessures. J'étais trop loin pour voir plus l'ampleur des dégâts. J'aperçus des chairs qui paraissaient aussi endommagées que son vêtement, et ça me suffit.

— Je retire ce que j'ai dit. Je préfère ça à mourir d'un choc septique.

— C'est toujours sympa de savoir que je sers à quelque chose, dit Sarah, entrant dans la pièce, une trousse de premier secours dans une main et un couteau dans l'autre.

Elle les posa sur la table, retira un gobelet de la trousse avant de nous examiner tous les deux de haut en bas.

— Et la palme des pires blessures revient à qui ? me demanda-t-elle.

Je fis un geste vers Dominic.

— C'est ce que je pensais. Dominic, peux-tu enlever ton T-shirt et venir ici ?

Elle attrapa le couteau en me regardant. Je savais ce qui allait se passer et lui murmurai un « désolé » silencieux. Elle soupira.

— Ah, les joies de la biologie alternative, dit-elle, en s'entaillant le biceps gauche avec le couteau.

Une substance claire et épaisse suinta de la blessure. Avec une grimace, Sarah troqua le couteau contre le récipient pour recueillir le liquide.

Dominic, qui était en train d'enlever son haut, suspendit son geste et se mit à fixer Sarah. Je me redressai et le poussai dans le dos du plat de la main.

— Fais-moi confiance, lui intimai-je.

Peut-être était-ce parce que nous venions de survivre à une attaque d'hommes-lézards souterrains ; ou peut-être qu'il était trop fatigué pour continuer à se battre avec moi. Peu importe. Ses épaules s'affaissèrent et il finit d'enlever son T-shirt. Il avait rendu les armes. Il rejoignit Sarah et s'assit sur le canapé. Il jurait en latin, mais je décidai d'ignorer ce détail. Tant qu'il ne poignardait personne, ça m'allait !

Sarah étudia le liquide visqueux qui recouvrait les parois de sa tasse, hocha la tête et la laissa de côté en prenant une compresse.

— Laisse-moi une seconde, et je m'occupe de ton bras, demanda-t-elle en dépliant la compresse. Je risquerais de m'évanouir en nettoyant tes blessures

à cause du sang que j'ai donné.

— Parce que ce truc, c'est du sang ? s'indigna Dominic, horrifié.

— Ça sort de moi quand on me coupe et ça m'oxygène, alors oui, c'en est. Sarah se tapota le biceps avec la compresse.

— La biologie des cuckoos est surprenante. Elle provoque souvent un chapelet de « putain de merde », poursuivit-elle.

— Tu m'as ôté les mots de la bouche, constata-t-il.

Elle lui adressa un sourire amusé.

— Je sais.

Les télépathes craignent.

— Le sang des cuckoos est un antigel naturel, expliquai-je en prenant place à côté de Sarah. C'est le meilleur antibiotique naturel que nous ayons trouvé et il ne provoque pas d'effets secondaires majeurs.

— Euh, tu oublies que je dois me faire saigner, quand même, objecta Sarah d'un ton sec.

— Attends.

Dominic s'écarta d'elle et me dévisagea. Au moins il blâmait la bonne personne.

— Tu crois que je vais rester assis là et la laisser me saigner dessus sans rien dire ?

— Ça empêchera l'infection, ça réduira les cicatrices et c'est ça ou l'hôpital, alors oui, rétorquai-je en secouant la tête. Tais-toi et fais-moi confiance, d'accord ?

Dominic me grogna dessus pendant une seconde et se réinstalla sur le canapé.

— Merci, dis-je.

Il marmonna ce qui ressemblait à une insulte en italien.

— Merci à toi aussi, dis-je en passant à Sarah une serviette issue de la trousse de secours.

Elle la plia en deux et essuya le gros du sang qui maculait le bras de Dominic. Il gémit de douleur. Je sifflai de surprise.

Quatre entailles parallèles lui entamaient le bras. Elles n'étaient pas assez profondes pour toucher l'os, mais elles devaient lui faire un mal de chien. Je revis à la hausse son seuil de tolérance à la douleur. Dominic regarda stoïquement la blessure et dit d'un air pincé :

— J'ai connu pire.

— Quel macho ! s'exclama Sarah.

Mettant la serviette de côté, elle ramassa le gobelet et commença à en verser le contenu sur la plaie avec soin.

— Comment te sens-tu ?

— On dirait que ça calme la douleur, admit Dominic.

Il était déconcerté.

— C'est un antalgique naturel. Crois-moi, tu ne le regretteras pas, dit Sarah.

Elle posa le gobelet en me regardant.

— Prête, Verity ?

— Prête.

Je pris le kit de suture et lui souris d'un air désolé.

— C'est l'heure de tes points de suture. Ça peut piquer un peu.

Dominic pâlit.

---

<sup>1</sup> Série télévisée américaine des années 70.

## Chapitre 14

« Vérifie d’abord tes munitions. Puis trouve les issues de secours. Enfin, vérifie ta coiffure. »

— Frances Brown

### **Dans une sous-location semi-légale à Greenwich Village, environ deux heures plus tard**

Dominic avait clairement pris plus cher que moi dans notre combat contre les hommes-lézards. Je m’en sortais avec quelques menues coupures, une tripotée de bleus et une vilaine raideur au genou gauche qui s’arrangerait toute seule après quelques jours. Lui avait écopé de lacérations sur le bras droit et sur les côtes. Ces dernières, même si elles n’étaient pas aussi profondes, avaient l’air tout aussi graves. Et il était couvert de coupures et de contusions sans gravité. Il fallut à Sarah deux gobelets de sang pour nettoyer nos blessures et quand j’eus fini de lui recoudre les côtes, Dominic semblait sur le point de vomir. Il soupira presque de soulagement quand je lui proposai que chacun regagne ses pénates et rassemble ses recherches avant qu’on se revoie. Tout était valable pour s’éloigner des folles qui n’arrêtaient pas de l’enduire de sang – un sang qui ressemblait plus à du sirop de maïs qu’à du sang normal –, et qui le poignardaient avec des aiguilles.

Le concierge appela deux taxis à la demande de Sarah. Je grimpai dans le mien avec reconnaissance, me laissant tomber sur le siège. Par orgueil, j’avais prétendu être tout à fait en état de rentrer chez moi à pied, mais bon, puisque Sarah offrait le taxi, pourquoi me montrer malpolie, hein ? De plus, je ne voulais pas marcher pieds nus pour rentrer chez moi et mes chaussures de course détrempées par notre mésaventure dans les égouts étaient hors d’usage. Sarah avait promis de s’en débarrasser pour moi, je ne voulais plus en entendre parler.

Dominic monta dans son taxi et je ne pris pas la peine de chercher à savoir où il allait. J’étais trop occupée à donner des indications à mon propre chauffeur et à planifier ce que je dirais à mon père. J’espérais que « Papa, je

t'ai trouvé un dragon » attirerait plus son intérêt que « Papa, je suis allée dans les égouts avec un membre du Covenant et j'ai été attaquée par des hommes-lézards tueurs ». Avec un peu de chance. On pouvait toujours rêver.

En milieu d'après-midi, mon taxi se faufila dans la circulation de Manhattan. Je me détendis du mieux que je le pus tandis qu'il passait sur des nids-de-poule et faisait une embardée pour éviter les touristes. Si j'en croyais les six dernières heures, c'était la dernière pause dont j'allais pouvoir profiter avant un certain temps. Et je devais quand même aller travailler.

\*\*\*

Des cris de joie accueillirent le bruit de la clé dans la serrure. J'ouvris la porte d'entrée pour trouver la congrégation entière des souris Aeslins rassemblée autour de la petite table où j'entreposais le courrier. Certains d'entre eux portaient de petites banderoles faites de mouchoirs en papier et qui avaient été méticuleusement peintes en bleu, noir et rouge.

— SALUTATION ! cria le prêtre en chef, en secouant sa banderole avec un enthousiasme débordant.

— SALUTATION ! confirma la congrégation.

— Salutation, dis-je d'un air las en fermant la porte. À quoi devons-nous cet honneur ?

— Aujourd'hui est le jour du Festin Sacré de Je Te Jure Papa, J'embrasserai Le Prochain Homme Qui Passera Cette Porte, déclara le prêtre, déclenchant une seconde déclaration plus solennelle de « Salutation » de la part du reste des souris.

— Cool.

Je me dirigeai vers le salon. Les souris me suivirent, en balançant toujours leurs banderoles dans tous les sens. Les rituels religieux des Aeslins étaient toujours enthousiastes.

— Je suis supposée faire quelque chose ?

Un des prêtres novices me dévisagea en se demandant si je plaisantais.

— Prêtresse...

— D'accord, d'accord. Je devrai embrasser le prochain homme qui passera la porte, c'est ça ?

Les acclamations des souris me répondirent, mélangées à plus de « salutation ».

— J'ai compris. Au moins, je n'attends pas de compagnie.

Je laissai tomber mon sac de danse sur le canapé, en regardant en direction de la chambre où mon ordinateur m’attendait. Vérifier mes emails ou appeler à la maison ? Qu’est-ce qui était le plus pressé ?

Il y avait de grandes chances que papa insiste pour venir dès que j’appellerai. Les chances qu’il amène Alex et Antimony avec lui étaient plus faibles, mais suffisantes pour ne pas m’enchâter. D’un autre côté, je pourrais trouver dans mes emails des infos susceptibles de m’aider à apaiser mon père, comme des rapports d’une source fiable indiquant un monstre géant de Gila ou une créature vivant sous la ville. Tout sauf un dragon.

Les souris étaient retournées surveiller la porte, ayant déduit que je n’allais embrasser personne dans l’immédiat. Des cris occasionnels de « Salutation » brisaient le silence, suffisamment étouffés pour être réduits à des bruits de fond. Voilà pourquoi Alex était mon cavalier au bal de promo junior et pourquoi je n’avais jamais ramené aucun des garçons de mes cours de danse à la maison.

Aucun garçon humain, en tout cas.

Je fis un détour par le frigo en allant chercher l’ordinateur, piquant une canette de soda gingembre sans sucre et la boîte en polystyrène qui contenait tous les restes de mon dernier service. Les plats du Dave’s Fish and Strips n’avaient vocation à sauver la planète du fléau des plastiques non biodégradables, mais bon sang, ils étaient parfaits pour vous boucher les artères.

Je m’assis devant mon ordinateur, et grignotai un bâton de courgettes frit en attendant que mes mails chargent. J’avais trois boîtes mails différentes – une adresse sécurisée, une personnelle et une pour le travail de cryptozoologie – et, grâce à Artie, elles arrivaient toutes au même endroit. (Il avait dit qu’il me faisait une faveur. Je pense qu’il en avait assez que Sarah râle quand je ne répondais pas à ses emails). Une fois le téléchargement terminé, l’écran en haut m’informa que j’avais cinq cent trente-sept nouveaux messages. Je gémis. Impossible d’expédier ça en cinq minutes.

Plus de la moitié des messages étaient des mises à jour Facebook de mon profil Valérie, qui avait beaucoup plus d’amis que moi – le fait d’être passée à la télévision nationale avait augmenté son nombre d’amis. Le reste se composait surtout de spams et de messages provenant de groupes dans lesquels j’étais inscrite. Je marquai quelques fils de discussion pour y revenir à plus tard – les rapports de loups-garous en Floride recommençaient à

augmenter, et un Bat-Boy avait été vu, cette fois dans un centre commercial à Boise – mais j’enlevai la plupart des dossiers de ma boîte de réception.

Il ne restait plus que sept messages quand j’eus terminé. Alex me racontait que son programme d’élevage de basilics était encore dans une phase très délicate et il me sommait de me tenir à carreau : ce n’était pas le moment qu’on l’envoie à New York. Tante Jane m’avait envoyé deux messages pour me dire qu’elle n’avait aucun indice sur ce qui pouvait bien se tramer à New York. Son deuxième message, envoyé pendant ma compétition de tango, incluait des informations sur les filles cryptides disparues. On commençait à en parler au-delà de New York et la rumeur se répandait.

Comme de bien entendu, le message qui suivait immédiatement celui de tante Jane venait de son fils, mon cousin Artie, qui voulait des nouvelles de Sarah. Son inquiétude transparaisait dans la façon dont il avait rédigé son mail : deux des mots étaient mal orthographiés, ce qui était un crime passible de prison ou méritait au moins un travail communautaire pour un intello comme Artie. Sarah et lui avaient un faible l’un pour l’autre depuis qu’ils étaient gosses. Elle ne savait pas que c’était réciproque, et ce n’était pas lui qui le lui dirait. Un jour, je serais obligée de prendre la tête de l’un pour cogner sur l’autre, à moins que je les noie ?

Je répondis à Artie en lui assurant que Sarah allait bien. J’omis de préciser qu’elle avait passé une partie de l’après-midi à prodiguer des soins médicaux à un membre du Covenant de St George. Il y avait des choses qu’il n’avait pas besoin de savoir. J’envoyai ensuite un email à tante Jane pour lui transmettre les informations collectées auprès de Piyusha. Je n’évoquais pas le dragon. Elle finirait par le découvrir, mais je voulais parler à papa avant de répandre la nouvelle.

Les trois autres emails provenaient de Papa et contenaient tout ce qu’il avait pu trouver sur l’histoire des cryptides à New York. Les pièces jointes étaient assez volumineuses pour donner l’impression qu’il m’avait envoyé une encyclopédie. Je téléchargéai tout et commençai une recherche avec le mot « dragon ». J’aurais peut-être de la chance. Peut-être que la recherche ne...

La boîte de recherche clignota, indiquant un résultat positif. Mon cœur s’affaissa et je cliquai sur le fichier indiqué. Le mot surligné se trouvait dans le titre d’un article. « Le Dernier Dragon ? ». En ouvrant le document, je pus lire :

*Les premiers colons de l'île de Manhattan se moquaient des histoires locales qui racontaient comment « le soleil lui-même » s'était endormi sous la pierre de l'île. Le soleil, selon les légendes, était assez grand pour noircir le ciel et, quand il marchait, même les pierres tremblaient de peur. Il recouvrit les ténèbres, envoyant des servantes d'or pour transmettre ses demandes. Il ne troublait pas les gens du pays, mais il demandait tout de même un tribut en échange de la chaleur et de la lumière qu'il apportait.*

*Les servantes d'or du soleil recueillaient le tribut et le lui apportaient au plus profond du monde, tandis que, chaque jour, il envoyait sa magie dans le ciel, apportant chaleur et vie. Les servantes étaient humaines, mais la chaleur du soleil ne les brûlait pas, et la tranche des pierres sous leurs pieds ne les coupait pas. Parmi les colons, certains trouvèrent les servantes du soleil irrésistibles et se rendirent à la grotte indiquée par les légendes comme lieu d'hommage. Les sept servantes d'or du soleil vinrent et les hommes, éblouis par leur beauté, les prirent pour épouses. Quand les gens du pays protestèrent contre cet outrage, les coupables furent réprimandés et dirent que le soleil ne dormait pas sous l'île et que les femmes d'or les avaient piégés.*

*Aucune image de ses « servantes d'or » ne subsiste mais la description de leur apparence et de leur mission correspond aux « princesses dragons », une race symbiotique cryptide qui a évolué pour vivre en parallèle avec les dragons. Il est possible que le dernier des grands dragons, fuyant le Covenant de St George, se soit réfugié dans les grottes sous Manhattan, forçant la majorité de la race symbiotique à l'exil. Une fois le dragon mort, peut-être à cause des blessures qu'il a subies avant d'arriver à Manhattan, il serait facile de faire sortir les princesses dragons de leur Nid. Il ne fait aucun doute que le dragon soit mort. En effet, aucun dragon vivant ne permettrait que ses princesses dragons soient enlevées.*

*L'article continuait en décrivant les nombreuses caractéristiques physiques et psychologiques des dragons du monde entier. Il y avait – du moins avant que les gens ne se lassent d'être sur leur menu – six espèces connues de « Grand Wyrn », qui signifie en cryptozoologie « énorme putain de lézard avec des ailes ». Ils aimaient tous les grottes et les métaux précieux, ils voyageaient tous avec des princesses dragons et ils étaient tous supposément éteints.*

— Et ça les enfants, c'est la raison pour laquelle on aura toujours besoin du

boulot sur le terrain, marmonnai-je.

J'imprimai le dossier et me levai en m'emparant de mon téléphone, tout en me dirigeant vers la cuisine. Maintenant que j'avais mis de la glace sur ma jambe, il était temps d'appeler à la maison et d'informer mes parents des derniers événements.

— Puis-je vous aider ? demanda une voix de femme pas très engageante, limite désagréable.

Le ton méprisant de l'oratrice était renforcé par un fort accent de l'Ohio. On aurait dit une secrétaire morte d'ennui dans une mauvaise sitcom.

Je me laissai tomber en arrière sur le lit pour soulager la tension de mon cou et de mes épaules.

— Salut, maman. C'est Very. C'était comment le Monde Souterrain ?

— Verity !

Le mépris disparut à la seconde, remplacé par le ton enjoué habituel de ma mère. Ma mère : une des capitaines de l'équipe de la joie.

— Comment vas-tu, chérie ? Ton père m'a dit que tu avais des soucis avec un garçon.

L'expression du visage de Dominic De Luca, s'il entendait parler de lui en ses termes, suffit à m'arracher un bref rire.

— Eh bien, il fait partie du Covenant, et c'est un garçon, mais je ne suis pas sûre que j'aurais présenté les choses sous cet angle. Tu es rentrée depuis quand ?

— Seulement depuis ce matin. J'ai à peine eu le temps de me laver les cheveux pour retirer le soufre.

— Il y avait vraiment du soufre cette fois ?

— Pas vraiment, mais presque. Il y avait ce truc gluant acide qui rongait les sangles de nos sacs comme si c'était du sucre d'orge. Mais ma peau et mes cheveux n'ont pas fondu, donc je n'ai pas trop à me plaindre.

J'entendis la résignation dans son ton et émis une supposition :

— Pas de chance cette fois non plus, hein ?

— Non, dit-elle. Je sais qu'elle dit qu'elle est sûre qu'il est là-bas quelque part, mais Very, je n'y crois pas trop. Elle était si certaine qu'on le ramènerait à la maison cette fois... Peut-être qu'il est temps qu'elle passe à autre chose.

— Je ne suis pas sûre qu'elle puisse.

Maman soupira.

— Pour tout te dire, chérie, moi non plus.

Chaque famille a ses tragédies. Ma famille en a une douzaine, à commencer par la mort de mon arrière-grand-mère. À partir de ce moment-là, les drames s'étaient enchaînés, tous plus tristes les uns que les autres, avec une mention spéciale pour grand-père Thomas. On ne sait pas comment, mais il a réussi à se relier à l'une des dimensions du Monde Souterrain, probablement en fouillant la bibliothèque familiale à la recherche d'un sort dangereux rangé dans la section « à ne surtout pas utiliser ». Il a passé des années à essayer de rompre la connexion, parfois seul, parfois avec de l'aide. Sans succès. Grand-mère Alice était enceinte de tante Jane quand ce lien l'a finalement envoyé dans cette dimension...

Depuis lors, grand-mère le cherche, où qu'il puisse être. Après quarante ans à traquer des rumeurs sans fondements et des indices à moitié cohérents à travers les dimensions, je ne sais pas si elle se souvient comment vivre autrement.

Maman s'éclaircit la gorge, brisant le silence mélancolique qui s'était installé.

— Tu n'as pas appelé pour ça, je suppose ? Qu'est-ce qui se passe, Verity ?

— Tu peux mettre papa sur l'autre ligne ? Je préférerais ne pas répéter, si c'est possible.

— Bien sûr, ma puce, attends juste une seconde.

Il y eut un doux bruit de froissement quand elle plaça le récepteur contre son épaule, puis elle cria :

— Kevin ! Décroche le téléphone ! C'est Verity !

J'entendis un clic quand papa décrocha dans son bureau et me salua :

— Verity ! Comment s'est passée ta compétition de danse ce matin ?

— C'était une compétition de tango et ça a été, jusqu'à ce que je sois interrompue par le Covenant.

Je plaçai mon bras devant mon visage pour bloquer la lumière, à défaut de pouvoir bloquer la diatribe des souris.

— Dominic a décidé que la meilleure façon de me mettre la main dessus était d'infiltrer la compétition, d'enfermer mon partenaire dans un placard et de me faire disqualifier pour avoir amené un danseur non enregistré sur scène. Le pied.

Un long silence accueillit mon annonce, puis mon père demanda doucement :

— Verity, est-ce que le Covenant a bousillé ta couverture ?

— Tu veux dire « Est-ce que le Covenant sait que je suis Valerie Pryor ? »  
Oui. Ils savent. Mais c'est un problème secondaire.

— Si le Covenant sait...

— Pour le moment, seul Dominic est au courant et il ne le dira à personne, parce que, s'il appelle chez lui, ils lui retireront l'affaire immédiatement.

Il y eut une longue pause avant que maman ne pose la question – une question qui devait les préoccuper tous les deux –, car après tout, perdre ma couverture pourrait sonner le glas de ma carrière de danseuse. Ils souhaitaient bien sûr que je suive leurs traces, mais ils ne voulaient pas non plus me priver de danse. Sa voix était presque hésitante, comme si elle avait peur de ma réponse.

— Verity, si savoir qui tu es est le problème secondaire... quel est le principal ?

— Oh, ouais, ça.

Je fermai les yeux, me préparant aux cris qui n'allaient pas tarder à m'assourdir.

— Il s'avère qu'il y a un dragon qui dort quelque part sous Manhattan...

Je ne fus pas déçue du résultat. Ils se mirent tous les deux à parler en même temps, et plus sous l'effet de la stupéfaction que de la colère, le brouhaha se mua vite en cacophonie. Je me détendis et attendis qu'ils aient fini de s'exprimer. Comme je l'avais prévu, ils se calmèrent au bout de quelques minutes. Finalement, maman murmura d'une voix basse :

— Verity ? Tu es toujours là ?

— Je suis là. J'attendais juste que vous vous calmez. C'est bon ?

— Ça dépend, dit papa.

— De quoi ?

— Si tu es prête à prendre un billet d'avion pour rentrer à la maison.

Je roulai sur le ventre en arquant les sourcils et répliquai :

— Nope. Je pars en quête d'un dragon.

— Verity...

— N'essaie même pas. Il s'agit d'un *dragon*... Un véritable *dragon*. Je ne vais pas m'enfuir. Vous le feriez, vous ?

Un silence éloquent répondit à ma question.

— C'est bien ce que je pensais. De toute façon, je ne peux pas partir. Le Covenant est en ville et leur représentant local est d'accord pour collaborer avec moi, du moins jusqu'à ce qu'on trouve le dragon.

— Et ensuite ? s'enquit maman. Quand tu en auras fini avec le dragon et le membre du Covenant, il se passera quoi ?

— Eh bien, je suppose que ça dépend de qui tire le plus vite.

Je me remis sur le dos en fixant le plafond.

— Je déteste l'admettre, mais j'ai besoin de son aide. Je ne peux pas faire ça toute seule et je ne veux pas que vous veniez ici. Pas quand il y a un risque pour que le Covenant vous débusque. Je suis compromise, vous êtes à l'autre bout du pays et c'est bien ainsi. Et puis, j'ai Sarah, ici.

— Elle est au courant ? demanda papa.

— Comment crois-tu que je sais qu'il y a un dragon ? Dominic m'a rapporté la rumeur, mais c'est Sarah qui a trouvé le lézard géant endormi.

J'hésitai, ne sachant pas si je devais leur parler du reste. Je m'en remis à mon bon sens : si je tombai sur le dragon et me faisais manger, ils devaient connaître tous les détails avant de venir récupérer mes restes.

— Oh, et il y a autre chose. On pense que quelqu'un essaie de réveiller le dragon.

Les cris mirent plus de temps à s'arrêter, cette fois. D'autant qu'Antimony avait finalement réalisé que nous tenions une conférence téléphonique et s'était emparée du combiné en bas. Ajouter une troisième voix au chaos... une troisième voix qui devait être mise au courant de la situation ne fit rien pour instaurer le calme. Je finis par tenir le téléphone loin de mon oreille, en les écoutant de loin se hurler dessus et en attendant que la situation s'apaise.

Papa se rendit enfin compte que j'avais déserté la conversation. Après avoir vigoureusement ordonné à ma mère et ma sœur de se taire, il demanda :

— Verity, tu es toujours là ?

— J'attends juste que le moment de panique soit passé, dis-je en rapprochant le téléphone de mon oreille. Est-ce que vous êtes prêts à m'écouter dans le calme, et sans faire de commentaires, ou est-ce que je dois envoyer un email et éteindre le téléphone ?

— On t'écoute, affirma maman avant que papa ou Antimony ne puisse dire quoi que ce soit. Vas-y, chérie.

— Merci, maman, répondis-je. D'accord, premièrement Dominic n'est pas responsable des disparitions, pas pour les cryptides dotés d'une conscience en tout cas. Il a tué quelques nuisibles. Je pensais en tuer quelques-uns moi-même, alors je ne peux pas lui en vouloir. En tout cas, il a pensé que c'était moi qui aidais les cryptides locaux à fuir la ville à cause de sa présence. Selon

un Madhura local, la plupart des gens qui ont disparu étaient des femelles jeunes, célibataires ou pas mariées, en fonction des espèces.

— Quelqu'un chasse les vierges ? s'indigna Antimony. Dégoûtant.

— C'est assez courant dans les sectes qui vouent un culte aux serpents, expliqua maman. Je ne connais aucun dieu serpent qui s'intéresse à la virginité, mais, allez savoir pourquoi, cette idée est ancrée dans l'esprit des gens.

— Alors peut-être que quelqu'un a transposé cette règle aux dragons ? Quelles que soient les raisons, Sarah dit que quelqu'un essaie de le réveiller et je la crois. Quand je suis descendue avec Dominic dans les égouts...

— Attends, m'interrompit maman. Tu es en train de me dire que le garçon du Covenant a rencontré ta cousine ?

Je ravalai un grognement.

— Maman, c'est une *cuckoo*. Il ne la retrouva jamais à moins qu'elle ne le veuille. Fais-moi un peu confiance.

— S'il l'avait attaquée...

— Primo, il ne l'a pas fait, et deuxio, s'il l'avait fait, j'aurais été là. Ensemble, Sarah et moi sommes de taille à affronter n'importe quel émissaire du Covenant et je sais de source sûre que je suis plus armée que lui. Est-ce qu'on peut en revenir aux égouts ?

— Je t'en prie, dit papa.

Je décrivis la rencontre avec les Sleestaks le plus rapidement possible, en réduisant l'information au strict minimum. Nous étions descendus ; nous avons trouvé des signes d'habitation cryptide ; nous avons été attaqués par les rebuts d'un remake de *Land of the Lost*. Nous leur avons botté le cul, nous avons battu en retraite. Fin de l'histoire.

Quand j'eus fini, je fis une pause, attendant que quelqu'un réagisse. Personne ne le fit.

— Alors ? finis-je par demander.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est, dit maman.

— Je vais consulter mes livres, dit papa.

— Tu t'es amusée avec les lézards aujourd'hui et j'ai dû passer la journée à nettoyer la bibliothèque, dit Antimony. Certaines personnes ont de la chance.

— Ouais, maugréai-je. J'ai terminé mon rapport. On est d'accord que je n'ai pas besoin de renforts pour le moment ?

— Tu as besoin de renforts, me contra papa. Mais...

Il hésita avant de convenir, à contrecœur :

— Nous sommes d'accord : nous ne pouvons pas t'en envoyer. Pas pour l'instant. Je veux que tu nous donnes des nouvelles tous les jours. Il en va de même pour Sarah. Si l'une de vous ne le fait pas...

— Tu rameutes les troupes et tu lâches les chiens, conclus-je d'un ton sinistre. J'ai compris le principe. Je sais juste que, si ce dragon se réveille, nous allons avoir un sérieux problème sur les bras et qu'il vaut mieux garder le plus grand nombre possible de personnes en renforts.

— J'aimerais ne pas être d'accord avec toi, admit maman.

Je me levai pour contempler par la fenêtre de ma chambre à coucher la ville que j'avais la responsabilité de protéger et qui était sur le point de devenir le décor vivant d'un remake de *Godzilla*, avec en vedette un vrai dragon vieux de plusieurs centaines d'années.

— Oh, moi aussi, tu peux me croire, soupirai-je.

## Chapitre 15

« Il n’y a rien de mal à mener un dernier combat. Assure-toi seulement d’apporter assez de grenades pour tout le reste de la classe. »

— Alice Healy

### **Toujours dans la même sous-location semi-légale à Greenwich Village**

Je réussis enfin à raccrocher quand papa reçut un email de l’oncle Ted. Ce dernier venait faire un rapport sur l’apparition de basilics au large de l’autoroute I-5 et demandait des renforts. Les histoires de basilics ne doivent jamais être prises à la légère, à moins que vous ne vouliez qu’un lézard transforme votre femme en pierre. Après une énième recommandation et m’avoir fait promettre de les tenir au courant et d’éviter de rester seule dans une pièce avec Dominic, papa raccrocha. Maman et Antimony en firent de même juste après. La dernière chose que j’entendis fut Antimony crier : « Laissez-moi prendre mon arbalète » avant que le silence ne retombe. Merci mon Dieu !

Enfin, un silence relatif : on entendait toujours les klaxons retentir dans la rue, les pigeons roucouler sur le rebord de ma fenêtre et, au loin, les souris célébrer la fête du jour avec des acclamations extatiques. Mais je m’en sortais bien : ma famille restait dans l’Oregon et je gardais le dragon potentiel pour moi toute seule.

Je m’apprêtais à brancher le chargeur de mon téléphone lorsque je suspendis mon geste en répétant cette pensée : « Je gardais le dragon potentiel pour moi toute seule ». J’avais omis un léger détail.

S’il y avait la moindre chance pour que les dragons ne soient pas éteints, certaines personnes devaient être mises au courant.

Les princesses dragons.

En fait, je n’étais pas supposée travailler avant le lendemain. Mon boulot au Dave’s Fish and Strips était peut-être aussi épuisant sur le plan intellectuel que regarder la peinture sécher, mais il était fatigant quand même, et

j'essayais toujours de prendre une journée de repos avant et après chaque grande compétition de danse. On n'est jamais trop prudent, et il fallait que je sois assez en forme pour gérer des abrutis. Donner un coup de poing dans les dents d'un client parce qu'il ne m'avait pas donné un bon pourboire ne m'aiderait pas à garder mon boulot.

Après une douche rapide et un repas déséquilibré, constitué de restes de pizza, de fromage en spray et de chips de maïs, je mis des vêtements propres, une nouvelle paire de chaussures de course, pris quelques couteaux de rechange et sautai par la fenêtre de la cuisine. Les pigeons avaient l'habitude. Ils perdirent quelques plumes et me jetèrent des coups d'œil furibonds, mais aucun d'eux ne prit son envol quand je leur passai sous le nez, j'attrapai la rampe d'évacuation et je me lançai dans le vide. Les capacités d'adaptation de la nature sont incroyables. Les gens oublient que les pigeons ne sont pas originaires des villes ; ce sont des oiseaux sauvages qui ont simplement appris à exister en symbiose avec la race humaine. Leur intégration est la preuve que tout est possible. Nous devrions considérer le pigeon comme un symbole de survie, et non comme des « rats avec des ailes » et les chasser de nos rebords de fenêtre.

Les muscles de mes cuisses et de mes épaules se relâchèrent pendant que je courais, tandis que j'adoptais un rythme qui me permettait de compenser la raideur persistante de mon genou gauche. Mes blessures n'étaient pas aussi graves qu'elles auraient pu l'être. Les ecchymoses ne me ralentirent pas beaucoup, même si mon corps m'élançait chaque fois que mes talons touchaient le sol. J'étais à mon maximum à mi-chemin entre chez moi et le Dave's et je terminai le voyage à pleine vitesse, presque en riant de joie de sentir le vent contre mon visage et la ville sous mes pieds. J'avais l'impression d'être une de ces superhéroïnes en élasthane qui peuplaient les bandes dessinées que Sarah et Antimony croyaient s'échanger en secret. J'avais des ailes. Mais Superman doit redescendre sur terre de temps en temps, même si c'est juste pour parler à quelqu'un qui n'a pas de super pouvoirs. À l'approche du Dave's, je commençai à ralentir, en faisant des acrobaties pour être moins secouée quand je toucherais enfin le sol. Je fis la roue avant de finir accroupie, puis jetai un coup d'œil à ma montre. Pas mal, comme chrono, surtout en prenant en compte mes blessures.

— Je devrais pouvoir m'en sortir vivante, après tout, dis-je en me redressant.

La poussière des toits s'accrochait à mon jeans et à la paume de mes mains. Je pris un moment pour me dépoussiérer avant de me diriger vers la porte du toit. Je trouvai la poignée déverrouillée et entrai.

Le vestiaire était désert, à l'exception de Carol, qui était engagée dans son combat mortel habituel contre ses propres cheveux. Les petits serpents qui couvraient sa tête s'ébrouaient et essayaient de mordre ses doigts, s'agitant avec frénésie pour éviter la perruque qu'elle essayait de fixer sur sa tête. Je pouvais les comprendre. Mes cheveux étaient toujours collants de sueur et emmêlés quand je devais porter la perruque de Valerie pendant un certain temps, et mes cheveux n'étaient pas vivants. Je frappai à la porte. Elle leva les yeux, et sa tête pivota si vite que les reptiles de sa frange en profitèrent pour lui enfoncer leurs crocs dans le pouce avec enthousiasme.

— Aïe ! gueula Carol en laissant tomber sa perruque.

Elle porta son pouce blessé à sa bouche tout en essayant de lancer un regard noir à ses propres cheveux.

Les serpents, sentant le danger, se retirèrent rapidement en grappes sifflantes.

— Tupides seuveux, marmonna Carol en suçant son pouce.

Je grimaçai.

— Désolée. Ça va aller ?

Une petite gorgone comme Carol ne pouvait pas transformer les gens en pierre – leur regard n'avait d'effet que sur de petits animaux comme des hamsters – ce qui ne voulait pas dire qu'elles étaient inoffensives. La morsure de leurs cheveux reptiliens (oui, je sais, ça paraît étrange) pouvait tuer.

Carol secoua la tête et sortit son pouce de sa bouche. Elle plissa les yeux en observant les rangées de petites plaies.

— Nous sommes immunisées contre notre propre venin, me rassura-t-elle. Salut, Verity. Je croyais que tu n'étais pas de service ce soir.

— Je ne le suis pas. Je suis là pour voir Candy. Elle est là ?

Carol sembla intriguée. Elle se retourna pour me regarder, tout comme ses cheveux qui s'étaient dressés sur sa tête et me fixaient.

— Sérieux ? Est-ce que c'est une situation du genre « Si je te dis où la trouver, tu partiras avec sa tête dans un sac » ? Parce que je n'aime pas beaucoup Candy, mais je suis presque sûre que je n'ai pas le droit de la trahir.

Je levai les yeux au ciel.

— Pff Carol, sympa de constater à quel point tu me fais confiance ! Je n'ai

pas l'intention de lui faire du mal, ni même de lui passer un savon. Je veux juste lui parler. Elle travaille ou pas ?

— Désolée. C'est juste... Eh bien... si tu devais tuer quelqu'un ici, ce serait Candy, non ? me répondit Carol en haussant les épaules. Oui, elle travaille. Elle devrait prendre sa pause bientôt, si tu veux l'attendre ici. Tu ne projettes pas exactement, hum, ce que Dave appellerait « une image professionnelle idéale » pour le moment.

— Tu veux dire que je ne ressemble pas au Lapin de Playboy ? Tu me brises le cœur.

Je m'avançai pour me percher sur le bord de la coiffeuse et me retournai pour examiner mon reflet dans le miroir. Mon œil droit était en train de prendre une teinte intéressante et une légère balafre courait sur ma joue du même côté – je ne me souvenais même pas d'avoir été touchée là. J'avais l'air d'avoir laissé mon copain me tabasser pour le plaisir.

— Tu devrais voir l'autre gars, marmonnai-je.

— Quoi ?

— Rien.

Je m'installai tout en faisant attention de rester loin des cheveux de Carol.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé ici, ces derniers jours ? Je suis en panne de commérages et je veux une douce pluie d'informations.

— Eh bien, dit Carol, en reprenant sa perruque pour essayer de la fixer par-dessus ses serpents. Kitty a appelé, et il se trouve que le groupe de son copain ne marche pas très bien, ce que je ne trouve pas vraiment surprenant pour tout te dire, mais elle était persuadée qu'il ferait un tabac. En tout cas...

Je m'adosai au miroir, en écoutant Carol parler, tout en hochant la tête quand il le fallait et en poussant des exclamations de surprise de temps en temps. Petit à petit, elle parvint à mettre sa perruque, en rentrant ses serpents un par un, comme un général qui essaierait de contrôler une armée de soldats récalcitrants.

— Tu devrais prendre une perruque en forme de choucroute, proposai-je, sans vraiment réfléchir. Celles qui sont vraiment bouffantes. Alors tu pourrais creuser le centre, pour ne pas avoir à écraser tes serpents quand tu la mets.

Les mains de Carol se figèrent et ses yeux s'écarquillèrent.

— Je n'avais jamais pensé à ça ! dit-elle. Les grosses choucroutes sont de nouveau à la mode, non ?

— Pas si grosses... protestai-je, mais c'était trop tard, la graine était semée.

Carol retourna à ses serpents avec un sourire éclatant.

— Je vais aller au magasin de perruques après mon service. Merci, Verity, tu es la meilleure.

— Hum, pas de quoi, dis-je, incapable de m’empêcher de penser à ces vieilles légendes urbaines sur les filles dont les coiffures en choucroute s’avéraient être pleines d’araignées, de perce-oreilles ou d’autres choses horribles.

Combien de temps faudrait-il avant que « ses cheveux pleins de *serpents venimeux* » ne rejoignent la liste ?

Eh bien, à défaut d’être une légende urbaine, j’imagine qu’on pouvait se contenter d’en inspirer une.

— On fait copain-copain avec les monstres, Price ? demanda une voix dans l’entrée.

Je levai la tête. Candice était debout dans la pièce, les bras croisés sur la poitrine et l’air renfrogné. Ses épaules étaient crispées comme si elle s’attendait à devoir mener un combat. Peut-être que c’était le cas. Après tout, je lui avais dit que le Covenant était en ville peu de temps avant, et j’étais sur le point de lâcher une nouvelle bombe.

Je me laissai tomber du rebord et m’astreignis à rester la plus détendue possible.

— Salut, Candy, dis-je. Est-ce que tu as quelques minutes à m’accorder ? C’est assez important.

Ses yeux s’étrécirent.

— De quoi pourrais-tu avoir besoin de t’entretenir avec moi ?

Je regardai Carol, qui essayait de faire comme si elle n’observait pas notre petit manège dans le miroir.

— C’est privé. Tu accepterais de monter avec moi sur le toit ?

— Pourquoi ? Pour que tu puisses me jeter dans le vide ? s’inquiéta Candy.

Je me mordis l’intérieur de la joue et comptai jusqu’à dix avant de répondre doucement :

— Je n’ai aucune intention de te jeter dans le vide et, si tu préfères parler ici, il n’y a pas de soucis. Je pensais juste que tu préférerais avoir la primeur de l’information et décider si tu la partagerais avec le Nid ou pas, plutôt que de risquer que la rumeur ne se répande d’une autre façon.

Les yeux de Carol roulèrent.

— Merci d’avoir confiance en ma discrétion.

— Ce n'est pas toi qui m'inquiètes, précisai-je en pointant la ventilation. Tu penses vraiment que Dave n'a pas mis de micros ici ?

— Un point pour toi, approuva Carol en se tournant sur sa chaise, la moitié de ses serpents attaquant féroce­ment la perruque. Candy, monte avec elle. Si tu n'es pas de retour dans dix minutes, je demanderai à Ryan de venir te chercher. Promis.

Candy semblait toujours hésiter. Je soupirai.

— Si tu penses que l'information ne vaut pas ton temps, je te donnerai cinquante dollars, proposai-je en visualisant mes courses de la semaine disparaître.

Je pourrai toujours piquer les restes dans la cuisine du Dave's. C'était ce que je faisais déjà de toute façon.

— Cent, contra Candy.

— Cent ? Candy, j'ai le même salaire que toi ! Encore moins, vu que tu as les meilleurs pourboires.

Elle ressemblait à la reine des neiges habillée comme le Lapin de Playboy. Je n'étais pas trop mal, mais j'avais la fâcheuse tendance à casser les doigts de ceux qui me touchaient « accidentellement » le cul, et donc j'avais peu de clients réguliers.

— Cent, ou je ne viens pas, insista Candy, en levant le menton pour montrer à quel point elle était sérieuse.

Seule la promesse d'argent, irrésistible pour une princesse dragon, la ferait monter sur le toit, et je n'allais pas pouvoir marchander.

Je soupirai.

— Cent, *si* tu penses que l'information n'en valait pas la peine.

— Marché conclu, dit Candy, en décroisant les bras.

Elle détacha son tablier, le plaça dans son casier et le cadenassa, protégeant ainsi ses pourboires. Elle suivait ce rituel à chaque fois qu'elle faisait une pause et cela faisait longtemps que je ne m'en offusquais plus. Elle agissait comme toute princesse dragon entourée de créatures d'autres espèces le ferait à sa place.

Parfois, je me disais que l'évolution n'avait pas vraiment rendu service aux cryptides de forme humaine : ils nous ressemblaient, mais on oubliait trop souvent qu'ils étaient intrinsèquement différents, comme Sarah ou Artie, et peut-être aussi un peu comme oncle Ted. On les jugeait, de manière tout à fait injuste, selon les normes humaines. On devait arrêter d'agir de la sorte.

— Dix minutes, répéta Candy à Carol d'un air sérieux en quittant la pièce pour se diriger vers l'escalier menant au toit.

Carol se retourna vers le miroir, ses lèvres prononcèrent un « bonne chance » silencieux quand elle reporta son attention sur ses serpents écrasés sous sa perruque. Je levai les yeux au ciel et suivis Candy hors de la pièce.

Elle me devança de presque une minute sur le toit – une minute qu'elle déduirait des dix minutes promises. Elle était à quelques mètres de la porte quand j'atteignis le haut de l'escalier. Elle leva la main et dit sèchement :

— Reste là.

J'arquai un sourcil et fermai la porte derrière moi.

— Tu veux dire, reste là, à la porte ?

Candy hocha la tête.

— Tu sais, c'est plus difficile de garder des secrets secrets si je dois te les hurler. Peux-tu te rapprocher au moins un peu ?

Les yeux de Candy s'étrécirent.

— Comment je peux savoir que tu n'as pas prévu de me jeter du toit ?

Je ravalai un grognement.

— Parce que si je voulais te tuer, je te tirerais dessus, d'accord ? La gravité n'est pas mon arme de prédilection. Écoute, on oublie le marché si tu ne t'approches pas pour écouter ce que j'ai à te dire. Du coup tu seras montée pour rien.

Elle sembla enfin convaincue. Candy fit quelques pas en avant et s'arrêta lorsqu'elle fut hors de portée de bras, mais assez près pour que je n'ai pas besoin de crier.

— Merci, dis-je, en gardant la position la moins menaçante possible. Candice, as-tu déjà eu vent de quoi que ce soit, même la rumeur la plus folle, qui puisse indiquer que les dragons ne sont pas éteints ?

Elle recula comme si je l'avais frappée au visage. Quand elle se reprit, elle me lança un regard chargé d'une telle haine que j'eus l'impression de recevoir un coup.

— Tu m'as amenée ici pour me dire ça ? s'offusqua-t-elle. Pour te foutre de moi ? Quoi, le câble ne te suffit plus, tu as besoin de trouver d'autres trucs pour t'amuser ? C'est mesquin de ta part. Vraiment mesquin.

— Candy, on pense avoir trouvé un dragon.

Elle se figea. Au sens propre du terme. Ses grands yeux bleus s'écarquillèrent au point d'être cerclés de blanc. Je crus qu'elle avait arrêté de

respirer.

— On ne le cherchait pas, mais j'ai eu accès à une télépathe et elle affirme...

— Où ? articula Candy.

Sa voix était réduite à un murmure et le son fut emporté par le vent, mais je devinais le sens de sa question à la forme de ses lèvres. Elle fit trois longs pas parfaits, me saisit par les épaules et réussit à me secouer à deux reprises avant que je ne réagisse en m'écartant.

— Où ? Ne pense même pas à me le cacher, et si tu mens, je te jure que si tu mens...

— Candy, calme-toi ! lui intimai-je en secouant la tête et en levant les mains en signe de défense. Je viens juste de le découvrir, d'accord. Je n'ai rien gardé pour moi. En tout cas, on pense qu'il y a un dragon qui dort quelque part sous l'île et on croit que c'est lié aux dernières disparitions.

Ses yeux s'écarquillèrent encore, de colère cette fois.

— Alors quoi ? Tu dis que c'est la faute du dragon ? C'est pour ça que tu veux me parler ? Tu cherches un appât ?

— Quoi ? Non ! Je pense que des humains ont monté une secte pour vénérer les serpents, qu'ils essaient de réveiller le dragon pour invoquer un dieu serpent, expliquai-je en laissant retomber mes mains. Si ce dragon existe, je veux le protéger. Je veux prouver que ce n'est pas la source des problèmes que nous avons rencontrés récemment. Et je voulais que le Nid le sache aussi vite que possible parce que ça vous touche.

— Bien plus que tu ne le crois, rétorqua-t-elle d'un ton sec.

Elle secoua la tête puis reprit :

— Alors, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je veux que tu ailles au Nid. Je veux que tu leur racontes ce que je t'ai dit et que tu leur assures que j'essaie de trouver un moyen pour que vous récupériez le dragon. Si vous détenez la moindre information susceptible de m'aider à orienter mes recherches, pour savoir où commencer à chercher, quelle qu'elle soit, j'ai besoin de le savoir.

Candice étudia mon visage, pencha légèrement la tête sur le côté et demanda :

— Pourquoi est-ce que je te le dirais ? Pourquoi ne devrions-nous pas le chercher nous-mêmes ?

— Pour deux raisons. Premièrement, des gens en ville s'amuse à sacrifier

des vierges et savent déjà probablement tout ce qu'il y a à savoir sur le dragon. Je suis sûre qu'à leurs yeux, toi et les autres princesses du Nid constituez un parfait buffet de vierges.

Candy pâlit.

— Et la seconde raison ?

— Je suis descendue dans les égouts plus tôt aujourd'hui, pour chercher des indices.

Je décidai de ne pas mentionner le fait que Dominic était avec moi. Ça semblait un peu trop pour les nerfs de Candy.

— J'ai été attaquée par une bande d'hommes-lézards que je n'avais jamais vus avant. On aurait dit une scène de *The Land of the Lost*. Et je doute qu'ils soient contents de vous rencontrer...

Je m'arrêtai en plein milieu de ma phrase. Candy blêmit encore plus et elle se mit à trembler, au bord des larmes.

— Candy ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a un dragon, murmura-t-elle. Il y a vraiment un dragon et quelqu'un lui fait du mal. S'ils ont des serviteurs, ça veut dire qu'ils lui font du mal. Oh, Verity !

Elle gémit en prononçant mon nom et fit soudain une chose que je n'aurais jamais cru possible même dans mes rêves les plus fous : elle se jeta dans mes bras et enfouit son visage contre ma poitrine.

— Nous devons le trouver !

Je lui tapotai le dos d'un geste maladroit.

— Ne t'inquiète pas, la rassurai-je d'un ton à moitié confiant. On le trouvera.

\*\*\*

« J'ai peut-être trouvé un dragon » était une information valable, car Candy ne me réclama pas le montant promis. Ouf, parce qu'à cent dollars les dix minutes, j'aurais dû emprunter de l'argent à Ryan pour la payer. Ne jamais devoir d'argent à une princesse dragon. Elles pratiquent des taux d'intérêt exorbitants.

Candy avait accepté de répondre à la question pressante du moment : « Qu'est-ce qu'un serviteur ? » Et elle n'avait pas été avare de détails. Après m'avoir brossé un récit plus vrai que nature sur les serviteurs et agrémenté ma liste des *Choses Que J'aurais Préféré Ne Pas Savoir*, Candy promit de

parler du dragon avec le reste du Nid et de m'appeler pour me transmettre des infos, puis elle retourna à l'intérieur finir son service. Je la regardai partir avant de rentrer chez moi en courant sur les toits. Sa surprise n'était pas feinte, j'en étais certaine, et, avec ce que je venais d'apprendre, j'avais besoin de rentrer le plus tôt possible.

Personne ne décrochait à la maison. Ce n'était pas étonnant vu qu'ils étaient partis pour la chasse aux basilics peu de temps auparavant, mais avant de raccrocher je laissai échapper un chapelet de jurons, des mots que nous faisons d'ordinaire attention à ne pas utiliser devant les souris. Les applaudissements généraux saluèrent mes insultes, ainsi que quelques mentions extatiques du Festin Du Lavage De Bouches Avec Du Savon. Je n'avais pas l'énergie de leur dire de baisser le ton. Si les souris voulaient faire la fête, qu'elles la fassent. J'avais d'autres chats à fouetter, des chats bien plus imposants, genre de la taille d'un dragon.

J'étais assise devant mon ordinateur, en train de rédiger un email pour raconter tout ce que j'avais appris quand on frappa à la porte de l'appartement. Je relevai brusquement la tête. Après tout, j'occupais cet appartement de manière illégale, puisque j'avais un bail de sous-location – interdit selon le bail actuel – et que la locataire était en vacances prolongées quelque part au Canada. Je n'encourageais pas les « visites », d'autant plus que beaucoup de mes invités ne pourraient pas passer pour des humains dans une ruelle sombre par une nuit sans lune.

Les coups reprirent. Les souris applaudirent avec modération.

— Chut ! sifflai-je en me levant. Cachez-vous pendant que je répons.

— Mais, Prêtresse, Le Festin Sacré...

— Sera honoré, *si* c'est un homme et *si* je le laisse entrer, dis-je. Maintenant, cachez-vous.

Les souris se dispersèrent, disparaissant sous les meubles et dans des trous cachés. Il ne restait plus que quelques fanions et des accessoires en os de pigeon pour attester de leur présence, et j'aurais tout aussi bien pu prétendre avoir un goût morbide pour les poupées. Antimony l'avait fait une fois, en apportant à l'école un tas d'équipement de cérémonie conçu par les souris dans le cadre d'un projet artistique qu'elle avait qualifié de « Barbie Rencontre l'Aire Primitive ». Elle avait obtenu un « A » et un rendez-vous avec le conseiller scolaire.

Un autre coup retentit. Mon visiteur s'impatientait.

— Merde, jurai-je, en balayant la pièce du regard pour vérifier la présence d'armes trop visibles avant de crier : « J'arrive ! »

Je mis mon écran en veille – ce n'était pas la peine d'exposer trop d'informations à la vue d'un voisin – et je traversai la pièce pour aller ouvrir la porte.

Dominic De Luca me gratifia d'un regard mi exaspéré, mi amusé, et souleva un grand sac de papier qui sentait bon le poulet frit et les frites.

— Avant que tu ne te mettes à me crier dessus, laisse-moi te dire que j'ai apporté une offrande de paix, et que je suis prêt à m'excuser de m'incruster dans ta vie privée. On a des choses à se dire et je préférerais ne pas le faire dans un café.

— Je comprends, concédai-je avant de l'attraper par le bras pour le faire rentrer dans l'appartement et verrouiller la porte derrière lui. Désolée, j'évite d'attirer l'attention des voisins. Techniquement, je n'ai pas le droit d'être ici, alors...

La pièce se remplit d'acclamations. Littéralement : avec des souris entassées dans tous les coussins et cachées sous les meubles, on aurait dit que l'appartement était soudain possédé par l'esprit du dimanche du Super Bowl. Dominic secoua la tête et écarquilla les yeux.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que... ?

— Oh, merde, gémis-je, en me plaquant une main sur le visage. J'aurais dû m'y attendre. J'aurais dû le savoir et passer la nuit chez Sarah. Tout est de ma faute.

— Pourquoi est-ce que l'appartement nous crie dessus ?

Dominic tâtonnait sa ceinture, probablement à la recherche d'une arme pour se défendre contre les acclamations de... l'appartement hostile. S'il avait un couteau destiné à poignarder des sous-locations hantées, je ne voulais pas le savoir. Je découvris mon visage et plaçai une main sur la sienne pour qu'il se tienne tranquille. Il me lança un regard effrayé.

— Je suis vraiment, vraiment désolée pour ça, mais c'est le Festin Sacré, et ça ne se s'arrêtera pas tant que je ne ferai pas ça, alors s'il te plaît, ne prends pas les choses de travers, d'accord ?

Il semblait ne toujours rien comprendre.

— Oh et puis merde pour les explications.

Réduisant l'espace entre nous, je me hissai sur la pointe des pieds et l'embrassai pour la seconde fois.

Les acclamations devinrent encore plus fortes. Mais après quelques secondes, je pense qu'aucun de nous deux n'entendait les souris.

Dominic se raidit, puis il m'embrassa en retour, avec toute la passion qu'il avait démontrée plus tôt, mêlée à une étrange sorte de détente, comme s'il avait fini par accepter le fait que je l'embrassais. Notre baiser s'améliora plus rapidement cette fois-ci ; il ne se retint pas. Avec une main coincée sous la mienne et l'autre tenant le poulet frit, il lui était impossible de m'entourer de ses bras, alors il nous fit pivoter et me coinça contre le mur près de la porte. Je n'avais pas l'impression d'être piégée. C'était comme une étreinte, une étreinte peu conventionnelle et qui demandait donc une bonne dose d'improvisation. J'aime les hommes qui ont des idées.

Notre premier baiser se termina quand il me repoussa. Cette fois, il ne m'écarta pas. Il se pencha vers moi et je me pressai contre lui. Dominic poussa un petit grognement, clairement frustré d'avoir les mains prises. Les applaudissements s'estompèrent et mes hormones s'affolèrent. Si je voulais reprendre la situation en main, il fallait que j'agisse maintenant, pas dans cinq minutes, malgré la virtuosité avec laquelle Dominic maniait sa langue. *Tout de suite.*

Je m'écartai et rivai mes yeux aux siens : lui aussi semblait en proie aux mêmes démons que moi. Je soupirai.

— Tu es venu pendant le Festin Sacré de Je Te Jure, Papa, J'embrasserai Le Prochain Homme Qui Passera Cette Porte. C'était la seule façon de les arrêter.

Il cligna des yeux.

— Tu es sérieuse ?

Dominic cligna encore des yeux. Réalisant que les acclamations s'étaient arrêtées, il recula et me laissa m'écarter du mur.

— Ils... Qui ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Ma colonie résidente de souris Aeslins.

Sentant que l'heure n'était plus au romantisme, je m'emparai du sac de poulet des mains de Dominic, et déclarai :

— Vous pouvez sortir maintenant !

— SALUTATION ! répondirent les souris, en apparaissant un peu partout dans la pièce.

Ça ressemblait à un remake du Muppet Show. J'étais habituée, mais il n'y eut rien d'étonnant à ce que Dominic sursaute. Il écarquilla les yeux et la

pâleur de son visage atteignit son paroxysme.

— Ton appartement est rempli de rongeurs qui parlent, déclara-t-il comme s'il m'apprenait quelque chose.

— Oui, me contentai-je de répondre.

— Ton appartement est rempli de rongeurs qui parlent et tu m'as encore embrassé.

Il me sembla plus sûr d'acquiescer.

— Oui.

Dominic hocha la tête doucement.

— D'accord. Tu as parlé d'un... Festin Sacré ? C'est la raison pour laquelle tu... ?

— Oui. Je veux dire, non. Je veux dire... tu veux du poulet ?

Je levai le sac en lui adressant un sourire forcé qui devait me donner un air de clown hystérique.

— Viens. La cuisine est par là.

Ma cuisine était si exigüe qu'il était impossible de s'y asseoir à deux. Même manger debout devant le plan de travail était exclu, à moins se mettre dos à dos. De toute façon, ça n'arrangerait pas la tension qui s'était installée entre nous.

Pas question d'aller dans le salon, car je ne voulais pas risquer de répandre de la graisse de poulet partout sur le portant sur lequel je suspendais mes costumes de scène. Dans la salle de bains, il faudrait que l'un d'entre nous s'asseye sur le bord de la cabine de douche et l'autre dessus ; donc, non. Cela ne nous laissait qu'une seule possibilité et, si on considérait le Festin Sacré que nous venions de célébrer, et le fait que j'avais vraiment apprécié cette célébration, je n'étais pas sûre que ce soit une bonne idée.

Dominic s'arrêta à la porte de la cuisine, et son regard passa de moi à la minuscule pièce. Il ne fit pas de commentaire, c'était inutile. J'ouvris un placard, en sortis une paire d'assiettes et lui offris un autre sourire tendu.

— Ça va te sembler bizarre, mais on va devoir manger dans la chambre. C'est le seul endroit dans cet appartement où il y a assez de place pour qu'on puisse manger assis tous les deux.

— Ah bon ? dit Dominic en arquant un sourcil, amusé. Tu es sûre que ce n'est pas la seconde étape inspirée du « Festin Sacré » des rongeurs ?

— Oui, répliquai-je en hochant la tête à m'en dévisser le cou. C'est une célébration différente.

Dominic cligna des yeux.

— Tu es très, très bizarre, dit-il après une longue pause.

Il tendit les mains pour prendre les assiettes et s'écarta ensuite de la porte de la cuisine, ce qui me permit de prendre le chemin de la chambre. Tout en marchant, je balayai l'espace autour de moi à la recherche de tout ce qui pourrait me faire mourir d'embarras. Pour l'instant, je ne voyais rien. Il y avait un carquois rempli de flèches appuyé contre le mur du couloir – ce n'était pas grave – et j'avais laissé une hache sur ma commode. Je ne rangeai pas, mais ce n'était pas un problème. J'étais plus préoccupée par le fait d'avoir peut-être laissé des sous-vêtements sales traîner par terre.

La chance était avec moi : tous mes objets délicats étaient en sécurité, hors de vue dans le panier à linge. Je poussai un soupir de soulagement et posai le sac graisseux sur le bord du lit. Nettoyer les couvertures à sec coûterait beaucoup moins cher que de faire la même chose avec mon porte-costumes. Je m'assis d'un côté du sac de poulet et invitai à Dominic à prendre place en face. Tenu à bonne distance par les calories et le cholestérol, il s'assit, me passant une assiette en même temps. Je lui adressai un sourire timide.

— Alors, tu m'as apporté à dîner, dis-je, en me penchant pour ouvrir le sac. C'est très gentil à toi.

— C'est le moins que je puisse faire, vu les circonstances, répliqua-t-il en attrapant le sac et en sortant un récipient de pommes de terre écrasées qu'il posa délicatement sur le lit. Je ne savais pas trop comment me faire pardonner de t'avoir amenée dans les égouts sans un minimum de préparation. Tu t'es quand même fait attaquer par les hommes-lézards.

Sans réfléchir, je rétorquai :

— Des munitions en laiton ou un charme anti-incube auraient été cool. Euh...

Je marquai une pause.

— Tu es vraiment la femme *la plus étrange* que j'ai rencontrée, décréta Dominic d'un ton presque admiratif. Maintenant, tu peux m'expliquer ce que font des rongeurs doués de parole chez toi, et comment leurs cérémonies religieuses t'ont amenée à te jeter sur moi dans l'entrée ? J'essaie de déterminer si tu as profité de la situation ou pas !

— Ce sont des souris Aeslins, et en gros, elles passent leur vie à organiser des cérémonies religieuses, expliquai-je en retirant le poulet du sac.

Je choisis une cuisse et du blanc, puis lui passai le plat.

— J'ai entendu parler d'elles, mais je n'en ai jamais rencontré avant, répondit Dominic en regardant la porte. Ce sont des cryptides, non ? Une espèce plus petite que celles qu'on affronte d'habitude, c'est ça ?

— J'essaie d'éviter d'affronter des cryptides quelle que soit leur taille, mais oui, c'est un type de cryptides. Un type très religieux. Elles vivent avec ma famille depuis des générations – même avant que nous quittions le Covenant.

Je commençai à retirer délicatement la peau de mon poulet.

— Une de mes multiples arrière-grand-mères les a trouvées, et elle ne pouvait pas se faire à l'idée de les tuer, alors elle les a ramenées chez elle.

— Ça a dû contribuer à faciliter votre départ du Covenant, dit Dominic.

Je lui jetai un regard interrogateur. Il haussa les épaules.

— Ils avaient déjà contourné les lois, précisa-t-il.

— Peut-être, mais... ça n'a pas été facile.

Je baissai la tête sur mon poulet. C'était plus facile que de regarder Dominic.

— J'ai lu leurs journaux intimes. On l'a tous fait. C'était une décision importante, les deux fois où c'est arrivé. Pour mes arrière-arrière-grands-parents, et ensuite à nouveau pour mon grand-père. Je veux dire que ça a été vraiment difficile pour eux. Ils tournaient le dos à tout ce qu'on leur avait enseigné, parce qu'ils avaient choisi de défendre une cause en laquelle ils croyaient. Bon sang, ils allaient à l'encontre de ce pour quoi on les avait élevés. Ce n'était pas un choix en l'air. C'était tout pour eux.

Dominic posa une main hésitante sur mon genou. Je levai la tête et le regardai avec méfiance. Il soutint mon regard, et d'un air sérieux déclara :

— Je comprends qu'on puisse remettre en question le Covenant. Je ne cautionne pas les choix qu'ont faits les membres de ta famille, mais... je comprends ce qui a pu inspirer ces choix.

— Bien, on avance petit à petit.

Je lui adressai un petit sourire et pris une bouchée de poulet. Il avait un goût incroyable, peut-être parce que je n'avais pas mangé un repas décent depuis des jours et qu'en se battant, on brûle une tonne de calories. Heureusement pour moi, Dominic était aussi affamé que moi, sinon la vitesse avec laquelle j'ingurgitai les deux morceaux dans mon assiette aurait pu lui faire croire que j'étais une sorte de cryptide. Éveiller ce genre de suspicion chez un membre du Covenant n'était jamais une bonne idée, à moins d'avoir envie de se faire enfoncer un pieu en frêne dans la poitrine. Dominic se remit

à parler tout en restant concentré sur son poulet.

— Je me suis toujours demandé ce qui avait bien pu pousser tes ancêtres à gâcher leur vie de la sorte.

Il continua à parler sans me regarder.

— Cela paraissait un moyen particulièrement arrogant de se suicider.

Je n'ouvris pas la bouche et me contentai d'attendre.

— Les enseignements du Covenant ont permis à la race humaine de survivre, quand les ressources étaient au plus bas, quand nous étions parfois ces ressources. Sans cette volonté de tuer, nous n'aurions jamais vécu assez longtemps pour avoir l'occasion de nous montrer magnanimes.

— Tu as sans doute raison, concédai-je. Mais maintenant, je pense que nous le pouvons.

Dominic me fixa.

— Tu crois ? Parfois je me le demande...

— Peut-être que se poser la question est un bon début.

— Peut-être.

Nous mangeâmes en silence pendant quelques minutes, un silence que je n'interrompis que pour lui demander de me passer un gâteau. Finalement, Dominic posa son assiette qui s'apparentait à un cimetière d'os de poulet. Puis il posa une main sur mon genou, cette fois d'un geste plus assuré.

— Tu m'as embrassé une fois pour me faire une démonstration, dit-il. Puis, tu m'as embrassé pour honorer un rituel religieux de rongeurs.

— C'était seulement pour qu'ils arrêtent leur cérémonie, protestai-je.

— En effet.

Il me dévisagea d'un air songeur avant de me demander :

— Qu'est-ce qu'il faudrait pour que tu m'embrasses une troisième fois ?

Mon cœur ne s'arrêta pas au sens propre du terme, mais, pendant un moment, j'aurais juré qu'il avait raté un battement. Je toussotai, tentai de maîtriser mon rythme cardiaque et parvins à articuler :

— Je suppose que c'est à ton tour de m'embrasser une première fois.

— Et après ?

— Eh bien après, je dirais que les chances que je t'embrasse à mon tour augmenteraient sérieusement.

Soudain, le papier carton qui se dressait entre nous parut être une barrière dérisoire. À l'époque médiévale, les couples non mariés devaient dormir avec une épée entre eux pour s'assurer qu'ils ne feraient rien de compromettant.

Une partie de moi aurait aimé suivre leur exemple. L'autre moitié avait envie d'applaudir aussi fort que les souris. Je sursautai.

— Oh, mon Dieu, les souris !

— Quoi... ? s'enquit Dominic en me fixant, déconcerté, alors que je prenais le sac, sautais sur mes pieds et courais vers la porte de la chambre à coucher.

— Les privilèges de la chambre à coucher sont révoqués par la maîtresse de maison pour la soirée ! criai-je en jetant le sac de poulet au milieu du couloir, où il fut immédiatement assiégé de tous côtés par de minuscules corps recouverts de fourrure. J'invoque la Loi Sacrée de la Nourriture pour la Vie Privée ! Festoyez et laissez-moi tranquille !

Je claquai la porte juste avant qu'un tonnerre d'acclamations ne retentisse dans le couloir. Me tournant vers Dominic, je lui demandai :

— De quoi on parlait déjà ?

— Je crois que nous venions d'en arriver au point où c'était à mon tour de faire le premier pas, dit-il.

Il se leva, et s'avança vers moi, avant de prendre mon visage en coupe et d'incliner ma tête. Il se pencha en avant et m'embrassa avec passion.

## Chapitre 16

« Parfois, ces garçons du Covenant... Hum. Peut-être que ça vient de leur pantalon. Porter des pantalons taillés pour cacher autant d'armes requiert une certaine classe, et j'ai toujours rêvé de pouvoir en baisser un... »

— Enid Healy

### **Une chambre dépourvue de souris, dans une sous-location semi-légale à Greenwich Village**

Si j'avais trouvé que les baisers de Dominic dans l'allée étaient pressants, ce n'était rien comparé à la passion qui l'animait maintenant. Il m'embrassait comme si tout l'oxygène s'échappait de la pièce et que la seule façon pour nous deux de survivre était d'apprendre à respirer d'un seul et même souffle. Je ne craignais pas qu'il me fasse mal - avec mon entraînement, j'avais souvent peur du contraire -, mais j'avais les genoux qui flanchaient rien qu'à l'idée qu'il était l'un des rares hommes de ma connaissance à être capable de se mesurer à moi dans un combat. Son feu rencontra le mien, et je sentis la tension dans ses poignets lorsqu'il m'attira plus près de lui.

Quand il retira ses mains de mon visage et qu'il s'écarta, j'eus l'impression qu'on venait de m'annoncer l'annulation de Noël. Mes yeux, que je ne me rappelais pas avoir fermés, s'ouvrirent et je lui jetai un regard déçu.

— J'ai fait quelque chose de mal ? lui demandai-je.

— As-tu... Dieu, femme.

Il se mit à rire, en marmonnant en italien. Je décidai donc de ne pas m'offenser ; je lui fis des yeux de chiot en attendant qu'il me dise ce qui n'allait pas.

— Tu es la femme la plus folle, la plus insupportable et la plus exaspérante que j'ai rencontrée.

— Eh bien, oui, dis-je en clignant des yeux. Tu le savais avant de m'apporter du poulet. Tu es énervé parce que je l'ai donné aux souris ? Il faut que je te rapporte du poulet pour que tu m'embrasses à nouveau ? Parce que je peux aller en acheter si tu me promets d'attendre...

Il coupa court à mes protestations avec un autre baiser. Je n'aimais pas vraiment être interrompue, mais je pouvais m'accommoder de ce genre d'interruptions.

Comme les mains de Dominic ne menaient plus la danse, je réduisis l'espace entre nous et vins m'appuyer contre sa poitrine. Il m'encercla la taille de ses bras et je me laissai bien volontiers soulever du sol. Ce baiser fut plus langoureux, rien ne pressait. Il dura encore et encore, jusqu'à ce que je me demande si un simple baiser pouvait provoquer une combustion spontanée.

Dominic tourna brusquement la tête sur le côté sans me lâcher.

— C'est... Je ne devrais pas...

— Oh, tu devrais.

Je hochai la tête avec vigueur et glissai mes mains le long de ses épaules pour en dessiner les muscles. Il était presque taillé comme un danseur, avec des tendons longs et durs. Les avantages de se dévouer corps et âme à un entraînement intensif en sachant que votre vie en dépend.

— Tu devrais, vraiment. C'est en fait recommandé pour les agents solitaires du Covenant lors de leur premier voyage en Amérique du Nord. Voir les sites touristiques, traquer les gens du coin, coucher avec une Price.

— Espèce de créature exaspérante, souffla-t-il.

Il prononça ces mots avec un semblant d'affection. Il se retourna vers moi et je vis briller dans ses yeux brun foncé une lueur de désir à peine contenue. Il me dévorait des yeux. On aurait dit les souris devant un gâteau un jour de festin : comme si me goûter était à mi-chemin entre un plaisir et un rituel sacré.

— As-tu la moindre idée de ce que tu es en train de faire ?

— Oui, bien sûr, acquiesçai-je en me penchant pour placer un baiser sur son menton avant qu'il n'ait la possibilité de s'écarter. Nous sommes deux adultes consentants, et je m'efforce de te séduire, ou au choix, de te convaincre que me séduire vaut le détour. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas jouer avec moi.

Il laissa échapper un rire franc.

— Moi, jouer avec *toi* ? Moi ? Je ne suis pas celui qui court sur les toits de la ville avec une mini-jupe qui en mérite à peine le nom ou qui me bat en utilisant des techniques de danse.

— Mon grand jeté est mortel, proclamai-je d'un ton solennel.

Puis il m'embrassa à nouveau, m'attirant contre sa poitrine jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre espace entre nous. Sans hésitation, avec des intentions claires. Mon holster s'enfonça dans ma cuisse, et sa morsure dans ma chair me rappela à quel point nous étions pressés l'un contre l'autre. Bientôt, je sentirais la caresse de son corps nu sur le mien, et, oh mon Dieu, si le Covenant apprenait à tous ses agents de terrain à embrasser comme ça, c'était un miracle qu'on les ait laissés quitter leur chambre pour aller se battre.

Dominic poussa un petit grognement de frustration lorsqu'il se rendit compte qu'il ne pouvait pas se coller davantage contre moi. Sans changer sa prise sur ma taille, il me souleva du sol et pivota vers le lit. J'avais passé ma vie à apprendre à négocier des levés difficiles avec un partenaire ; je levai donc les jambes sans réfléchir pour les enrouler autour de la taille de Dominic tout en m'écartant un peu alors qu'il nous emmenait vers le lit. Au milieu du tourbillon de mes hormones en folie et de nos baisers brûlants, l'infime partie de mon cerveau qui était encore en état de fonctionner entraîner deux couteaux et une fiole de ce qui ressemblait à de l'eau bénite. J'embrassai Dominic avec plus de ferveur. Il n'y a rien au monde de plus sexy qu'un homme bien armé.

Plutôt que d'essayer de me faire relâcher ma prise, Dominic s'assit sur le bord du lit, et commença à explorer le territoire inconnu de mon corps avec ses mains. Il ne lui fallut qu'un bref instant pour libérer ma chemise de la ceinture de mon jean. Ses doigts glissèrent sur ma peau, remontèrent le long de mes côtes et firent frissonner tout mon corps. Je rompis notre baiser et je détachai mes bras de ses épaules pour qu'il fasse passer ma chemise par-dessus ma tête. Puis je me penchai en arrière et l'observai en marquant une pause. Il m'avait déjà vue presque nue, après la compétition de tango qu'il avait si malencontreusement perturbée. Mais me retrouver là, sur lui, les jambes enroulées autour de sa taille, et entendre son souffle court, ses halètements rauques... C'était différent. Je savais que son corps me désirait autant que le mien le désirait. J'étais assise sur lui, collée à son corps, et il n'aurait pas pu cacher son désir même s'il l'avait voulu. Je lui donnai juste une dernière chance de faire machine arrière.

Dominic me jeta un regard solennel, puis il effleura ma clavicule du bout des doigts et, mue par un réflexe involontaire, j'arquai le dos. Ses yeux restèrent rivés sur mon visage tandis que ses doigts glissaient vers le bas, passant sur le haut de mon sein gauche, le long de mon sternum pour

atteindre mon ventre. Ils caressèrent mon nombril et s'arrêtèrent à la ceinture de mon jean.

— Je suppose, dit-il presque à bout de souffle, que tu me laisses une dernière chance de retrouver mes esprits ?

J'étais incapable de parler. Je me contentai de hocher la tête, les mains baissées, essayant de ne pas trop bouger. Vu notre position, ça aurait pu l'influencer.

Dominic m'adressa un large sourire qui illumina tout son visage.

— Stupide créature, haleta-t-il. Ça fait longtemps que j'ai dépassé le point de non-retour.

Et puis ses bras furent de nouveau autour de moi, et mes bras autour de lui, et nous tombâmes, mais cela n'avait pas d'importance : le lit était là pour nous attraper alors que nos mains fiévreuses s'affairaient avec frénésie à retirer nos vêtements, déposer nos armes et franchir tous les obstacles qui nous séparaient. Nous étions dans des camps opposés. L'un de nous devrait peut-être mourir avant la fin. Mais à cet instant, alors qu'il me chuchotait à l'oreille des mots doux en italien et que tous mes nerfs étaient en feu, les frontières entre nous étaient abolies.

Les senteurs enivrantes de sexe et de sueur se mêlaient à l'air de la chambre à coucher, me donnant envie de combattre une armée, de danser un tango et de faire une longue sieste, pas nécessairement dans cet ordre. Des vêtements et des armes jonchaient le sol autour de nous, comme si nous venions de combattre une armée. Dans ce cas, je n'étais pas tout à fait sûre de savoir lequel d'entre nous avait gagné.

Dominic était couché sur le dos, le souffle encore un peu irrégulier. J'étais allongée un peu en travers du lit, de sorte que je pouvais poser la tête contre sa poitrine tout en laissant pendre mes pieds en dehors du matelas. Tourner mes chevilles pendant que j'étais allongée m'aidait à les empêcher de se raidir, en particulier après une journée comme celle-là. Je devrais les envelopper avant de quitter l'appartement.

Un combat avec des hommes-lézards, un marathon sur les toits, la gestion d'une princesse dragon trop émotive et, pour couronner le tout, une partie de jambes en l'air avec un membre du Covenant de St George. Rédiger mon rapport familial allait être coton... Je pourrais peut-être le classer dans la thématique « relations diplomatiques » ou quelque chose du genre...

— Alors, finis-je par lui demander. Tu es venue me voir pour quoi, au fait ?

Pour me fournir un repas avec gâteaux incluses ?

— Tu es infernale, murmura Dominic.

Il y avait plus de tendresse que d'exaspération dans sa voix.

— Je venais pour t'informer que j'ai réussi à consulter les archives auxquelles j'ai accès sans attirer trop l'attention, mais que je n'ai rien trouvé sur la nature des créatures qui nous ont attaqués. Il y a des rumeurs et des légendes sur des reptiles sous formes humaines, mais rien de cohérent.

— Oh, bon sang !

Je me redressai d'un coup, sans tenir compte du fait que je n'étais recouverte que d'un drap qui glissa de toute façon lorsque j'eus fini de m'asseoir.

— J'avais tellement la tête dans le Festin Sacré, et le poulet et... eh bien tout, que je n'ai pas eu le temps de te raconter. Je sais ce qu'ils étaient, enfin sont. Et il y en aura encore plus si on ne découvre pas qui s'attaque au dragon.

Dominic se redressa sur un coude et me lança un regard où se mêlaient irritation et surprise.

— Tu n'as pas pensé à me le dire avant ? Que sont-ils ? Pourquoi est-ce qu'ils vont se multiplier ? Est-ce qu'ils se reproduisent là-dedans ?

— J'étais distraite ! Tu es *extrêmement* distrayant.

La vision de son torse nu dans mon lit suffit presque à détourner mon attention. J'avais une féroce envie de me jeter sur lui et de le supplier de prolonger nos ébats encore quelques heures avant de nous inquiéter du dragon. Ce n'était pas vraiment étonnant, mais ce n'était pas le moment. Je continuai mes explications :

— Enfin, j'ai parlé avec une représentante du Nid local des princesses dragons, dis-je.

Voyant son expression changer, je me dépêchai d'ajouter :

— Elle n'était au courant de rien. Sa surprise n'était pas feinte, je ne la crois pas capable de simuler à ce point. J'ai l'habitude de jouer la comédie, je sais faire la différence.

L'ombre qui voilait les yeux de Dominic disparut et il hocha la tête en m'intimant de continuer.

— Je lui ai parlé des hommes-lézards dans les égouts et elle a pété les plombs. Elle dit qu'on les appelle des « serviteurs ». Ils existent pour servir le dragon – ou, si le dragon n'est pas en position de donner des ordres, disons,

parce qu'il est encore en pleine sieste, pour servir celui qui leur donne les instructions les plus claires. Ils ne sont pas très malins, mais ils savent obéir aux ordres.

Dominic fronça les sourcils et une ligne lui barra le front. Je réprimai l'envie de me pencher et de l'embrasser pour la faire disparaître. Pas bien, Verity. Pas de membre sexy du Covenant pour toi aujourd'hui.

— Pourquoi n'avons-nous pas d'archives sur ces « serviteurs » ? Le Covenant devrait avoir au moins eu vent de leur existence.

Le sous-entendu, « même si ce n'est pas ton cas » flotta entre eux pendant un moment avant que Dominic ne détourne la tête, un peu honteux.

Je m'éclaircis la gorge pour détendre l'atmosphère.

— Qu'est-ce que tes archives disent sur les princesses dragons ? demandai-je.

— Qu'elles sont sans importance et aussi inoffensives qu'un cryptide peut l'être. Elles ont une apparence humaine, même si leur anatomie recèle quelques... anomalies si on les examine de près.

Il ne me regardait pas pendant qu'il parlait. Il se doutait que l'idée de découper une créature inoffensive pour étudier son anatomie ne me plairait pas du tout.

— Elles ont peut-être servi d'appât pour les dragons, il fut un temps. Ça n'a jamais vraiment été prouvé.

— Et puis, les dragons ont disparu et elles se sont fondues dans la population humaine. On ne peut pas chasser ce qu'on ne trouve pas. Elles ont échappé à votre radar et n'ont plus été considérées comme un problème, conclus-je sa petite leçon d'histoire.

Dominic hocha la tête sans rien dire.

— D'accord, alors voilà quelques-unes des pièces manquantes. Si les alchimistes ont toujours voulu mettre la main sur le sang de dragon, c'est parce que c'est un mutagène naturel. On parle de merdes à la *Tortues Ninja*.

Dominic se tourna et me lança un regard vide. Je soupirai.

— Si un humain ingère du sang de dragon, son ADN en est altéré. C'est la raison pour laquelle les gens disparaissent quand ils sont trop proches de la caverne d'un dragon. Si le dragon les attrape, et s'ils sont trop dangereux, il les change. Ça leur évite de les tuer, et leur permet d'éviter qu'ils n'aillent raconter à tout le monde ce qu'ils ont vu.

Une expression d'horreur se peignit sur le visage de Dominic, ne laissant

plus aucune trace de regret, de tolérance... et, oui, d'affection.

— Tu veux dire que les créatures que nous avons combattues... étaient des *gens* ?

— Oui, mais le dragon dort toujours. Je veux dire que ce n'est pas lui qui a fait ça. Cette maudite secte essaie de le réveiller, sûrement une secte humaine, d'ailleurs. Ces enfoirés sont souvent humains. Ce sont eux qui donnent du sang de dragon à leurs congénères. Ce sont eux qui créent des serviteurs et qui leur disent où aller et quoi faire. Le dragon, lui, dort et ne fait rien de mal.

— Son existence n'est pas naturelle, cracha Dominic en se levant du lit.

J'avais été trop occupée avant pour apprécier la symétrie de son corps nu, de ses cicatrices et du reste. Il était magnifique, peut-être bien le plus bel homme que j'avais eu le plaisir d'avoir dans mon lit.

Domage qu'il soit en train de se comporter en connard fini.

Je me redressai, les épaules placées comme si je me préparai à danser le tango de ma vie, et le fixai. La férocité de mon regard était certes atténuée par le fait que je ne portais aucun vêtement, mais d'un autre côté, j'étais entraînée à en découdre en étant à demi nue ; j'étais même devenue experte en la matière.

— Son existence, comme tu dis, est le résultat des différents stades de l'évolution, comme pour l'espèce humaine. Ou peut-être qu'on devrait remettre en question la légitimité de l'existence des humains ? Parce que, pour le moment, si on devait évaluer cette espèce en te prenant comme échantillon, on mettrait une putain de croix dans la colonne des « contre ».

— Tu ne sais pas de quoi tu parles !

S'il cherchait à m'énerver, c'était très réussi.

— Pourquoi ? Parce que je n'ai pas reçu le précieux entraînement du Covenant ? Que je n'ai pas accès à ses ressources ? Que je ne suis pas des préceptes vieux de plusieurs siècles et qui n'ont jamais évolué ?

— Oui !

— Même si, dans la pratique, vous avez *tort* ?

Ma voix atteignit des aiguës en prononçant le dernier mot et faillit se briser.

Dominic me lança un regard impassible, presque digne, même s'il était tout aussi nu que je l'étais. C'est à ce moment-là que je réalisai à quel point nous étions différents. Nous pourrions nous battre ensemble, nous pourrions saigner à blanc, mais, à la fin, il serait toujours du Covenant, éduqué pour

considérer tout ce qui n'était pas humain comme un danger à exterminer, tandis que je...

Je serais toujours une Price. Rien, ni la danse de salon ni mes galipettes irréfléchies avec de mignons hommes du Covenant, ne changerait ça. Ses monstres étaient ma famille, et c'était un gouffre qu'aucun de nous ne serait prêt à franchir.

Il dut avoir la même prise de conscience que moi. Ce qui ressemblait à un regret vacilla dans ses yeux avant qu'il ne me tourne le dos pour se pencher afin de commencer à rassembler ses armes.

— C'était une erreur, regretta-t-il d'une voix douce. Ça n'aurait pas dû arriver.

J'étais contente qu'il ne me regarde pas. Il ne me vit pas tressaillir quand ses mots m'atteignirent.

— Tant que nous sommes d'accord sur ce point, dis-je, en carrant les épaules et en redressant le menton.

Je n'avais qu'à prétendre que ce n'était qu'une énième compétition, une énième bataille au cours desquels je devais faire bonne figure devant le public en attendant le nom des gagnants.

— Parfois, les choses peuvent devenir confuses après un dur combat. Tu prends des décisions irréfléchies et tu ne peux plus revenir en arrière.

— Oui, sans doute, admit Dominic en attrapant son pantalon et en le remettant rapidement avant de se retourner pour me faire face. J'apprécie ton aide et les informations que tu m'as apportées, et je m'excuse si je t'ai fait croire des choses.

— Oh, c'est comme ça qu'on dit de nos jours ? raillai-je.

Je regrettai ces paroles dès qu'elles sortirent de ma bouche, mais il n'y avait aucun moyen de les ravalier. C'était peut-être mieux ainsi. Les femmes de ma famille n'avaient jamais eu des réactions très rationnelles envers les hommes du Covenant et l'enjeu m'apparaissait de manière plus claire maintenant : je devais choisir entre Dominic et le dragon. Ma survie n'entrait pas en ligne de compte dans l'équation de base, comme l'aurait dit Sarah.

Il était impossible qu'on s'en sorte tous les trois vivants.

Dominic remit sa chemise qui dissimulait à peine le holster qui ceignait sa taille.

— Je pense qu'on en a fini, ici.

— Je crois que tu as raison.

Je saisis le drap, l'enroulai autour de moi avec autant de dignité que possible avant de déverrouiller la porte de la chambre. Dominic me jeta un regard triste et se dirigea vers l'entrée où il se trouva confronté à un océan silencieux de souris Aeslins qui l'observaient avec des yeux noir brillant et sans cligner des paupières. Il s'arrêta net et regarda par-dessus son épaule.

Je sortis de la chambre à sa suite et soupirai.

— Dis aux souris que tu pars, Dominic. C'est le seul moyen pour qu'elles se dispersent.

— Comment est-ce que je... demanda-t-il en bougeant les mains, l'air perdu.

La colère qui me glaçait le cœur se ramollit un peu. Je ne pouvais plus envisager sérieusement de le jeter par la fenêtre de la cuisine alors qu'il était si déconcerté par les souris. J'étais toujours tentée, mais moins.

— Elles parlent anglais. Dis-leur que tu pars.

— Ah.

Il se racla la gorge avant de s'adresser aux rongeurs.

— Je m'en vais maintenant. Merci de votre hospitalité.

— Au moins, il se montre poli avec les souris, marmonnai-je, en passant devant lui pour atteindre la porte pendant que les souris repartaient vaquer à leurs occupations en lançant juste quelques « Salutations ! ».

Ma main s'immobilisa sur la poignée, et une pensée me traversa.

— Au fait, je viens de réaliser que les souris Aeslins ne remplissent pas tous les critères des espèces qui méritent de vivre, mais je te jure que si tu reviens leur faire du mal...

— Tu es infernale, dit Dominic d'une voix lasse. Je ne ferai pas de mal à tes putains de souris démoniaques.

Il plaça une main sur la mienne. Pendant un instant, son contact me fit oublier ma colère, et je fus submergée par les souvenirs de son corps contre le mien. Puis, il resserra les doigts sur ma main pour faire tourner la poignée et ouvrir la porte. Il partit comme une fusée dans le couloir pendant que je le regardais s'éloigner.

Au bout d'un moment, je me rendis compte que je me tenais debout dans l'entrée de l'appartement et que je ne portais rien d'autre qu'un drap. Ce n'était pas exactement le genre d'image que je voulais donner aux voisins que je n'étais pas censée avoir. Je claquai la porte et la verrouillai. Puis je pivotai pour presser mon dos contre le panneau en bois, comme s'il s'agissait

du dernier rempart entre moi et Dominic. Il savait où j'habitais. Un membre du Covenant savait où je *vivais*. Pire encore, je venais de coucher avec lui et maintenant, j'allais devoir défendre le dernier des dragons contre lui. Je me laissai glisser sur le sol, les genoux repliés contre la poitrine.

— Vois le bon côté des choses, Verity, dis-je sévèrement, la situation ne peut pas empirer ce soir.

— QUE LA CÉLÉBRATION DU FESTIN SACRÉ D'EMBRASSER LE PROCHAIN HOMME QUI PASSE LA PORTE COMMENCE ! crièrent la souris, avec une joie extatique qui marquait le début d'un rituel religieux de plusieurs heures.

Je gémis, laissai tomber la tête vers l'avant pour que mon front repose sur mes genoux.

— J'avais tort, murmurai-je. Ça peut toujours être pire.

Tout autour de moi, les souris exultaient.

## Chapitre 17

« On fait tous des erreurs. Heureusement pour nous, on peut souvent les corriger avec au choix, du rouge à lèvres ou des grenades. »

— Frances Brown

### **Le penthouse du Plaza Athénée, quelque part autour de minuit**

— Merci encore de me permettre de rester ici.

Je m'enfonçai un peu plus profondément dans le canapé moelleux, en ramenant mes genoux contre ma poitrine. Un couvre-lit en chenille était enroulé autour de mes épaules et Sarah avait même réussi à trouver un pyjama à ma taille. Il était mignon, si on aimait la soie bleue avec des imprimés sushi. Sarah mesurait quinze centimètres de plus que moi et elle portait peu de vêtements imprimés, donc il ne devait pas être à elle. Je ne voulais pas savoir d'où il sortait. Selon toute probabilité, il appartenait aux anciens occupants de la chambre, qui n'avaient peut-être même pas eu le temps de faire leurs valises avant d'être expulsés.

Parfois, avoir une cousine cuckoo allait à l'encontre de tout sens moral. Sans parler d'avoir une grand-mère cuckoo. Même si je devais reconnaître que la capacité de grand-mère Baker à entrer n'importe où sans y avoir été invitée et sans payer était tout bonnement extraordinaire. Quand j'étais un enfant, elle nous avait tous emmenés à Disney World. Maman nous a assuré qu'il ne fallait pas se sentir coupable, puisque le parc nous était redevable (et l'est encore) : la famille Price a réglé leur problème de Bugaboos dans les années 80. En cet instant précis, j'étais contente de pouvoir me réfugier dans un endroit dépourvu de rongeurs en train de faire une fête bacchanale.

— Pas de problème, dit Sarah en revenant de la cuisine du penthouse avec deux mugs fumants. Voilà. Du chocolat chaud avec un peu de brandy, juste comme tu aimes.

— Tu comptes me saouler pour m'empêcher de courir vers le danger ?

Je serrai la tasse entre mes mains et respirai le fumet qui s'en échappait avant de goûter le breuvage. Elle n'avait pas lésiné sur le brandy. La boisson

était déjà très chaude, alors ajoutée à l'alcool, elle me brûla tout le corps.

— Oh, parfait.

— Je me doutais que ça te ferait du bien, après la journée que tu as eue.

Sarah s'installa dans un fauteuil, les jambes repliées sous elle comme un chat, pour siroter son propre mug. De là où j'étais assise, l'odeur de sa boisson me chatouillait les narines et je me hâtai de prendre une grande gorgée cacao pour la masquer. J'aime le ketchup. Mais pas en boisson, surtout s'il est réchauffé et mélangé à du jus d'orange. Il fallait avoir le cœur bien accroché pour supporter le fonctionnement biologique des cuckoos.

— Comment a-t-il su où tu habitais ?

— Je ne sais pas, répondis-je doucement, absorbée dans la contemplation de mon chocolat chaud.

S'il contenait les secrets de l'avenir, il ne les partageait pas avec moi.

— Il fait partie du Covenant. Ils ont peut-être des traqueurs magiques.

— Ou peut-être qu'il a volé ton formulaire d'inscription quand il s'est incrusté à ta compétition de tango.

Sarah prit une gorgée de ketchup et s'essuya la bouche d'un revers de main.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est plus sûr pour toi, là-bas.

— Et je suis supposée aller où ? Je ne peux pas rentrer dans l'Oregon tant que je n'ai pas géré cette merde de dragon.

Sarah haussa les épaules.

— Alors, reste avec moi. Ce n'est pas comme s'il n'y avait pas assez de place.

— C'est gentil, mais les souris, j'en fais quoi ? Je ne peux pas les amener ici. Même si tu arrives à convaincre le staff de m'ignorer, il suffirait qu'une souris novice trop enthousiaste se rende dans les cuisines de l'hôtel pour prendre un morceau de gâteau, et bam... L'hôtel appellerait immédiatement le Département de la Santé et on ne pourrait rien faire pour les arrêter.

— Je sais, mais...

— En plus, si je disparaissais, il me cherchera.

— Oh, ça pourrait être amusant, dit Sarah avec un faible sourire. Il ne te trouvera jamais ici. On pourrait l'observer et faire des paris sur l'avancée de ses recherches.

— Tu veux dire qu'on pourrait le regarder traquer chaque cryptide qu'il a rencontré depuis son arrivée jusqu'à ce qu'il tombe sur un qui lui dira où je

me cache. En plus, il n'a pas encore parlé de moi au Covenant. Si je disparaissais, il sera obligé de le faire, car il pensera que je suis allée chercher des renforts.

— Pourquoi penses-tu qu'il n'a pas encore parlé de toi au Covenant ? s'enquit Sarah en arquant les sourcils.

Je lui jetai un regard coupable et elle hoqueta.

— Tu n'as pas osé ? Oh purée, tu l'as fait. Tu l'as vraiment fait !

Elle me fixait, ses yeux blancs étaient deux tons plus clairs qu'à la normale.

— Hé ! Et ton éthique télépathique ? m'indignai-je.

— Oh je t'en prie, il n'y a pas d'éthique télépathique qui tienne dans un cas comme celui-là ! Tu as couché avec un membre du Covenant, Verity, c'est dégoûtant !

— Hum... en fait, ça ne l'était pas.

Je ne pus m'empêcher de sourire avant d'ajouter :

— Tu plaisantes, avec un corps comme le sien ? Aucun moyen pour que ça soit dégoûtant. Une très mauvaise idée, oui. Tu devrais le voir, Sarah. Je veux dire, ce type est sublime.

— Je l'ai vu, tu te rappelles ? Et on n'a pas les mêmes goûts. Tu aimes les hommes sombres, sérieux, les bad boys, et moi, j'...

— Tu aimes les geeks du genre frustrant et qui n'osent pas se déclarer. Ouais, je sais.

Sarah ne rougit pas – son anatomie ne le lui permettait pas – mais elle me lança un regard mortifié avant de s'éclaircir la gorge et de dire :

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne coucherai plus avec lui, pour commencer.

J'en mourais d'envie, mais je ne le lui dis pas. Je repris :

— Le plus urgent est d'aller au Gingerbread Pudding pour prévenir Pitusha que Dominic a décidé de faire cavalier seul. Je préférerais qu'elle ne soit pas sur son chemin s'il décide de faire un peu de nettoyage. Après ça, j'irai au Nid avertir les princesses dragons que quelqu'un d'autre en dehors de la secte et des hommes-lézards en veut aussi au dragon, soupirai-je, en reprenant une gorgée de chocolat. Dave ne m'accordera pas une soirée parce que j'ai des problèmes de cœur.

— Ma pauvre Verity, compatit Sarah. Pas étonnant que tu sois stressée. Pourquoi tu ne vas pas te reposer dans ma chambre ?

— Et toi ?

— J'ai du travail, dit-elle en fixant son mug de ketchup.

Je regardai l'heure. Il était minuit moins vingt, ce qui voulait dire qu'il était plus de neuf heures sur la côte Ouest, l'heure idéale pour chatter sur Internet, pour un geek fan de comics comme cousin Artie, ou, disons, une mathématicienne solitaire comme Sarah.

Je réprimai un sourire en me redressant. Je laissai le dessus de lit mais pris le chocolat chaud avec moi.

— D'accord. Amuse-toi avec tes devoirs, je te laisse tranquille. Merci encore de m'avoir permis de rester. Je ne me voyais pas passer une autre nuit à écouter les souris faire la fête.

— Hé, à quoi sert la famille ?

— C'est vrai.

J'attendis d'être à mi-chemin de la chambre avant de dire : « Dis bonjour à Artie pour moi ».

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle sans réfléchir.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, juste à temps pour la voir grimacer.

— Verity !

— Bonne nuit ! gazouillai-je tout en gloussant jusqu'au lit.

\*\*\*

Sarah était partie quand je me réveillai le lendemain matin. Elle avait gribouillé un mot qu'elle avait laissé sur la table, avec une écriture à peine lisible.

V—

*J'ai dû partir pour ne pas manquer le début des cours. Je n'aime pas écouter les pensées des autres étudiants, ça me donne l'impression d'être trop paresseuse pour arriver à l'heure et prendre des notes moi-même. Commande ce que tu veux au room service, ce sera mis sur ma note de toute façon. Je t'aime, et s'il te plaît, essaie de ne pas te faire tuer aujourd'hui. Tes parents ne me le pardonneraient pas.*

— S.

Je remontai une manche en soie de mon pyjama pour me gratter le coude pendant que je lisais son message. Le room service me disait bien. Une douche chaude, l'occasion de m'occuper de mes cheveux et un petit-déjeuner au Gingerbread Pudding me tentaient encore plus. Je pourrais discuter avec

Piyusha, lui faire un compte rendu de la situation et rapporter du pain d'épices aux souris en guise d'offrande de paix. Elles n'aimaient pas quand je découchais. Heureusement, leur amour s'achetait facilement, et il était toujours à vendre. Et d'après l'horloge, j'avais un peu plus de sept heures devant moi avant de devoir me rendre au Dave's Fish and Strips. C'était bien assez pour prendre un petit-déjeuner tranquillement, parler avec Piyusha, appeler papa et enfiler ma tenue de travail.

— Pas de repos pour les méchants, dis-je.

Je griffonnai un rapide « Je suis sortie, merci encore, je t'appelle ce soir » sur le bas du papier laissé par Sarah avant de me rendre dans la salle de bains du penthouse.

Je n'étais peut-être pas encline à profiter du room service, mais profiter d'une douche chaude dans une baignoire immense ? Oh, bon sang, oui !

Selon les heures d'ouverture affichées sur la vitrine, le Gingerbread Pudding était ouvert de 7 h à 21 h tous les jours. D'après ma montre, il était presque dix heures. Alors pourquoi les portes étaient-elles toujours fermées ?

D'habitude, lorsque je tombais sur un magasin fermé aux heures normales d'ouverture, je parlais du principe que les propriétaires organisaient un événement familial, un inventaire ou quelque chose comme ça. Cela aurait pu être le cas au Gingerbread Pudding, mais je ne pouvais pas me permettre d'attendre, je devais parler à Piyusha. J'avais déjà perdu trop de temps avec ma bonne nuit de sommeil, même si j'étais à peu près sûre qu'à partir de maintenant, le sommeil allait se faire rare. Je frappai à la porte du café. Personne ne vint. J'attendis quelques minutes avant de frapper à nouveau, plus fort cette fois.

La porte s'ouvrit lentement en grinçant, révélant le visage étroit et anxieux d'un homme qui ressemblait à Piyusha. Il avait les mêmes cheveux noirs, et ses traits étaient presque une version masculine des siens.

— Oui ? fit-il méfiant.

La porte grinça encore lorsqu'elle s'ouvrit un peu plus, et je fus envahie par la douce odeur de miel et de gingembre frais qui émanait de la peau de mon hôte. Il me détailla de haut en bas, évalua mon jean (de créateur) et mon dos nu bordeaux (en soie, « emprunté » sans vergogne dans le placard de Sarah) avant de prendre une décision.

— Je suis désolé. Nous sommes fermés, m'asséna-t-il.

— Salut, dis-je, en lui offrant mon sourire le plus doux. Vous devez être un

des frères de Piyusha. Je suis Verity. Je réalise que vous êtes sûrement occupé, mais ça ne prendra que quelques minutes, et j'ai vraiment besoin de lui parler. Est-ce que ce serait possible ?

L'expression de l'homme se figea.

— Verity Price ? demanda-t-il.

— Ouais, répondis-je. Pitusha a peut-être mentionné que j'étais passée... ?

— Oui, en effet, confirma-t-il en gardant un masque impassible.

Ouvrant entièrement la porte, il fit un pas de côté et demanda :

— Vous voulez entrer ?

— Merci.

J'entrai dans le café sombre, en lui adressant un autre sourire qu'il ne me rendit pas.

Dès que je franchis le seuil, un bras émergea de derrière la porte, se verrouilla autour de mon cou et me tira en arrière. Sous le coup de la surprise, je ne me défendis pas. Je me sentais pressée contre la poitrine d'un homme plus petit que celui qui m'avait ouvert. Plus que le miel, il sentait un mélange de cannelle et de gingembre. Au moins, si on devait vraiment se battre, je saurais où diriger mes coups de pied : même si je ne pouvais pas distinguer de visu mes opposants, je pourrais toujours les sentir.

La porte se referma.

— Maintenant, tu vas nous dire ce que tu as fait à notre sœur, dit l'homme qui m'avait laissée entrer en premier.

Les cryptides intelligents se divisent en deux grandes catégories : les solitaires, comme les cuckoos et les gorgones – dont la plupart seraient parfaitement heureux si le reste de leur espèce disparaissait de la surface de la planète – et les espèces plus sociables, comme les princesses dragons et les Madhuras. La vie des cryptides sociables tourne autour de la famille. Pour beaucoup d'entre eux, cette dépendance à l'égard des autres membres de leur propre espèce leur a permis de survivre dans l'ère moderne. Cela leur donne un sens de la famille qui ferait honte à la mienne.

Le Madhura dont le bras emprisonnait mon cou resserra sa prise, pas au point de m'étouffer, mais assez pour rendre ma respiration difficile. Je n'avais rien à craindre : il était assez fort pour m'incommoder, mais il n'avait pas l'entraînement nécessaire pour me m'empêcher de me libérer si je le décidai. La force ne vaut rien sans la technique.

Je gardai le menton levé et dis d'une voix calme :

— Je n’ai rien fait à Piyusha. Pourquoi est-ce que vous pensez que je lui ai fait du mal ?

— Tiens-là, Sunil, commanda le premier homme.

Il se tourna et ferma la porte avant de s’approcher de moi et de mon ravisseur, nouvellement identifié en tant que Sunil.

— Tu fais partie du Covenant. Pourquoi quelqu’un d’autre serait responsable ?

— Je suis vraiment désolée de vous décevoir, mais, non seulement je n’ai rien à voir avec la disparition de Piyusha, mais je ne suis pas du Covenant. Je suis une Price.

— Il n’existe rien de la sorte, dit Sunil, sa respiration chaude contre mon oreille. Ce sont des mensonges, que vous, les bâtards du Covenant, vous propagez pour nous faire croire que certains d’entre vous sont de confiance. Tu as dupé ma sœur. Tu ne le feras pas avec nous. Nous ne sommes pas aussi naïfs.

Ça commençait à m’énerver. Je me concentrai sur l’homme devant moi. Même si j’avais envie de lui crier dessus – personne n’avait le droit de me confondre avec le Covenant – je devais me montrer raisonnable et garder mon calme.

— Prenez mon portefeuille et vérifiez mon permis. Vous verrez, il confirmera que je m’appelle Verity Price. Et aucune femme ne se promènerait volontairement avec une fausse carte d’identité dont la photo est aussi moche. Qu’est-il arrivé à Piyusha ?

— C’est ce que tu vas nous expliquer, claqua l’homme devant moi en plaçant un doigt devant ma poitrine sans la toucher.

Arquant les sourcils, je demandai :

— C’est le mieux que tu peux faire ? Menacer de m’enfoncer ton doigt dans la poitrine ? Waouh, tu n’es pas doué pour les interrogatoires.

Je tendis les deux mains – qu’aucun des deux ne semblait avoir pensé à immobiliser – et tordis le bras de Sunil. Il cria. Je tirai vers le bas. En quelques secondes, je fus libre, et les deux Madhuras me fixaient comme si j’avais soudain démontré ma capacité à traverser les murs.

— Je ne suis vraiment pas d’humeur à jouer et j’ai de bien plus gros problèmes que vous deux, dis-je d’un ton sévère en sortant un couteau de l’intérieur de ma chemise avant de le placer devant moi dans un geste défensif.

En général, j'évite de dégainer mon arme en premier, mais ils me surpassaient en nombre, et j'avais besoin de rendre le combat plus équitable.

— Est-ce que l'un d'entre vous veut bien me dire ce que j'ai fait, pour qu'on puisse éclaircir la situation avant que je m'énerve ?

— Notre sœur est rentrée à la maison en racontant une histoire sur une Price et son ami du Covenant, cracha le plus grand des deux hommes en me fixant. Douze heures plus tard, elle a disparu. Tu croyais vraiment qu'on n'allait pas faire le rapprochement ?

— Rochak, je pense qu'elle est sérieuse, dit Sunil, en fronçant des sourcils alors qu'il m'examinait.

Il ressemblait au reste de sa famille, même si ses cheveux étaient plus châtain foncé que noir, et ses yeux légèrement plus clairs. On aurait dit l'incarnation humaine d'un pain d'épice. Enfin, si on imagine qu'une pâtisserie puisse ressembler à un indien sexy dans la vingtaine.

— Une personne malhonnête n'a jamais l'air aussi à côté de la plaque.

— Hé ! protestai-je. Je suis blonde, mais ça ne fait pas de moi une idiote.

Je fis une pause.

— Mais je ne comprends vraiment pas, du moins pour le moment. Tu es en train de me dire que Piyusha est partie ? Qu'elle a disparu, comme les autres, et pas pour faire le mur afin de rejoindre son petit-ami ?

— Oui, dit Sunil d'un air grave. Elle est sortie faire les courses et elle n'est pas revenue. On a essayé de l'appeler une heure après. Elle n'a pas répondu. Nous étions inquiets et nous avons commencé à la chercher. Elle... Il y avait des signes de lutte.

— Du sang ? devinai-je.

Il hocha la tête.

— Tu es sûr que c'était le sien ? Je veux dire, comment peux-tu le certifier ?

Sunil se tourna vers Rochak.

— Tu vois ? Elle est sérieuse. Ce n'est pas elle qui a blessé notre sœur.

— Pourquoi est-ce que ça te réjouit ? Ça veut dire qu'on ne sait toujours pas qui est responsable, grogna Rochak vers son frère avant de me regarder et de déclarer :

— Mes excuses pour la méprise. Tu comprends pourquoi nous t'avons suspectée, je pense.

— Oui, mais est-ce que quelqu'un peut me dire pourquoi tu me crois,

maintenant ?

Je baissai mon couteau, mais ne le rangeai pas.

— Le sang c'est du sang, à moins que ça n'en soit pas.

— Notre sang n'est pas exactement comme le vôtre.

— Vraiment ? demandai-je d'une voix un peu trop d'enthousiaste.

Ils me lancèrent tous les deux un regard inquiet. Je soupirai.

— Je ne vais pas te découper en morceaux pour étudier ton anatomie en détail. Je suis juste curieuse.

Rochak répliqua, mal à l'aise :

— Mais c'est un détail qu'on préfère garder pour nous.

— Comme tu voudras.

Je n'avais plus qu'à faire savoir à papa qu'il fallait mettre à jour la base de données sur les Madhuras pour indiquer « bizarreries physiologiques non documentées ». C'était un des inconvénients de ne pas disséquer toutes les créatures qu'on croisait : tant de choses restaient un mystère.

— À quelle heure a-t-elle disparu ?

— Elle est partie au magasin un peu avant 22 h hier soir, dit Sunil. On s'est inquiétés quand elle n'est pas rentrée et n'a pas donné de nouvelles à 23 h.

Je poussai un soupir de soulagement silencieux. Dominic n'était pas responsable. Il était venu chez moi bien avant, et il n'était parti qu'après 23 h 30. Piyusha n'aurait pas partagé mon soulagement – qu'elle ait été enlevée par le Covenant ou par des fous qui voulaient la sacrifier à un dragon endormi ne changeait rien pour elle – mais au moins je savais que je n'avais pas amené la mort à sa porte. Pas directement.

Si je parlais de Dominic aux frères de Piyusha, ils pourraient changer d'avis sur ma responsabilité dans la disparition de leur sœur. Si je ne disais rien, et qu'il revenait ici, ils ne seraient pas préparés. Dans les deux cas, je prenais un risque.

Un seul de ces risques avait une chance de me mener au dragon. Si je ne trouvais pas le dragon avant Dominic, une espèce entière menaçait de disparaître. En cherchant mes mots pour bien leur faire comprendre que j'étais là pour les aider, je leur demandai :

— Vous pouvez me montrer où vous avez trouvé le sang ?

Sunil et Rochak m'emmenèrent par la porte arrière du café en bas de la rue jusqu'à une minuscule épicerie. Il y avait une affiche décolorée sur la vitrine qui annonçait une vente de tomates en conserve, deux pour le prix d'une, et

une caisse remplie de pommes bloquait la porte.

— Ici, dit Sunil, en indiquant une tache rougeâtre sur le mur à côté de la fenêtre.

Ça ressemblait plus à de la sève épaissie qu'à du sang. Je me penchai plus près, et l'odeur douceâtre de la substance me frappa. C'était comme de la résine de pin mélangée à de la mélasse, avec un soupçon de cuivre pour confirmer son appartenance à un mammifère.

— Nous savions qu'il était dangereux de la laisser sortir seule, mais elle a dit qu'elle se sentait en parfaite sécurité ; elle a dit qu'avec un Price dans les environs, elle ne risquait rien.

Je reçus l'accusation de Rochak de plein fouet. Je concentrai plutôt mon attention sur la tache de sang, essayant de prétendre que les rediffusions de la série *Dexter* m'avaient servi à quelque chose.

— Il faut croire qu'elle avait tort.

Je marmonnai :

— Je suppose que oui.

En jetant un coup d'œil à Sunil, je lui demandai :

— Elle est entrée dans l'épicerie ?

Il hocha la tête.

— La vendeuse a dit qu'elle était entrée et sortie vers 22 h. Qu'elle était de bonne humeur.

Aucun de nous n'allait mentionner le fait que la vendeuse était sûrement la dernière personne à avoir parlé à Piyusha vivante, avant qu'elle ne soit kidnappée, transportée sous terre et sacrifiée à la gloire d'un lézard géant endormi qui n'en avait vraiment rien à foutre.

— On a donc une indication sur l'heure et la date de sa disparition. C'est un bon début.

Je me redressai jusqu'à ce que je ne sente plus l'odeur sucrée du sang de Piyusha.

— Merci de m'avoir montré ça. Je la chercherai et si je trouve quelque chose...

— Tu ne trouveras rien, chuchota Rochak.

— Peut-être pas, mais tu seras le premier au courant, dis-je en haussant les épaules. Je ne peux rien vous promettre d'autre. Restez ensemble. Si vous avez d'autres sœurs, ne les laissez pas aller seules au magasin.

— Tu vas vraiment partir à sa recherche ? s'étonna Sunil.

Je hochai la tête.

— Vraiment.

— Comment peut-on savoir si on peut te faire confiance ? demanda Rochak.

— Tu ne peux pas. Mais pour l’instant, je pense que je suis la meilleure chance que ta sœur ait.

On contempla tous les trois le sang sur le mur. Aucun d’entre nous n’ajouta quoi que ce soit. Les mots étaient inutiles.

J’étais impulsive, téméraire, et je me croyais parfois invincible, mais je n’étais pas stupide. Après avoir dit au revoir aux frères de Piyusha, j’escaladai l’escalier de secours le plus proche, remontai sur le toit et sortis mon téléphone portable. Je m’appuyai contre une gargouille ornementale sculptée – après m’être assurée qu’il ne s’agissait pas d’une vraie gargouille en train de faire la sieste – et j’appelai chez moi. Le répondeur se mit en route, suivi par quinze secondes de silence et d’un « bip » retentissant. Une autre mesure de sécurité.

— Salut, les gars, c’est moi. Décrochez.

J’attendis quelques secondes. Personne ne répondit.

— Allez, si vous êtes là, décrochez.

Toujours pas de réponse. Je poussai un profond soupir.

— J’espère que vous n’êtes pas tous morts. Je vais essayer vos portables. Si vous n’avez plus de mes nouvelles, envoyez des renforts. Avec des tanks, si possible.

Je raccrochai.

Appeler sur le téléphone de maman, papa et Antimony donna le même résultat : une sonnerie rapide puis la messagerie. Je laissai le même message à tous les trois et pensai à appeler oncle Ted. Ils étaient partis à la chasse aux basilics...

Et cela pouvait durer plusieurs jours, me rappelai-je fermement, et on m’aurait appelée si les choses avaient mal tourné. Peut-être juste tante Jane, mais quand même. Quelqu’un. Je soupirai, repoussant mon inquiétude aussi loin que possible dans mon esprit, et composai le numéro de la personne que j’essayais d’éviter d’appeler. Mon frère.

Contrairement au reste de la famille, Alex répondait toujours au téléphone. Il était le seul à part moi à faire semblant d’avoir une vie en dehors des activités familiales et, comme il avait des horaires de boulot normaux (9 h -

17 heures), avec un vrai salaire, quand le téléphone sonnait, il répondait. Fidèle à lui-même, il décrocha au bout de trois sonneries. J'étouffai un petit soupir de soulagement.

— Téléphone d'Alexander Preston, Alexander Preston à l'appareil.

Mon frère, comme toujours, semblait distrait. Il devait tenir un livre dans une main, une sorte de lézard dans l'autre et avoir mis le téléphone en haut-parleur.

— Salut, Alex, dis-je. C'est ta petite sœur adorée. Tu as un moment à me consacrer ?

— Verity ?

Son ton devint sérieux. Je pouvais deviner l'intensité de sa concentration.

— Où es-tu ?

— Toujours à Manhattan. Papa t'a tenu au courant des nouvelles ou est-ce que tu as besoin d'un topo avant que je te demande de l'aide ?

— Tu veux parler d'une histoire à propos d'un potentiel dragon ? Ouais, j'ai entendu.

— Oh, tu vois, tu n'as pas entendu la meilleure partie. Mon dragon est passé de « potentiel » à « réel ». Il dort, ce qui est bien, mais voilà... il y a un problème.

— Ouh là, je crains le pire.

— Alors, pour commencer, on a affaire à une secte qui voue un culte aux serpents. Ou, si tu préfères, un groupe d'abrutis qui vénèrent un reptile qui n'est même pas un vrai serpent. Les dragons ont bien des pattes, si je ne m'abuse ?

— Oui les dragons ont des pattes, confirma Alex. Ce sont juste de très gros lézards. Qu'est-ce qui te fait penser à une secte qui vénère les serpents ?

— Papa t'a parlé des sacrifices de vierges ?

Il y eut une longue pause avant qu'Alex ne reprenne la parole – assez longtemps pour qu'il compte silencieusement jusqu'à dix. Je connais bien cette pause dont il ponctuait nos conversations depuis que j'avais douze ans.

— Non, il ne m'a pas parlé des sacrifices de vierges. Pourquoi tu m'appelles, Verity ?

— Parce que je suis sur le point de faire quelque chose de vraiment stupide. Le silence salua ma déclaration. Je soupirai.

— Les membres de cette secte du serpent ou du dragon, peu importe, enlèvent des cryptides dans toute la ville. Peut-être des humains aussi. Ils ont

pris une Madhura que je connais, une fille nommée Piyusha. Je dois au moins essayer de la récupérer.

— Comment ça, « la récupérer » ?

— C'est une longue histoire, il s'avère que la biologie du dragon est encore plus farfelue que nous le pensions, et maintenant il y a des Sleestaks sous New York. J'avais des renforts la dernière fois que je suis descendue, et ça a été compliqué. Je veux donc m'assurer qu'au moins quelqu'un est au courant et peut donner l'alerte si je ne rappelle pas dans une heure. J'aurais bien appelé maman, mais ils chassent tous les basilics dans l'Oregon.

— Verity...

— Il n'y a personne d'autre que moi qui puisse la sauver à temps. À quoi ça servirait que je vive ici si je n'essaie pas ?

Silence.

— Tu sais que j'ai raison.

— Et Sarah ?

— Je ne l'emmène pas avec moi, si c'est le sens de ta question. Elle peut très bien se débrouiller toute seule le temps que la cavalerie débarque en ville. Piyusha ne tiendra pas si longtemps.

Il y eut une longue pause avant qu'Alex ne me réponde d'une voix résignée :

— Si tu n'as pas appelé dans deux heures, je prends le prochain avion pour New York. Et si je te retrouve en train de danser dans un club de danse parce que tu auras oublié de m'appeler, je te botte le cul. C'est clair ?

— Comme du cristal. J'ai laissé des messages à maman, papa et Annie, donc si l'un d'eux t'appelle...

— Je leur dirai que tu es folle, mais que tu es assez grande pour faire tes propres choix.

— Merci, Alex.

— Tu ferais mieux de t'en souvenir la prochaine fois que je te demande une faveur.

Il raccrocha sans dire au revoir. Je m'y attendais un peu. En revanche, je ne m'attendais pas à avoir l'impression de recevoir un coup de poing en plein cœur lorsque je réalisai ce que je m'apprêtais vraiment à faire. Je fermai mon téléphone et scrutai les toits autour de moi. Mon territoire était ici, à l'air libre, avec plusieurs échappatoires. Pas en bas, dans le noir, toute seule.

Piyusha était innocente. Elle avait répondu à toutes les questions que

Dominic et moi lui avions posées, et elle me faisait confiance pour assurer sa sécurité. Je devais être à la hauteur de ma réputation. Je devais au moins essayer. Que je le veuille ou non.

Je glissai mon téléphone dans ma poche et me redressai, étirai mes ischio-jambiers avant de quitter le bord du toit. Il était l'heure d'aller travailler.

## Chapitre 18

« Ce n'est pas le genre de travail où on fait long feu. Au début, tu te dis que c'est la bonne chose à faire, et au moment où tu réalises que la seule façon de quitter ce boulot, c'est les deux pieds devant, dans un cercueil, il est trop tard pour faire demi-tour. C'est comme ça. »

— Alice Healy

### **Dans les égouts de Manhattan, en train de faire quelque chose de stupide**

Les égouts étaient sombres, oppressants et un peu angoissants quand j'y étais descendue avec Dominic pour surveiller mes arrières. Et à ce moment-là, je n'avais aucune raison de penser qu'on aurait des problèmes. Mais maintenant, je savais ce qui m'attendait. Je ne suis pas fan des combats rapprochés, et les combats à l'aveugle sont la spécialité d'Antimony, pas la mienne. Mais Piyusha avait besoin de moi et je ne pouvais faire appel à personne d'autre.

En descendant de l'échelle, j'allumai ma lampe de poche et l'accrochai à ma ceinture. La lumière éclairait mal ce qui ressemblait à un égout normal, de la brique tachée d'eau, des murs à la boue méconnaissable qui recouvrait finement le sol en béton. Je sortis mon .45 et commençai à avancer, le tenant devant moi dans la position classique des flics à la télévision. J'essayai de contrôler mes nerfs. Je savais dans quelle direction j'allais, grâce à Sarah (et à ma boussole). Il suffisait que je m'y rende sans paniquer. Et avec un peu de chance, sans rencontrer d'autres hommes-lézards. Je n'étais pas du genre à fuir la bagarre, mais j'aimerais autant éviter celle-ci...

Quinze minutes plus tard, après avoir marché en descente sur environ un kilomètre dans le noir, sous la ville, je n'avais rien croisé de plus gros qu'un rat. Les rats new-yorkais faisaient leur poids quand même – New York se targue d'abriter les plus gros rongeurs que le monde ait jamais vus –, mais leur taille était proportionnelle à leur intelligence, et la plupart d'entre eux s'étaient enfuis en voyant ma tête. Je commençais à croire que je chassai des

fantômes lorsqu'un courant d'air sorti des profondeurs me chatouilla les narines. Il s'agissait d'un arôme qui n'avait absolument rien à faire dans les égouts : le doux parfum de la résine de pin mélangée à la mélasse. Piyusha était quelque part devant moi. Quelque part dans l'obscurité. Serrant les dents, j'ajustai ma prise sur la crosse et continuai ma progression.

L'odeur douce et collante du sang de Piyusha devenait plus forte à mesure que je descendais. Une partie de mon cerveau nota la puissance de l'odeur et tenta de déterminer si le sang de Madhura contenait un composé chimique qui le rendait plus fort en séchant. Peut-être permettait-il de dissuader les prédateurs, ou avait-il un pouvoir attractif pour certaines proies naturelles ? (Bon, en même temps, le Madhura compte peu de « proies » en dehors des beignets, des barres de Snickers, et de la barbe à papa). Beaucoup de cryptides possèdent un sang aux propriétés intéressantes, du moins d'un point de vue humain. Le sang des cuckoos est un antibiotique ; le sang des vers géants des marais a la capacité d'attirer à peu près tous les prédateurs ; le sang des incubes et des succubes est aphrodisiaque. Tout cela fait partie du cercle mystérieux de la vie cryptide. Ce n'est pas du Disney, mais ça rend les choses intéressantes, surtout quand maman oublie d'étiqueter le plasma qu'elle stocke dans sa trousse d'urgence médicale.

L'odeur du sang de Madhura était presque une bénédiction comparée à la puanteur qui régnait dans les égouts... Du moins, tant que je ne pensais pas trop à ce que cela signifiait. Si Piyusha avait été humaine, perdre autant de sang l'aurait certainement tuée. Ne connaissant pas grand-chose à la physiologie des Madhuras, j'espérais juste qu'elle avait plus de réserves qu'une fille humaine de la même taille.

L'espoir mourut quand mon pied heurta quelque chose de mou. Je baissai la tête et rencontrai les yeux fixes et aveugles de Piyusha. Un mélange de regret et de douleur m'étreignit la poitrine. Elle était nue, des runes noires avaient été dessinées le long de son corps avec ce qui ressemblait fort à du marqueur permanent. Me concentrer sur ces runes me faisait aux yeux. Je rangeai mon pistolet avant de sortir mon téléphone de ma poche et je m'excusais à voix basse en prenant des photos floues de son cadavre. Je ne connaissais pas assez sa culture pour savoir si c'était considéré comme une profanation, mais j'avais besoin de me documenter sur ces runes. Peut-être que papa pourrait me dire ce qu'elles signifiaient. Quoi que ce soit, ça ne me disait rien qui vaille.

Une fois que j'en eus fini avec la tâche désagréable de photographier le corps de Piyusha, je rangeai le téléphone et m'agenouillai, m'attelant à la corvée encore plus horrible d'examiner ses plaies. Celui qui l'avait enlevée lui avait tranché la gorge juste sous la mâchoire, couvrant les runes sur sa poitrine et ses clavicules d'un voile de sang rouge aqueux d'aspect gommeux. Il n'y avait pas assez de sang pour que ce soit la blessure qui l'ait tuée ; elle avait déjà été saignée à blanc à ce moment-là, probablement par les entailles qui coulaient le long de ses avant-bras et de ses mollets. J'espérais juste qu'elle était évanouie avant qu'on lui arrache le cœur. C'était un espoir dérisoire étant donné la violence évidente et indéniable avec laquelle on l'avait tuée. Mais je n'avais rien d'autre à quoi me raccrocher. L'expression peinte sur son visage était à mi-chemin entre la terreur et l'incompréhension totale, comme si elle ne pouvait pas croire à ce qui lui était arrivé. Des larmes brouillèrent ma vue pendant que je me penchais pour clore ses paupières. Il y avait encore un peu de chaleur sur sa peau, mais pas grand-chose ; elle était morte depuis un certain temps.

— Je suis désolée, Piyusha, murmurai-je. Si j'avais su, je ne t'aurais jamais laissée seule. Je suis tellement, tellement désolée.

Elle ne me répondit pas. Les fantômes existent – par exemple, ma tante Mary se montre très divertissante pendant les fêtes – mais ils ne sont presque jamais le fruit de sacrifices rituels. Ce genre de mort piège l'âme et ne laisse rien derrière elle. J'espérais qu'arrêter les salauds qui avaient fait ça libérerait Piyusha pour qu'elle puisse passer dans l'au-delà prévu pour les Madhuras.

Je me redressai, essayai les larmes de mes yeux avec le dos de la main. Je ne pouvais pas la déplacer seule et je n'allais pas faire descendre ses frères dans le noir. Peut-être que Ryan pourrait m'aider. Les tanukis sont plus forts qu'ils en ont l'air, même quand ils sont sous leur forme humaine ; il serait probablement capable de la déplacer sans réelle...

Un sifflement retentit devant moi. Je relevai la tête, mes épaules se raidirent, et je pris conscience de la vulnérabilité de ma position. Battre en retraite était ma meilleure option. Je pourrais retourner chercher le corps de Piyusha avec Ryan plus tard et, plus important encore, je ne finirais pas morte dans un égout.

Un autre sifflement résonna alors derrière moi, encore plus fort que le premier, puis j'en entendis aussi sur les côtés. D'accord. Toute fuite était exclue.

Je ne voulais pas ouvrir le feu dans un espace aussi confiné tant que je ne savais pas à combien d'adversaires j'avais affaire. Depuis que j'avais perdu mon bâton télescopique la dernière fois avec les Sleestaks, j'en étais réduite à choisir des armes blanches. Pas grave, j'aimais les objets tranchants. Je sortis la machette de mon sac à dos d'une main et un couteau de ma ceinture de l'autre. Joli, aiguisé et capable d'atteindre l'os en un seul coup si je l'utilisais correctement. Si je voulais revoir la lumière du jour, j'avais intérêt à l'utiliser à bon escient.

— Eh bien ? demandai-je à l'obscurité sifflante.

Pas d'homme-lézard dans la zone illuminée par ma lumière halogène, mais une grande partie des égouts était encore plongée dans la pénombre.

— On y va, ou pas ?

Les ténèbres bouillonnèrent et les serviteurs en sortirent. Contrairement à la dernière fois où elle les avait rencontrés, ils n'avaient pas adopté de posture de combat ; ils se déplaçaient à la vitesse d'un cobra, arrivant trop vite pour que je puisse les compter. Ce gang était au moins aussi important que celui que Dominic et moi avions combattu ensemble et nous l'avions emporté de justesse. Si je n'arrivais pas à trouver une issue de secours, le mieux que je pouvais espérer était une mort rapide et à peu près indolore. Le corps de Piyusha était un exemple muet et horrible de ce qui pourrait m'arriver de pire.

Je lançai un coup de pied en hauteur et frappai le serviteur en chef au menton tout en balayant l'espace autour de moi avec mes armes respectives. Je sentis, plus que je ne la vis, la machette atteindre une cible et tailler profondément dans la chair recouverte d'écailles. Le couteau de chasse ne trancha que l'air, mais au moins, il repoussa l'attaquant, ce qui me donna un peu plus d'espace pour manœuvrer. Aucun des serviteurs ne tomba. Ça aurait été trop beau.

Mon pied termina son arc de cercle et toucha le sol juste devant le serviteur que j'avais frappé. Il avait l'air étourdi. J'en profitai pour soulever mon autre jambe et lui donner un coup de genou dans l'aine. Quel que soit le processus mutagène qui créait les serviteurs, certains attributs mammifères restaient intacts. Dès que mon genou toucha ses noix, il se retourna et j'abattis ma machette sur sa nuque. Il tomba.

J'étais encore en train d'essayer d'arracher ma machette quand une queue se détacha de l'obscurité derrière moi et s'enroula autour de mon cou, me tirant en arrière. Ma main relâcha le manche de la machette, me laissant avec

pour toute arme le couteau, et je n'osais pas m'en servir trop près ma gorge. Je le laissai tomber pour griffer frénétiquement la queue qui était en train de m'étrangler. L'air était soudain devenu une marchandise beaucoup plus précieuse que les armes.

Mes ongles ne trouvèrent aucune prise valable sur les écailles qui protégeaient la chair du serviteur. J'en coinçai un dans quelque chose et il se fendit. La douleur fulgurante qui me traversa me détourna à peine de la souffrance causée par cette queue qui comprimait ma trachée. Ma vision devint floue, je manquais d'oxygène. Je ruai en donnant des coups de pied, mais ne touchai rien. Il n'existait pas de technique pour combattre l'asphyxie. Gros problème, ça.

Au-dessus de nous, une voix féminine résonna soudain dans une langue que je n'avais jamais entendue auparavant. Elle réussissait à être à la fois sifflante et fluide, comme une litanie écrite pour des serpents. Le sifflement autour de moi s'arrêta, remplacé par un cliquetis confus. La queue autour de ma gorge ne relâcha pas sa pression. Je continuai à lutter, mais mes forces m'abandonnaient. Sans levier pour briser cette étreinte, je n'aurais pas le temps de m'inquiéter de ce qui se passait autour de moi.

La femme parla de nouveau, toujours dans cet étrange langage aux sonorités reptiliennes, mais cette fois-ci, je reconnus mon nom au milieu des sifflements. Tout ce qu'elle disait était teinté d'autorité. Les cliquetis s'intensifièrent et la queue qui enserrait ma gorge me libéra. Je m'effondrai au sol. Je réussis à me mettre à genoux et à me rattraper de justesse pour éviter de tomber la tête la première sur le corps de Piyusha. Ma main droite heurta son épaule, mes doigts s'enfoncèrent dans sa chair. Je tremblai et je me relevai avec difficulté, avant de saisir ma machette et de me tourner vers la femme qui avait ordonné ma libération.

Candy se tenait debout dans l'ouverture d'un tunnel de connexion, les doigts de sa main gauche appuyés contre sa joue. Elle regardait les serviteurs autour de moi avec des yeux exorbités et brillants de larmes. Je n'avais jamais vu une princesse dragon pleurer.

— Candice ? murmurai-je avant de scruter les alentours.

Il y avait au moins une douzaine de serviteurs, tous nous fixaient avec l'intensité d'un serpent se demandant s'il doit attaquer ou pas.

— Ne fais pas de mouvements brusques, me conseilla-t-elle avant de prononcer une nouvelle phrase dans sa langue étrange. Je ne sais pas à quel

point ils me comprennent et je ne peux pas les retenir longtemps. Commence... juste à venir vers moi, et essaie de ne pas paraître inquiète.

— D'accord.

Parler me faisait souffrir, alors je n'ajoutai rien. Mon couteau gisait sur le sol, près du pied d'un serviteur. Je me baissai pour l'attraper et le serviteur me siffla dessus, ce qui me fit reculer. Il ne fit pas de geste hostile, alors je continuai à avancer lentement vers Candy.

— Tu peux courir ? s'enquit-elle.

Un des serviteurs fit un pas en avant et elle lui aboya un ordre sec en lui sifflant dessus. Il s'arrêta avant de reprendre sa position originelle, un peu déçu. J'ignorais que les reptiles pouvaient avoir l'air déçu.

— Je crois, oui, répondis-je. Qu'est-ce que tu leur dis ?

— Je leur dis qu'ils doivent m'écouter, parce que je parle le langage des dragons, dit-elle, sans quitter les serviteurs des yeux. C'est un langage instinctif. Ils ne sont pas nés dragons, mais en théorie, ils ont assimilé un semblant de ce langage depuis qu'ils ont été transformés.

— En théorie ?

— Ce n'est pas comme si cette théorie avait pu être testée, gronda-t-elle en me jetant un bref regard noir. Les dragons ont disparu, tu te rappelles ?

— Je me rappelle.

Je rangeai le couteau dans ma ceinture tout en brandissant la machette.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on court.

Elle attrapa mon poignet, siffla un dernier ordre aux serviteurs avant de pivoter et de nous entraîner dans le tunnel d'où elle avait émergé. Mes poumons souffraient encore de la suffocation. Je courus quand même.

Au bout du tunnel, on atteignit une porte qui débouchait sur un tunnel de métro en état de marche. Le brouhaha qui régnait là-dessous ressemblait aux ronflements de toute une armée. Candy me lâcha, sortit un téléphone de sa poche et jeta un coup d'œil à l'écran avant de me demander de la suivre sur les rails.

— Le prochain PATH passe dans dix minutes, dit-elle sans regarder en arrière. Dépêche-toi si tu ne veux pas te le prendre en pleine face.

— Attends... Quoi ? Je pensais qu'on était dans le métro.

— Le PATH et le métro ont deux réseaux différents. Parfois ils se croisent. Les deux ont des trains, précisa Candy en se retournant cette fois, pour me

lancer un regard condescendant avant d'ajouter : « neuf minutes. »

Je me dépêchai.

Le service Trans-Hudson de l'Administration Portuaire (PATH) assure la circulation des trains entre New York et le New Jersey, sous le fleuve Hudson. Leur réseau est beaucoup plus limité que celui du métro principal, mais il permet quand même aux gens de se rendre d'un endroit à un autre et, plus important encore, leurs trains risquaient de nous écraser comme de vulgaires insectes sur un pare-brise. D'un autre côté, comme il y avait moins de trains, on limitait le risque d'en croiser un qui ne soit pas mentionné sur le planning. C'était déjà ça.

Je remis ma machette dans mon sac à dos, où je ne ferais pas peur aux passagers de cette fin de matinée. Je n'avais pas à m'inquiéter. Le quai de la gare de Christopher Street était désert quand Candy et moi y arrivâmes. Elle balaya les alentours du regard pour s'assurer que nous étions seules, et fouilla à nouveau sa poche. Cette fois, elle en sortit une carte de métro.

— Tiens.

— Quoi... ?

— Tout le monde sait que tu refuses de prendre le métro, alors j'imagine que tu n'en as pas, et tu vas en avoir besoin.

Elle se dirigea vers la porte de sortie, et je remarquai sa tenue : un pantalon de yoga noir, un débardeur en soie, également noir, des chaussures de course. Ses cheveux étaient relevés dans une queue de cheval élégante. À New York, c'était la tenue idéale pour ne pas se faire remarquer.

— Attends, dis-je en me dépêchant de la rattraper. Tu me suivais ?

Candy se tourna vers moi.

— Tu pensais que je me trouvais dans les égouts par hasard ? Je ne suis pas vraiment fan de cet endroit. Bien sûr que je te suivais. Tu t'imaginais pouvoir me parler d'un éventuel dragon endormi sous la ville et pouvoir disparaître ensuite ? On ne te fait pas confiance. On devait te surveiller.

— Qui c'est « on » ? demandai-je.

— Le Nid, répondit Candy en secouant la tête. Tu viens à la maison avec moi. Mes sœurs veulent te parler. Elles ne me croient pas quand je leur dis que tu ne feras pas de mal au dragon.

Un policier des transports en commun qui avait l'air de s'ennuyer ferme s'appuya contre les barrières, probablement pour s'assurer qu'on ne transportait pas de cadavres ou qu'on n'essayait pas de casser quoi que ce

soit. Il ne s'intéressa même pas aux bleus qui se formaient autour de mon cou. J'attendis qu'on arrive en bas du premier escalier pour continuer ma conversation.

— Tu m'as sauvée parce que tu ne me fais pas confiance ?

— Je t'ai sauvée parce que tu es notre meilleure chance de trouver le dragon. Que je te fasse confiance ou non n'a pas d'importance. Il a besoin de nous.

— Pour quoi faire ?

Le regard qu'elle me lança me fit immédiatement regretter d'avoir posé la question. Son expression était un mélange complexe de nostalgie, de colère et de ressentiment impossible à démêler.

— Tu viens au Nid, répéta-t-elle fermement, alors que nous descendions de la dernière volée de marches et que nous arrivions dans le tunnel reliant le réseau PATH au métro.

Elle saisit à nouveau mon poignet et me traîna à sa suite.

— Après ça, tu pourras me poser toutes les questions que tu veux.

Je devais annoncer aux frères de Piyusha que leur sœur était morte. Je devais dire à ma famille que j'étais en vie. Je devais rentrer chez moi et m'occuper de mes blessures avant d'en récolter d'autres. Je devais faire beaucoup de choses.

Une princesse dragon m'avait sauvée des Sleestaks sous Manhattan, et elle l'avait fait en leur parlant dans une langue dont j'ignorais même l'existence. Si je devais trouver le dragon avant Dominic – et avant que la secte du serpent ne puisse faire subir le même sort sordide à d'autres filles cryptides – je devais comprendre pourquoi elle était intervenue. Qu'étaient vraiment les princesses dragons pour les dragons ? Nous nous posions cette question depuis des années, sans vraiment chercher à y répondre. C'était comme une énigme amusante à laquelle on pensait quand on n'avait rien d'autre à faire. Mais aujourd'hui, la réponse à cette question pourrait bien être la clé du problème.

— Je déteste le métro, murmurai-je.

Candy jeta un regard vicieux et suffisant dans ma direction.

— Je sais, dit-elle.

Pour la deuxième fois en une seule journée, j'entrai dans l'obscurité sous la ville de New York. Au moins cette fois, tout ce que j'avais à gérer, c'était des gens qui prenaient le métro.

## Chapitre 19

« Apprendre quelque chose de nouveau sur le monde dans lequel on vit est toujours extraordinaire. À moins que vous ne vous retrouviez à étudier un wendigo de l'intérieur. »

— Evelyn Baker

### **Le Meatpacking<sup>1</sup> District, qui est plus agréable qu'il n'y paraît.**

Nous sortîmes du métro au Meatpacking District, un quartier à la croissance rapide qui était autrefois presque entièrement consacré, vous l'aurez deviné, à l'abattage de la viande. On y compte encore des abattoirs en activité, ce qui est à la fois une véritable bénédiction pour la communauté cryptide de la ville et un frein majeur au développement du tourisme. Le slogan « Venez à New York pour faire abattre vos chèvres » n'est pas très vendeur. Nous étions à l'heure du déjeuner et la foule s'amassait sur les trottoirs, un mélange de touristes et d'hommes et de femmes d'affaires bien habillés qui allaient prendre un casse-croûte rapide avant de plonger dans le monde trépidant du secteur d'activité qui leur permettait de s'offrir d'authentiques escarpins en cuir verni Manolo Blahnik. Je ravalai ma langue qui pendait sur le sol, résistant à l'envie d'attraper une de ces femmes et de lui voler ses chaussures. Le raclement des talons sur le trottoir me fit grincer des dents. Même si ça me démangeait de voler au secours de ces chaussures, ce n'était pas le moment d'agresser les passants.

Enfin, je ferais mieux de balayer devant ma porte. Candy était parfaite, comme toujours, mais mes vêtements étaient recouverts d'un mélange dégoûtant de boue d'égout et de trois sortes de sang. Je pourrais probablement faire passer le sang de Piyusha pour du sirop d'érable et le sang des hommes-lézards pour une sorte de goudron. Le mien cependant ne pouvait pas être confondu avec autre chose que ce qu'il était, d'autant plus que plusieurs de mes blessures coulaient encore. Les gens faisaient un détour en passant devant moi, avec sur le visage une expression soit d'incompréhension, soit d'horreur. Je ne m'arrêtais pas pour les rassurer.

Tant que je suivais Candy, qui savait clairement où elle allait, il était peu probable que quelqu'un me demande si j'avais besoin d'aide et c'était parfait comme ça. La dernière chose dont j'avais besoin pour le moment c'était d'un bon samaritain. D'abord, j'étais trop fatiguée. Les événements des derniers jours commençaient à me rattraper et, quoi qu'il se produise avec les princesses dragons, j'allais devoir annoncer aux frères de Piyusha que leur sœur était morte.

— Et en prime, je dois aller travailler ce soir, marmonnai-je sombrement, en esquivant une touriste avec une frange des années quatre-vingt et une paire de bambins crasseux qui accaparaient toute son attention.

— Quoi ? demanda Candy.

— Rien.

— Bien. Nous sommes arrivées.

Elle ouvrit la porte d'une petite épicerie impeccable, coincée entre un bar à vin et un salon de toilettage canin haut de gamme. Faisant un geste pour m'inviter à la suivre, elle entra à l'intérieur. Faute d'une meilleure idée, je lui emboîtai le pas.

Les allées d'une épicerie new-yorkaise moyenne sont assez étroites pour causer une crise de claustrophobie à un acrobate de cirque. Celle-ci semblait avoir été conçue pour réduire encore le moindre espace perdu. Je n'étais pas sûre que quoi que ce soit, même semi-humain, puisse se faufiler dans certaines de ces allées, ce qui rendait la bière et les chips inatteignables. Même avec des prix attractifs, cette épicerie n'aurait pas réussi à attirer des clients. Mais en plus, les prix étaient élevés. Ils étaient majorés d'au moins trente pour cent, et parfois plus.

Candy sourit quand elle me vit regarder un paquet de chewing-gum à deux dollars.

— Tu serais surprise par le nombre de touristes qui achètent ici pour avoir une « expérience authentique », dit-elle. Duane Reade<sup>2</sup> serait plus « authentique », vu qu'il y en a un à chaque tournant, mais on ne va pas cracher sur le profit. Suis-moi.

Elle se faufila entre les présentoirs et emprunta une allée un peu moins étroite. Une magnifique blonde à tomber par terre était assise derrière le comptoir et arborait une expression d'ennui profond en limant ses ongles déjà parfaits.

La blonde leva la tête à notre approche et ses yeux bleus s'étrécirent lorsqu'elle vit l'état de mes vêtements.

— C'est la Price ? demanda-t-elle, sans me quitter des yeux.

— Oui, dit Candy. On a besoin d'une trousse de secours.

Sans un mot, l'autre princesse dragon – elle ne pouvait pas être autre chose, pas avec ce teint et cette attitude ; pas à moins qu'elle ne travaille chez Vogue, en tout cas – posa sa lime et sortit une boîte blanche décorée d'une croix rouge familière de dessous le comptoir. Elle l'offrit à Candy, qui la prit sous son bras.

— Elles sont prêtes à nous recevoir ?

— Oui.

L'autre princesse dragon hésita en regardant Candy et demanda :

— C'est vrai ? Ce que tout le monde dit sur ce que la Price a trouvé ?

— La Price a un nom, fis-je.

Candy hocha la tête en m'ignorant.

— C'est vrai. J'ai vu les serviteurs de mes propres yeux. Ils viennent d'être créés et ils m'ont comprise quand j'ai parlé dans l'ancienne langue. C'est vraiment vrai, Priscilla. Il faut que ce soit vrai.

Priscilla pressa une main contre sa bouche, ses yeux s'illuminant.

— Oh, murmura-t-elle avant de s'éclaircir la gorge. Vas-y. Elles auront beaucoup de questions.

— C'est la raison de sa présence, dit Candy.

Tout en me faisant signe de la suivre, elle se glissa derrière le comptoir et franchit la porte pour se rendre dans la partie du magasin réservée aux employés. Je commençais à me sentir traitée un peu comme un caniche de cirque, mais j'obtempérai quand même. J'étais allée trop loin pour faire demi-tour maintenant, et je voulais vraiment savoir qui « elles » étaient.

Le couloir était court et menait à une porte arrière déverrouillée. Candy l'ouvrit et nous débouchâmes dans un espace vide qui avait probablement été une ruelle autrefois, avant que la construction ne scelle les sorties. J'observai le mur opposé tout en marchant, et notai les endroits où la brique était assez inégale pour me permettre de grimper. Si nécessaire, je pourrais escalader le mur pour atteindre l'escalier de secours et me rendre sur les toits. Sachant que je pourrais m'enfuir, je la suivis plus sereinement.

Candy s'immobilisa avec la main posée sur la porte de l'immeuble voisin, et riva ses yeux aux miens.

— C'était un ancien abattoir, expliqua-t-elle. Nous l'avons racheté quand il n'y avait rien d'autre que des abattoirs ici, et il était invisible. Maintenant, il est bloqué par d'autres immeubles, et tant que nous payons nos impôts fonciers, personne ne se souvient de son existence. Nous vivons ici depuis plus de deux ans.

Le message sous-jacent de sa voix était clair : « Ne gâche pas tout ». Me conduire au Nid était un risque énorme qui en disait long sur leur dévouement au dragon et sur l'importance pour moi de garder un œil sur mes issues de secours. Les princesses dragons ne possédaient peut-être pas d'armes naturelles, mais dans le monde d'aujourd'hui, les armes à feu équilibraient le jeu.

— Je te promets de ne pas casser la porcelaine de chine, dis-je. Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

— Parce qu'on doit savoir tout ce que tu sais.

Candy ouvrit la porte. Le son distant de voix et de rires d'enfants résonna dans l'allée.

— Tu nous as apporté notre première bonne nouvelle depuis des siècles, et on ne te laissera pas y aller et te faire tuer par des serviteurs tant qu'on n'est pas sûres de détenir toutes les informations en ta possession.

— Mercenaire jusqu'au bout, dis-je sèchement en la suivant à l'intérieur.

Le bâtiment était à l'origine un abattoir et ne semblait pas avoir beaucoup changé depuis. La porte de la ruelle menait à ce qui avait été autrefois l'enclos des moutons et du bétail ; le sol était en béton, avec des taches de sang incrustées dans la pierre. Quelques-uns des murs de soutènement bas avaient disparu, remplacés par des espaces vides. Au-dessus de nos têtes, les passerelles et les bureaux de gestion étaient suspendus dans l'obscurité comme des toiles d'araignées grises et stériles. La lumière était uniformément basse, et un air de décomposition planait comme si personne n'avait habité là depuis des années.

Candy vit mon expression et ravala un rire avant de saisir mon poignet et de m'entraîner derrière elle.

— Ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas faire de magie que nous ne pouvons pas payer pour en avoir, dit-elle. Nous avons de bonnes relations avec les hidebehinds. Ça aide.

— C'est un glamour ? m'étonnai-je en observant les environs avec un intérêt nouveau.

— Et apparemment un très bon. Il faudra que je dise à Betty qu'on en a eu pour notre argent.

Elle fit un pas de plus, m'entraînant toujours derrière elle, et le voile explosa autour de nous comme une bulle de savon.

Tout changea.

L'architecture de base du bâtiment ne se modifia que légèrement – il s'agissait encore d'une grande pièce ouverte – mais les derniers outils de l'abattoir disparurent, emportant avec eux les enclos et les taches suspectes. Un tapis élimé composé de rebuts de tissus invendus recouvrit soudain le béton – sans doute le plus grand projet de patchwork au monde ! Les lumières s'allumèrent dans les pièces au-dessus et dans les allées, et des voix s'élevèrent un peu partout, venant de dizaines et de dizaines de femmes qui fourmillaient dans le bâtiment. Elles étaient toutes bien trop jolies. La plupart étaient blondes, mais je vis quelques rousses, brunes, et même une avec des cheveux si noirs qu'elle aurait pu faire pleurer d'envie une gothique.

Et puis il y avait de l'or. Il n'y avait pas de meubles, mais de l'or. Là où je m'attendais à trouver des chaises, de belles femmes étaient assises ou allongées sur des tas de bijoux empilés, des pièces de monnaie mélangées et même quelques lingots d'or. Là où je m'attendais à des canapés, d'autres femmes faisaient la même chose sur de plus gros tas de métaux précieux. Au centre de la pièce se trouvait un monticule d'or qui devait faire près de trente mètres de haut et quinze mètres de large, couvert de princesses dragons. Elles n'étaient pas toutes adultes. Des petites filles aux cheveux d'or se poursuivaient en tournant en rond ou s'asseyaient tranquillement sur des piles d'or, chacune d'elles aussi belle que leur... quoi ? Mère, sœur, tante ? Nous ignorions tant de choses sur la biologie des princesses dragons – d'où elles venaient, comment elles se reproduisaient, combien de temps elles vivaient. J'avais accès à un lieu où aucun cryptozoologue n'était allé auparavant et je n'avais même pas de carnet.

— Papa va me tuer, marmonnai-je.

— Quoi ?

— Rien.

Candy me jeta un regard méfiant.

— Suis-moi. Betty voudra te voir aussi vite que possible.

— Et Betty est... ?

C'était un peu tard pour poser des questions, surtout en plein milieu d'un

Nid, mais mieux vaut tard que jamais.

— C'est la mère de notre Nid, déclara Candy comme si ça expliquait tout. Suis-moi.

Je la suivis.

Candy me conduisit jusqu'à l'escalier menant à l'étage en me faisant passer devant le monticule central d'or. Une petite procession s'était formée derrière nous, les princesses dragons interrompant leurs activités pour nous suivre. La plupart d'entre elles n'avaient pas l'air amical. J'étais probablement la première personne non-cryptide à mettre les pieds dans leur Nid depuis qu'il avait été établi, et ma présence représentait un danger potentiel. Le visage de Candy restait impénétrable. Je réalisai le risque qu'elle prenait en soutenant ma version des faits. Si je mentais au sujet du dragon, elle pourrait avoir de sérieux ennuis – et moi aussi. Heureusement pour nous deux, je disais la vérité, même si ce n'était pas nécessairement une bonne chose pour la ville dans son ensemble.

En haut de l'escalier se trouvait une porte sur laquelle était inscrit « Manager » avec des lettres entrelacées et dorées à l'ancienne.

— Tiens-toi bien, siffla Candy avant de frapper.

— Entrez.

La voix qui s'éleva derrière la porte était celle d'une personne âgée, mais elle dégagait une forte dose de charme, un peu comme si elle avait appartenu à une Mae West<sup>3</sup> vieillissante en pleine opération de séduction.

Candy ouvrit la porte et je la suivis à l'intérieur. Le rez-de-chaussée donnait un bon aperçu des goûts des princesses dragons en matière de décoration d'intérieur : pourquoi gaspiller de l'argent en mobilier quand il pouvait servir à acheter de l'or en parfait état ? Cette pièce ne faisait pas exception. De l'or sous toutes ses formes était entassé contre les murs et des éclats de feuilles d'or recouvraient le sol, dont certaines étaient encore attachées à des pages arrachées à des livres anciens. Heureusement que mon frère n'était pas là. Voir des livres si mal traités, si vieux et si précieux, aurait pu suffire à le convaincre que les princesses dragons n'étaient pas si inoffensives que ça.

Le décor ne retint mon attention que quelques secondes, et très vite, je me concentrai sur la femme en face de nous, qui devait être la plus vieille princesse dragon que j'aie jamais vu. Dans les soixante-dix ans, bien

conservée, elle était le genre de femme à avoir tout vu et tout fait avant de se retirer dans une villa confortable. Vêtue d'une robe qui semblait tissée avec du véritable fil d'or, elle était allongée sur un tas de chaînes d'or d'un mètre de haut. Le temps avait décoloré ses cheveux en or blanc, mais il n'avait en rien porté atteinte à la pureté de ses yeux couleur saphir.

— Alors, dit-elle de sa voix Mae West. Tu dois être la nouvelle fille Healy.

— Nous sommes des Price, maintenant, en fait, précisai-je. Nous le sommes depuis plusieurs générations. Je suis Verity Price. Ravie de vous rencontrer.

— Betty Smith, dit-elle en me détaillant de haut en bas. J'oublie toujours ce petit mariage. Tu ressembles énormément à ta grand-mère, tu sais, surtout avec ce sang dans les cheveux. Toutes les Healy sont fabuleuses en rouge, ce qui est une bonne chose : vous passez beaucoup de temps à en porter.

Je n'arrivais pas à décider si elle essayait de m'insulter ou si elle était sérieuse. Je décidai de pencher pour l'interprétation qui m'éviterait d'être attaquée par l'actrice choisie pour interpréter le *Prochain Top Model Cryptide de l'Amérique*.

— Donnez-moi accès à une salle de bains, et dans cinq minutes, je reviens propre comme un sou neuf. Je n'ai pas vraiment eu le temps de me nettoyer depuis que Candy m'a sortie des égouts.

— Elle était en train de se battre contre des serviteurs, expliqua Candy.

Les yeux de Betty s'étrécirent.

— Tu es sûre ?

— Je leur ai parlé. Ils m'ont comprise, comme les histoires le racontaient, dit Candy en me pointant du doigt comme si elle était avocate dans un procès pour meurtre. Elle était là. Elle l'a vu.

— J'ai vu quelque chose comme ça, ouais. Je ne parle pas dragon, alors je ne sais pas exactement ce que Candy a dit et ce qu'ils ont compris, mais ils ont arrêté de m'attaquer quand elle leur a demandé de ne pas abîmer leur nouveau joujou trop fragile.

Je me penchai en avant pour prendre le kit de premier secours que Candy avait gardé sous le bras.

— Écoutez, j'aimerais vraiment, vraiment comprendre ce qui se passe. J'aimerais aussi vraiment, vraiment arrêter de saigner. Est-ce qu'il y a un endroit où je peux m'asseoir et panser mes blessures pendant que vous me fournissez des explications ? S'il vous plaît ?

Betty se leva lentement de son tas de bijoux en or, telle la réincarnation de Mae West. Elle gloussa :

— Tu ressembles décidément beaucoup à ta grand-mère. Elle était aussi impatiente que toi. Surtout quand ton grand-père s’attardait un peu trop sur mes, euh, attributs, alors qu’elle voulait qu’il se concentre sur elle, mais les membres de ta lignée n’ont jamais brillé par leur patience. Assieds-toi. Mes filles s’occuperont de toi.

— Fais ce qu’on te dit, siffla Candy, en me fusillant du regard tout en me poussant vers la place désignée par Betty.

Je m’assis sans protester. Trois des princesses dragons qui nous avaient accompagnées en haut se déplacèrent pour prendre la trousse et commencèrent à s’occuper de mes blessures. J’étais trop fatiguée pour les en empêcher. Si ça voulait dire que j’allais arrêter de saigner, ça m’allait.

— Je suppose que Candice t’a expliqué la nature des serviteurs, demanda Betty. J’espère que tu n’en as pas trop tué... Les pauvres manquent de contrôle sans de bons leaders pour les guider.

Voyant mon expression, elle gloussa et secoua un peu la tête.

— C’est ce que je craignais. Bon, tant pis. On peut se passer d’eux, et vraiment, ils ont surtout servi à prouver que tu disais la vérité : il y a bien un mâle qui nous attend quelque part dans cette belle ville. Et toi, ma petite chérie, tu vas le trouver pour nous.

— Attendez, quoi ?

S’asseoir droite comme un « i » sur un monticule de bijoux en or glissant avec plusieurs princesses dragons qui nettoyaient et pansaient mes plaies avec entrain n’était pas gagné. Pourtant, j’y parvins. La faute au choc.

— Un mâle ?

— Oh, ma chère petite poupée innocente, sourit Betty, Mae West prenant des allures de pure prédatrice. Tu ne pensais quand même pas que les dragons étaient éteints ?

Pendant un moment, je la fixai, entourée de princesses dragons qui me souriaient. C’était ça : le grand secret qu’elles avaient gardé tout ce temps, probablement depuis le début des conflits entre les humains et les dragons. Les princesses dragons n’existaient pas. Il n’y avait que... des dragons. De gros dragons et de petits dragons, mais toujours des dragons, qu’ils aient des écailles ou une peau de qualité supérieure. Une seule espèce.

Betty sourit, guettant mon expression de surprise et de consternation. Je

m'installai de nouveau sur le lit d'or, laissant les princesses dragons continuer à nettoyer mes blessures.

— Alors, c'est un cas de dimorphisme sexuel extrême combiné à une reproduction parthénogénétique ? C'est nouveau.

Les princesses dragons me dévisagèrent.

Je soupirai.

— Je suis une cryptozoologue confirmée, vous vous rappelez ? Bon sang, ce n'est parce que je porte des talons de douze centimètres que j'ai oublié d'avoir un cerveau ! Le tango n'est pas une sinécure, vous savez. Il requiert une certaine dose d'intelligence.

— Ça n'a pas d'importance, dit Betty, reprenant contenance avec une vitesse admirable.

Elle posa une main sur sa hanche et avança d'un pas léger vers moi. Pour une femme de son âge, elle savait comment bouger.

— Vous nous êtes redevables, toi et ta famille, et on aime les gens qui règlent leurs dettes. Je t'offre une chance de nous rembourser. Tu vas nous trouver le mâle, poursuivit-elle.

— C'était bien mon intention.

Les princesses dragons qui s'étaient occupé de mes blessures en avaient terminé, et je ne risquais plus de me vider de mon sang. Je m'éloignai d'elles, et remis un semblant d'ordre dans mes vêtements avant de me lever.

— S'il y a un dragon dans cette ville – désolée, un dragon *mâle* - alors je dois le trouver avant que celui qui a sacrifié des vierges en son nom parvienne à le réveiller. Comme vous avez clairement exprimé votre intérêt dans cette affaire, je vous propose un marché. Dites-moi tout ce qui pourrait m'aider à le trouver sans être mangée toute crue.

— Et en échange, tu prieras pour nous la nuit ? Je suis désolée, mais nous préférons le concret et nous aimons la monnaie sonnante et trébuchante, constata Betty en agitant la main vers les tas d'or qui encombraient la pièce. La décoration intérieure n'est pas bon marché, ma chérie.

— Et en supposant que je trouve votre dragon avant que ses gardiens ne me tuent, je vous dirai où il est, *chérie*.

Je manquai de pratique et ne pouvais donc pas égaler son obséquiosité mielleuse, mais je maniais le sarcasme comme personne.

— C'est assez concret pour vous ? Je veux dire, bien sûr, vous pouvez rester entre filles pour toujours, si c'est votre trip, mais ce serait tentant de

mettre la parthénogenèse de côté pour un petit moment, non ? Je parie que c'est plus amusant quand on est deux...

Betty carra les épaules et me regarda de haut. C'était assez facile puisqu'elle mesurait facilement un mètre soixante-seize et que je ne portais pas de talons, mais si ça l'aidait à se sentir mieux, je n'en ferais pas toute une histoire. Je me retournai joyeusement vers elle et attendis.

— Bien, dit-elle, enfin. Candy répondra à toutes tes questions.

Candy la regarda d'un air alarmé et Betty répéta :

— *Toutes* tes questions.

— En fait, j'ai une question pour vous, si ça ne vous dérange pas. Connaissez-vous vraiment mes grands-parents ?

Le sourire de Betty réapparut, ainsi que l'expression languissante de Mae West qu'elle arborait portait quand j'étais entrée dans la pièce.

— C'est une question que tu devrais plutôt poser à ton grand-père. Tu ne crois pas ?

Le temps que je réfléchisse à une manière de lui expliquer qu'il était dans une autre dimension, elle s'était retournée et avait quitté la pièce, emmenant toutes les princesses dragons, sauf Candy. Certaines personnes ne supportent pas de ne pas avoir le dernier mot.

Il n'y avait que de l'or pour s'asseoir, alors je me plaçais contre l'encadrement de porte. Candy s'envola vers le tas d'or où nous nous étions tenues Betty et moi et s'assit dessus. Je haussai les sourcils.

— Je ne pensais pas que quelqu'un de plus de dix-sept ans réussirait un pareil tour de force. Félicitations, dis-je.

— Tu ne devrais pas me poser des questions personnelles et me demander des échantillons de sang ? répliqua Candy en me jetant un regard noir. J'ai accepté d'être ton guide, pas ton cobaye, et j'ai seulement dit que je le ferai parce que Betty pensait que tu me suivrais. Comme on est collègues et tout...

— Tu n'as jamais été assez amicale pour que je mise sur cette relation, mais je te promets de ne pas te demander d'échantillons de sang.

Je me passai une main dans les cheveux, grimaçant un peu quand des flocons de sang se détachèrent de mes doigts.

— Quant aux questions personnelles, j'en ai plein. D'abord, aviez-vous la moindre idée qu'il pourrait y avoir un dragon ici à New York ?

— Non, répondit Candy en secouant la tête. Nous avons renoncé il y a longtemps à croire qu'un des « Perdus » reviendrait nous chercher.

Voyant la confusion dans mon visage, elle soupira et m'expliqua :

— Le Covenant n'a pas tué tous les mâles d'un seul coup. Cela a pris du temps. Certains d'entre eux ont été assez rapides pour attraper leurs femmes et se cacher pendant un bon moment. C'est comme ça que notre lignée est arrivée ici, au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais même les dragons meurent. Le dernier mâle que nous connaissons est décédé il y a plus de trois cents ans. Nous avons juste supposé que nous devions nous débrouiller seules après ça.

— Mais vous avez continué à collecter de l'or.

— C'est nécessaire si on veut rester en bonne santé, surtout quand il n'y a pas de mâles aux alentours.

Son expression me mit au défi de demander à quoi servait l'or. J'en mourais d'envie, mais je décidai qu'il serait beaucoup plus gentil de ne pas le faire. Est-ce que je voulais savoir en quoi l'or était nécessaire à la physiologie des dragons ? Oh que oui, et mon père m'en voudrait quand j'appellerais sans pouvoir lui fournir cette explication. Mais Candy ne méritait pas d'être traitée comme un rat de laboratoire, et si je trouvais le dragon, les relations avec les princesses dragons s'amélioreraient. « Voilà, je suis allée dans les tunnels et je t'ai trouvé un petit ami » était une sacrée offre de paix.

— D'accord, dis-je en hochant la tête.

Lorsqu'elle comprit que je n'allais pas creuser la question, un grand soulagement passa dans son regard. J'avais pris la bonne décision.

— Que peux-tu me dire sur votre physiologie, sans entrer dans des détails trop gênants ? Le sang de dragon est mutagène, c'est le cas pour les femelles aussi ? Y a-t-il d'autres fluides corporels que je doive surveiller ?

— Il faudrait que tu boives le sang pour que tu sois affectée, et même dans ce cas, il n'agira pas s'il y a de l'or dans ton système, m'expliqua Candy. Avale des paillettes d'or avant de t'en approcher et tout ira bien. Notre sang ne fonctionne pas comme celui des hommes.

— Avaler de l'or. Compris.

L'idée de boire une bouteille entière de Goldschläger<sup>4</sup> avant de retourner dans les égouts était séduisante, quoique peu pratique.

— Tu peux me donner de l'or avant que je parte ?

Candy pinça les lèvres. Elle était clairement réticente, mais elle finit par hocher la tête.

— Je peux t'apporter une bouteille de poudre d'or, mais tu nous rendras ce

que tu n'utilises pas.

— Marché conclu.

— Il n'y a rien d'autre à craindre en dehors du sang. Oh, et le feu, mais le dragon n'en produira pas avant d'être réveillé, donc à moins qu'il ne pense que tu es une menace, ça ne devrait pas poser de problème.

— ... D'accord, répondis-je. Est-il susceptible de se réveiller énervé ? Et comment l'empêcher de me percevoir comme une menace ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais rencontré un mâle avant.

Il y avait une note de nostalgie dans sa voix.

Ça me fit réfléchir. Comment était-ce de grandir en tant que membre d'une espèce qui n'avait qu'un seul genre ? Pire, qui n'avait qu'un seul sexe, alors qu'il était censé y en avoir deux à l'origine ?

— Es-tu un mammifère ? tentai-je, résumant toutes les questions sur la solitude et la frustration sexuelle en trois mots apparemment absurdes.

Candy sembla comprendre l'intention. Elle émit un faible sourire et répondit :

— Pas vraiment. Nous pensons que... Ou plutôt les mères du Nid pensent, après en avoir discuté pendant très longtemps, qu'à l'origine nous étions des dinosaures. Nous avons le sang chaud et nous avons beaucoup de points communs avec les mammifères, mais c'est de la poudre aux yeux.

— Comme ces mantes religieuses qui ressemblent à des fleurs.

— Quelque chose comme ça, oui, mais nous ne sommes pas des insectes. Plus nous ressemblions à des gens, meilleures étaient nos chances de survivre et de nous reproduire, et plus nous avons de chances de survivre, plus on ressemblait à des humains.

— Une coloration protectrice qui n'a même pas besoin d'un colorant. Rappelle-moi de te présenter ma cousine Sarah.

Elles pourraient former une sorte de groupe de soutien pseudo-humain ou quelque chose comme ça.

— Combien de temps vivent vos mâles ? Les seuls documents que j'ai pu trouver sur cette période datent d'il y a trois ou quatre cents ans.

— Réveillé, environ cent trente ans. Endormi... Ce ne sont que des légendes, mais certains d'entre eux disent que les mâles peuvent hiberner pendant des centaines et des centaines d'années sans vieillir. On peut le faire aussi, mais pas aussi longtemps. Cinquante ou soixante ans, c'est tout ce qu'on peut gérer, et même ça, ça demande beaucoup de préparation.

— Encore de l'or, devinai-je.

Elle hocha la tête. Une grande partie du comportement social des princesses dragons commençait à avoir un sens pour moi.

— D'accord. Mis à part le fait de « ne pas se faire mutiler » et de « vérifier l'haleine du matin », y a-t-il quelque chose que je dois vraiment savoir sur la façon de m'occuper d'un mâle ? Y a-t-il quelque chose qui puisse m'aider à le retrouver ?

— Si nous savions comment le trouver, tu ne serais pas ici, dit Candy d'une voix calme et franche. Nous n'avons aucune idée d'où il est, à part « en bas ». Les serviteurs sont probablement là pour le protéger et suivent les ordres de celui qui le détient. Il va être difficile de le réveiller s'il n'a pas fini d'hiberner. Ce n'est pas lié aux saisons, mais s'il n'est pas prêt à se réveiller, il va être groggy et confus.

— Je sens que ça va être amusant.

— Ça va surtout être dangereux.

Elle baissa les yeux rapidement, mais pas assez vite pour cacher son inquiétude.

— Vous nous répétez depuis des années que votre famille... n'est pas comme le reste du Covenant, mais nous ne vous avons jamais vraiment crus. Je ne suis toujours pas sûre de pouvoir vous croire, sauf que je n'ai pas le choix si je veux avoir une chance de rencontrer le mâle. Nous ne sommes pas aussi bien formées que vous.

— La spéléologie n'est pas une de mes spécialités, dis-je, avec horreur en réalisant ce qu'elle ne disait pas à voix haute. Il va penser que je suis du Covenant, c'est ça ?

— Probablement, soupira Candy en levant la tête. Si tu ne parles pas rapidement, il te tuera sûrement.

— Hum, il parle anglais ?

— Je ne sais pas.

— C'est de mieux en mieux, marmonnai-je.

Candy haussa les épaules.

— C'est probablement mieux que d'être serveuse, me proposa-t-elle. Au moins, comme ça, tu pourras piller les corps des adeptes de la secte.

— Je ne pille pas, mais merci.

Je passai mes doigts dans mes cheveux raides de sang et soupirai.

— Peut-être que je peux trouver un très gros pistolet tranquilisant. Avec

des fléchettes perforantes.

— Ne lui fais pas de mal.

Je lui offris un faible sourire.

— Crois-moi, Candy, à ce stade, ce n'est pas pour lui que je m'inquiète.

---

<sup>1</sup> Signifie « emballage de viande » en anglais. Quartier très connu de New York.

<sup>2</sup> Chaîne de pharmacies

<sup>3</sup> Actrice et chanteuse morte en 1980.

<sup>4</sup> Goldschläger est une liqueur forte à la cannelle. D'une couleur claire, elle laisse voir de fines paillettes d'or.

## Chapitre 20

« Quand vous avez tout essayé, il vous reste une dernière cartouche à jouer : remettez du rouge à lèvres et prétendez n'avoir aucune idée de ce que peut bien être cette horrible créature qui vient de dévaler Main Street. Un nombre incroyable de personnes vous croiront. »

— Frances Brown

### **Toujours dans le Meatpacking District, sur les toits**

Candy n'avait qu'une envie, c'était de se débarrasser de moi, même si ça signifiait qu'elle devait me céder un pot d'or en poudre d'une taille non négligeable. Des princesses dragons me regardèrent me diriger jusqu'à la porte, sans bouger ni tenter de m'aborder. Il faut croire que remettre entre les mains de votre pire ennemi votre seule chance de connaître à nouveau les joies du sexe ne rendait pas très aimable.

— Tu peux retrouver ton chemin à partir d'ici ? demanda Candy, une fois de retour dans la ruelle fermée entre l'épicerie et l'ancien abattoir. J'ai besoin de me préparer pour mon service afin de rembourser l'or que tu viens de prendre.

— Elles te font payer pour cet or ?

— Oui, bien sûr. Comme toi, tu ne risques pas de le faire...

— D'accord, dis-je doucement. Je vais me débrouiller, tu peux me laisser là. On se voit au boulot.

Candy ne dit pas au revoir, ses cheveux volèrent autour d'elle lorsqu'elle tourna les talons pour rentrer dans l'immeuble, laissant la porte se refermer derrière elle. Je contemplai le pot de poudre d'or, soupirai et le rangeai dans mon sac. J'aurais préféré le Goldschläger et son petit côté « disparition flamboyante » qui conviendrait si bien à cette aventure, mais l'adage disait vrai : on n'a pas toujours ce qu'on veut.

Par contre, j'étais libre de foutre le camp d'ici. Je me mis à courir et bondis sur le mur du fond, où les boulons qui ancrèrent autrefois l'échelle la plus basse d'un escalier de secours ressortaient encore de la brique. Une fois que

j'eus une prise, il me fut facile de me balancer vers ce qui restait de l'escalier de secours et de l'escalader. En moins d'une minute, je m'accrochais au rebord du toit de l'abattoir et me hissais sur une surface solide bien que recouverte d'un mélange de vieille poussière et de fientes récentes de pigeons.

Vu d'en haut, le Meatpacking District était un étrange patchwork d'élégance et de délabrement urbain. Les endroits les moins attrayants étaient cachés de manière astucieuse, comme le Nid des princesses dragons, situés où personne au niveau de la rue ne les verrait jamais. Certains étaient probablement des nids cryptides qui leur servaient à cacher leurs propres parias et sociétés secrètes. D'autres étaient destinés à être détruits puis remplacés. L'ossature du district était nettoyée morceau par morceau. New York est une ville bâtie sur les vestiges cannibalisés de son propre passé, en constante évolution, mais toujours la même.

Je reculai pour ne pas être visible de la rue, m'installai sur le bord d'une cheminée cassée et sortis mon téléphone. D'après l'écran, il me restait encore cinq pour cent de batterie. C'était suffisant pour prendre les deux décisions qui s'imposaient.

Alex attendait mon appel, le téléphone n'eut même pas le temps de sonner une fois avant qu'il ne décroche et demande :

— Qui c'est ?

— Ta sœur. Celle qui n'est pas morte.

Il y eut une longue pause avant qu'il ne murmure :

— Verity ?

— Hum, ouais. Que fait Antimony aujourd'hui pour que tu envisages qu'elle soit morte ? Sérieux, je veux savoir !

— Elle chasse des basilics, tu te rappelles ?

— Ah oui. Mon lézard est tellement plus gros que le sien que je suppose que j'ai oublié, gloussai-je plus de stress que d'amusement. Hé, tu sais quoi ? La taille, ça compte.

— Verity...

— Sauf, qu'attends, il semblerait que tu aies eu tort sur un point. Les dragons ne sont pas des lézards. Ce sont des sortes de dinosaures qui ont réussi à survivre à la grande extinction et qui ont évolué pour adopter une nouvelle sorte de niche. Une niche bizarre et merdique, mais quand même, on peut saluer l'effort.

— Verity !

Alex prit une grande inspiration.

— Peux-tu s'il te plaît me raconter ce qui s'est passé ? Je suis content que tu ne sois pas morte. J'aurais détesté devoir venir sur la côte Est pour récupérer tes restes dans les égouts. Maintenant, explique.

— Ton inquiétude me va droit au cœur, déclarai-je en m'appuyant contre la brique d'une autre cheminée. Pour faire court : je suis descendue avec autant de prudence que possible. Piyusha était déjà morte quand je l'ai trouvée. Il y avait des runes peintes sur tout son corps ; j'ai pris des photos avec mon téléphone. Je vous les enverrai à toi et papa.

— Bien. Pourquoi tu ne m'as pas appelé tout de suite ?

— Oh... je suis tombée sur les serviteurs du dragon.

Silence.

— Tu te rappelles quand je t'ai dit que je m'étais battue contre des Sleestaks ? ajoutai-je.

— Je n'ai pas l'habitude d'oublier ce genre de choses.

— Eh bien, tu vois, le sang de dragon est une substance mutagène et, quand les gens le boivent ou si on les nourrit avec, ils se transforment en hommes-lézards bizarres. D'où l'attaque de Sleestaks. Je ne sais pas s'ils peuvent changer de forme, mais je suis prête à parier que non. L'évolution est généralement à sens unique.

J'entendis un gros bruit pendant qu'Alex s'asseyait.

— Tu as trouvé le dragon.

— Pas encore.

— Alors comment le sais-tu ?

— Parce que figure-toi que le Covenant n'a pas du tout éteint l'espèce des dragons. Juste les représentants mâles. Je te parle de dimorphisme sexuel extrême, de camouflage basé sur le mimétisme et de parthénogenèse. Les princesses dragons sont les femelles de l'espèce et elles sont excitées à l'idée de retrouver leur petit ami.

Alex jura dans sa barbe.

— Ouais. D'accord avec toi, mais plus fort.

La plupart des gens connaissent la théorie du dimorphisme sexuel. C'est ce qui donne aux paons leur magnifique queue multicolore alors que les femelles semblent communes, et c'est ce qui rend les lions mâles tellement plus gros et plus paresseux que les lionnes. Chaque espèce sexuée est

sexuellement dimorphe à un degré ou à un autre, même si tout se résume plus ou moins à « l'un a un sexe à l'intérieur, l'autre à l'extérieur ». La femelle hyène tachetée a ce qui ressemble vraiment à un pénis. Beaucoup de reptiles sont visuellement asexués, c'est pourquoi appeler votre tortue « elle » est stupide si vous n'êtes pas un gardien de zoo. D'autres animaux sont si sexuellement dimorphes qu'on dirait qu'ils n'appartiennent pas à la même espèce. Par exemple chez les baudroies, le mâle n'a pas de système digestif propre, et chez les bernacles, la femelle est assimilée à un organe interne du mâle et se nourrit de son hôte. J'en passe des meilleurs. Mère Nature est une dame bizarre qui a probablement créé le cannabis pour pouvoir passer tout son temps à le fumer.

Il est rare de constater un dimorphisme sexuel extrême chez une espèce plus grande qu'un scinque (un petit lézard), mais cela peut arriver. Les dragons étaient définitivement dans le haut de l'échelle des bizarreries et la parthénogénèse faisait monter la mise. Si le dimorphisme sexuel extrême est rare chez les gros animaux, la parthénogénèse – reproduction sans accès au mâle de l'espèce – est pratiquement inexistante. Les dragons de Komodo le font de manière extra flippante : ils engendrent une progéniture mâle via une méthode d'auto clonage. Mais ils sont une exception. Ce qui expliquait pourquoi nous n'avions jamais été capables de comprendre d'où venaient les princesses dragons. Elles ne faisaient pas le coup du tanuki et ne s'accouplaient pas avec tout ce qui bougeait. Elles s'accouplaient avec *elles-mêmes*, tout cela au nom de la survie d'une autre génération. Avec la parthénogénèse, pas de mère sur le dos pour vous dire « Fais pas ci, fais pas ça ou le gros méchant loup viendra te manger ».

Celui qui prétend que la cryptozoologie est l'étude de l'impossible n'a jamais vraiment regardé de très près le « monde naturel ». Une fois que vous avez étudié les requins grande-gueule, les rats-taupes nus et les hyènes tachetées, alors les basilics, les dragons et les cuckoos ne paraissent pas si étranges. Désagréables, oui, mais étranges ? Pas tant que ça.

Il me fallut dix minutes pour restituer ce que m'avaient expliqué les princesses dragons, la batterie de mon téléphone était sur le point de rendre l'âme. Envoyer les photos par email allait devoir attendre que je rentre chez moi et que je le mette à charger. Alex accepta d'appeler nos parents et de leur laisser un message qu'ils auraient à leur retour de la chasse aux basilics, m'évitant ainsi d'avoir à me répéter. J'étais fatiguée, j'étais aigrie, je devais

encore annoncer aux frères de Piyusha que leur sœur était morte et je n'avais vraiment pas envie de parler à mes parents en direct. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était de me faire griller par papa et d'écoper d'un sermon après une conversation du genre :

— Tu es sûre que ça va ?

— Si on oublie les coupures, les contusions, les bleus, ma fierté meurtrie et ma nouvelle vision du monde, oui.

Je me relevai. Les muscles de mes cuisses protestèrent. Une petite course à pied suffirait à éliminer la majeure partie des courbatures, et certains analgésiques devraient faire l'affaire pour le reste. Ce n'était pas comme si j'allais pouvoir prendre un bain chaud et faire une sieste dans un laps de temps très court.

— Je serai indisponible pendant un moment... Du moins jusqu'à ce que je charge mon téléphone. Je regarderai mes emails, ou tu peux appeler Sarah.

— Elle n'a pas cours aujourd'hui ?

— Elle vérifie toujours ses messages entre chaque cours, au cas où Artie aurait décidé de venir à New York et de déjeuner avec elle.

Alex renifla.

— Ouais, comme si ça allait arriver... Je ne crois pas qu'il ait quitté sa cave ce mois-ci.

— Je crois qu'on peut parler de plus d'un mois... Et tu connais Sarah, l'espoir fait vivre, surtout quand tu es une geek mathématicienne issue d'une espèce dangereuse de télépathes psychopathes qui a du mal à sociabiliser. Au moins, elle penche plutôt du côté geek que du côté obscur. Ça pourrait être pire, si on y réfléchit...

— Tu es toujours aussi charmante, Very. Je vais appeler papa pour lui dire ce qui se passe de ton côté. Essaie de ne pas te faire tuer avant de pouvoir recharger ton téléphone.

— Je t'aime aussi, grand frère.

Je raccrochai, glissai le téléphone dans la poche de mon jean et reculai de quelques pas avant de prendre de l'élan afin de m'élancer vers le bord du toit. Si je suivais bien la trajectoire, je devrais pouvoir sauter, emprunter l'escalier de secours de l'immeuble de l'autre côté de l'allée et me balancer de là vers le toit suivant. Tout dépendait de mon élan avant le premier saut, mais j'avais confiance en ma capacité à évaluer la distance. J'avais un pied sur le muret en béton qui entourait le toit, j'étais tendue comme un ressort...

... et basculai vers l'arrière quand quelqu'un m'attrapa le bras.

Je réussis à éviter de faire un saut périlleux complet en m'arrachant à cette emprise, mais je ne parvins pas à éviter de tomber. Mes coudes absorbèrent la majeure partie de l'impact. J'avais fait des chutes pires en étant moins préparée, et je m'en sortis avec quelques bouts de peau arrachés. Je rebondis sur mes pieds, mes couteaux déjà tirés, et me retournai pour faire face à mon assaillant. J'étais énervée, mais pas assez énervée pour avoir tout de suite recours à mes pistolets. Il vaut toujours mieux éviter l'escalade de la violence.

Dominic se tenait debout sur le rebord du toit, l'air un peu surpris, comme s'il ne s'attendait pas à ce que j'aie pris autant de vitesse avant de sauter. Il avait remis sa veste et son jean et des pansements neufs couvraient les blessures sur son visage.

— Est-ce que ça va ?

— Ça irait mieux si un connard ne m'avait pas empêchée de sauter du toit.

Je me redressai et rangeai mes couteaux dans leur étui. J'aurais adoré les lancer sur lui, mais ce n'était pas une bonne idée sur le long terme. Stupide morale.

— Qu'est-ce que tu fais là, De Luca ?

— Je m'inquiétais pour ta sécurité. Tu es entrée dans les égouts et tu n'en es pas ressortie.

Je regrettai immédiatement d'avoir rangé mes couteaux.

— Attends, tu me suivais ? Tu m'as suivie toute la journée ? Parce que si tu t'inquiétais autant, tu aurais pu me donner un coup de main !

— Je ne t'ai pas *suivie toute la journée*, soupira-t-il en s'écartant du bord du toit. Combien d'armes est-ce que tu portes ? Je vais finir par croire que tu te trimballes avec un véritable arsenal.

— Laisse tomber la flatterie. Depuis combien de temps tu me suivais ?

— Depuis que ta cousine m'a appelé pour me demander si je t'avais enlevée.

— Quoi ? Sarah t'a appelé ?

Il hocha la tête. Je grognai.

— Je vais tuer cette petite...

— Apparemment tu étais déjà partie quand elle est rentrée des cours et, vu nos activités de la soirée, elle était inquiète pour toi.

L'expression de Dominic s'assombrit.

— Qu'est-ce que tu lui as dit exactement ?

— Tu me demandes si j'ai dit à une télépathe qu'on a couché ensemble ? Parce qu'elle le savait avant qu'on le fasse. Crois-moi, tu ne veux pas t'aventurer sur ce terrain-là avec elle, parce qu'elle peut te dessiner des diagrammes sur ta vie sexuelle ou celle des autres sans qu'on ait ouvert la bouche. Elle t'en dessinera à coup sûr, agrémentés de légendes, si tu la pousses un peu. Je dirais qu'elle a besoin de se trouver un loisir, mais nous sommes son loisir, en quelque sorte.

La confusion teinta la voix de Dominic.

— Alors, tu ne lui as rien dit ?

— Oh, Le Covenant. Quels magnifiques programmes d'entraînements vous devez avoir, m'exclamai-je en croisant les bras. Sarah t'a appelé et t'a demandé si tu m'avais enlevée, alors tu as décidé de partir à ma recherche. C'est ça ?

— En gros, oui, répondit-il en fourrant les mains dans les poches de sa veste, l'air mal à l'aise. J'ai réussi à trouver la bouche d'égout par laquelle tu es descendue. J'ai suivi le sang jusqu'à une station de la PATH. Ça m'a pris un moment pour comprendre où tu étais allée après ça et le temps que je trouve le bon district, tu avais à nouveau disparu.

— On m'expliquait l'anatomie des princesses dragons, qui n'ont pas besoin, dis-je en levant un doigt, de se faire harceler pour le moment. Elles sont bizarres et désagréables, elles passent une très mauvaise semaine et je pense qu'on doit les laisser tranquille avant d'aller leur reparler.

— Je n'avais pas l'intention de les harceler.

— Juste les tuer un peu ?

Dominic se racla la gorge.

— Les princesses dragons ont depuis longtemps été catégorisées comme inoffensives. Je ne vois rien qui dise le contraire. À moins que tu ne me donnes une bonne raison de le penser ...

Je l'évaluai du regard. Soit il était arrivé juste après que j'ai raccroché avec Alex, soit il avait écouté toute la conversation et il attendait que je lui dise toute la vérité. J'aimais bien Dominic, vraiment, mis à part son côté supérieur « les humains d'abord ». À cause de ça, je devais au moins essayer de lui mentir.

— Non, il n'y a aucune raison, dis-je avec allégresse et l'air hautain que j'arborai lorsque je dansais la valse viennoise.

C'était le genre de tête que je faisais lorsque j'étais prête à en découdre.

— Elles demandent qu'on ne fasse pas de mal au dragon. Elles sont ravies à l'idée de vivre à nouveau près d'un dragon, et elles sont inoffensives.

*Techniquement, ce n'est même pas un mensonge, pensai-je. Voyons voir si tu trouves quelque chose à redire.*

Dominic me regarda un peu déçu, comme s'il s'attendait à ce que je dise autre chose.

— Je vois. Eh bien, alors, puis-je te demander ce qui t'a amenée dans les égouts pour la deuxième fois ? Tu savais déjà qu'il était risqué d'y descendre... Pas que je ne te crois pas capable de te débrouiller seule, ajouta-t-il rapidement. C'est juste que, même à nous deux, on a eu du mal à rester en un seul morceau. Je ne pensais pas que tu y retournerais seule.

— Je... oh, merde, alors tu ne m'as vraiment pas suivie toute la journée ?

— Je te l'ai déjà dit.

— Dominic...

J'hésitais, ne sachant pas comment continuer. Est-ce qu'il s'intéresserait à la mort d'un cryptide ? Si ce n'était pas le cas, est-ce que je résisterais à l'envie de le faire tomber du toit ? Je pris une grande inspiration et dis :

— Piyusha est morte.

— Quoi ?

Le choc de Dominic n'était pas feint. Je laissai échapper une expiration que je n'avais pas conscience d'avoir retenue.

— Je suis allée chez Sarah la nuit dernière, après ton départ.

Il sembla blessé. Je levai les mains, les paumes en avant, et mentis :

— Je ne me cachai pas de toi. Les souris étaient en mode exultation et j'avais besoin de dormir. Ce matin, je suis allée voir Piyusha au Gingerbread Pudding et le magasin était fermé. Ses frères attendaient que l'un de nous se pointe. Elle est allée faire des courses la nuit dernière et n'est jamais rentrée.

Il se rembrunit.

— Et ils pensaient qu'on y était pour quelque chose ?

— Hé, tu fais partie du Covenant et je suis une légende urbaine, tu te rappelles ? C'était une déduction logique.

— On a donné notre parole.

— Il n'avait aucune raison d'y croire.

Il semblait mécontent.

— Je suppose, admit-il. Sa piste t'a menée aux égouts ?

— Ouais. J'ai trouvé son corps. J'ai pris des photos avec mon téléphone... Pas que je sois fan de photos de cadavres de femmes innocentes... Qui ce soit la personne qui l'a tuée, elle l'a couverte de symboles rituels avant de la jeter. Je te montrerai bien, mais ma batterie est morte.

— Qu'est-ce que tu comptes faire avec ces photos ?

— Je vais rentrer, charger mon téléphone et les envoyer à mon père pour qu'il fasse des recherches sur ces merdes, dis-je. Tant que j'y suis, je devrais appeler Sarah et lui dire de ne pas me mettre un assassin du Covenant dans les pattes à chaque fois que je ne réponds pas à ses appels. Et puis, je dois aller voir les frères de Piyusha pour leur annoncer que j'ai trouvé leur sœur, mais que malheureusement, son état n'est pas celui qu'ils espéraient.

— Je vais venir avec toi, dit Dominic avec un faible sourire.

Ce n'était pas une expression de joie.

— Si elle est devenue une cible après nous avoir parlé, sa mort est autant ma faute que la tienne. Oh, et n'aie pas l'air surpris, Verity... Je vois bien que tu te sens coupable, et si tu es en cause, alors moi aussi. Je me dois d'être là.

— Je... merci, Dominic. Ça signifie beaucoup pour moi. Et puis, tu devrais voir ces photos. J'ai le sentiment que tes ressources pourraient être plus utiles que les miennes pour comprendre la signification de ces symboles.

— C'est vrai, confirma-t-il. Je te demanderai juste une faveur en échange de l'accès aux informations que j'aurais des archives du Covenant.

Je clignai des yeux.

— Et c'est quoi ?

Il hésita avant de me lancer un regard timide.

— On peut prendre un taxi ?

Nous étions assez loin de mon appartement pour que la question ne se pose pas vraiment : si Dominic prenait un taxi, il me battrait d'au moins vingt minutes et, même si j'étais beaucoup plus fatiguée que lui, il n'était pas disposé à envisager d'y aller en passant par les toits. Ce n'était pas tant qu'il était mal à l'aise là-haut, mais plutôt qu'il détestait y grimper à moins d'y être obligé. Il était temps de ravalier mon aversion pour les taxis new-yorkais et de redescendre sur terre pour me faire ramener chez moi.

Au moins, il paya la course sans y être invité. Et il s'avéra qu'il donnait de bons pourboires. Un bon point pour lui, même s'il pensait toujours que la moitié de mes amis et un grand nombre de mes proches avaient besoin d'être

exterminés.

Les souris n'étaient nulle part en vue lorsque nous montâmes à l'étage, mais on voyait des signes de leur bacchanale partout, si on savait quoi regarder. Des plumes, des fleurs séchées et des bouts de papier aux couleurs vives jonchaient le sol du salon. Des croûtes de fromage et des emballages de gâteaux bien empilés entouraient la base de la poubelle de la cuisine. Dominic arqua les sourcils en voyant ça. Difficile de ne pas sourire, ne serait-ce que parce que sa réaction était compréhensible.

— Elles essaient d'y aller mollo quand elles font une grosse fête, dis-je.

Prenant le balai derrière la porte, je balayai les déchets dans une pelle et les jetai à la poubelle.

— Tu vois ? Tout est propre. Si elles ne faisaient pas attention, je devrais nettoyer pendant des heures avant de pouvoir espérer utiliser l'aspirateur.

— Tu es très étrange, observa Dominic.

— Tu n'as pas idée.

Je remis le balai à sa place et traversai la pièce. Mon téléphone émit un bip de satisfaction électronique quand je le connectai au chargeur.

— Donne-moi une minute avant de m'envoyer les photos, et je devrais pouvoir te montrer à quoi ressemblait Piyusha quand je l'ai trouvée.

— Pourrais-tu retrouver son corps si on retournait dans les égouts ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, en répondant :

— Je peux trouver l'endroit où se trouvait son corps, par contre, y serait-il encore ? Là est la question. J'ai été en quelque sorte chassée de là par des serviteurs et je ne sais pas s'ils ne faisaient que passer, protégeaient le corps ou s'ils prévoyaient de le traiter comme une sorte de buffet à volonté. Pourquoi ?

— Je pensais que ses frères apprécieraient de la récupérer. Je ne sais pas quels rites funéraires, s'il y en a, les Madhuras pratiquent, mais la plupart des créatures pensantes trouveraient la possibilité de décider... réconfortante. Comment tu fais pour paraître si peu affectée à cette idée ?

Il secoua la tête. Je haussai les épaules en me retournant vers le bureau.

— Quoi, tu veux dire à l'idée que les serviteurs mangent le corps de Piyusha ? répliquai-je.

Mon téléphone s'était rallumé, même s'il était encore en charge ; je le branchai au câble USB et commençai à charger les photos.

— Je suis tout aussi étonnée par ta capacité à être si peu affecté à l'idée de

tuer des gens comme elle, donc on est quittes. Si les serviteurs mangent ses restes, c'est parce que c'est ce qu'ils sont censés faire. Tu ne peux pas leur en vouloir de faire ce pour quoi ils sont faits, continuai-je.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre que les humains n'ont pas été créés pour exterminer les cryptides de la surface de la terre ?

Il semblait vraiment sincère. La question n'en était pas moins grave. Je serrai les dents, continuai à copier les photos et rétorquai :

— Comment peux-tu être si sûr que c'est le cas ? Peut-être qu'on est là pour les empêcher de s'exterminer entre eux et aider à conserver un équilibre écologique. Tu sais, en gros, pour servir de médiateurs.

— Je pense que tu n'es pas réaliste.

— Je pense que tu es un connard et comme nous avons déjà eu cette dispute, est-ce qu'on peut, s'il te plaît, se concentrer sur ce qui est important pour le moment ? Une femme est morte, probablement parce qu'elle nous a parlé. Quelqu'un transforme des personnes innocentes en serviteurs pour un dragon qui n'est même pas réveillé pour en profiter. C'est un putain de bordel, d'accord ? Juste un autre putain de bordel.

De colère, je m'essuyai les yeux du dos de la main. J'étais heureuse d'avoir le dos tourné, car la dernière chose dont j'avais besoin, c'était qu'un membre du Covenant me voit pleurer.

Les photos du corps de Piyusha commencèrent à apparaître sur mon écran. Comme je le craignais, elles ne rendaient pas très bien. Elles étaient à la fois surexposées et trop sombres, mais les runes étaient suffisamment foncées pour ressortir sur sa peau et pour qu'on puisse les distinguer tout de même. Dominic siffla entre ses dents alors qu'il s'accroupissait à côté de ma chaise, tapotant l'écran du bout des doigts.

— Tu peux agrandir ça ?

— Bien sûr, dis-je en utilisant le zoom et en cliquant deux fois dans la zone prévue à cet effet. Artie m'a appris à faire ça quand il en a eu marre de mettre à jour ma page Facebook. Il sera ravi d'apprendre que ces applications peuvent servir pour autre chose que réparer un sèche-cheveux.

— Qui est Artie ?

— Mon cousin, répondis-je sans réfléchir avant de tressaillir. Merde. Tu peux éviter de poser ce genre de questions ? Je ne veux pas expliquer à mes parents comment le Covenant est parvenu à avoir un dossier complet sur nous.

— Le Covenant ne sait toujours rien à votre sujet, me rassura Dominic.

Avant que je puisse lui demander ce que ça signifiait, il toucha l'écran et dit :

— Ce symbole. Tu l'as déjà vu avant ?

Je plissai les yeux. Entre la qualité de l'image et le zoom, il était difficile de distinguer les détails.

— Je ne pense pas, dis-je finalement. Je me suis toujours plutôt concentrée sur les aspects pratiques du travail. Je n'ai jamais vraiment fait beaucoup de recherches sur le symbolisme rituel.

— Je suis presque sûr qu'il s'agit d'un symbole Burushaski signifiant « contrôle », et je reconnais quelques-uns des autres. Ils ont tous une signification similaire : « contrôle », « réveil » et « obéissance ». C'est un mélange incroyable de langues. Je ne suis pas sûr de ce qu'ils espéraient accomplir avec cet assortiment.

— Et pourquoi pas réveiller une créature que personne n'a vue depuis deux cents ans ?

J'affichai une autre image, en essayant de me concentrer sur les symboles dessinés sur le ventre de Piyusha, plutôt que sur la ligne rouge de sa poitrine.

— Celui-ci, je le reconnais. C'est un bout de l'iconographie du culte du serpent. En gros, ça veut dire « l'heure du repas », dis-je.

— Je croyais que tu n'y connaissais rien en symboles rituels.

— J'ai un oncle.

Ça n'aurait pas dérangé Naga que je l'assimile à un oncle dans ces circonstances et il était celui vers qui on se tournait pour tout ce qui concernait les cultes voués au serpent, en grande partie parce qu'il était souvent leur cible. Expliquer pourquoi mon professeur extra-dimensionnel pour les études démoniaques me servait d'oncle par intérim prendrait trop de temps – d'autant plus qu'à partir de la taille, il était à moitié serpent. Je renchéris :

— En plus, mon père parle beaucoup.

— Pour quelqu'un qui n'aime pas parler de sa famille, tu es plutôt loquace.

— Désolée. Les cadavres me rendent bavarde et pas dans le bon sens... Et puis, ce n'est pas comme si tu remplissais les blancs, tu sais. Qu'en est-il de votre famille ? Papa dit que vous êtes dans le Covenant depuis des générations.

— Mes parents sont morts.

Il avait parlé sans réelle émotion. C'était une simple constatation, un fait qui ne pouvait être changé.

— Ils chassaient une hydre quand j'étais jeune. Ils ne sont pas revenus.

— Je... Je suis désolée.

— C'était il y a très longtemps. J'ai continué mon entraînement, comme ils le souhaitaient. C'est ce qu'ils attendaient de moi.

Il hésita avant d'ajouter.

— Je n'avais jamais rencontré un cryptide doué de pensée avant de venir ici.

Cela expliquait beaucoup de choses. Sur mon compte mail, j'ouvris un message, joignis les photos et les envoyai sur un compte aveugle de la famille. Même si Dominic avait vu l'adresse, elle ne le mènerait nulle part s'il cherchait à l'utiliser pour remonter jusqu'à eux. J'étais peut-être paranoïaque, mais on n'était jamais trop prudent.

— Je peux t'envoyer des copies ? Je voudrais vraiment que tu les compares à tes archives.

— Tiens, laisse-moi faire.

Il avait l'air soulagé que je change de sujet et se pencha vers moi pour taper son adresse email dans le champ « À ». Mes joues rougirent quand ses bras frôlèrent les miens. J'administrai une gifle mentale rapide mais ferme à mes hormones. Non, Verity. Pas bien, Verity. Céder au garçon du Covenant une fois, c'était déjà une mauvaise idée. Lui céder une deuxième fois serait un échec flagrant : un manque de jugeote et de retenue.

Savoir exactement à quoi il ressemblait sous cette chemise et cette veste n'aidait pas. Et les photos de la fille morte qui défilaient sur mon écran d'ordinateur n'atténuèrent en rien mon désir de lui sauter dessus. Elles ne m'excitaient pas non plus, bien sûr, mais elles ne suffisaient pas à casser l'ambiance. Voilà à quoi ressemblait la normalité avec une fille comme moi...

Dominic cliqua sur le bouton « envoyé » et s'écarta.

— Voilà.

— Merci, dis-je piteusement. Tu me tiendras informée si tu trouves quelque chose ?

— Oui.

Il hésita et son regard croisa le mien.

— Verity...

Des coups frappés à la porte retentirent une demi-seconde avant que le clic

statique d'une connexion télépathie ne se mette en marche dans ma tête. La personne sur le seuil de mon appartement était ma cousine. J'avais oublié de l'appeler.

— Merde, c'est Sarah, m'écriai-je en poussant Dominic sur le côté pour me lever.

Sarah avait levé le poing pour recommencer à marteler la porte quand je lui ouvris. Au début, elle ne prononça pas un mot. Elle laissa retomber sa main et me dévisagea.

— Sarah, je suis désolée. J'ai perdu la notion du temps.

Ses yeux s'étrécirent et du blanc givré s'étendit sur le bord de ses iris. Je reculai involontairement. Pour que les yeux de Sarah soient comme ça, elle devait être furieuse. Elle me parla d'un ton coupant et rigide. En apparence, elle se contrôlait, mais je sentis la vague de fureur télépathique qui soulignait ces paroles :

— J'ai cru que tu étais morte. Tu disparaissais juste après avoir baisé avec un mec du Covenant, tu n'es dans aucun des endroits habituels, personne ne t'a vue nulle part et puis une des gargouilles m'apprend qu'il t'a vue retourner *seule* dans les égouts. Tu aurais au moins pu me dire où tu allais ?

*Tu m'as foutu la trouille, et qu'est-ce qu'il fait là ? Je croyais que t'en avais fini avec ce connard après qu'il t'ait exposé son programme de nettoyage racial !*

La transition de la parole à la télépathie fut si douce que je le remarquai à peine au début, jusqu'à ce que je voie à quel point le blanc avait envahi ses yeux.

— Sarah, calme-toi. Je vais bien. Je suis désolée de t'avoir fait peur. Je ne l'ai pas fait exprès.

*Tu n'as pas réfléchi ! Tu agis toujours sous le coup de l'impulsion !*

Elle se précipita dans l'appartement, ce qui était une demi-bénédiction. D'un côté, cela me permit de fermer la porte et d'épargner ainsi aux voisins notre petit drame familial. D'un autre côté, ça voulait dire que j'étais enfermée dans un appartement avec un cuckoo fou de rage et un assassin du Covenant, une situation qui inspirait beaucoup d'anecdotes amusantes. Quelques récits édifiants, peut-être, mais rien que je puisse raconter en société.

— Mademoiselle Zellaby, salua Dominic en se redressant. C'est un plaisir de vous revoir.

Il adressa un geste de tête poli à Sarah. Elle riva ses yeux sur lui et je fus soulagée que les bandes dessinées d'Antimony se trompent, et que les télépathes ne puissent pas tuer quelqu'un avec la simple force de leur esprit. Quoique, j'aurais parfois préféré être morte plutôt que de subir la torture préférée de Sarah : me mettre dans la tête la chanson « The Happy Banana Song » pendant une semaine entière.

*Qu'est-ce que tu fais ici ?* demanda-t-elle silencieusement.

Il ne répondit pas. Il ne le pouvait pas. Il n'avait pas passé assez de temps en sa compagnie pour avoir une chance de réussir à « l'entendre » quand elle essayait de communiquer de cette façon.

Les yeux de Sarah commencèrent à reprendre une coloration normale et ils exprimaient de la pure frustration.

— *Qu'est-ce que tu fais ici ?* répéta-t-elle, à haute voix cette fois.

— C'est toi qui m'as averti de la disparition de ta cousine, si tu veux bien prendre un moment pour t'en souvenir, répliqua-t-il avec douceur. Je l'ai cherchée parce que je partageais ton inquiétude et j'ai supposé que tu aimerais qu'elle te soit rendue avec autant de ses membres d'origine que possible.

Le blanc disparut complètement des yeux de Sarah. Elle avait maintenant l'air chagriné et un peu gêné.

— Oh, dit-elle. Je l'ai fait. Je t'ai appelé, n'est-ce pas ?

— Oui, tu l'as fait.

— Je n'aurais pas dû avoir à le faire.

Elle s'approcha de moi et me donna un bon coup de poing sur l'épaule. Je glapis.

— Hé !

— Pas de « hé » ! Pourquoi tu n'as pas appelé ? Tu sais que tu es censée appeler avant de courir vers une mort certaine !

— Je ne me souviens pas de cette règle.

Je me frottai l'épaule. Sarah ne frappe pas fort, mais elle a un don infallible pour détecter les bleus et frapper pile dessus.

— Je suis presque sûre que j'aurais besoin d'un meilleur forfait si c'était vraiment une règle, parce que je passerais *beaucoup* d'appels. En plus, ton mot disait que tu allais en cours. Je ne voulais pas t'interrompre au milieu d'une leçon d'algèbre.

— Théorie des probabilités, corrigea Sarah, et, la prochaine fois, tu ferais

mieux de m'interrompre ou je le dirai...

— À qui vas-tu le dire ? Alex savait où j'allais. Maman et papa l'auraient su, sauf qu'ils courent après les basilics, ce qui est sans doute encore plus bête que de se rendre dans des égouts surveillés par des serviteurs. Au pire, ils te mordent et te ramènent au dragon pour que tu subisses une mutation. Le basilic, lui, te transforme en minable statue de jardin.

— Merci, me voilà tout à fait rassurée, maintenant ! ironisa Sarah.

— Je n'aurais jamais cru dire ça, mais je suis d'accord avec un non-humain, dit Dominic en fronçant les sourcils. La mutation ne me semble pas être une conséquence désirable ou risible.

— Oh ! J'allais oublier...

Je sortis le pot de poussière d'or de ma poche et l'agitai un peu pour faire tourbillonner la poudre. On aurait dit la boule à neige la plus chère du monde.

— Les princesses dragons m'ont dit que manger de l'or nous empêcherait de muter.

— Pourquoi est-ce que ça ne me semble même pas déraisonnable ou insensé ? soupira Dominic. Quelque chose ne tourne vraiment pas rond dans le monde...

Sarah lui tapota le bras pour le rassurer.

— Bienvenue dans la vie de Verity. Et attends un peu... Bientôt, elle te convaincra que les talons de huit centimètres sont adaptés au combat.

— Peu probable, dit Dominic.

— Mais drôle, ajoutai-je. En plus, tu as les jambes pour, il n'y a pas beaucoup d'hommes dans ton cas... Quoi qu'il en soit, Dominic, je *sais* que tu as l'intention d'y retourner, et Sarah, j'en viens à l'étape « mieux vaut prévenir que guérir ». Alors, qui veut un smoothie d'or ?

— Je peux avoir le mien avec du ketchup ? demanda Sarah.

## Chapitre 21

« On a rarement le temps de se préparer à ce qu'on va devoir affronter. La vie dans notre monde, c'est " nage ou crève " et c'est très bien comme ça. Si tu ne survis pas dans les eaux profondes, tu devrais sortir avant de te noyer. »

— Alice Healy

### **En train de boire les milkshakes les plus chers du monde, dans la cuisine d'une sous-location semi-légale à Greenwich Village, et bientôt en retard pour le travail**

La recette parfaite pour des milkshakes d'or s'avère être deux cuillères à soupe de poussière d'or pour deux boules de crème glacée à la vanille, une tasse de lait de soja vanillé et une quantité considérable de sirop d'érable (si vous êtes un être humain raisonnablement normal) ou une tasse de restes de sauce tomate aux champignons (si vous êtes un cuckoo). Sarah eut la gentillesse de me laisser faire les milkshakes à l'humaine d'abord, car l'expérience nous avait appris que la préparation d'un des siens donnait l'impression qu'on venait de perpétrer un crime particulièrement horrible. Cette fois ne dérogea pas à la règle. J'aurais probablement pu obtenir un effet très similaire en mixant une main humaine, à condition qu'elle porte une montre ou une alliance, ou peut-être juste beaucoup de paillettes.

Dominic m'observa verser le mélange de Sarah, oscillant entre fascination et consternation.

— Pourquoi tu as mis de la sauce tomate dans la boisson de ta cousine ?

— Parce que je l'aime comme ça, affirma Sarah en prenant le verre. Chacun ses stimulants chimiques, primate !

— Primate ? répéta Dominic, en semblant plus perdu que jamais.

— Je ne suis pas vraiment un mammifère, précisa Sarah en prenant une gorgée de son milkshake à la tomate. Nous sommes presque sûrs que les cuckoos étaient à l'origine une sorte de très gros insecte.

— Le dîner de Thanksgiving avec ma famille est *génial*, laissai-je tomber. Maintenant, bois ton or avant que quelqu'un ne te transforme en parodie

d'humanité.

Le milkshake avait un goût normal, si on ignorait les petits résidus au fond de la gorge. J'étais prête à les oublier s'ils m'évitaient de muter. Dominic prit une gorgée de son propre milkshake en grimaçant et l'avalait à grandes goulées.

— Tu es sûre que ça nous protégera ?

— Non. Mais les princesses dragons me l'ont certifié, et elles n'ont aucune raison de mentir. Pour elles, donner de l'or c'est comme prendre son ordinateur à Sarah : ça n'arrive qu'en dernier recours, et pas si elles peuvent l'éviter.

— Je ne suis pas si accro à Internet que ça, répliqua Sarah froidement.

— Bien sûr que si. Tu y es aussi accro qu'à la télépathie, mais par contre, tu n'as pas à te sentir coupable lorsque tu l'utilises. Et puis, tu ne tomberas pas par hasard sur des fétichistes sexuels à moins que tu ne surveilles l'historique de quelqu'un. Je pense qu'une fois t'a suffi...

Dominic s'étouffa avec son milkshake.

— Je te déteste, grommela Sarah sans cesser de siroter le sien, une expression douce sur le visage.

— Je sais.

Je finis ma boisson avant de mettre la tasse dans l'évier, puis je cherchai dans le tiroir des sacs en plastique.

— Je vais vous donner à chacun un petit sac de poudre d'or pour plus tard. Attendez six heures et avalez-en. Mélangez-les avec quelque chose si besoin, mais assurez-vous qu'il reste dans votre corps.

— Est-ce qu'on est sûr que ce truc va marcher pour moi ? s'inquiéta Sarah en me tendant son verre. C'est goûteux, mais je ne veux pas vous en priver alors que vous en aurez besoin.

— Il vaut mieux être préparé.

Je commençai à distribuer l'or dans des sacs, en essayant de doser des portions équitables.

— On ne sait pas si ça marche pour toi... Vu ta physiologie, on ne sait même pas si le sang de dragon peut te faire muter comme les humains, mais je préfère ne pas prendre le risque. La dernière chose dont on a besoin c'est d'un culte du serpent avec un cuckoo-lézard hybride à leur botte. Les serviteurs sont déjà un problème sans, en plus, ajouter la télépathie.

— Je suis désolé, mais je devrais te tuer si ça arrive, déclara Dominic.

Il semblait sincèrement désolé, ce qui était un peu surprenant. Je pensais qu'il serait content d'avoir une excuse pour tuer un cryptide, même si le cryptide en question *était* un membre de ma famille.

— C'est bon, je comprends, approuva Sarah.

— C'est touchant, hein, mais avec Dominic, on doit vraiment aller voir la famille de Piyusha. Quels sont tes plans pour le reste de la journée, Sarah ?

Je lui tendis un sac de poussière d'or. Elle le mit dans sa poche en répondant :

— Je vais rester ici, si ça ne te dérange pas. J'ai promis à la femme de ménage que je lui laisserai quelques heures pour nettoyer ma chambre avant de lui en interdire l'accès à nouveau et j'aimerais voir les souris.

— Parfait.

Je tendis un sac à Dominic qui se dépêcha de le faire disparaître dans sa veste.

— Tu peux me rendre un service avant qu'on parte ? lui demandai-je

— Quoi ?

— Toi et Dominic, allez dans un Starbucks : je tuerais pour un café frappé. Sarah regarda mon verre vide et le sang dans mes cheveux.

*Tu as besoin d'une douche ?* demanda-t-elle, en disant à voix haute :

— Ta commande habituelle ?

— Oui, exactement, acquiesçai-je.

— Pas de problème. Suis-moi, garçon du Covenant.

Elle attrapa le bras de Dominic qui ne comprenait pas ce qui se passait, et le tira vers la porte de l'appartement.

— Tu pourras m'offrir un scone, proposa Sarah.

— Est-ce que tu vas insister pour le couvrir de ketchup ? demanda-t-il en me jetant un œil interrogateur.

Je hochai la tête pour le rassurer. Soit il commençait à me faire confiance, soit il comprenait mes raisons parce qu'il ne résista pas pendant qu'elle le guidait hors de la cuisine.

— Ne sois pas ridicule, le ketchup ne va pas avec les scones, dit Sarah en passant dans l'entrée, toujours en tirant Dominic. Le curry se marie mieux avec et la sauce barbecue va avec ceux aux myrtilles.

— Et les scones au chocolat ?

La porte se ferma sur le « beurk » de Sarah. Je souris légèrement, en secouant la tête avant de courir à la salle de bains. Si je devais annoncer à la

famille de Piyusha que je n'avais pas été capable de la sauver, j'aurais au moins la politesse de le faire en n'étant pas couverte de sang des pieds à la tête.

Vu l'heure, j'allais devoir me rendre directement au travail après ma visite aux frères de Piyusha. Dave m'aurait sûrement permis de n'assurer qu'un demi-service, étant donné l'état d'urgence créé par la situation « dragon sous la ville et secte du serpent qui tue des gens ». Mais moi, j'avais besoin des pourboires du service complet pour régler ma facture d'électricité. Je devrais recevoir une indemnité journalière pour protéger la race humaine, je vous jure.

Au moins, je n'avais pas à m'inquiéter de ma tenue, puisque je porterais bientôt mon uniforme de travail. Des vêtements de tous les jours iraient très bien. Le temps que Sarah et Dominic remontent à l'étage – tous les deux tenant des cafés frappés et Sarah grignotant un scone au sirop d'érable à l'aspect gluant –, j'étais en train d'envoyer une copie des photos à tante Jane et Antimony. Je portais un jean propre, un débardeur gris foncé et une paire de chaussures de course usées qui me permettaient de me rendre au travail par les toits sans avoir à me soucier d'ajouter des ampoules à ma collection de blessures. Un peu de fond de teint hyper couvrant avait suffi à cacher la plupart de mes bleus, y compris ceux qui se formaient autour de mon cou. Toujours important avant une compétition de danse ou une soirée à servir les cocktails. Couvrir le cocard demanderait plus de travail et je m'en occuperais plus tard.

— Voilà, dit Sarah en me tendant mon café. Dominic a insisté pour te l'acheter, alors tu peux lui dire merci.

— Elle allait partir sans payer !

Sarah haussa les épaules.

— J'avais laissé un pourboire.

— Ne parlons pas de l'éthique du vol à l'étalage maintenant, d'accord, les gars ? Merci pour le café, Dominic. Sarah, l'appartement est à toi jusqu'à mon retour. Ne laisse pas les souris regarder quoi que ce soit sur Showtime ou Animal Planet, n'hésite pas à manger tout ce que tu trouveras dans la cuisine et, si tu veux jouer avec l'ordinateur, garde un œil sur ma boîte de réception, d'accord ?

— Je t'appellerai si tu reçois un message important.

— Je vais laisser mon téléphone sur vibreur.

J'attrapai mon sac à dos en me levant, et le calai sur mes épaules. Son poids, plus lourd, que d'habitude m'enveloppa de manière rassurante. Je l'avais lesté de quelques douzaines d'armes supplémentaires, mais avec une secte dans les parages, on ne pouvait pas vraiment m'en vouloir d'être un peu parano.

Dominic me lança un regard en coin, à moitié amusé, et me dit :

— Tu cliquêtes.

— Oh que oui !

Je fis signe à Sarah, qui était déjà assise à l'ordinateur, et quittai l'appartement sans regarder en arrière.

Une fois de plus, Dominic insista pour prendre un taxi, et une fois de plus je le laissai faire. Et puis, il devait avoir un compte pour ses dépenses – ce qui expliquait pourquoi je n'avais pas droit à une indemnité journalière : le Covenant trustait tout l'argent. Si le Covenant voulait payer pour mes déplacements dans Manhattan, c'était leur problème, pas le mien.

Le Gingerbread Pudding était encore fermé. C'était logique. C'était une entreprise familiale, ils n'ouvriraient pas les portes avant de savoir ce qui était arrivé à Piyusha. La chercheuse en moi voulait savoir à quoi ressemblaient leurs rites funéraires et s'ils étaient prêts à me laisser y assister. Je refoulai cette idée saugrenue et l'enfouis à l'arrière de mon cerveau pour reprendre une apparence de personne décente et civilisée.

Dominic observa la vitrine sombre en fronçant les sourcils.

— Tu es sûre qu'ils sont là ?

— Si tu avais envoyé une étrangère dans les égouts pour trouver ta sœur disparue, tu t'enfuirais avant qu'elle revienne donner des nouvelles ?

— Non, admit-il. Mais je n'enverrai pas une étrangère seule dans les égouts pour retrouver ma sœur.

— As-tu seulement une sœur ?

Je frappai à la fenêtre à côté de la porte, avant de regarder à l'intérieur. Je ne vis pas de mouvement. Mais ça ne voulait rien dire.

— Tu en sais un peu trop sur ma famille, et moi je ne sais rien du tout de la tienne.

— Non. Pas de frère ou sœur. Aucune famille, continua-t-il en détaillant la devanture sans changer d'expression. Je suis fils unique.

— Ça devait être sympa. Personne pour voler tes affaires pendant que tu dormais, mettre des serpents dans ta chambre ou poser des pièges dans le

jardin.

— Tes frères et sœurs faisaient ça ?

— Ma sœur est spéciale.

C'était une manière très polie de présenter les choses. Je frappai encore, plissant les yeux pour sonder l'obscurité.

— Je pensais vraiment qu'ils seraient là.

— Peut-être qu'on peut leur laisser un mot ?

Je le fusillai du regard. Dominic tressaillit.

— Peut-être pas, je ne connais pas bien l'étiquette à suivre dans ce genre de situation.

— Tu saurais comment te comporter s'ils étaient humains ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, remplace « humains » par « créatures pensantes » dans les préceptes de bonne conduite de Ms Manners<sup>1</sup> et tout ira bien. Ça marche avec tout, excepté les repas, les rendez-vous galants et le divorce.

Dominic me dévisagea, intrigué.

— Le divorce ?

— Oh, oui. Par exemple, quand les nues se séparent, le mâle est généralement sacrifié par la femelle et donné à manger à la famille pour éviter de générer du mauvais sang des deux côtés de la famille, dis-je en haussant les épaules. Les gens sont bizarres.

— Le fait que tu puisses dire ce genre de choses à voix haute, en public, m'impressionne. Qu'est-ce qui empêche les gens de t'accuser d'être une sorcière et se liguier contre toi ?

— Je ne sais pas. Une révolution sociale datant de plusieurs centaines d'années, combinée à la tendance à ne croire que ce qui est noté dans Wikipédia, même si ce n'est sans doute pas la référence la plus fiable. Tu sais que la plupart des modifications sur la page des Bigfoots sont faites par eux-mêmes ? Ils s'amusent beaucoup à observer les humains argumenter pour savoir s'ils vont laisser ou pas les corrections.

— Il y a autre chose qui m'impressionne : le nombre de connaissances inutiles que tu as accumulées.

— Tout le monde a besoin d'un passe-temps, dis-je en frappant une troisième fois. Je commence à m'inquiéter. La secte n'a enlevé que des femmes pour l'instant, mais si le dragon ne se réveille pas, ils pourraient décider de varier les plaisirs pour vérifier que le problème ne vient pas de

ceux qu'ils sacrifient.

— On entre par effraction ?

— Pourquoi pas...

Quelque chose bougea enfin dans l'obscurité du magasin. J'expirai.

— D'accord, bon, peut-être pas. Sois gentil avec eux, d'accord ?

— Je ferai de mon mieux.

Des bruits de pas se firent entendre quand Rochak s'approcha et déverrouilla la porte avant de l'ouvrir. Je me sentais mal, mais il avait l'air d'aller plus mal encore.

— Tu es revenue.

C'était plus une accusation qu'une question.

— Je vous avais dit que je le ferais, dis-je en faisant un geste vers Dominic. C'est Dominic De Luca. Il était avec moi quand j'ai rencontré votre sœur.

Je ne prononçai pas le nom de Rochak. S'il voulait décliner son identité devant un membre du Covenant, c'était son choix, pas le mien.

Pour le moment, il ne semblait pas décidé à le faire. Il me dévisageait comme si j'avais amené Jack l'Éventreur chez lui.

— Et tu l'as *ramené* ? Tu essaies de nous faire tuer ? me demanda-t-il en grognant.

— Si je puis me permettre, coupa Dominic, je connaissais l'adresse de votre boutique. Je suis déjà venu ici et j'accompagne mademoiselle Price sans aucune intention de vous blesser ou de parler de votre présence à mes associés. Vous avez ma parole.

— Tu vois ? Il vient en paix, assurai-je en fixant Rochak d'un air grave. Est-ce qu'on peut entrer ? Je me porte garante de M. De Luca.

— C'est vrai, dit Dominic. Elle me tirera dessus si je ne me comporte pas bien.

— Avec plaisir, ajoutai-je.

— Je ne voudrais pas manquer ça, dit Rochak en faisant un pas en arrière. Entrez, s'il vous plaît. Sunil est en haut.

Même avec les lumières éteintes et sans aucun client, le Gingerbread Pudding sentait le sucre, le miel et la douceur acidulée du gingembre confit. Sans surprise, Rochak garda le silence en nous conduisant jusqu'à un escalier qui se trouvait derrière une porte sur laquelle il était inscrit « Employés seulement ». Il devait se douter de ce que mon arrivée sans Piyusha signifiait et s'il voulait attendre d'être en présence de son frère pour que je leur

annonce cette triste nouvelle, c'était sa décision. Chacun gère le deuil à sa façon.

L'escalier se terminait par un couloir aéré et bien éclairé. Des pots de miel, recouverts de couvercles en filet pour empêcher les mouches d'entrer, trônaient sur des étagères basses, des bougies allumées en dessous.. La chaleur suffisait à répandre la douceur sucrée dans l'air comme de l'encens, jusqu'à ce que tout l'endroit sente comme la maison de la vieille sœur de Willy Wonka. Le décor était un mélange de culture indienne traditionnelle et de culture américaine moderne, et les murs étaient tapissés de photographies de gens qui étaient clairement de la famille. Des pots de chèvrefeuille et de canne à sucre vivante bordaient les rebords des fenêtres.

Dominic resta près de moi. Il avait l'air de plus en plus mal à l'aise en découvrant cette habitation. Sa formation l'avait probablement préparé aux grottes, aux repaires humides et aux cuisines de films d'horreur avec des taches de sang sur les murs. À moins que le Covenant n'ait changé beaucoup plus qu'il ne le laissait entendre, Dominic n'était pas préparé à voir des parquets en bois poli et des « vases » d'argile à modeler grumeleux du même type que ceux qu'Antimony utilisait à la maternelle (avant de passer aux grenades faites maison).

La pièce au bout du couloir semblait conçue pour servir à la fois de cuisine et de salle à manger, et était plus grande que le salon de ma sous-location. Sunil était au fourneau, en train de faire sauter quelque chose qui sentait le miel. Il leva les yeux quand nous entrâmes. En croisant le regard de Rochak, il se décomposa, son expression passa de soucieuse à vide d'émotions.

— Piyusha est morte, c'est ça ? demanda-t-il.

Incapable de prononcer les mots, je hochai la tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est-elle ?

Sa voix était encore plus dénuée d'émotions que son visage.

— Elle est toujours là où je l'ai trouvée, dans les égouts, parvins-je à articuler.

J'eus du mal à soutenir son regard accusateur.

— Je l'ai trouvée peu de temps après être descendue. Je suis... Je suis désolée.

— Tu l'as *laissée* là-bas ? demanda Rochak incrédule. Tu as trouvé notre sœur, et tu l'as *laissée* ? Quel genre de monstre es-tu ?

— Rochak, sois gentil, dit Sunil.

— Pourquoi ? Pour qu'ils nous tuent aussi ? s'énerva Rochak, en fermant les poings tandis que son regard passait de Dominic à moi. Comment as-tu pu la laisser là-bas ?

— Je l'ai laissée parce que je pensais que vous aimeriez savoir ce qui lui était arrivé, au lieu de rester assis pour toujours à vous demander si elle allait rentrer ou pas, dis-je en secouant la tête. Les gens qui ont enlevé ta sœur, ce ne sont... ce ne sont pas des gens bien et elle n'était pas la première.

— On le savait, coupa Rochak.

— Eh bien, ils savaient apparemment que quelqu'un la cherchait, parce qu'ils ont laissé des gardes avec son corps.

Les deux Madhuras restèrent silencieux.

— Avez-vous déjà entendu les princesses dragons évoquer des « serviteurs » ?

— Je... je ne crois pas, balbutia Sunil.

Une note de prudence s'était glissée dans sa voix dénuée d'émotions. Rochak lui lança un regard terrifié. Sunil n'y prêta pas attention et continua doucement.

— Le terme ne m'est pas familier.

— Ton frère semble le reconnaître, rétorquai-je en me concentrant sur Rochak. Que sais-tu ?

— Rien ! Je... rien, répondit Rochak en détournant la tête. Ce n'est pas bien de la laisser là-bas. On doit aller la chercher. L'enterrer correctement.

— Ce qui serait plus facile si nous savions ce qui essaie de nous tuer quand on descendra la chercher pour vous, insistai-je. Que savez-vous ?

— Je...

— Ce n'étaient pas les princesses dragons, déclara Sunil.

Nous nous tournâmes tous les trois dans sa direction, et Rochak sembla soulagé que son frère parle.

— Des hommes sont venus il y a une semaine. Des humains. Piyusha s'est occupée de leur table, elle nous a dit qu'ils avaient été très désagréables et qu'ils l'avaient appelée « serviteur ». À ce moment-là, on a pensé que ça n'avait pas d'importance. Je lui ai dit de ne pas y faire attention. Les gens sont méchants depuis que nous sommes partis de chez nous pour nous installer ici.

— Vous venez d'Inde ? demanda Dominic.

Sunil le regarda comme s'il était idiot.

— De San Jose. Est-ce qu'on a l'air de débarquer d'Inde ?

Dominic regarda dans ma direction, clairement étonné. Apparemment, l'idée que les cryptides puissent être des citoyens d'un pays dont ils ne sont pas originaires ne lui avait jamais traversé l'esprit.

— Je vois, dit-il.

Je gardai mon attention concentrée sur Sunil.

— À quoi ressemblaient ces hommes ? Et si ce ne sont que des hommes, pourquoi s'inquiéter autant ?

— Ils ressemblaient à des hommes d'affaires en costume et étaient d'âge moyen. Ils ont commandé du pain d'épices, mais ne l'ont pas mangé. Leur simple présence ici m'a inquiété. Ils savaient qu'ils devaient venir ici, et nous n'avions aucune idée du danger, dit-il en fronçant les sourcils. C'étaient des serviteurs ?

— Non. Mais on pense qu'ils pourraient contrôler les serviteurs.

Si ces hommes en savaient assez sur les cryptides pour tenter de réveiller un dragon, ils sauraient aussi comment identifier les espèces humanoïdes les plus communes. On reconnaît un Madhura à l'odeur douce qu'il utilise pour marquer son territoire... ou, s'il brouille les pistes en travaillant dans un salon de thé, au goût de sa pâtisserie. Un immense soulagement m'envahit.

— Ils ont repéré ta sœur bien avant que Dominic et moi ne venions ici.

— Attends, objecta Sunil en levant une main. C'est l'homme du Covenant ?

— Elle l'a amené avec elle et s'est portée garant de son comportement, assura Rochak.

— Je ne ferai aucun mal aux habitants de cette maison, décréta Dominic.

Sa déclaration était aussi abrupte que surprenante. Je tournai la tête, bouche bée. Il croisa mon regard sans sourciller.

— Je n'ai fait aucun rapport sur votre existence au Covenant, et il n'y en aura aucun. Je suis vraiment désolé pour votre perte. Votre sœur était une femme très gentille. Elle ne méritait pas ça.

J'étais sur le point de défaillir.

— Alors, euh, dis-je, en essayant de retrouver mon équilibre. Je redescendrai récupérer le corps de votre sœur dès que je le pourrai. N'essayez pas de la récupérer tous seuls. Ce n'est pas sûr.

Juste au moment où je pensais que Dominic ne pouvait pas me surprendre davantage, il renchérit.

— Je vous la ramènerai ici, dit-il.

Désormais, nous le fixions tous les trois. Un peu déconcerté, il ajouta :

— C'est le moins que je puisse faire pour tous les ennuis que nous vous avons causés.

Sunil fut le premier à s'en remettre.

— C'est très gentil, admit-il. S'il vous plaît, ne ressentez pas le besoin de nous endetter. Votre offre est très généreuse, mais ma famille a peu de moyens. Nous ne pouvons pas nous permettre de payer notre dette envers vous.

— Vous vous méprenez, répliqua Dominique d'un ton grave. C'est un premier pas pour tenter de payer la dette que le Covenant a envers vous.

Il n'y avait plus rien à ajouter. On se contenta de le fixer.

Sunil et Rochak nous escortèrent hors du café avec une rapidité qui aurait été insultante s'ils n'avaient pas perdu leur sœur et si je n'avais pas voyagé en compagnie d'un homme du Covenant. Ils nous fourrèrent des sacs de pains d'épices fraîchement cuits dans les mains avant de fermer la porte derrière nous. Le cliquetis caractéristique de la serrure était sans équivoque : nous ne serions pas invités à revenir avant un bon moment.

Je mis mon pain d'épices dans ma main gauche et saisis le coude de Dominic de la main droite, le tirant sur le trottoir jusqu'à l'allée derrière le traiteur chinois où j'avais senti l'odeur de Piyusha. Ce n'était pas l'endroit le plus agréable pour avoir une conversation, mais cela nous garantissait une certaine intimité. Il n'y avait jamais de sans-abris ici, ils préféraient traîner dans de meilleurs endroits.

Comprenant mon intention, Dominic se laissa faire et porta le pain d'épices dans sa main libre pour me faciliter les choses. Une fois dans l'allée, assez loin de la rue pour ne pas être dérangés, je le lâchai et me tournai vers lui.

— Excuse-moi, mais c'était quoi, ça ?

Il arqua les sourcils.

— De quoi tu parles, au juste ? Il y a eu beaucoup de « ça » aujourd'hui, j'ai du mal à m'y retrouver et ce serait plus facile si pouvais être plus précise.

— Je parle de toi en train d'offrir ton aide à une famille de cryptides.

Sa promesse de ne pas parler d'eux au Covenant me donnait vraiment mal à la tête.

— Il est si difficile de croire que j'ai changé d'avis ? demanda-t-il doucement.

— Après tout cet entraînement dont tu te vantes depuis que tu m’as piégée ? Plutôt, oui. C’est comme regarder un danseur de ballet classique se désinhiber. Même en le voyant, on a du mal à le croire.

— Je... Je suis désolé.

Avec ces yeux sombres, il ressemblait à un grand chiot, mais armé jusqu’aux dents.

— C’est vrai que ma formation est surtout axée sur les aspects les plus dangereux du monde cryptide...

— Exactement.

— ... et je doute de partager un jour ta passion pour la préservation sans réserve de ces espèces, mais, Verity, je ne suis pas aveugle. Ces gens...

Il hésita, cherchant ses mots, puis continua :

— Ce sont des *gens*. Ces hommes souffraient de la mort de leur sœur. Quand ta cousine m’a emmenée pour t’acheter un café, elle a oublié de payer, mais elle a pensé à laisser un pourboire. Elle a souri et elle a été gentille avec le barista. Elle essayait. Je ne sais pas ce que ces gens sont, mais c’est de plus en plus difficile pour moi de les voir comme des monstres.

Je clignai des yeux, deux fois, avant de faire quelque chose que je ne m’attendais plus à faire. Je fis un pas en avant, me mis sur la pointe des pieds et l’embrassai. Dominic glissa son bras autour de ma taille pour éviter de basculer lorsqu’il se pencha vers moi. La ruelle autour de nous sentait très mauvais, les rats bruissaient dans les ordures qui recouvraient les murs et l’écume sur le trottoir donnait l’impression que les égouts étaient un lieu de villégiature. Ce baiser fut pourtant l’un des meilleurs de ma vie, et quand Dominic s’écarta, j’en eus le souffle coupé.

— C’était pourquoi, ça ? demanda-t-il en enlevant son bras de ma taille.

Je souris légèrement.

— Pour avoir compris.

— Ta famille a quand même trahi l’ordre sacré.

— Je peux vivre avec ça.

— Les serviteurs sont quand même les perversions horribles de la nature.

— Je peux vivre avec ça aussi. On devra accepter de ne pas être d’accord pour le dragon, mais hé... Peut-être que vous pourrez vous entendre, tous les deux.

— J’en doute fort, répondit Dominic d’une voix douce.

— Je suppose qu’on ne va pas tarder à le savoir.

Je levai les yeux pour évaluer l'heure en fonction du soleil qui filtrait entre les bâtiments.

— On va devoir se dépêcher de récupérer le corps, sinon je serai en retard au travail.

— Ton travail, est-ce... je veux dire, est-ce que c'est où tu...

Il fit un geste vague dans les airs, indiquant soit une jupe trop courte, soit un besoin incontrôlable de bouger les mains.

— Ouais, de là vient l'uniforme que je portais quand tu m'as attrapée, confirmai-je en haussant les épaules. C'est un club de striptease, et non, ajoutai-je en voyant son expression, je ne me déshabille pas. Je ne fais pas dans le nu.

Un petit sourire étira le coin de sa bouche.

— Vraiment ?

— À moins que les souris aient un rituel qui me pousse à me déshabiller.

Son sourire disparut, remplacé par une confusion des plus drôles. Malgré la gravité de la situation, il me fit rire.

— Mon Dieu, Dominic, je plaisantais. Les souris ne m'ordonnent pas de me déshabiller. L'uniforme est pour toutes les serveuses. Ça aide à avoir de bons pourboires et tu serais surpris du nombre d'armes que je peux glisser sous ce petit bout de tissu.

— J'ai hâte d'effectuer un recensement pour vérifier tout ça, mais tu n'as pas à t'inquiéter d'être en retard. Je peux récupérer Piyusha tout seul.

Je clignai des yeux.

— Tu es sûr ? Il y a beaucoup de serviteurs avec elle.

— Je suis sûr. Va faire ce que tu as à faire. Je rendrai Piyusha à sa famille, et puis... où est-ce que je peux te retrouver ?

— Je ne sais pas à quelle heure j'aurais fini mon service : tu peux m'attendre à l'appartement. Sarah t'ignorera complètement ou te battra à plate couture aux échecs. De toute façon, elle sera contente de t'occuper jusqu'à ce que je rentre.

Je lui tendis le sac de pain d'épices.

— Prends ça avec toi. Pour l'appartement, pas les égouts, si possible. Le moyen le plus facile pour toucher le cœur des souris c'est de s'adresser à leur tout petit estomac très productif.

— Je le déposerai à l'appartement avant de descendre, dit-il. Tu es sûr que ça ira ?

— Je suis une Price, tu te rappelles ? Nous sommes comme l’antithèse des demoiselles en détresse. Et puis, je passe ma soirée dans un club de striptease, à servir des hommes d’affaires saouls et des membres de fraternités étudiantes qui ne sont pas capables de traverser un pont.

Je lui adressai un grand sourire.

— Je serai en parfaite sécurité, et en plus, je serai payée pour casser quelques doigts.

— Bien, approuva-t-il, et il m’embrassa à nouveau.

Ce geste commençait à devenir agréablement familier. À chaque baiser, il s’améliorait en plus. J’étais tout à fait disposée à l’aider à s’entraîner un peu plus.

— Je garde ça en tête.

— Ne t’inquiète pas pour moi, le rassurai-je avec désinvolture. C’est souvent moi qui crée des problèmes aux autres, pas l’inverse.

Parfois je pense que l’univers nous écoute et nous punit pour ce qu’on dit. À cet instant précis, debout dans une ruelle déserte et malodorante avec un garçon sexy du Covenant et deux sacs remplis des meilleurs pains d’épices du monde, je m’en fichais.

Ce fut ma première erreur.

---

<sup>1</sup> Ms Manners est la référence en matière d’étiquette et de bonnes manières aux USA.

## Chapitre 22

« Ne dis jamais à personne de faire attention, ne demande jamais “ c’est quoi ce bruit ? ”, et pour l’amour de Dieu, ne dis jamais que tu vas revenir. »

— Evelyn Baker

### **Sur le toit du Dave’s Fish and Strips, un club pour messieurs exigeants, en retard de seulement dix minutes pour le travail**

J’atterris sur le toit du club de strip-tease à une vitesse qui m’aurait probablement qualifiée pour les essais olympiques en course libre. Je ralentis en utilisant le rebord du toit comme une sorte de poutre pour réduire ma vitesse, et finis par descendre une fois sûre que je ne risquais pas de me tordre une cheville. Les courbatures dans les muscles de mes jambes me brûlaient, une sensation sympa qui me permettrait de passer mon service sans ressentir le besoin de fourrer mon pied dans le cul de quelqu’un, surtout parce que je n’aurais pas envie de lever mes pieds aussi haut. La porte du toit était déverrouillée. Je l’ouvris et entrai.

Candy et Istars étaient dans les vestiaires quand j’arrivai. Istars se tenait devant le miroir pour faire les derniers ajustements à ses nattes plutôt coquettes. Regarder un Waheela essayer de jouer les Lolitas gothiques était trop bizarre et je préfèrai me diriger droit vers Candy, dont l’occupation était moins inquiétante : elle mettait du rouge à lèvres rose pailleté.

— Salut, tout le monde, dis-je en m’avançant vers mon casier. Je suis désolée, je suis en retard.

— Ne t’inquiète pas, dit Candy en me lançant un sourire rapide.

Je supposais que Mae West lui avait préconisé d’être gentille. Istars grogna. Tout bien considéré, c’était le salut le plus amical et le plus sincère qu’elle m’ait jamais fait. Les Waheelas sont des créatures solitaires qui ne se mélangent aux autres que lorsqu’elles y sont absolument obligées, comme par exemple se reproduire ou payer la facture du câble. Je n’ai jamais été en mesure de déterminer quel avantage évolutif ils avaient tiré de leur capacité à se transformer en bipèdes humanoïdes, puisque sous leur forme naturelle, ils

ressemblaient à de gros loups ou de gros ours que j'aimais qualifier de « s'il vous plaît, mon Dieu, ne me mangez pas », une forme bien mieux adaptée à leur habitat naturel du nord du Canada. Sous forme humaine, Ista était une jolie Inuit aux dents un peu trop acérées et qui avait tendance à parler en fixant la jugulaire des gens. Si elle ne faisait que grogner, sans attaquer, elle était de bonne humeur.

— Carol est déjà dans la salle ?

J'ouvris mon casier pour récupérer mon uniforme avant de faire passer mon T-shirt par-dessus ma tête.

— Elle a dit qu'elle était malade, m'informa Candy.

Je suspendis mon geste en déboutonnant mon jean. De ce que je savais, Carol n'était pas mariée et vivait seule.

— Est-ce qu'elle a appelé ou elle ne s'est juste pas présentée ?

Candy haussa les épaules pour montrer qu'elle ne se souciait absolument pas de ces subtilités non financières. En jurant entre mes dents, je finis de me changer. Dave n'aimait pas que les serveuses se montrent dans le club sans uniforme (il disait que cela envoyait un message mitigé ; j'étais presque sûre qu'il détestait surtout ne pas pouvoir voir nos seins), et il fallait que j'aille dans la salle principale du club si je voulais trouver Ryan. Il prenait au sérieux ses devoirs de videur et de protecteur des filles. J'espérais que cela s'étendrait à la recherche des coordonnées de Carol en cas d'urgence pour aller lui rendre visite. Juste au cas où. Si elle était vraiment malade, elle apprécierait qu'on lui apporte de la soupe au poulet et peut-être des souris pour ses cheveux. Si elle n'était pas là...

Je me sentais déjà mal d'aller travailler pendant que Dominic, un membre du Covenant, récupérait le corps de Piyusha sous les rues de la ville. Si Carol avait été enlevée parce que je n'avais pas pensé à la prévenir qu'une secte vouait un culte aux serpents, je ne pourrais jamais me le pardonner.

Tordant mes cheveux en un chignon grossier, je les attachai avec un pic à cheveux qui pouvait servir de stylet et me dirigeai vers l'avant du club. Il est temps de trouver le tanuki.

Ryan se tenait là où je l'attendais à cette heure de la soirée : debout près du comptoir, il bavardait avec Angel, qui essuyait le bar et essayait de l'entendre au milieu du brouhaha que produisait la basse de la bande-son personnelle de la danseuse actuelle. Elle me vit arriver avant Ryan. Rentrant le chiffon dans sa poche, elle se redressa et me regarda avec anxiété.

— Eh bien, Very ? Quelles sont les nouvelles ? me demanda-t-elle quand j'arrivai à leur hauteur.

— Verity ! me salua Ryan avec un sourire qui découvrit ainsi ses grandes canines.

Elles étaient rentrées ; il contrôlait bien sa thérianthropie, ce qui était une bonne chose si je l'envoyais chercher Carol.

— Je n'étais pas sûr que tu viennes ce soir. Candy a dit que tu étais allée rendre visite au Nid aujourd'hui.

Je m'arrêtai pour étudier son expression. Il semblait sincère – pas de surprise, Ryan semblait toujours sincère – comme si ça ne le perturbait pas qu'une princesse dragon décide d'avoir une Price comme amie. Mettant ça de côté, je dis :

— C'était une sacrée semaine et ça ne va pas s'arranger. Dans les vestiaires, Candy m'a appris que Carol était malade ce soir. Tu sais si elle a appelé pour dire qu'elle ne venait pas ?

— Elle ne l'a pas fait, dit Angel. Dave était furieux quand elle ne s'est pas présentée, surtout qu'on pensait que tu ne viendrais pas non plus. Candy lui a fait déjà promettre de la payer en heures supplémentaires.

— C'est ce que je craignais, constatai-je en me tournant vers Ryan. Il faut que tu ailles à l'appartement de Carol. Pars *maintenant*, et vas – y le plus vite possible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu sais que des filles cryptides disparaissent ? Eh bien, il y a une secte qui organise un culte du serpent sous la ville et je suis presque sûre que ses membres offrent des femmes en sacrifice à un dragon pour le réveiller. Pas que ça l'intéresse... Les dragons ne sont pas tous fans de manger des créatures qui pensent et réfléchissent, et... est-ce que vous m'écoutez ou est-ce que vous êtes trop occupés à me regarder comme si une deuxième tête venait de me pousser sur une épaule ?

Je touchai mon épaule par réflexe. Pas de seconde tête. Après la semaine que j'avais passée, c'était un soulagement.

— Les dragons sont éteints, Verity, me rappela Ryan.

— Et les humains ne sont pas amis avec les cryptides, mais il y a Angel et il y a moi, et quelque part sous cette ville, il y a une brochette de connards qui nourrissent un dragon endormi de filles cryptides parce qu'ils pensent récupérer le pouvoir cosmique ultime. Ou un truc du genre... Je n'ai pas

encore trouvé cette secte et, quand je le ferai, ils pourront s'expliquer pendant les pauses, rétorquai-je.

— Les pauses ? demanda Ryan.

Ses canines commençaient à devenir de plus en plus prononcées. C'était bien. Ça voulait dire qu'il me prenait au sérieux.

— Je ne peux pas leur éclater la tête contre le mur tout le temps, non ? Alors tu y vas, ou est-ce que je dois commencer avec la tienne ?

— Je vais conduire, déclara Angel.

Je lui lançai un regard surpris. Elle me le rendit sans ciller.

— Carol est aussi mon amie et si elle a des problèmes, Ryan ne doit pas y aller seul.

— Dave ne va pas être furieux ?

— Si on disparaît ensemble, il pensera que les instincts de Ryan ont pris le dessus et qu'on est allés manger, dit Angel en sortant le torchon de sa poche et en l'abandonnant sur le comptoir. Laisse-moi cinq minutes pour me changer et je te récupère devant le club.

— Compris, acquiesça Ryan.

Il regarda Angel s'éloigner avant de se tourner vers moi.

— Very, j'espère vraiment que tu as tort.

— Tu peux me croire, répondis-je d'un ton grave, moi aussi.

Vingt minutes s'écoulèrent sans que j'aie de nouvelles de Ryan et d'Angel. Je m'occupai de cinq tables, j'évitai d'être frappée à la tête par une danseuse trop enthousiaste et je reçus environ la moitié de mes pourboires habituels. L'inquiétude m'empêchait de me concentrer suffisamment sur le flirt pour être payée sans franchir la ligne et d'offrir des cocktails du menu « spécial ». Il existait bien un menu spécial, mais il ne s'agissait que de bave, de sang et d'autres produits antigrippaux non mentionnés, et non de sexe à bas prix dans la salle de repos des employés.

Je faisais ma cinquième tournée avec le plateau de nettoyage quand mon téléphone se mit à sonner. Je le sortis rapidement de la poche de mon tablier, et le coinçai entre mon oreille et mon épaule.

— Allo ?

— Verity ?

La voix de Ryan était basse, grave et altérée par le manque de réseau.

— Tu es là ?

— Ryan !

Je me rapprochai du bar, ignorant les gens qui essayaient d'attirer mon attention. L'un d'eux tenta de me faire tomber quand je passai devant sa table sans ralentir. Note mentale : rater sa commande de boissons au moins une fois avant la fin de mon service.

— Où es-tu ? Est-ce que Carol va bien ?

— Elle est sous le choc, mais elle n'est pas blessée. Tu avais raison, la secte du serpent en avait après elle.

Je m'affaissai contre le bar et fis tomber mon plateau sur le dessus dans un fort cliquetis. Le remplaçant temporaire d'Angel me lança un regard noir. J'eus exactement le même geste que celui de notre bien-aimé patron peu de temps avant.

— Ils sont allés chez elle ? Elle va bien ?

— Ça va. Ils étaient deux. Maintenant, je sais que ses cheveux mordent vraiment.

— Oh mon Dieu.

Je fermai les yeux un moment, en essayant de détendre mes épaules.

— Tu devrais l'emmener. Quelle est l'adresse ? Je peux envoyer quelqu'un pour récupérer les corps.

Le Gingerbread Pudding était dans l'annuaire. Si les frères de Piyusha voulaient que j'aie chercher le cadavre de leur sœur, ils pouvaient me rendre ce service. C'était un premier pas pour obtenir justice : ces hommes étaient responsables de la mort de leur sœur, après tout.

— Elle est sous le choc. Je serai de retour dans une heure environ, je vais ramener Carol et Angel chez moi, grogna Ryan. Si des membres de cette secte essaient de rentrer chez moi, ils vont avoir une bonne surprise.

Les défenses qu'un tanuki peut ériger autour de sa tanière rivalisent avec celles qu'Antimony dispose autour de sa chambre. Ryan avait raison : Carol et Angel seraient en sécurité chez lui, du moins pour le moment.

— Laisse-moi juste l'adresse. Je dirai à Dave qu'Angel ne reviendra pas ce soir et lui expliquerai pourquoi.

— Parfait.

Ryan me donna une adresse en ville. C'était assez proche du Gingerbread Pudding, ce qui était un soulagement. Au moins, les Madhuras n'auraient pas à transporter les corps très loin.

— Merci.

Je raccrochai avant de composer le numéro de Sarah. Le téléphone sonna à

plusieurs reprises, et l'inquiétude monta : j'étais partie en laissant ma cousine seule avec un membre du Covenant. Les cuckoos sont doués pour se cacher, mais ils n'ont pas de réelles défenses naturelles une fois qu'on les a repérés. Je commençais à me demander ce qu'Artie me ferait si Sarah mourait à cause de moi, quand elle décrocha le téléphone. Elle riait.

— Salut Verity ! On parlait justement de toi.

J'entendais les souris et leurs acclamations en arrière-plan. À tous les coups, elles venaient de révéler quelque chose d'horriblement embarrassant et personnel à Dominic.

Je soupirai de soulagement.

— Sarah. Salut. Tu peux me passer Dominic ?

— Tu m'as appelé pour lui parler ? Je me sens appréciée, Very.

— Je suis sérieuse. Je n'ai pas son numéro et j'ai besoin qu'il aille jeter un coup d'œil à des cadavres.

Sarah se tut, laissant les acclamations des souris contrebalancer la basse du club.

— Tu es sérieuse, là ? demanda-t-elle finalement.

— Ouais. La secte s'en est prise à Carol.

Un des types d'un enterrement de vie de garçon me jeta un drôle de regard. Étant donné qu'il venait de regarder une strip-teaseuse avec une queue, je ne voyais pas trop où était le souci. Je lui fis un doigt d'honneur. Il me montra le sien. Cet échange culturel vital terminé, il s'éloigna.

— La gorgone ?

— Elle-même. Elle n'est pas blessée, mais deux des membres sont morts et je pensais que Dominic pourrait en apprendre un peu plus sur leur mode opératoire en allant voir.

— Je te le passe, dit Sarah.

— Je reste en ligne.

Je me redressai et commençai à me diriger vers la salle de repos en attendant qu'elle lui passe le téléphone. Si je pouvais éviter d'autres « échanges culturels » avec nos clients, je pourrais éviter d'être licenciée cette semaine.

J'étais à mi-chemin de la porte des employés quand Dominic me demanda :

— Où sont les corps ?

— Les affaires avant tout avec toi, c'est ça ?

— C'est une règle, oui.

— Eh bien, pour le moment, c'est une bonne chose. Tu as de quoi écrire ?

— Oui.

Je lui dictai l'adresse de Carol sans hésitation. Si les membres de la secte savaient où elle vivait, l'endroit était déjà compromis ; un membre du Covenant de St George ne ferait pas une grande différence.

— Appelle le Gingerbread Pudding, demande à Sunil et Rochak de t'aider. Tu devras sûrement ramener les corps au café : ils ont plus d'espace et ont probablement un plus grand congélateur. Je serai là dès que possible.

— Qu'est-ce que tu vas faire en attendant ?

— Je vais aller voir mon patron pour lui expliquer pourquoi il doit fermer le club jusqu'à ce qu'on mette la main sur les membres de cette secte. C'est la seconde cryptide que je connais qui est attaquée et qui a un travail qui la met régulièrement au contact avec des humains. Ils ont peut-être commencé avec ceux qui vivent en marge de la société humaine, mais ça change, et le bar de Dave...

Je fis une pause en balayant la salle du regard. Je comptais au moins six cryptides de là où je me tenais sans faire d'efforts et sans les employés. Je secouai la tête.

— Le bar de Dave est l'endroit parfait pour faire son marché.

Les ténèbres étaient allumées dans le bureau de Dave, se déversant à travers la porte ouverte dans le couloir avec une sorte d'épaisseur réelle. Il fallait patauger dans une piscine de goudron qui n'avait aucune substance pour s'approcher de la porte, une piscine de ténèbres assez profonde pour avaler toute la lumière du monde.

— Dave ? appela-je. Tu es là ?

— Very, Very.

Sa voix glissait de l'obscurité. Elle semblait provenir d'outre-tombe plutôt que du bureau d'un propriétaire de club de striptease.

— Je me demande ce que tu fais ici. Je n'étais pas sûr de te voir, vu ce qu'on dit dans la rue, continua-t-il.

— Et on dit quoi ?

Je tins ma position, sans m'approcher des ténèbres, elles étaient un peu trop solides à mon goût. Je n'étais pas assez en colère pour avoir le courage d'entrer et quelque chose dans le ton de Dave me stressait encore plus. Il aimait sa routine et jouer au prince de l'horreur, mais il abandonnait généralement le show après quelques mots.

— Que tu as changé de camp, ma jolie petite fleur. Que tu cours sur les toits et que tu arpentés les égouts avec notre jeune homme intrépide du Covenant de St George et que, peut-être, juste peut-être, on ne peut plus te faire confiance.

— Arrête tes conneries, Dave, le coupai-je. C'est toi qui as oublié de me prévenir qu'il était en ville, tu te rappelles ? Je ne l'ai pas invité ici et tu ne m'as pas envoyé de mémo sur sa localisation avant qu'il ne m'attrape.

— Mais je ne l'ai pas ramené chez moi, Verity Price, et je ne l'ai pas amené dans la maison d'une famille innocente de Madhuras. Qu'est-ce que ta mère dirait ?

Sa voix provenait toujours du même endroit, mais il apparut soudain devant moi, la peau et le visage gris, et il me scrutait, posté à la frontière de la noirceur. C'était le tour de passe-passe classique des croquemitaines. Ils ne pouvaient pas se téléporter ni quoi que ce soit du genre, mais ils maîtrisaient leur voix au point d'être capables d'en contrôler l'origine, un don pour lequel un ventriloque humain tuerait. Grâce à cette capacité, ils arrivaient à se faufiler dans votre chambre au milieu de la nuit et à vous donner l'impression d'être partout à la fois.

J'avais appris tout ça quand j'étais encore à l'école primaire, j'aurais donc dû le savoir. Mais Dave, malgré toutes ses tendances de connard, n'avait jamais rien fait de tel avant et je n'étais pas préparée. Je sursautai, faisant un petit pas en arrière et tombai presque à la renverse.

Dave sourit lentement.

— Tu n'as pas la conscience tranquille ? Tu as honte que quelqu'un ait réussi à acheter une Price ?

— Va te faire foutre, dis-je d'une voix impassible. Tu as fini de te comporter comme un connard ? Il faut que je te parle et, à moins que tu ne m'aies virée pendant mon absence, j'ai le droit de demander un entretien avec mon manager.

— Pourquoi est-ce que je te virerais alors que tu es si amusante ?

Le visage de Dave disparut dans l'obscurité. Quelques secondes plus tard, il éteignit les ténèbres et alluma une petite lampe. Il était assis derrière son bureau comme s'il n'avait pas bougé de là depuis des jours. Ses lunettes de soleil étaient même en place.

— Entre, Verity. Dis-moi ce qu'il y a de si important pour que tu quittes la salle en plein milieu de ton service.

— Carol a été attaquée.

C'était difficile de dire si l'expression de Dave avait changé. Son ton, en tout cas, ne changea pas.

— C'est la raison pour laquelle elle n'est pas venue ce soir ? Je me posais la question... C'était une agression ou une effraction ?

— Une effraction commise par des membres de la secte du serpent, en fait, et elle va bien, merci de t'en inquiéter, m'indignai-je en frappant son bureau du plat de la main. Des filles cryptides disparaissent partout en ville.

— Je sais.

— ... Et je sais que tu le sais parce que tu... Attends, tu as dit quoi ?

— J'ai dit que je savais. Tu m'as accusé d'en être le responsable, je ne comprends donc pas pourquoi tu es si surprise, dit Dave en bougeant dans son siège. Quoi qu'il se passe, ça n'a pas touché mes affaires, alors je ne vois pas pourquoi je m'en inquiétera.

— Tu ne t'es pas dit une seule fois que j'aimerais être mise au courant ?

— Tu ne t'es pas dit une seule fois que je pensais que tu étais derrière tout ça ?

Je m'arrêtai, la bouche ouverte.

— Tu n'es pas sérieux.

— C'est vrai, mais tu devrais voir l'expression de ton visage maintenant, s'amusa Dave en secouant la tête. Tu ne me paies pas pour avoir des informations, Verity. Tu aurais pu venir me voir quand tu voulais pour offrir un échange. De l'argent, des rumeurs, de la danse, j'aurais tout pris. Tu n'as jamais demandé, alors moi non plus.

— Tu savais que j'enquêtais sur les disparitions.

— Oui, et je sais aussi que tu posais des pièges pour le gars du Covenant, mais tu ne m'as pas tenu au courant de tes avancées, n'est-ce pas ?

Dave s'était mis à grogner et il se pencha en avant en frappant ses doigts simiens contre le bureau.

— On ne peut pas passer sa vie à espérer quelque chose pour rien, que l'on croie ou non être du bon côté. Le bon côté est celui qui paie pour les outils dont il a besoin.

L'envie de lui donner un coup de poing dans le nez fit la guerre à celle de me frapper moi-même. Je savais que c'était un croquemitaine quand j'avais accepté le poste et, même si je détestais le reconnaître, il n'avait pas tout à fait tort. La première question qu'un croquemitaine se pose quand on lui

demande de l'aide, c'est : « Qu'est-ce que j'y gagne ? »

— Bien, dis-je, après avoir pris une grande inspiration. Tu veux un échange d'informations ?

— Enfin, ma chère Verity, jubila-t-il, en prenant une expression de prédateur prêt à bondir sur sa proie. Je commençais à croire que tu ne le demanderais jamais.

Échanger des informations avec un croquemitaine est difficile, quelles que soient les circonstances. Comme les ragots sont leur principale monnaie d'échange, non seulement ils essaieront d'en obtenir le plus possible tout en donnant le moins, mais en plus ils laisseront de côté certains détails. De petites choses comme le nombre de wendigos signalés dans un quartier ou l'espèce exacte de basilics que vous recherchez. Des détails qui peuvent vous faire tuer.

Expliquer comment j'étais si sûre qu'il y avait un dragon dans la ville sans lui parler de Sarah était difficile, mais pas impossible. Les gens ignorent la plupart du temps l'existence des cuckoos, même si ne pas les mentionner rendait parfois certaines histoires incompréhensibles. J'expliquais que j'avais été « raisonnablement méfiante » après avoir parlé à Piyusha et que j'avais pu trouver un article sur les Sleestaks dans un des bestiaires de papa. Je ne lui parlais pas des propriétés mutagènes du sang de dragon, ni du fait que les serviteurs étaient à l'origine des humains. Cette information pourrait s'avérer précieuse, mais aussi dangereuse ; il y avait des cryptides qui se feraient un plaisir de gérer l'approvisionnement en eau de la ville et de vivre avec de l'eau embouteillée pendant un an si cela signifiait transformer toute la population humaine en lézards. En tant que membre de la population humaine, mon travail n'était pas d'encourager ce genre de dérives.

Je lui parlais de la découverte du corps de Piyusha et comment les symboles avaient confirmé qu'une secte tentait de réveiller le dragon. Après une courte pause, je poursuivis en expliquant ce qui s'était passé chez Candy. Je laissai de côté tout ce que j'avais appris sur la relation entre les princesses dragons et les dragons. C'était une information précieuse, la réponse à des questions que tout le monde se posait depuis des siècles. Et ça ne le regardait pas.

Quand j'eus fini, Dave me scruta attentivement pendant quelques secondes.

— Tu as pris des photos des symboles sur son corps ? finit-il par demander.

— Oui. J'ai pu en déchiffrer quelques-uns et j'ai envoyé les photos à ma

famille pour une meilleure traduction. Je devrais savoir quel genre de rituel ils essaient de faire avant demain.

Combien de cryptides allaient mourir entre-temps ? J'en eus la nausée rien que d'y penser, mais que pouvais-je faire pour empêcher ça ?

— Je suppose que tu ne m'as pas apporté de copies ?

— Je ne savais pas que c'était ton anniversaire.

— Ah, eh bien, peut-être plus tard, dit Dave en posant ses doigts contre le bureau une nouvelle fois. J'étais au courant pour la secte du serpent. Elle est constituée d'humains et d'une poignée de cryptides naïfs qui leur donnent de la légitimité. J'ignorais par contre qu'ils prendraient une de mes serveuses pour nourrir le dragon endormi. C'est un gâchis ridicule.

— Je suis sûre que les serveuses seront d'accord avec toi.

Le secouer pour obtenir plus d'informations me détendrait, mais ne m'aiderait pas à avancer plus vite.

— Qu'est-ce que tu sais d'autre à propos de cette secte ?

— Ils n'essaient pas d'invoquer un dieu serpent, même si c'est un culte du serpent, ce que j'ai trouvé bizarre quand j'en ai entendu parler. Je peux t'assurer que c'est la première fois que j'entends le mot « dragon » en rapport avec leurs activités. Tu es sûre de toi ?

— Dave, tu penses vraiment que j'affirmerai qu'une créature de la taille du bus de Metallica dort sous la ville si je n'étais pas sûre de ce que j'avance ? Surtout que les dragons sont supposés être éteints depuis des siècles. Il s'agit d'un vrai dragon, j'en suis absolument certaine, et des connards veulent le réveiller et le soumettre à leur volonté. Je veux les arrêter. Maintenant, ils sont où ?

— Je ne sais pas.

Voyant une soudaine noirceur obscurcir mes yeux, Dave leva les mains, les paumes en avant et protesta :

— Je ne sais pas ! Si je le savais, je te le dirais. Tu le mérites avec ce que tu m'as dit et, bon sang, tu penses que je veux que ces personnes tuent mes employés ? Kitty va rentrer d'un jour à l'autre. Si je fais tuer ma nièce, je suis mort... Et je ne te parle même pas de ce que ça me coûterait de remplacer toutes mes filles. Je ne sais vraiment pas, Verity.

Je pouvais argumenter avec lui ou je pouvais laisser tomber. Au final, le braquer le rendrait moins enclin à accepter d'accéder à ma prochaine demande.

— Très bien. Mais comme je viens de te donner un tas de bonnes informations et que tu ne me donnes rien que je ne sache déjà, je peux te demander une faveur.

Le sourire éphémère de Dave s'estompa, remplacé par une moue blessée.

— La confirmation n'était pas assez bonne pour toi ?

— Pas cette fois-ci. J'ai besoin que tu fermes pour la nuit et que tu restes fermé jusqu'à ce que nous réussissions à arrêter cette secte. Ça ne devrait pas être long. Nous nous rapprochons de l'endroit où se trouve le dragon, et maintenant que j'ai des copies de leurs runes, papa devrait pouvoir me donner des infos utiles sur les rituels qu'ils risquent d'utiliser pour se cacher.

— Pourquoi diable veux-tu que je fasse ça ?

— En attendant, tout le monde ici marche avec une cible géante sur le front.

Je montrai la porte du doigt avant d'insister :

— Ils s'en sont déjà pris à Carol. Qu'est-ce qui va les empêcher de suivre les autres filles chez elles ? J'ai besoin de temps pour arrêter ça, Dave, et je dois le faire sans craindre constamment que mes collègues soient sur le point de devenir des Sacrifices pour McNuggets.

— Bien, acquiesça Dave, dégoûté. Je vais fermer pour cette nuit et nous rediscuterons pour savoir si je reste fermé le reste de la semaine. Une semaine ! Pas plus longtemps. J'ai une affaire à faire tourner et je ne vais pas faire faillite à cause d'un culte à la noix.

— Merci, Dave.

Je lui adressai un bref sourire.

— Tu veux que je t'aide à vider le club ?

— Je vais demander à quelqu'un de déclencher l'alarme incendie. Il se videra rapidement et c'est mieux que de donner aux gens une raison de raconter des conneries sur le fait que l'inspecteur de la santé nous oblige à fermer.

Dave rajusta ses lunettes de soleil.

— Maintenant, sors d'ici et va sauver le monde, tu veux bien ? Toute cette discussion sans nudité me donne mal à la tête.

— Je m'en occupe.

Je me retournai et quittai le bureau. Les ténèbres s'allumèrent avant que je ne puisse faire trois pas dans la couleur, et les ombres épaisses s'accumulèrent une fois de plus sur le sol. Je continuai à marcher. Ce fut ma

deuxième erreur... À ce moment-là, même si je ne le savais pas encore, j'avançai sans filet de sécurité.

## Chapitre 23

« Se battre à la déloyale n'existe pas. On se bat avec la rage de vivre ou la rage de mourir. Si quelque chose vous donne envie de vivre – quoi que ce soit –, je vous suggère de prendre la première option. Les gens que vous aimez vous en remercieront. »

— Alice Healy

### **Dans le vestiaire du Dave's Fish and Strips, un club pour messieurs exigeants**

Fidèle à sa parole, Dave déclencha l'alarme incendie cinq minutes après mon arrivée devant mon casier. Les sirènes résonnèrent dans tout le bâtiment. Le bruit était déjà gênant avant que le DJ n'arrête la sono, mais ensuite il devient presque assourdissant. Certaines sirènes, les vraies, auraient été fières d'émettre ce genre de son. Toutes ne sont pas du genre à rester assises sur un rocher pour attirer les marins vers leur mort. Au moins l'une d'elles gagne bien sa vie en tant que chanteuse de pop. Elle se fait appeler « Emerald Green », prétend que ses cheveux sont teints avec une nuance particulière d'algues et refuse de faire des concerts dans les villes côtières à moins que le lieu n'ait une acoustique parfaite. Notre nature ne conduit pas toujours notre destinée.

Les autres femmes du personnel commençaient à déferler dans le vestiaire. Avec les uniformes imposés par Dave, on était quasiment nues, ce qui aurait dû permettre au personnel de se rhabiller plus rapidement, mais non ! Même avec l'alarme incendie qui hurlait comme si un meurtre sanglant allait être commis, les filles prirent le temps d'arranger leur maquillage, d'ajuster leurs vêtements et, bien sûr, de se plaindre bruyamment de la fermeture soudaine du bar qui les privait de la moitié de leurs pourboires. Plusieurs d'entre elles me jetaient des regards en biais tout en bavardant, l'air de dire qu'elles avaient remarqué que ma visite chez le gérant s'était terminée, comme par hasard, juste avant que l'alarme ne se déclenche.

Je leur rendis leur regard avec calme, ne faisant aucun effort pour me

défendre – ou pour cacher les différentes armes qui attendaient d’être dissimulées sous mes vêtements de ville. Une à une, les autres serveuses détournèrent les yeux, puis elles accélèrent leurs préparatifs. Aucune d’entre elles n’eut le courage de m’accuser en face, peut-être par crainte de se retrouver le cul par terre. Je baissai la tête et me remis à ajuster mon holster de cuisse, en essayant de ne pas penser à ce que cela signifiait. Dave avait raison. J’avais été vue trop souvent avec Dominic, et les gens commençaient à douter de ma loyauté.

Je pris mon temps pour me changer, en vérifiant deux ou trois fois les boutons pression sur chaque holster et l’emplacement de chaque couteau lorsque j’enfilais mes vêtements de ville. Je m’habillais pour la guerre et il était temps que je prenne ça au sérieux. Il fallait que je décolle le plus vite possible, mais je ne voulais pas partir avant que Ryan ne soit de retour au bar, ce qui me laissait le temps de peaufiner les détails, pour changer. Après cela, il allait y avoir un tas de cadavres et un beau carnage, avec un seul objectif : que la secte du serpent ne fasse plus partie du paysage. Ils avaient tué trop de filles, il fallait que ça s’arrête.

Les dernières serveuses sortirent de la pièce, se mouvant dans un nuage de laque, de paillettes collantes et de parfums bon marché. Un casier claqua. Je levai les yeux et me rendis compte que Candy me fixait de manière plus insistante que les autres n’avaient osé le faire.

— J’espère que tu réalises que je comptais être payée ce soir, siffla-t-elle.

— La secte du serpent s’en est prise à Carol, répliquai-je, trop énervée par son ton accusateur pour arrondir les angles.

Elle tressaillit comme si je l’avais giflée. Je passai mon T-shirt par-dessus ma tête et continuai :

— Deux d’entre eux ont été mordus par ses cheveux. Dominic s’occupe des corps pour qu’on puisse les étudier et voir si on peut en apprendre plus sur leurs agissements. À moins que tu penses que tes pourboires sont plus importants que tes collègues, je te suggère de laisser tomber.

— C’est quoi « la secte du serpent » ? demanda Istas, en s’avançant.

Les Waheelas peuvent bouger silencieusement quand ils le veulent ; je n’avais pas réalisé qu’elle était encore là.

— Des serpents religieux ont déclenché l’alarme ? reprit-elle.

Un sourire naquit sur mes lèvres en voyant son expression complètement perdue.

— Une secte composée d'une brochette d'idiots qui pensent qu'idolâtrer un dieu serpent les aidera à avoir un pouvoir cosmique, de l'argent au-delà de leurs rêves et toutes les filles qu'ils voudraient avoir.

— Ah.

Istas hocha la tête en ouvrant son casier.

— Ils sont responsables des disparitions ?

— Ouais, c'est eux.

J'attrapai mon sac à dos.

— J'espérai pouvoir les arrêter avant que quiconque soit blessé, mais j'ai mis du temps avant de comprendre que ils *étaient*.

— Je vois.

Les couettes d'Istas lui donnaient l'allure d'une Lolita gothique, et ses vêtements de ville n'étaient pas en reste : elle portait un uniforme de bonne à froufrous avec des jupons rose pastel, des collants blancs et même une paire de chaussures à boutons d'aspect antique. Elle s'habillait avec une vitesse admirable, s'occupant des différents boutons et fermetures avec une dextérité qui sembla même impressionner Candy.

— Vous allez mettre la ville à feu et à sang au nom de la protection du territoire ?

— Il y a des chances, dis-je en fixant Candy. Tu veux venir avec moi ? J'aimerais que tu examines les corps.

— Si je ne viens pas avec toi, Betty aura ma tête, répondit Candy. Je ne travaille pas, grâce à toi, alors j'ai besoin d'occuper mon temps libre.

— Tu vas chercher d'autres corps ? s'étonna Istas en fronçant les sourcils. Il n'y en avait pas assez ici ?

Pour Ista, tout être vivant était un « corps ».

— Des corps morts, des cadavres, Istas, précisai-je.

— Ah. Je vous accompagne, alors.

Elle sortit un parasol en dentelles ébouriffé de son casier avant de refermer la porte. Elle ne prit pas la peine de la verrouiller. Personne de sain d'esprit ne volerait un Waheela.

— J'aimerais voir les corps morts, j'aime bien ça.

Nous échangeâmes un regard avec Candy, pour une fois unies par notre incompréhension. Nous en savons beaucoup sur la biologie et l'anatomie du Waheela. Leurs comportements sociaux, leurs goûts et leurs aversions... mais pas tant que ça.

— Très bien, dis-je. On pourrait avoir besoin de toi pour mettre la ville à feu et à sang.

Istas sourit.

Nous finîmes de nous préparer juste avant que l'alarme incendie ne cesse de sonner. Dave avait dû l'arrêter pour éviter que les pompiers ne débarquent. Pour autant que je sache, l'immeuble respectait les normes de sécurité, mais quatre-vingt-dix pour cent des pompiers de la ville sont humains. Seuls dix pour cent sont cryptides ; les salamandres et les afrits notamment ont tendance à s'énerver un peu quand on les appelle pour de fausses urgences. Dave n'aimerait pas ça et il était trop malin pour courir le risque, surtout s'il n'avait pas à le faire.

— Les corps maintenant ? demanda Istas.

— Allons voir devant le club d'abord, dis-je. Ryan est supposé revenir après avoir emmené Carol en sécurité et je voudrais qu'il nous accompagne s'il est d'accord. Plus de muscles pour, ah, le feu et le sang.

Istas paraissait contente. Candy, agacée. Passer du temps avec un tanuki était sûrement indigne d'une princesse dragon. Ou alors elle n'aimait pas passer du temps avec des collègues. En dehors de leur Nid, les princesses dragons ne sont pas sociables, et avoir accès à un mâle de leur espèce plaidait tout juste en ma faveur...

Nous avançâmes dans le club qui ressemblait encore plus à une tente de spectacle déserte quand il n'y avait personne dedans. Les drapeaux britanniques suspendus aux murs étaient mous et apathiques sans l'air conditionné qui les maintenait en mouvement, et les odeurs de sueur et d'alcool étaient masquées par une couche d'eau de Javel qu'on avait appliquée à la hâte. Dave fermait au moins pour la nuit, peut-être pour la semaine. C'était un début.

— Ryan ? appelai-je en allant vers le bar, tout en cherchant tout signe de mouvement. Hé, tu es revenu ?

Pas de réponse. Istas se raidit, un grognement gonfla dans sa gorge avant qu'elle ne dise :

— Il y a quelque chose qui cloche.

— Quoi ? demandai-je en la regardant.

Elle ouvrit son parasol et le fit tourner.

— Il y a quelque chose qui cloche, répéta-t-elle.

Ses canines étaient plus prononcées que dans les vestiaires.

— La Javel. Ce n'est pas la marque que Dave achète. Celle-là est bon marché, elle pue au lieu de sentir le propre. Tout le monde est parti. On ne devrait pas être là.

— Merde, dis-je en pivotant sur mes talons. Suivez-moi. Retournons dans les vestiaires.

De là, nous aurions une vue dégagée sur les sorties du toit et de la cave, au cas où Istars aurait raison. Candy hocha la tête et se tourna pour se diriger à grands pas vers la porte du couloir.

La vitesse à laquelle elle se déplaçait fut la seule chose qui la sauva. Un serviteur coula de l'ombre qui entourait l'une des scènes, un tuyau de plomb fermement agrippé dans sa queue. Sous l'effet de la surprise, Istars grogna. Puis la queue du serviteur s'avança, et lui frappa la mâchoire avec son tuyau. Le Waheela tomba au milieu d'un tas de dentelle froissé et incongru.

Candy cria. Huit autres serviteurs jaillirent de l'ombre entre nous deux, sifflant entre leurs dents. Pas moyen de filer pour aller voir les corps.

Arrêtez-moi si vous avez déjà entendu cette histoire : alors neuf serviteurs, une princesse dragon, un Waheela et une danseuse de salon professionnelle énervée entrent dans un bar...

Je commençai à bouger avant que les serviteurs ne s'arrêtent et ne chargent et je courrai jusqu'à la scène la plus proche en criant :

— Candy ! Dis-leur de se retirer !

Candy acquiesça et siffla dans la langue qu'elle avait utilisée dans les égouts. Les serviteurs l'ignorèrent et se mirent à former une sorte de mur, avant d'avancer vers moi. Elle tapa du pied et essaya de nouveau, plus fort, une note autoritaire dans la voix. Il y eut une réaction. Le plus proche des serviteurs se retourna pour lui faire face et grogna, la queue bougeant dans sa direction. Candy fit un pas rapide en arrière, les yeux grands ouverts sur son visage soudain pâle.

— D'accord, donc ça ne va pas marcher, marmonnai-je, en sautant sur la scène pour sortir un de mes couteaux de l'intérieur de mon T-shirt. Je le lançai vers le leader des serviteurs. Il l'attrapa par le manche avec sa queue et me le renvoya. Je me baissai et entendis le couteau passer au-dessus de ma tête avant de s'enfoncer dans le mur. Ouh là, ce n'était vraiment pas bon ça.

Le serviteur principal sauta sur la table la plus proche de la scène, saisit une chaise avec sa queue et la fit tourner deux fois au-dessus de sa tête avant de la jeter sur moi. J'attrapai la barre de pole dance et plongeai en accrochant

une cheville autour de la base du poteau pour éviter de chuter sur la scène. La chaise heurta le mur juste en dessous de mon couteau. Le serviteur siffla de frustration, puis de douleur quand je lui donnai un coup de pied en plein dans la rotule.

Sur les neuf serviteurs en vue, sept se concentraient sur moi, et deux d'entre eux semblaient vouloir harceler Candy, qui n'avait manifestement aucune idée de la façon de se défendre. Istan ne bougeait toujours pas. On était tellement dépassées que ce n'était même pas drôle.

Je m'étais déjà retrouvée dans ce genre de situation. Profitant que le serviteur le plus proche s'occupait de son genou meurtri, je me redressai, sortis mon iPod de mon sac à dos et le jetai sur Candy. Des années en tant que serveuse lui avaient donné le genre de réflexes que beaucoup de gymnastes lui envieraient : elle attrapa le lecteur d'une seule main, me lançant un regard étonné.

— Mets la musique ! hurlai-je. La piste quatre !

Le serviteur le plus proche semblait avoir oublié sa blessure, parce qu'il se pencha vers moi, les mains tendues. Je saisis de nouveau le poteau pour en faire le tour et lui donnai un coup de pied en même temps. Le côté de mon pied le frappa au menton avec beaucoup plus de force qu'un coup de pied normal. Il tomba comme une pierre. Ça lui apprendrait à faire chier une danseuse de salon dans un club de striptease.

— Et après ? hurla Candy, en ponctuant la question d'un crissement effrayé.

Je lançai un regard dans sa direction. Elle courait devant les serviteurs, les yeux encore écarquillés et effrayés.

Les princesses dragon n'ont pas d'armes naturelles et leur seule défense est de résister au feu. J'attrapai la chaise la plus proche et la fracassai sur la tête du serviteur au sol, juste pour être sûre. Puis, je me mis à courir vers le bar.

— Mets la musique !

Du coin de l'œil, je vis Candy grimper sur la plateforme du DJ. Deux serviteurs la suivaient avec la grâce paresseuse typique d'un prédateur sûr de lui. Elle ne se battait pas contre eux, elle ne courait pas. Ils n'avaient aucune raison de se presser. Les sept serviteurs qui m'étaient « assignés » se regroupèrent à nouveau et paraissaient *énervés*. Candy ne se battait pas, et moi, je me battais un peu trop à leur goût.

Tant pis. Je sautai sur le bar et pris une bouteille de vodka maison bon

marché.

— Alors, cette musique, Candy ?

— Je pense que c'est bon !

Les haut-parleurs se mirent en marche en grésillant. Une seconde plus tard, le début de « Hammer to the Heart » de Tamperer se fit entendre dans toute la salle.

— Attrape !

Je lui jetai la vodka avec autant de force que possible, en priant pour que le bouchon reste en place et que j'aie bien visé. Quelqu'un entendit mes prières, peut-être pour la seule fois de la nuit, parce que la bouteille atterrit pile dans le bon sens dans la main de Candy comme la balle gagnante d'un match de baseball à la fin de la neuvième manche.

— Maintenant, immole-toi !

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Quoi ?

— Immole-toi !

J'attrapai deux bouteilles de plus et les lançai sur le chef des serveurs. Ils les écartèrent, mais ça n'avait pas d'importance, car prendre le temps de les bloquer les avait ralentis et c'était tout ce que je voulais.

— Ce sont des humains à l'origine, tu te rappelles ?

Les yeux de Candy restaient écarquillés, mais elle avait compris. Les princesses dragon sont résistantes au feu. De ce que je sais, les serveurs des dragons, aussi... mais les humains non, et ces serveurs étaient nés humains. Ils auraient sûrement peur du feu par principe, même si ça ne pouvait pas les blesser.

Dévisant la bouteille, Candy s'en vida le contenu sur la tête pendant que je continuais à lancer tout ce que je pouvais trouver sur les serveurs les plus proches. Deux d'entre eux accélérèrent le mouvement, réalisant qu'il se passait quelque chose. Puis Candy sortit un briquet de sa poche et l'alluma, envoyant une ligne de flammes bleues qui remonta de sa main vers son bras jusqu'à ses cheveux, et jusqu'à ce qu'elle s'élève comme une bougie de Noël. Les serveurs se replièrent en émettant des sifflements stridents. Même mes sept assaillants, incrédules, s'étaient retournés vers elle en grognant et en sifflant. La musique explosait, le rythme enflait dans la pièce et vibrait sous la plante de mes pieds.

Dave avait toujours voulu que je danse dans son club... En saisissant le

pistolet de ma ceinture, je m'élançai de nouveau et courus vers les serveurs.

Ils ne s'y attendaient pas. Ils ne s'attendaient pas non plus à ce que je fasse un écart à la dernière minute, tirant avec enthousiasme sans me soucier de viser alors que je courais vers la scène la plus proche. Quatre d'entre eux se séparèrent et me pourchassèrent, tandis que les trois autres restèrent en arrière, sifflant dans la confusion. Ce devaient être les plus intelligents.

Le secret avec la danse, et donc aussi avec le combat, c'est que tout est dans le rythme. Si vous n'arrivez pas à trouver le rythme, vous ne pouvez pas faire les bons pas. Les gens qui disent qu'ils ne savent pas danser ne savent pas vraiment comment se synchroniser avec le rythme de la musique et ça fout tout en l'air. Dans un combat, le rythme est généralement établi par les participants, plutôt que par n'importe quelle bande sonore extérieure... à moins que vous ayez une sono et une princesse dragon à portée de main pour jouer les DJ.

L'autre secret à propos de la danse et du combat, c'est qu'une fois qu'on trouve le rythme, il prend possession de votre corps. Je m'emparai de la barre de pole et montai sur scène pour tester le rythme de la chanson au fur et à mesure que les serveurs approchaient. Il y en avait quatre, mais la forme de la scène les forçait à n'attaquer que deux par deux. Parfait. Encore mieux : leurs mouvements suivaient maladroitement la musique.

La première paire de serveurs s'entassa contre la scène, l'un d'eux me balança un coup aux mollets. J'attrapai la barre et me mis hors d'atteinte, en lui tirant dans la queue. Il siffla et lâcha l'arme, mais ne s'écarta pas lorsque son compagnon prit une chaise et la lança dans ma direction. J'eus à peine le temps de me baisser. C'est le problème avec les bagarres dans les bars : il y a trop d'armes potentielles. Même quelqu'un qui n'a aucune idée de ce qu'il fait peut trouver plein de choses à jeter. Il était temps d'arrêter cette fête.

Les deux serveurs bougeaient, même inconsciemment, au rythme de la musique. J'arrêtai de tourner et je me penchai pour leur offrir mon plus beau sourire de tango, une main tenant toujours la barre.

— Salut, les gars, minaudai-je.

Je n'étais même pas sûre qu'il s'agissait à l'origine d'hommes, mais, quoi qu'il en soit, mon comportement devait être assez étrange pour les perturber.

— Vous voulez danser ?

Les serveurs semblaient perplexes. Puis, ils chargèrent en grognant.

J'attrapai la barre et me laissai glisser tout en visant la poitrine du serveur

principal.

— Candy, piste sept ! criai-je.

La silhouette flamboyante du DJ me fit un geste et toucha mon iPod, qui, je l'espérais, était à l'épreuve du feu. S'il survivait à cette expérience, j'enverrai un très gentil mot à Apple pour les féliciter de la qualité de leurs produits.

La musique changea brusquement : la frénésie de « Hey Ya ! » d'Outkast remplaça Tamperer. Les serveurs continuaient à me charger – mais le changement soudain du rythme les avait déstabilisés et sortis de leur zone de confort. Je tirai deux balles dans la poitrine du serveur en chef, le fis tomber et me balançai avec force pour enfoncer mon coude dans la gorge du second serveur. Je ne faisais pas preuve de pitié, j'économisais les balles. Il tomba en arrière, s'étouffant, et fut rapidement remplacé par deux autres hommes-lézards en bonne santé, tous deux désireux de me mettre en pièces.

Je tirai sur le premier dans la poitrine. Le deuxième, qui tenait le tuyau de plomb dans sa queue, me frappa le poignet et m'arracha le pistolet de la main. Je gémis et tournai à nouveau autour du poteau, levant les pieds pour le frapper au visage. Il fut déséquilibré vers l'arrière, émit un sifflement féroce, mais ne tomba pas.

— OK, plan B, marmonnai-je avant de crier : Candy ! Piste onze !

Le son empoisonné et pétillant d'Aqua jaillit des haut-parleurs, l'ajout soudain d'une ligne de basse bruyante désorienta les serveurs pendant une demi-seconde, ce qui me laissa le temps de sauter de la scène et de détalier à travers le club. Ils me suivirent. Parfait. Je cherchais un sursis, pas une évasion.

En courant vers le mur, je lançai un regard vers Candy. Elle brûlait encore d'une vive flamme, ses deux assaillants se tenaient à distance et lui sifflaient dessus. Je notai d'apporter une autre mise à jour au dossier des princesses dragons : elles n'étaient pas en mesure de créer ou de contrôler le feu, mais elles pouvaient l'attiser. Depuis le temps qu'elle brûlait, la vodka s'était évaporée. Or, les flammes ne semblaient pas s'atténuer en l'absence d'accélérateur. Elles se contentaient de sauter et de danser autour de Candy, consumant ses vêtements et ne montrant aucun signe d'extinction ou de propagation dans le reste du club.

En traversant la pièce, je sautai par-dessus Ista sans m'arrêter pour voir si elle respirait toujours. Comme il n'y avait pas de renforts dans l'immeuble et qu'il n'y avait pas d'issue de secours pour nous trois, je devais continuer à

me battre jusqu'à ce qu'elle se réveille ou que le combat soit terminé.

Quand j'atteignis le mur, j'attrapai le drapeau suspendu le plus proche et commençai à me soulever du sol en me hissant vers le plafond à une vitesse qui aurait impressionné mes instructeurs de course. La plupart des serveurs étaient toujours à ma poursuite et, pour aggraver la situation, ceux qui se trouvaient à l'arrière de la horde commençaient à devenir un peu flous. Ils ne paraissaient pas capables de rester camouflés lorsqu'ils attaquaient, mais ils pouvaient se faufiler alors que je ne pouvais pas les voir. Il fallait que le combat cesse bientôt, ou ce serait ma fin.

Je m'arrêtai à la moitié du drapeau, enveloppant une jambe autour du tissu pendant que je me balançais comme si j'avais l'intention d'auditionner pour le prochain spectacle du Cirque du Soleil. Je n'attendis même pas d'être sûre d'être en sécurité avant de sortir les revolvers de sous ma chemise et de tirer dans l'essaim des serveurs. Les échos tonitruants des coups de feu se mêlèrent aux acclamations implacables de la musique pop, donnant l'impression qu'il s'agissait d'un remix très mal pensé.

Deux serveurs tombèrent. Cela aurait pu rendre le combat plus équitable, mais il s'agissait des deux lézards qui surveillaient Candy et qui avaient soudain décidé que j'étais une cible beaucoup plus dangereuse. Ils se détournèrent d'elle pour rejoindre la horde qui se rapprochait de moi, me laissant avec moins de balles et autant de cibles à abattre. Je jurai en tirant deux fois de plus pour abattre un troisième serveur. Celui que j'avais frappé à la gorge se releva et courut se joindre au combat.

— Putain, murmurai-je et je visai.

Ce n'était pas beau à voir.

— Candy ! Piste deux !

Aqua laissa place à Pink. Si je devais me faire déchiqueter, au moins, je n'aurais pas à avoir honte de mon choix de chanson pour ma dernière danse.

— Maintenant, sors d'ici ! Cours !

Je discernai mal l'expression de son visage voilé par le crépitement des flammes. Pourtant, je crus voir un hochement de tête avant qu'elle ne se retourne pour s'enfuir vers la porte du couloir, me laissant avec les serveurs qui me chargeaient et le cri des guitares électriques.

— D'accord, bande d'enfoirés de lézards, grognai-je. Dansons.

J'ouvris le feu. Ils chargèrent.

Le truc avec les Waheelas, c'est qu'ils sont comme les montres Timex

qu'utilisent les cryptides subarctiques : ils peuvent prendre un coup et continuer à faire tic-tac. À peu près au moment où le reste des serviteurs atteignit le mur, me poussant plus loin vers le haut du drapeau alors qu'ils m'agrippaient les chevilles avec leur queue, Istas s'assit.

D'abord, elle se frotta la mâchoire. Puis elle regarda autour d'elle, désorientée. Et puis elle vit son ombrelle, qui non seulement était tombée par terre en même temps qu'elle, mais qui avait été piétinée par plusieurs serviteurs. La dentelle était déchirée. Une grande empreinte de pas avait entaché sa surface jusqu'alors intacte. Istas, voyant ses biens traités avec un manque de respect évident, se mit à grogner. Et puis elle déboutonna ses chaussures.

Je me sentis presque désolée pour les serviteurs. Bien sûr, c'étaient des hommes-lézards flippants qui essayaient de me tuer, mais ils n'agissaient pas de leur plein gré. Ils avaient été des hommes avant que toute cette folie ne commence – et en tant qu'hommes, ils n'avaient probablement jamais entendu parler des Waheelas et encore moins appris que les énerver était une mauvaise idée. J'atteignis l'un d'eux à l'épaule, et un autre à la queue. Istas se leva, se tint en équilibre sur la pointe des pieds et rugit.

Le son n'avait rien d'humain, ce qui était logique, puisque techniquement, Istas n'avait plus de gorge humaine. Son cou gonflait aussi vite qu'une chambre à air alors que sa musculature triplait en masse et en densité. Un peu comme l'Incroyable Hulk si Bruce Banner avait été une serveuse au lieu d'un scientifique. Plusieurs serviteurs se tournèrent pour lui siffler dessus. Istas rugit à nouveau et, alors que son cri de défi résonnait encore dans le club, elle chargea.

Les serviteurs durent trouver étrange qu'une mignonne petite fille en uniforme se mette à courir vers eux en hurlant. La suite leur réserva une surprise de taille. Au deuxième pas, sa taille doubla, ses bas se déchirèrent et les coutures de son joli petit uniforme craquèrent. Au troisième pas, ses vêtements tombèrent en lambeaux, ce qui était sans importance puisque sa fourrure poussa, recouvrant son corps d'une épaisse couche protectrice de poils roux et noirs. Au quatrième pas, ce n'était plus vraiment un bipède. Les changements s'accéléchèrent ensuite, tout comme Istas, et lorsqu'elle frappa les serviteurs, elle avait achevé sa transformation. Elle ressemblait à un loup de la taille d'un ours grizzli, avec les pattes flexibles du grizzli et l'esprit furieux d'une Lolita gothique enragée.

Les serviteurs n'avaient aucune chance. Elle gifla deux d'entre eux, comme s'il s'agissait de quilles de bowling, et je retombai sur le sol, mettant trois balles dans la tête du dernier qui tenait encore debout. Istars en poursuivit deux jusqu'à ce qu'ils tombent et ne se relèvent plus.

— Je crois qu'ils sont morts, déclarai-je en contrôlant ma respiration pour éviter l'hyperventilation.

Un des serviteurs plus près de moi trembla. Je lui tirai deux balles dans la colonne vertébrale. Il s'arrêta de bouger. Je recommençai :

— Maintenant, ils sont tous morts.

Istars rugit, frappant une dernière fois un des serviteurs tombés au champ d'honneur avant de se retourner pour explorer la pièce à pas lents. Les cheveux le long de ses épaules et de sa colonne vertébrale étaient hérissés, ce qui la grandissait encore. Comme si elle avait besoin de ça... Elle termina son circuit, grogna et s'approcha de moi en trotinant, ses griffes grattant le sol du club de façon audible.

— Ça va ? demandai-je.

Elle me lança ce qu'on pourrait appeler un regard amusé.

— Désolée. Réflexe. Viens, allons trouver Candy. Elle n'est pas en sécurité toute seule ici.

— Elle n'est pas seule, dit une voix derrière nous.

Je me retournai vers la porte du couloir, confuse.

— Dave ? Je croyais que tu étais parti avec le reste du... Oh mon Dieu, Dave, je suis vraiment désolée pour les dégâts. Pour notre défense, ils essayaient de nous tuer... Attends, quoi ?

J'arrêtai de parler en comprenant ses mots.

— Où est Candy ?

Dave nous regardait bizarrement, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon bon marché en polyester.

— Elle n'est pas seule, dit-il. Je suis vraiment désolé, Verity, mais les affaires sont les affaires, et tu n'aurais jamais dansé pour moi de toute façon.

Je reculai, ma hanche touchant l'épaule d'Istars.

— Dave ? répétai-je perdue.

— Bonne nuit, mademoiselle Price.

Il sortit les mains de ses poches et souffla sur une substance d'un blanc étincelant que je reconnus : c'était l'arme de la Fée des dents.

Nous perdîmes connaissance avant même de toucher le sol.

## Chapitre 24

« Eh bien, merde. »

— Frances Brown

### **À une certaine distance sous les rues de Manhattan, maintenue captive du culte du serpent**

La poussière de Fée des dents sert à s'assurer que les enfants endormis le restent pendant que la Fée se nourrit. Les besoins alimentaires spécifiques des Fées des dents ne sont pas pertinents et sont un peu dégoûtants, alors n'en parlons pas. Même moi, j'ai mes limites. La dose standard, selon le *Guide des Pixies, Esprits, et Autres Parasites Domestiques* de grand-père Thomas, est une petite pincée. Une petite pincée, à l'échelle d'une main de poupée Barbie. Dave en avait lâché deux poignées entières sur moi et Istas. Pas étonnant qu'en reprenant connaissance, j'eus l'impression qu'on m'avait administré un shoot de curare, de chloroforme et de venin de cockatrice. Je gémis, essayant de lever la main et d'essuyer le sable résiduel de mes yeux. Mon bras ne bougea pas. Je ne le sentais plus. Cette prise de conscience me réveilla complètement et quand j'ouvris les yeux, je vis un plafond haut qui ressemblait à du béton coulé à travers des tuyaux en laiton massif. Les égouts. J'étais quelque part dans les égouts mais, cette fois, j'étais soit paralysée, soit attachée. Ma situation empirait à chacune de mes descentes.

J'essayai de bouger différentes parties de mon corps. Rien ne fonctionna, mais au moins je sentais mes mains et mes pieds en me concentrant. Tous mes membres étaient encore liés et ils ne me répondaient juste pas pour le moment. Je commençai à passer en revue tout ce que je savais sur la poussière des Fées des dents, en essayant de me rappeler s'il y avait un seuil de surdosage connu.

— Je vois que notre invitée est réveillée, dit une voix joviale.

Je me tournai vers elle ou essayai en tout cas. Je ne réussis qu'à faire tressaillir les muscles de mon cou. C'était mieux que ce que j'avais pu accomplir jusqu'à maintenant. Je m'en contenterais.

— Je suis désolé de la façon dont nous vous avons amenée ici, ma chère. Une telle violence était superflue et je m'en excuse.

J'émis un grincement étranglé. Il y avait mieux comme réponse, cette histoire de paralysie commençait à m'énerver.

— Oh, encore une fois, je suis désolé... Je n'ai pas réfléchi. Voilà.

Des mains charnues saisirent les côtés de ma tête et la tournèrent vers l'orateur : un grand homme au visage rouge et aux cheveux clairsemés vêtu d'un costume Brooks Brothers flambant neuf. Qui que soit mon kidnappeur désolé, il avait de l'argent.

— Est-ce que c'est mieux ?

J'émis à nouveau un gargouillis. Il hocha la tête comme si je venais de dire quelque chose de brillant.

— C'est ce que je me disais. Je suis désolé que nous ayons à nous rencontrer dans de telles circonstances, mademoiselle Price. Je suis un grand fan de votre travail. Oh, ne soyez pas surprise, nous avons gardé un œil sur vous depuis que vous êtes arrivée sur la côte Est. L'accord que votre famille a passé avec les races non naturelles qui combattent l'humanité pour la domination de notre planète est admirable. Idiot, mais admirable.

Si je pouvais avoir l'air surpris, je pouvais aussi lui jeter un regard noir. Je le fis, souhaitant que les regards puissent réellement tuer pendant que je fixais le trou du cul qui était apparemment responsable de ma situation actuelle. Le connard qui, à moins que mon instinct n'ait déraillé, faisait partie de la secte qui avait tué Piyusha.

En gloussant, il se pencha et m'ébouriffa les cheveux.

— Est-ce que quelqu'un vous a dit que vous étiez adorable en colère ? Le sédatif que notre agent vous a administré ne fera bientôt plus effet et, alors, nous pourrons commencer. Je suis désolé, mais vous ne pourrez pas être anesthésiée pendant le rituel. Cela pourrait contrecarrer nos plans et il y a déjà trop de variables. En tant que scientifique, je suis sûr que vous comprenez pourquoi je ne peux pas prendre le risque.

Je continuai à le fixer. Un méchant se lance dans un monologue pour deux raisons : soit il essaie de gagner du temps, soit il est sûr que vous n'avez aucun moyen de vous échapper. Ce connard combinait apparemment les deux. Il avait besoin de gagner du temps jusqu'à ce que je ne constitue plus un danger pour la délicate nature de son dragon et il était clair qu'il n'avait pas peur que je m'en aille de sitôt.

Les picotements dans mes mains et mes pieds s'intensifièrent. S'il avait continué son monologue un peu plus longtemps, j'aurais pu le surprendre. Son dégoût de la communauté cryptide de la ville signifiait que, bien qu'il puisse travailler avec eux, il n'était pas enclin à les écouter. Dommage pour lui parce que, s'il y avait une chose sur laquelle ils auraient tous pu s'entendre, c'était sur le fait qu'on ne devait jamais s'en prendre à la famille Price. Pas à moins d'être déjà vidé de son sang... et encore !

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Vous faites une grande faveur à la race humaine. On se souviendra de votre participation bien après que votre famille de traîtres soit effacée des livres d'histoire.

Je grognai à nouveau en le regardant. Si je n'avais pas su qu'il ne travaillait pas seul, son discours me l'aurait appris : quelqu'un qui n'osait pas prononcer le mot « sacrifice » ne serait capable pas d'en faire un de ses propres mains.

— Je suis désolé, ça va faire mal. J'aurais aimé qu'il y ait un autre moyen. Malheureusement, la situation est délicate...

Mon ravisseur continua de monologuer pendant encore quelques minutes pour me décrire en termes vagues ce que lui et ses acolytes comptaient me faire subir. Il eut recours à des euphémismes et prétendis même qu'il n'y aurait pas d'effusion de sang. Je continuai à grogner. Finalement, mes réponses cessèrent de l'amuser et il ramena ma tête à sa position d'origine avec un jovial « Eh bien, je vais vous laisser un peu de temps pour vous faire à cette idée », avant de me laisser seule.

J'écoutais attentivement l'écho de ses pas. Je n'avais pas entendu d'autres voix pendant qu'il me parlait, et rien n'interrompait le « clac-clac-clac » de ses coûteuses chaussures de ville contre le béton. Un autre signe qu'il devait collaborer avec d'autres personnes au sein de la secte : une personne qui avait la moindre idée de ce qu'il faisait ne serait pas assez stupide pour descendre dans les égouts avec des chaussures comme ça. Elles ne lui donneraient aucune adhérence si l'endroit était inondé.

Je comptai jusqu'à dix, à l'affût de bruits de pas revenant dans ma direction. Rien. J'essayai alors de fléchir mes doigts et mes orteils, comme si j'auditionnai pour jouer dans un remake bidon de *Kill Bill*. Les picotements devenaient plus forts. Il ne me fallut pas longtemps avant que mes orteils ne tremblent en réponse à mon injonction, suivis de mes doigts, puis de mes mains. La sensation commença à remonter si vite sous ma peau qu'elle devint douloureuse. Je serrai les dents – youpi, je pouvais serrer les dents ! Je

continuai à m'efforcer de faire réagir mon corps.

Me reconnecter à mon corps m'apporta une foule d'informations. J'étais attachée avec une ceinture et pas une ficelle, car ce qui me tenait en place était lisse comme du cuir (et étant donné le costume que portait mon ravisseur, peut-être du vrai cuir). J'étais nue ou presque, car les lanières de cuir pressaient directement ma peau. Trois sangles pour mes jambes, une pour ma taille, une pour mon torse et une autre pour mes épaules. La personne qui s'était chargée d'attacher les sacrifiées faisait du bon boulot, il fallait bien le reconnaître.

Quelqu'un grogna à ma droite. Je tournai la tête vers le son, assez contente de voir que je parvenais à le faire, et vis Istas. Elle était attachée à un brancard de métal, nue, avec des symboles obscurs dessinés au marqueur sur toute la longueur de son corps. Les mêmes symboles que j'avais trouvés sur Piyusha. Ses cheveux étaient attachés en nattes, ce qui rendait la vision encore plus surréaliste.

Elle gémit de nouveau avant de se lécher les lèvres et de chuchoter, les yeux encore fermés :

— Est-ce qu'on a perdu parce qu'on s'est mal comportées ?

— Non.

J'essayai de murmurer, mais ma voix était encore plus ténue que celle d'Istas. Mes cordes vocales étaient encore un peu paralysées.

— On a perdu parce que le connard pour qui on travaille a décidé de nous vendre.

— Oh, parfait.

Les épaules d'Istas se tendirent alors qu'elle essayait de bouger. La tension mourut sans produire d'effet visible.

— Je vais adorer lui retirer les entrailles et les lui montrer, déclara-t-elle.

Elle marqua une pause et ajouta :

— Je crois que je me ferai un chapeau avec son rein.

— D'accord, eh bien, c'est un objectif, acquiesçai-je à voix basse. D'abord, on doit se libérer. Puis on pourra penser à étripier les gens. Tu peux te transformer ?

— Je ne sais pas.

Istas se tendit à nouveau, les muscles de son cou ondulèrent dans sa tentative pour se transformer. Puis sa peau redevint lisse quand elle s'affaissa en haletant.

— Non, je ne peux pas.

— D'accord, merci d'avoir essayé.

Je pouvais à nouveau sentir mes épaules. Je les déplaçai vers l'avant lorsque le cuir s'enfonça dans mes poignets. J'étais toujours faible et déconnectée de mon corps, mais je pouvais bouger et c'était suffisant.

Grandir dans ma famille signifiait subir des embuscades le jour de son anniversaire, recevoir des arbalètes pour Noël, et participer à des jeux de balle au prisonnier où les balles étaient parfois truquées et explosaient. Cela signifiait aussi apprendre à se sortir d'une grande variété de pièges mortels. Ne pas se détacher pouvait vous faire rater le dîner ou, pire encore, vous forcer à admettre que vous aviez manqué le dîner parce que votre petite sœur vous avait attachée au canapé. Encore une fois.

Les lanières de cuir devaient être destinées à nous empêcher de nous faire des bleus. Peut-être que les personnes qu'on sacrifie sont comme les pommes qui se détériorent quand elles sont abîmées. Quelle qu'en soit la raison, le cuir était mieux que la corde, car il n'était pas aussi susceptible de m'arracher la peau quand je commençai à me tortiller. Je me liquéfiai autant que je le pus, laissant les restes de poussière de Fée des dents faire la majeure partie du travail pour moi. Expirant jusqu'à en avoir mal aux poumons, je réussis à créer un espace de presque un centimètre entre ma peau et le cuir. Une fois cela accompli, j'étirai mes orteils et commençai à tirer.

Je dus m'arrêter deux fois pour respirer. La deuxième fois, je surpris Ista la tête penchée sur le côté, en train de m'observer. Je lui offris un petit sourire et continuai à travailler.

La danse de salon enseigne la force, l'endurance et surtout la souplesse. Je donnai à ma jambe gauche une dernière traction ferme et je retirai mon mollet des deux lanières inférieures en cuir. Après une pause pour prendre une respiration plus profonde, je répétai l'astuce, cette fois en libérant mon mollet droit. J'étais encore coincée, mais maintenant que j'avais réussi à amorcer les choses...

— Eh bien, quelle assiduité !

Une main se posa sur mon épaule. Je renversai la tête en arrière, et sans surprise, vis que le membre de la secte qui était bien habillé était de retour. Il rayonnait comme un Père Noël dément, secouant la tête en s'extasiant :

— Ma chère, vous êtes vraiment étonnante. C'est dommage que quelqu'un avec votre entraînement et votre potentiel doive... eh bien, vous pouvez

arrêter de vous battre maintenant. C'était un bel essai, mais ce n'était tout simplement pas suffisant. Les garçons !

Le sifflement qui accueillit son appel me désigna ce qui apparut avant même que le premier serviteur n'entre en scène. Il boitait et le regard qu'il braquait sur moi était lourd de menaces, plus que d'habitude pour un homme-lézard.

— Je crois qu'on s'est déjà rencontrés, dis-je.

— Oh, vous avez rencontré plusieurs des garçons, dit le méchant Père Noël, en retirant sa main de mon épaule. C'est bon de réunir la famille, n'est-ce pas ? Les garçons, emmenez-les à la Chambre du Dragon.

Les serviteurs s'assurèrent de bien me rattacher les jambes avant de déplacer le brancard. Les muscles du cou d'Istas se gonflèrent à nouveau quand ils commencèrent à la pousser vers la porte. C'était le seul changement visible dans son anatomie et il passa rapidement. La poussière de Fée des dents doit avoir un effet plus incapacitant sur la physiologie du Waheela, car je me sentais presque revenue à la normale. Encore un peu tremblante, et doublement nue sans mes armes, mais quand même, presque normale.

Les serviteurs poussèrent nos civières dans un tunnel d'égout qui avait l'air d'avoir été construit et détruit au début des années 1800. Le claquement de leurs griffes et le cliquetis des roues du brancard résonnaient tellement sur les murs arrondis qu'il était impossible d'estimer le nombre de serviteurs. J'en avais compté six, mais ils auraient tout aussi bien pu être soixante. Pas que ça ait vraiment de l'importance étant donné qu'Istas et moi étions toutes les deux attachées, mais les miracles existent, et aucun miracle ne s'est jamais produit sans un coup de pouce.

La pièce au bout du tunnel donnait l'impression que la chambre dans laquelle nous nous étions réveillées était petite. Les murs étaient en pierre naturelle, taillés dans la roche par le temps et l'érosion, plutôt que par l'intervention humaine. Des gens vêtus de longues robes brunes se tenaient devant nous, attendant notre arrivée. Et derrière eux, avec sa tête massive reposant sur ses membres antérieurs croisés, dormait le dernier des dragons mâles.

J'en eus le souffle coupé. Une crainte mêlée d'admiration me prit aux tripes, reléguant notre captivité et notre sacrifice imminent au second plan. Comme les dragons étaient censés s'être éteints avant l'avènement de la photographie, les livres ou les guides ne montraient que des dessins, et la

moitié du temps ces dessins étaient en désaccord les uns avec les autres et représentaient une image encore moins fiable de ce qu'étaient vraiment ces créatures. Le nombre de membres, le nombre d'ailes et même le nombre de têtes faisaient l'objet d'un débat. Au moins un des premiers bestiaires du Covenant montrait le dragon comme une sorte de naga de grande taille, la princesse dragon n'étant rien d'autre qu'un leurre sortant de sa queue. Il n'est donc pas surprenant que je ne sois pas préparée à la réalité de ce qui se présentait devant moi. Rien n'aurait jamais pu m'y préparer.

La tête du dragon avait la même forme que celle d'un dinosaure de type « raptor », mais en bien plus gros. Elle faisait la taille d'une petite voiture, couverte d'écailles vert nacré qui réussissaient à paraître délicates, malgré leur taille. Ses yeux étaient fermés, mais, à en juger par la taille de ses paupières, ils étaient un peu plus grands qu'une boule de bowling. Il avait des mains – des mains immenses, couvertes d'écailles et se terminant par des griffes, mais des mains tout de même, ainsi qu'un long cou serpentin qui menait à l'immense masse de son corps. Ses ailes étaient enroulées comme des parapluies brisés le long de sa colonne vertébrale. Il n'était pas possible qu'elles puissent le soutenir... mais c'était peut-être ce qui avait causé la perte des dragons. Peut-être que les mâles ne pouvaient voler que lorsqu'ils étaient jeunes, avant de dépasser l'envergure potentielle de leurs propres ailes. Ils ne pouvaient pas faire une taille démesurée dès la naissance, sinon les princesses dragons n'auraient jamais pu les enfanter.

Son souffle était lent et serein. Quoi qu'aient tenté les membres de la secte pour le réveiller, il était clair que ça n'avait pas fonctionné. C'était presque dommage. Je n'étais peut-être pas capable d'amadouer les membres de la secte, mais si je leur avais proposé de leur ramener des filles, ils auraient sûrement apprécié la monnaie d'échange.

L'un des serviteurs qui poussait Istas grogna soudain et sauta loin de son brancard. Je me retournai et souris en voyant le sang couler le long de son menton.

— Tu t'es approché un peu trop, près, c'est ça ? criai-je.

Il se retourna et me siffla dessus.

— Allons, allons, dit le méchant Père Noël. Soyez sages, vous êtes toutes les deux sur le point de nous aider dans une grande entreprise.

— Euh, pas tant que ça, vraiment. Les sectes du serpent sont plutôt dépassées. Vous n'auriez pas pu rejoindre un club de danse swing ou autre

chose ? Ce n'est pas pour être désobligeante ni rien, mais vous pourriez perdre quelques kilos, et ce serait un moyen de rencontrer des femmes sans les déshabiller et leur gribouiller des trucs dessus.

Le Père Noël se renfrogna.

— Je vois que vous n'allez pas être raisonnable. Je vais vous laisser l'honneur d'être la première à nous quitter aujourd'hui. Marcus ! Claude ! Préparez le cercle rituel.

Moi et ma grande gueule... Deux des hommes en robes brunes s'approchèrent de mon brancard et me conduisirent loin d'Istas et vers le dragon qui dormait.

J'observai le cercle du rituel qui faisait environ trois mètres de diamètre. Il était dessiné sur le sol de pierre brute avec du marqueur, et semblait avoir été retracé au moins une fois dans le sang ; les lignes étaient d'un brun-rouille et irrégulières sur les bords, comme si elles avaient été travaillées avec quelqu'un qui ne coopérait pas. Je percevais une demi-douzaine de sortes de sang – le cuivre-fer acéré de l'homme, la morsure légèrement acide de la harpie et la douceur sucrée de l'érable de Madhura. Une bulle de fureur s'éleva dans ma poitrine, me poussant involontairement à lutter contre mes menottes. Je voulais tuer ces gens. Je voulais tous les tuer.

Tout ce que j'avais à faire, c'était percer un tas de lanières de cuir épais et leur botter le cul, nue, sans arme. D'une façon ou d'une autre, je ne pensais pas que ce serait aussi facile que ça en avait l'air – une pensée qui fut renforcée lorsque l'une des personnes s'avança, tenant un bol de sang rubis profond entre ses mains tendues. Je lui jetai un coup d'œil.

— *Betty* ?

La matriarche des princesses dragon m'adressa un sourire à la Mae West.

— Tu t'attendais à quelqu'un d'autre ? me demanda-t-elle.

— Mais...

— Si je les aide, ils laissent mes filles tranquilles. Je suis sûre que tu comprends l'importance de la famille.

Elle se pencha, en posant le bol sur mon ventre et trempa ses doigts dans le liquide.

— Et puis, j'ai... un intérêt certain... pour leur réussite. Une fois que ce beau garçon sera réveillé, tout changera.

— Même s'il est contrôlé par une secte ? crachai-je. Je pensais qu'on était du même côté.

— Je suis du côté de celui qui réveille le mâle, décréta-t-elle, en commençant à tracer les symboles sur mon corps avec ce qui était indéniablement du sang. Se penchant plus près, elle murmura :

— Pourquoi est-ce que je t’aurais donné l’or sinon ? Il a fallu que tu ailles révéler à Candy que ce beau spécimen était en bas et elle l’a répété au Nid parce qu’elle ne savait pas quoi faire d’autre. Je devais faire un geste pour leur montrer que j’étais sérieuse et que je voulais le retrouver. En te donnant l’or, je t’évitais d’être transformée, pas d’être tuée. Tu ne mérites pas une telle transmutation. Ce que le Covenant nous a volé nous sera rendu, et sans ton aide.

Je ravalai un cri. Encore la même ritournelle : on accusait notre famille de faire encore partie du Covenant, et rien de ce que nous avons fait depuis notre départ ne suffisait à effacer notre passé.

— Salope !

— Oui, ma chère et j’ai eu le temps de le devenir.

Elle frotta ses doigts sanglants contre mes joues avant de reculer pour s’atteler à mon ventre et mes jambes. Sa voix reprenant le ton de la conversation, elle continua :

— Ce sera prêt dans un moment.

— Bien, déclara un des membres, nous n’avons jamais eu un double sacrifice et j’ai besoin de me lever tôt demain.

— Vraiment désolée que ma mort soit un désagrément pour toi, connard, crachai-je.

Il me détailla.

— Nous n’avons jamais fait de sacrifice humain avant, non plus. On est sûr que ça ne va pas nous retomber dessus ?

— Oh, non, le rassura le méchant Père Noël, tandis que Betty traçait les symboles sur ma hanche. Sa famille a participé à l’éradication des dragons quand ils gouvernaient encore le ciel. Sa mort sera la preuve que notre désir de réinstaurer la domination des dragons est sincère. Même si le dragon sert nos intérêts, nous servirons aussi les siens.

— Me tuer ne le réveillera pas ! hurlai-je. Les dragons n’utilisent pas les sacrifices humains pour se réveiller !

Le méchant Père Noël regarda Betty qui secoua la tête.

— Elle ment, dit-elle.

— Même si ça le réveillait, vous avez une idée du concept de poids et

taille ? demandai-je. Comment allez-vous sortir le dragon de sous de la ville ? Avec un chariot élévateur ? En creusant un très grand trou dans le centre-ville et en croisant les doigts pour que personne ne remarque votre lézard super géant avant que vous ne soyez prêts ? Au cas où vous n'auriez jamais vu un film de Godzilla, laissez-moi vous rappeler qu'un monstre cracheur de feu lâché dans une grande zone urbaine ne finit jamais bien pour personne.

— On a plus qu'un « monstre cracheur de feu », objecta le méchant Père Noël, en indiquant d'une main les serviteurs. On a une armée de fidèles.

— Arrête de parler avec cette petite salope et tue-la, asséna Betty en s'emparant du bol de sang et en s'écartant. Je vais avoir une migraine à force de t'écouter déblatérer.

— Reste à ta place, espèce de pute contre nature, rétorqua le Père Noël d'un ton posé.

Betty fit un pas de plus en arrière, furieuse, mais pas particulièrement surprise. Elle savait ce qu'elle faisait en se joignant à eux.

— Mes excuses, maître, répondit-elle de sa voix Mae West.

— Ne l'oublie plus, ordonna-t-il en faisant un pas en arrière pour dire aux autres de se rapprocher. La vierge est prête pour son voyage glorieux dans les abysses, pour porter la nouvelle de notre foi et mériter le soutien du dragon. Bientôt, elle...

— Attends, attendez, l'interrompis-je en tirant involontairement sur les liens alors que j'essayais de m'asseoir. Vous pensez que je suis une *quoi* ?

Les membres du culte se tournèrent pour me dévisager avec des expressions passant de la colère à la perplexité. Certains d'entre eux sortirent de longs couteaux acérés de leur robe. C'en était trop. En m'affaissant contre le brancard, j'éclatai de rire.

Les membres n'avaient encore jamais eu affaire à une sacrifiée qui riait, parce que mon rire hystérique les plongea dans un chaos total. Ils s'approchèrent de moi, en se demandant pourquoi je riais, et ce que je savais qu'eux ne savaient pas, et exigeant surtout que j'arrête ça tout de suite. Le méchant père Noël sembla comprendre parce qu'il s'approcha de Betty, les joues rouges de colère avant de crier :

— Tu as dit qu'elle était vierge ! Tu m'as assuré que c'était une offrande convenable !

— Regarde-la, dit Betty, en pointant un doigt dans ma direction tout en s'écartant de lui. Elle ressemble à sa grand-mère et je connais sa famille ! Il

n'y a aucun moyen pour qu'elle ne soit pas convenable !

— Grand-mère a bien dû faire l'amour de temps en temps, sans quoi je ne serais pas là, m'esclaffai-je. C'est le principe des « grands-parents » !

*Verity, tu es là ?*

La question de Sarah me parvint une demi-seconde avant que le sifflement statique de « la télépathie » n'entre en action à l'arrière de mon l'esprit. J'en fus surprise et je m'arrêtai de rire pendant une demi-seconde avant de reprendre, encore plus fort qu'avant. Les membres n'arrêtaient pas de se disputer. Un seul d'entre eux sembla réaliser que le meilleur moyen de m'empêcher de rire serait de me tuer. L'homme qui avait une matinée devant lui se dirigea vers moi, le couteau brandi au niveau de sa poitrine. Si je n'étais pas coopérative maintenant, je le deviendrais une fois morte.

Les pattes avant d'Istas lui frappèrent la poitrine alors qu'il était encore à quelques mètres de moi, et il tomba par terre. Le son de ses grognements était presque assez fort pour noyer le son de la chair qui se déchire, même si rien n'aurait pu bloquer ses cris. Les autres cessèrent de se disputer et il y eut un moment de silence stupéfait avant que la plupart d'entre eux ne se mettent à crier et à courir vers la sortie. Les serviteurs réagirent mieux, peut-être parce qu'ils avaient été créés, à un certain niveau, pour combattre ; ils sortirent des armes de l'intérieur de leurs vêtements en lambeaux et se placèrent en formation défensive autour du Père Noël maléfique, en émettant des sifflements vicieux. Istas était peut-être intimidée, mais pas assez pour arrêter de déchiqueter l'homme à terre.

Betty recula jusqu'à ce que sa hanche touche le brancard. Il bascula de quelques centimètres sur le côté et lorsque ses roues grincèrent, elle laissa échapper un cri. Se tournant vers moi, elle saisit la sangle supérieure et demanda :

— Si je te relâche, tu me protégeras ? En souvenir du bon vieux temps ?

Sa tentative de sourire ressemblait plus à une grimace de terreur. Ce look lui allait plutôt bien.

— Pour tout ce que j'ai fait pour ta famille ?

L'homme qu'Istas avait renversé ne criait plus, laissant place aux seuls bruits de chair déchiquetée. Je me demandais combien de temps il lui faudrait pour réaliser qu'il était mort et qu'elle pouvait viser une cible plus intéressante.

— Si tu avais fait cette offre il y a cinq minutes, j'aurais peut-être été

beaucoup plus intéressée, répondis-je. Que penses-tu de cette offre : tu me laisses partir et je n'appelle pas Iostas pour qu'elle t'arrache le visage ? Elle le fera peut-être de toute façon, mais tu auras plus de chances de courir si elle n'en a pas après toi.

Betty me dévisagea, une expression de rage peinte sur le visage.

— Espèce de petite...

— L'offre va bientôt expirer, Betty. Accepte-la maintenant ou cours le plus vite possible en espérant que je ne lui demande pas de venir te chercher.

La tête d'Iostas apparut derrière elle, presque au niveau de l'épaule de Betty. Un grognement profond sortit de la gorge du Waheela.

— Écoute, l'offre va expirer. Tu me laisses partir ou Iostas te mange.

Iostas gronda et je crus discerner une confirmation.

— Très bien, d'accord. Ne me tue pas.

Betty avança ses mains tremblantes vers le brancard. Puis, elle s'écarta en sortant un pistolet de sa robe pour tirer dans la poitrine d'Iostas. Iostas grogna et tomba. Betty se retourna vers moi.

— Espèce de petite salope, siffla-t-elle, le visage collé au mien. J'attends de tuer un membre de ta famille depuis cinquante ans. Et, quand tu seras morte, chaque cryptide de la ville saura que tu es celle qui nous a vendu, qui a dit aux membres de la secte où nous trouver. Le nom de ta famille est enfin noirci, grâce à toi !

Elle arma le pistolet. Un coup de feu partit.

Il ne provenait pas de son arme. Betty trembla, levant la main pour toucher le trou que la balle avait fait dans sa gorge. La balle était passée à travers, manquant les artères principales... mais en fait, quand on tire sur quelqu'un dans la gorge, les artères principales sont en quelque sorte un crédit supplémentaire. Le sang coula entre ses doigts et une expression de perplexité totale apparut sur son visage vieillissant de Mae West. Betty tomba, révélant le tireur. Candy se tenait derrière elle. Des traces de suie maculaient son visage et sa gorge, elle était vêtue d'un simple haut de coton bon marché, le genre qui n'a pas vraiment besoin d'être ajusté pour vous rendre décente. Elle avait les deux mains enroulées autour de la crosse du pistolet et elle tremblait.

— Je ne savais pas que tu savais tirer, dis-je bêtement.

Candy eut un sourire forcé qui disparut quand plusieurs serviteurs se déplacèrent vers elle, en la bloquant, ainsi que toute cette partie de la caverne.

J'essayais d'enlever les liens qui me retenaient. La connexion télépathique était toujours là et devenait plus forte.

— Sarah ? criai-je en essayant de penser aussi fort que possible. Un peu d'aide ?

*On arrive, répondit-elle. Candy est partie devant. Tu es blessée ?*

— Pas encore.

*On est presque là. Essaie de rester en vie.*

— Attends, « nous » ?

Je me tortillai à nouveau pour me débarrasser de mes liens, essayant de voir Ista qui n'avait pas bougé depuis que Betty lui avait tiré dessus.

— Sarah, de qui tu parles quand tu dis « nous » ?

Ma cousine cuckoo ne répondit pas. Quels que soient les obstacles qui lui barraient la route, ils étaient assez distrayants pour l'empêcher de me parler. Les membres de la secte couraient dans tous les sens et Candy criait dans le langage sifflant des dragons. De ma position, il était impossible de dire si ça fonctionnait, mais comme elle parlait encore, plutôt que de crier comme si on la déchirait en morceaux, je dirais qu'ils ne lui faisaient pas de mal.

Des cris retentirent dans le couloir reliant la chambre du dragon à la pièce où Ista et moi avions été retenues prisonnières et plusieurs des membres qui avaient fui dans cette direction revinrent en courant comme si leurs robes étaient en feu. Je tirai sur les lanières... et réussis à bouger d'un centimètre. Tout le sang que Betty avait versé sur moi avant que Candy ne lui tire dessus agit comme un lubrifiant, rendant ma peau glissante et facilitant ainsi mes mouvements. Personne ne semblait s'en prendre à moi pour le moment ; avec Candy armée d'un pistolet et des cadavres au sol, j'étais le moindre de leurs soucis. En fléchissant les pieds aussi fort que je le pouvais, je commençai à dégager mes jambes.

Libérer mes jambes était plus facile maintenant que j'étais couverte de sang et que je ne craignais plus d'être sacrifiée et offerte à un dragon endormi. Je parvins à les rendre un peu plus lâches, puis je m'arrêtai pour respirer et poussai sur mes talons en m'appuyant contre le brancard. Je tirai vers le bas. Le sang avait rendu le métal glissant, et les liens offraient moins de résistance.

— Amateurs, marmonnai-je.

Je me tordis la tête sur le côté, la glissant sous la sangle qui avait été attachée à l'origine sur mes épaules.

Une fois la tête libre, les choses devinrent encore plus faciles. La bande sur ma poitrine était assez lâche pour libérer mes mains, et il ne me resta plus qu'à tirer sur les boucles imbibées de sang sur les côtés des sangles pour qu'elles se détachent. N'importe quel détenu d'un asile du XVIIIe siècle aurait pu y arriver. J'eus un peu plus de mal, mais, comparé à ce que j'avais déjà fait, c'était du gâteau.

Je glissai de la civière, presque en marchant sur Betty avant d'arriver à retrouver mon équilibre. Le combat faisait encore rage de l'autre côté de la caverne, alors je pris le temps de faire une chose sensée : piller les morts. Entre la robe marron démodée de Betty, le pistolet qu'elle portait et le couteau du membre qu'Istas avait tué, j'étais un peu mieux préparée à me battre pour sortir des égouts.

L'arme de Betty contenait encore trois balles. Ça devrait suffire en cas de besoin.

Istas était étalée là où elle était tombée, toujours en forme de chien. Je m'accroupis à côté d'elle, cherchant son pouls. Il était stable. Je glissai ma main sur sa poitrine, là où les balles l'avaient frappée ; il y avait très peu de sang. Elle était peut-être en état de choc, mais, grâce à sa physiologie, elle n'était pas en danger de mort.

— J'aimerais vraiment te faire un bilan de santé quand on sortira de là en vie, dis-je.

Istas ne répondit pas.

Je me levai, en regardant autour de moi pour voir où nous devons aller. Il y avait plusieurs tunnels qui permettaient de rentrer et sortir, et l'un d'entre eux nous permettrait d'atteindre la surface. Les serviteurs étaient concentrés sur Candy. J'utilisai la robe d'un membre mort pour essuyer une grosse partie du sang sur mes pieds et courus la rejoindre.

— Verity ! Sur ta gauche !

Je pivotai sans hésiter et tirai sur l'humain qui était en train de foncer droit sur moi. Il me restait deux balles. Ses yeux s'écarquillèrent de surprise et, pris dans l'élan, il s'effondra un peu plus loin, le corps recroquevillé. Ce n'est qu'après qu'il eut cessé de bouger que je réalisais qui m'avait averti : Sarah. L'avertissement avait été verbal et non télépathique. Les yeux grands ouverts, je me retournai.

Dominic De Luca se tenait à l'entrée de la salle et lançait des couteaux sur les membres de la secte avec une précision chirurgicale. Ceux qu'il

n'empalait pas avaient leurs propres problèmes. Ryan était l'un d'entre eux : il avait troqué son apparence humaine contre une forme beaucoup plus intimidante, celle d'un raton laveur de deux mètres de haut avec des griffes plus longues que des couteaux de cuisine, des dents acérées et la capacité de bloquer les attaques en transformant des parties de son corps en pierre. Les membres de cette secte passaient une journée vraiment pourrie.

Sarah se tenait derrière Dominic, les yeux si blancs qu'à cette distance ils semblaient briller. L'un des serviteurs les chargea pendant que Dominic lançait un couteau dans la direction opposée et elle leva la main, la paume vers l'extérieur. Le serviteur se figea instantanément.

— Qu'est-ce que...

*Il ne se souvient pas comment ses muscles fonctionnent. Je ne peux pas le retenir longtemps. Maintenant va aider Candy !*

— J'y vais, dis-je en me remettant à courir, ralentissant seulement pour tirer sur un serviteur avant qu'il ne puisse lancer une barre de fer sur la tête de Ryan.

Candy criait encore des ordres, mais sa voix prenait des accents suppliants. Elle semblait terrifiée. Je courus vers elle sans m'arrêter, enfonçai mon coude dans la gorge d'un membre et sautai par-dessus deux corps avant de plonger dans le nœud de serviteurs qui l'entourait. Plusieurs d'entre eux étaient au sol, blessés par balle à des endroits qui démontraient le manque d'expertise de Candy. Trois d'entre eux s'étaient mis entre Candy et les autres, sifflant et cliquetant furieusement. Elle devait les avoir ralliés à elle. Quatre autres essayaient de les dépasser pour l'atteindre.

— J'en ai *vraiment* marre de me battre contre des Sleestaks, grommelai-je.

Il ne me restait qu'une balle. Je visai le serviteur le plus proche et tirai avant de jeter l'arme sur le côté et de charger.

On faisait beaucoup de bruit. Entre les cris, les coups de feu, les tueries et les blessures, on aurait pu réveiller les morts. Comme cela n'est possible qu'en ayant recours à une magie rituelle très compliquée, on obtint un autre résultat, presque aussi incroyable. L'un des serviteurs tomba en poussant un dernier cri qui me fendit les oreilles quand je le poignardai au cou, puis la voix de Dieu – ou du moins la voix de James Earl Jones lorsqu'il incarne Dieu – sortit des ténèbres, une voix si profonde qu'elle sembla secouer le sol sous nos pieds :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Le serviteur qui m'avait attaquée siffla et se recroquevilla, adoptant une posture de soumission. Candy arrêta de crier, le pistolet glissa de sa main pour frapper le sol alors qu'elle fixait, les yeux écarquillés, l'espace derrière moi. Je me retournai.

Le dragon me regarda.

— Oh, dis-je faiblement. Hé, Candy, devine quoi ? J'ai trouvé le dragon, et il parle anglais.

Candy gémit.

## Chapitre 25

« Le plus grand des bonheurs est de faire des découvertes. Suivi de près par la joie de faire une découverte qui ne vous conduise pas à la mort. »

— Enid Healy

### **Quelque part sous les rues de Manhattan, en train d'espérer que les dragons ne se réveillent pas de mauvaise humeur**

Les yeux du dragon étaient lumineux et couleur citrouille, comme des lanternes géantes brûlant sur le plus grand lézard que le monde ait jamais vu. Il n'avait pas beaucoup bougé, mais sa tête était levée comme celle d'un serpent qui se prépare à frapper. Les quelques membres de la secte encore debout applaudissaient, pensant apparemment qu'il s'était enfin réveillé grâce à eux et qu'il serait maintenant heureux de les servir. Je n'étais pas tout à fait sûre de ce que je devais en penser...

— Toi ! ordonna une femme en courant vers le dragon tout en nous pointant, moi et Candy, du doigt. Détruis ces infidèles !

Le dragon baissa la tête vers elle avant de nous étudier toutes les deux de ses yeux lumineux. Sarah et Dominic étaient encore près de la porte et Ryan était agenouillé à côté d'Istas pour essayer de la réveiller. En tant que thérianthrope, il était le mieux placé pour savoir ce dont elle avait besoin. Personne ne bougea pour attaquer ; nous attendions tous de voir ce que le dragon allait faire.

Il leva une main énorme et frappa la femme, l'écrasant comme je pourrais écraser un insecte. Il y eut une longue pause pendant laquelle tout le monde réfléchit. Puis les autres membres de la secte recommencèrent à crier et à s'enfuir. Candy me contourna et se mit aussi à courir, mais elle courut vers le dragon. Les serviteurs restèrent figés. Je courus après Candy, mais plus lentement. Après tout, j'étais couverte de sang et habillée comme un membre de la secte ; je préférais que le dragon soit suffisamment accaparé par une femelle de son espèce avant de le déranger.

Dominic et Sarah bougèrent en même temps que moi et nous nous

retrouvâmes au centre de la salle. Dominic m'agrippa le bras pour m'arrêter et... avant de pouvoir protester et lui expliquer que j'essayais de m'approcher du lézard géant, il m'enlaça.

— Tu nous as fait la peur de notre vie, dit-il sans me lâcher.

— Je suis désolée, j'ai été capturée par la secte du serpent, répondis-je en lui rendant son étreinte.

De tout ce que je devais faire, c'était le plus simple, et ce n'était pas désagréable, au contraire. Il me tenait fermement sans pour autant m'étouffer.

— Tout ça, c'est très sympa, mais le dragon ? Tu te rappelles du dragon ? me pressa Sarah en tirant sur ma robe d'emprunt. Il est très gros et en pleine confusion en ce moment, alors ça serait bien de lui dire que tu viens en paix.

— Comment est-ce que tu le sais ? demanda Dominic en lui lançant un regard surpris.

— Je suis télépathe, tu te rappelles ? Maintenant, allons-y.

Elle m'attrapa le bras, m'arracha à son étreinte avant de nous pousser vers le dragon. Je ne résistai pas. Après tout, il s'agissait d'un vrai dragon, en chair et en os. Vivant. Ce n'était pas le genre de créature qu'un cryptozoologue avait l'occasion de rencontrer tous les jours.

Candy arriva devant le dragon bien avant nous. Elle ne disait rien. Debout, les mains plaquées sur sa bouche, elle le contemplait et pleurait en silence. Je me libérai de la prise de Sarah et je mis une main sur l'épaule de Candy, en levant les yeux vers le dragon.

— Ce n'était pas dans le manuel, murmurai-je à Sarah.

Je marquai une pause, puis repris plus fort :

— Hum, bonjour, Monsieur Dragon. Je suis Verity Price. Je vous présente Candice qui est aussi un dragon.

Dominic et Sarah me jetaient des regards alarmés. Candy continuait de pleurer. Le dragon ne disait toujours rien alors j'ajoutai :

— Je suis ravie de vous rencontrer.

— Qui sont les autres ? s'enquit le dragon en baissant la tête pour être à notre hauteur.

Il avait un petit accent britannique qui me faisait penser aux films de la période de la Révolution Américaine sur PBS.

— Qui vous a envoyés ? Et qu'est-ce qui se passe ici ?

— Hum, personne ne nous a envoyés et, pour le reste, c'est une longue histoire. Voilà ma cousine, Sarah Zellaby.

— Salut, dit Sarah.

— Et c'est notre ami, Dominic De Luca.

Ne sachant pas s'il agissait correctement vu la situation, Dominic s'inclina.

— Monsieur, salua-t-il.

Candy enleva les mains de sa bouche et pointa Dominic du doigt.

— Il est du Covenant, annonça-t-elle.

Voyant mon expression, elle ajouta :

— Mais il est venu aider pour vous sauver des griffes de la secte du serpent.

— C'est ce que ces petits êtres bruyants étaient ? s'étonna le dragon en soulevant sa main gauche pour l'étudier. Mes doigts sont un peu engourdis.

— Ces, hum, « petits êtres bruyants » essayaient de vous réveiller et, pendant que vous dormiez, ils vous ont pris du sang et l'ont utilisé pour transformer d'autres personnes en serviteurs, expliquai-je. Je suis désolée, mais je n'ai pas de pansements.

— Je suis sûr que je m'en sortirai sans, mais j'apprécie l'offre, dit le dragon avant de fixer Dominic de ses yeux orange. Le Covenant de St George est ici ? Je n'ai jamais vu un membre si peu armé et si seul. Que vas-tu faire contre moi, petit ?

— Rien, monsieur, assura Dominic.

Je ne l'avais jamais entendu être si respectueux.

— Je suis venu ici pour aider mes amis, pas pour me battre. Je ne défends pas cette ville, dit-il en faisant un signe de tête vers moi. C'est la sienne. Moi, et par extension, le Covenant, nous suivrons sa décision en ce qui vous concerne.

Je le regardai.

Le dragon ne semblait pas scandalisé. Peut-être qu'il était habitué à ce que les humains soient fous. Reportant son attention sur moi, il me demanda gravement :

— Et quelle est votre décision à ce sujet, mademoiselle Price ?

— J'ai promis aux princesses dragons que je vous retrouverai, et j'ai promis aux cryptides de la ville que j'empêcherai la secte du serpent de sacrifier des vierges en votre honneur. Je pense que j'ai rempli mes deux promesses. Candy ? Qu'en penses-tu ?

Candy hocha la tête, les yeux toujours embués de larmes.

Le dragon inclina la tête pour l'étudier avant d'examiner les serviteurs au

fond de la caverne. Une grande tristesse sembla s'emparer de lui et il dit d'une voix douce :

— Aucun des autres n'a survécu. Après tout ce que nous avons fait pour nous enfuir, aucun n'a survécu. Oh, ma pauvre chérie.

Il plaça un doigt sur l'épaule de Candy. Elle l'attrapa et pleura encore plus fort.

— Si longtemps sans nous pour vous protéger.

Il se tourna vers moi.

— Combien de temps ?

— Vous dormez depuis trois cents ans. Et personne n'a vu de dragon pendant ce temps-là. Tout le monde pense que vous êtes éteints.

— Tout le monde sauf vous, corrigea-t-il en nous détaillant d'un air songeur. Qu'est-ce qui m'empêche de vous détruire afin de garder mon existence secrète ?

— J'ai une famille, et Dominic a le Covenant, dis-je. Ils partiront à notre recherche si on disparaît. Et puis, on est venus pour vous aider et vous aurez besoin d'alliés pour reconstruire votre espèce. Candy n'est pas la seule princesse dragon.

Les crêtes écailleuses au-dessus des yeux du dragon – qui auraient été ses sourcils, s'il avait eu des poils – se levèrent.

— Vraiment ? dit-il en se tournant surpris vers Candy. On a toujours su que les femelles pouvaient survivre sans nous quelque temps, mais on pensait qu'il y avait une limite au nombre de générations.

— S'il y en a, il n'a pas été atteint, répondis-je. Il y a plus que quelques femmes qui attendent impatiemment de vous rencontrer.

Candy renifla en tenant toujours le doigt du dragon.

— On a prié et prié pour que, quelque part, un des mâles ait survécu. Je ne pensais pas rester en vie assez longtemps pour voir ça.

— Mes pauvres chéries, attendre si longtemps. Je me serais réveillé plus tôt si j'avais su.

Le dragon avança doucement ses doigts pour rapprocher Candy de lui. Tournant les yeux vers nous, il dit :

— J'ai été chassé. J'ai été blessé et j'étais faible. J'ai demandé à mes sœurs de me protéger pendant que je dormais et guérissais. Je pensais me réveiller... plus tôt.

— Les colons locaux ont trouvé vos sœurs et les ont emmenées, dis-je.

Personne ne pensait que vous seriez encore en vie ici. Je suis vraiment désolée.

— C'était peut-être mieux ainsi. Le Covenant semble avoir changé, au moins assez pour qu'un dragon puisse être laissé en paix avec sa famille.

Ses yeux brillèrent.

— N'est-ce pas ?

— À moins que vous ne menaciez directement la population humaine de cette ville, je ne dirai pas au Covenant que vous êtes ici, assura Dominic. Vous avez ma parole et je ne vous enlèverai pas votre paix... aussi longtemps que vous ne nous enlèverez pas la nôtre.

— Le Covenant a bien changé.

Le dragon semblait un peu amusé et surpris. Regardant les serviteurs derrière nous, il ajouta :

— Mais pas l'humanité. Vous dites que la « secte du serpent » les a créés toute seule ?

— Je pense qu'ils ont utilisé des sans-abris et il y a eu quelques disparitions mystérieuses de touristes, mais oui, les humains ont fait ça. Une de vos femelles... ajoutai-je en regardant Candy. Une de vos femelles a oublié de prendre en considération l'intérêt commun et elle leur a expliqué comment procéder. Elle essayait de les aider à vous réveiller.

Les yeux du dragon s'étrécirent.

— Où est-elle ?

— Je l'ai tuée, répondit Candy d'une petite voix. Elle allait tirer sur Verity. Elle était habillée comme les autres. Elle disait des choses... et elle nous a menti. Elle ne nous a pas révélé où vous étiez. Elle savait et elle ne comptait pas nous le dire.

— Chut, ma petite chérie. Tu n'as rien fait de mal. Si tu ne l'avais pas fait, je l'aurais fait.

Le dragon baissa la tête, soufflant gentiment sur les joues de Candy. Des étincelles dansèrent autour de ses joues comme des baisers de feu, laissant plus de traces de suie dans leur sillage.

— Tu es plus belle à mes yeux que tu ne le sauras jamais.

Ryan s'approcha de nous, à nouveau sous forme humaine, avec une Ista semi-consciente et étendue dans ses bras comme une starlette sur une mauvaise affiche de film B. *Tanuki Terror*, bientôt au cinéma près de chez vous. Au moins, il avait réussi à la ramener à sa forme humaine qui était plus

facile à porter.

— Salut, Very.

— Salut.

— C'est un dragon.

— Ouais. Ce sont deux dragons en fait. Candy, et...

Je fis une pause.

— Excusez-moi, Monsieur Dragon ? Quel est votre nom ?

— William, répondit-il avec beaucoup de sérieux.

— D'accord.

Si le dragon voulait être appelé « William », je n'allais pas le contredire.

— William, voici Ryan. Il travaille avec Candy et moi, et la fille inconsciente et nue, c'est Iestas.

— Salut, dit Ryan.

— Bonjour, répondit William.

— Je parle à un dragon. Cool.

Ryan se tourna vers moi.

— Iestas est en mauvais état. J'ai besoin d'un kit de premiers secours.

Mes yeux s'écarquillèrent.

— Mauvais comment ?

— Elle est en vie, mais elle aurait bien besoin de points de suture, elle a trop de croches et d'anicroches, si je puis dire, dit-il en souriant tout en montrant des dents qui étaient toujours plus longues que celles humaines. Tu as compris le jeu de mots : croches et anicroches, comme en musique !

— Tu es un vrai petit comique, Ryan. Tu peux l'emmener en un lieu sûr ?

Il hocha la tête.

— Oui, si tu es sûre que je peux te laisser en compagnie d'un dragon, d'un meurtrier et d'une fille qui prétend être ta cousine, s'inquiéta-t-il en tournant la tête vers Dominic et Sarah.

Je souris légèrement.

— Ça ira. Vas-y... Si Iestas se réveille, dis-lui qu'elle attende que je revienne pour tuer Dave. Il ne s'en sortira pas aussi facilement.

— Dave ? demanda William.

— C'est une longue histoire.

Voyant les regards de Sarah et de Dominic, je cédaï :

— Mais je serai contente de la raconter. Vous voyez, Candy et moi travaillons en tant que serveuses – c'est comme si des filles vous servaient, je

suppose – dans cet endroit appelé Dave’s Fish and Strips, et le propriétaire est un vrai connard...

Les serveurs glissèrent vers Williams pour se blottir contre lui pendant que je fournissais un résumé de tout ce qui s’était passé depuis mon arrivée chez Dave plus tôt ce soir-là. Sarah et Dominic ajoutèrent des détails à plusieurs reprises. Ils racontèrent par exemple comment Candy avait déboulé au Gingerbread Pudding, hystérique et avec des vêtements à moitié brûlés, après avoir échappé de peu aux membres du culte envoyés par Dave. Sarah avait appelé Ryan et, en combinant les pouvoirs télépathiques de ma cousine et ses pouvoirs de pistage tanuki, ils avaient trouvé leur chemin dans les égouts et découvert la grotte secrète de la secte en un rien de temps. Ce n’était pas la façon dont nous avions prévu de passer notre soirée, mais c’était mieux que d’être sacrifiés.

Quand j’eus terminé mon histoire, je lançai un regard vers les serveurs et demandai :

— Qu’est-ce que vous allez faire d’eux ?

— Ce qui est fait est fait, j’en ai bien peur. Ils resteront comme ça le reste de leur vie, nous apprit William, plein de regrets. On s’occupera d’eux. Il y a des moyens pour qu’ils deviennent un peu plus intelligents si on s’en occupe correctement.

— Et vous n’allez pas en créer d’autres, dit Dominic.

Ça aurait pu être une question. Ça ne l’était pas.

— Les propriétés de notre sang ne sont pas une arme, déclara William sur le ton qu’utiliserait un adulte pour parler à un enfant. C’est un moyen de défense. Je ne promettrais pas de ne pas me protéger, ainsi que ma famille si quelqu’un nous veut du tort, mais je ne chercherai pas des humains pour les transformer. C’était nécessaire à une époque où les femelles étaient devenues rares, souvent à cause des humains qui les ont « sauvées » de leurs compagnons.

— Bien, approuva Dominic. J’apprécie.

Candy s’écarta de William sans le quitter des yeux.

— Je ne veux pas partir, dit-elle pleine de regrets, mais j’ai des sœurs et elles voudront savoir que nous vous avons trouvé. On peut... On peut revenir ? On peut revenir ici ?

William souffla sur son visage une fois de plus, cette fois en mettant le feu à ses cheveux. Ils brûlèrent pendant quelques secondes. Quand ça s’arrêta, ils

semblaient encore plus beaux qu'avant.

— J'attendrais votre retour avec encore plus d'impatience que tu ne l'imagines.

Aucun des membres tombés au champ d'honneur n'avait de chaussures à ma taille et, bien qu'ils aient gardé mes armes dans l'antichambre – Dieu merci –, mes vêtements étaient introuvables. Dominic résolut le problème en me soulevant pour me porter jusqu'à la sortie. J'envisageai de protester, mais je décidai qu'il était plus important de préserver mes pieds plutôt que ma fierté. De plus, tout ce qui pouvait éviter de le faire changer d'avis sur le meurtre de William était une bonne chose.

Candy avait pris la tête de notre petit groupe et avait l'air aussi amoureux qu'une adolescente qui venait de rencontrer son idole de Disney Channel pour la première fois. Sarah le remarqua et elle souriait chaque fois que je la regardais par-dessus l'épaule de Dominic.

*Donc, je suppose que tu l'as converti en utilisant tes charmes et ta souplesse légendaire ? Qu'est-ce que tu vas faire de lui ?*

— Tais-toi, sifflai-je.

Dominic me jeta un regard étonné avant de comprendre à qui je parlais. En voyant l'expression de Sarah, il se mit à rire.

— Quoi qu'elle te dise, ça ne peut pas être aussi terrible que la discussion que nous allons avoir tous les deux en rentrant à ton appartement.

— Quelle discussion ?

— La discussion au sujet de « Ne plus jamais partir pour te faire kidnapper par une secte diabolique ».

Il semblait sérieux. J'arquai un sourcil.

— Je suis sérieux. Je crois que j'ai pris dix ans ce soir.

— N'est-il pas magnifique ? s'émerveilla Candy.

Il y eut une pause pendant laquelle nous essayâmes de comprendre de quoi elle parlait.

— Ouais, Candy, il est très beau, dis-je doucement.

— Si tu les aimes grands, sombres et pleins d'écailles, ajouta Sarah.

Candy soupira, rêveuse.

— Ouais, acquiesça-t-elle.

*D'accord, ça c'était bizarre,* pensa Sarah.

*Laisse-la tranquille,* répondis-je. *Elle vient de rencontrer son premier garçon. Elle a le droit d'être un peu bizarre.*

*Tu veux dire que c'était le seul mâle de leur espèce ?*

L'expression de Sarah reflétait le choc et la surprise qu'on percevait dans sa voix « mentale ».

*Waouh. Eh bien, la taille a vraiment de l'importance...*

Mon rire nous accompagna pendant tout le reste du trajet jusqu'à la lumière.

\*\*\*

Dominic et moi atteignîmes le bar de Dave une heure plus tard, habillés et prêts à botter le cul d'un croquemitaine. Ryan et Istas nous retrouvèrent là-bas, et cette dernière semblait encore plus grincheuse que d'habitude. Tous les deux fixèrent Dominic. Je levai les mains, savourant la sensation d'avoir à nouveau des manches.

— Reculez, tous les deux. Il voulait venir et, après ce que Dave a fait la dernière fois, je pensais que ce serait une bonne idée d'avoir des renforts.

— Si tu es sûre de toi, dit Ryan, en examinant toujours Dominic avec méfiance.

Istas fut plus directe.

— Si tu interfères dans notre vie, je jouerai avec tes intestins et je me ferai un chapeau avec tes poumons.

— Ça me va, acquiesça Dominic.

— Assez, les rabrouai-je. Allons faire sa fête à un croquemitaine.

— C'est parti, dit Ryan.

Le club n'avait pas été nettoyé : les corps des serviteurs étaient toujours là. Je m'arrêtai pour récupérer certains de mes couteaux.

— Pauvres bâtards, dis-je en retirant un couteau de l'épaule d'un serviteur. Ils méritaient mieux.

— Nous aussi, constata Istas.

Je suivis son regard jusqu'à la poudre blanche de Fée des dents répandue sur le sol du bar. Son ombrelle était à côté, plus abîmée que jamais. Elle s'arrêta pour la récupérer, et la serra contre elle.

— Le chaos maintenant, s'il vous plaît.

— Par là.

Je récupérai mon dernier couteau et me dirigeai vers le bureau du manager.

Les ténèbres de Dave étaient allumées, plus épaisses que jamais. Elles s'étendaient dans le couloir, sur environ un mètre de hauteur de chaque côté

de la porte et nous empêchaient de voir à l'intérieur de la pièce. Je m'arrêtai à la limite de l'obscurité, en criant :

— Dave ! Sors d'ici tout de suite et je ne laisserai pas Ista te manger !

Ista me lança un regard vexé. Je lui soufflai un « Je mens » et elle se calma en reportant son attention sur le mur de ténèbres devant nous.

Il n'y eut aucune réponse.

— C'est une offre limitée dans le temps, Dave. On rentrera si tu nous y obliges.

Toujours aucune réponse. On attendit quelques minutes, jusqu'à ce qu'on soit certains que Dave ne sortirait pas. Ista se mit à grogner.

— Oh, et puis merde, dis-je en entrant.

Afin de trouver la porte, je devais trouver le mur puis le longer. Je gardai un couteau dans une main et cherchai l'interrupteur de l'autre. Je m'attendais à ce que Dave m'attrape et m'envoie loin des murs, mais ça n'arriva pas. Mes doigts trouvèrent l'interrupteur, et allumèrent, me laissant voir la scène devant moi.

— Verity ! Est-ce que tu...

Dominic se précipita dans la pièce, suivi de près par Ryan et Ista. Tous les trois s'arrêtèrent et me rejoignirent dans le bureau sans dessus dessous. Les tiroirs étaient ouverts, vides, et l'ordinateur de Dave avait disparu de son bureau.

— Il est parti, constatai-je. Ce bâtard s'est enfui.

— Eh bien, merde ! s'exclama Ryan.

## Épilogue

« Tout se finit bien s'il n'y a que quelques lacérations. »

— Alice Healy

### **Dans l'aile des dinosaures du Musée d'Histoire Naturelle, six semaines plus tard**

Le squelette du tyrannosaure se penchait au-dessus de moi comme s'il sortait d'un film d'horreur, montrant des dents plus longues que des couteaux et des griffes capables de déchiqueter un humain en moins d'une seconde. Je le regardai en réfléchissant, me demandant ce qu'on ressentait lorsqu'on dominait le monde. Est-ce qu'il pensait ? Est-ce que le tyrannosaure avait été le premier cryptide intelligent avant de disparaître de la planète ?

— Je suis désolé, je suis en retard.

— Pas de souci. Je fais ami-ami avec les dinosaures, dis-je en faisant un geste vers le squelette. On se sent petit, non ?

Dominic me lança un regard à moitié amusé et à moitié exaspéré.

— Tu restes la femme la plus étrange que j'ai rencontrée. Comment est-ce que ça peut t'impressionner, après tout ce qu'on a vu ?

— Hé, Bill est beaucoup plus gentil que ce gars l'a été.

William était sûrement plus heureux aussi depuis qu'il était entouré d'au moins quarante-huit représentantes femelles de son espèce. Candy avait pris la tête du Nid, grâce à son combat avec Betty et son lien avec William, qui l'appelait la plus douce de ses « chéries ». Depuis, elle s'était mise à sourire. C'était un peu effrayant, mais c'était mieux que les grognements.

— C'est vrai.

Croisant les mains derrière son dos, Dominic vint contempler le tyrannosaure avec moi.

— Je suppose que tout s'est bien passé en mon absence ?

— Assez bien, ouais. J'ai passé quelques auditions, rien de sérieux, et James m'a presque pardonné de l'avoir laissé se faire enfermer dans un placard. J'ai dû lui promettre que ça n'arriverait plus.

Dominic grimaça.

— Ça ne se reproduira pas. Pas par ma faute, en tout cas.

— Bien. Pour ce qui est du travail, Kitty s'occupe du club. Dave était son oncle et il lui a laissé l'endroit où alors son petit-ami est doué en contrefaçons. De toute façon, elle dit qu'on aura de nouveaux uniformes, et ça me va.

— Excellent. Et ta cousine ?

— Elle a encore changé d'hôtel et a ajouté des cours de physique à son cursus. Elle semble heureuse. Je ne sais pas de quoi elle parle la plupart du temps. C'est toujours bon signe avec Sarah. Comment était ton voyage ?

— C'était... intéressant, répondit Dominic en me scrutant pour jauger mon expression. Mes supérieurs étaient assez sceptiques en lisant mon rapport, jusqu'à ce que leur montre la queue d'un des serviteurs. Ils pensent maintenant que les disparitions sont dues à des alligators géants dans les égouts, que j'ai combattus seul. Je n'ai pas parlé de dragons ou de membres d'une secte... ni de toi. Aux yeux du Covenant, tu restes un cryptide.

— Quand je pense qu'avant, ce mot aurait été une insulte dans ta bouche. Ils te laissent à Manhattan ?

— Pour le moment. Je suppose que tu restes aussi ?

— Tu rigoles ? Ma famille a attendu cette opportunité très longtemps.

Ils étaient revenus de la chasse au basilic un jour après que les choses aient mal tourné et Antimony était toujours en train de bouder parce qu'elle n'avait pas pu affronter les membres du culte. Papa et maman, quant à eux, avaient de nombreuses questions, toutes centrées sur les dragons. Grosse surprise.

— Je vois.

Il fit une pause avant de reprendre doucement :

— Mes supérieurs souhaitent que je continue à étudier la possibilité d'une purge.

— Et qu'en penses-tu pour le moment ?

Le sourire de Dominic était faible, mais il était là.

— Jusqu'à présent, c'était très instructif. J'ai hâte de voir ce que la ville me réserve.

— Ce sera une sacrée aventure, dis-je avant de m'approcher de lui, de me mettre sur la pointe des pieds et de l'embrasser sur la joue. Appelle-moi.

Je tournai les talons et me dirigeai vers la sortie du musée, laissant Dominic seul sous le squelette d'un tueur préhistorique. Le passé n'est pas le futur. Les

dinosaures peuvent devenir des dragons et ça voulait dire qu'il y avait de l'espoir pour Dominic, s'il y mettait du sien. De toute façon, il fallait que je rentre pour appeler mon père et lui faire savoir que Dominic avait tenu parole : le Covenant ne savait pas que nous étions en vie, et nous étions libres de continuer à faire ce que nous faisons.

Il y avait des jours où j'aimais vraiment beaucoup mon travail.

## Playlist

Voici quelques chansons pour vous accompagner dans les aventures de Verity.

Just Dance – Lady Gaga

Kids With Guns – Gorillaz

We Are Mice – Azure Ray

Manic Monday – The Bangles

Whipped Cream – Ludo

U+UR Hand – Pink

Fingerprints – Katy Perry

America – Bree Sharp

Nobody, Move, Nobody Get Hurt – We Are Scientists

Secrets – One Republic

Snakes and Ladders – Basia Bulat

Corrupt – Karissa Noel

House of Wolves – My Chemical Romance

Dead in the New Alive – Emilie Autumn

Bad Moon Rising – Rasputina

Beauty Has Her Way – The Lost Boys Soundtrack

Maps – Yeah Yeah Yeahs

Susan – Aimee Mann

Rumor Has It – Adele

Do You Recall – Royal Wood

Sugar – Thea Gilmore

Oisin, My Bastard Brother – The High Dials

Hammer to the Heart – Tamperer

Ramalama (Bang Bang) – Rosin Murphy

Back Against the Wall – Alan Parsons Project

Cowards in a Brave New World – Kim Richey

## Remerciements

*Tango endiablé* marque le début de ma seconde série d'Urban Fantasy et mes remerciements vont à Phil Ames, sans qui cette série n'aurait pas existé. Betsy Tinney a enduré mes questions sans fin sur le monde professionnel de la danse de salon, tandis que Kate Secor a supporté mon insistance à regarder chaque épisode de *So You Think You Can Dance* (parfois deux fois).

L'infatigable équipe de machettes, qui compte Will Frank, Ryan Nutick et Priscilla Spencer, a fourni des services de correction et de travail éditorial. Amy Mebberson et Bill Mudron ont fourni des interprétations artistiques incroyables de mes personnages. Pendant ce temps, de retour au ranch, Chris Mangum et Tara O'Shea se sont assurés que mon site Web et mes besoins graphiques soient satisfaits. Je n'aurais pas pu le faire sans eux.

Mon agent, Diana Fox, n'a jamais perdu confiance en moi, même lorsque j'ai expliqué que mon dernier projet consistait à combattre le mal par le pouvoir de la danse de salon, et Sheila Gilbert et toute l'équipe de DAW ont travaillé pour rendre ce livre mille fois meilleur qu'il ne l'était au départ. Ma graphiste, Aly Fell, est un rêve devenu réalité. Je suis tellement contente.

Merci à Kate Secor et Michelle Dockrey de partager mon temps avec des personnages fictifs, à ma mère, pour s'être occupée des chats pendant la saison des conventions, et à Jude Feldman et le personnel de Borderlands Books, pour tout. Toute erreur dans ce livre est entièrement de ma faute. Les erreurs qui ne sont pas là sont celles que tous ces gens m'ont aidée à corriger.

## ZOOM sur l'auteur

*Seanán McGuire*



Seanán McGuire est une auteure californienne qui a un fort penchant pour les voyages. On peut la croiser dans à peu près n'importe quel endroit susceptible de supporter la vie humaine (ainsi que dans certains lieux très inhospitaliers). *October Daye* est sa première série d'urban fantasy, et *InCryptid* sa deuxième. Toutes les deux l'ont placée dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Seanán a remporté le Prix John W. Campbell 2010 du Meilleur Nouvel Auteur. Elle écrit également sous le nom de Mira Grant. C'est la première personne à avoir été nommée pour cinq Hugo Awards en une seule année.

Sa série *InCryptid* sort en français en 2019 aux Éditions Alter Real.